This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

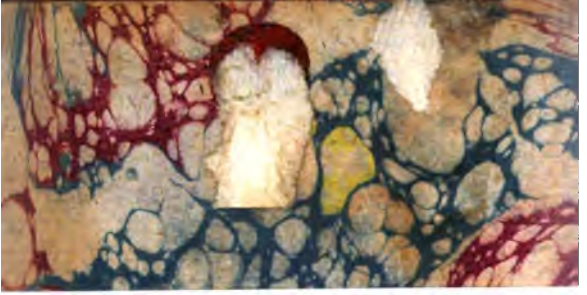
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Vet. Fr. II A. 323

lost

143

L'ENFANT TROUVÉ,

OU

L'HISTOIRE

DU

CHEVALIER DE RÉPERT,

Ecrite par lui-même.

PREMIERE PARTIE.

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.
Virg. Eclog. 2.

A PARIS,
Aux Dépens de la Societé.

M. DCC. XXXVIII.

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

SI je ne connoissois parfaitement le goût du siecle où j'écris mes Mémoires, je ne préviendrois pas le Lecteur sur mon Histoire : & si je n'avois pas mille témoins des faits que j'y raporte, je n'oserois, quelques vrais qu'ils soient, les exposer aux yeux du Public.

On a raison d'être dégoûté d'une infinité d'Ouvrages dans le goût de celui-ci. La démangeaison de la plûpart des Auteurs à écrire des imaginations concertées, & le desir du gain qui anime les Libraires à les imprimer, ont enfanté & mis au jour tant de fables sous le titre des Memoire, qu'il se trouve peu de gens judicieux qui veüillent se donner la peine de lire des Mémoires exacts & extraordinaires, sous prétexte qu'ils sentent la fable.

Mon nom est trop connu dans le monde, & sur tout dans les Troupes de France, pour que je craigne le même sort. Je présente mon Histoire au Public avec autant de confiance, que ma candeur me met en droit d'en exiger de lui : & je m'assure qu'il est peu de gens en France répandus dans le grand monde, qui ne sachent le mistere de ma naissance, ainsi que de celle de Genevieve.

Ce sont plus des anecdotes secretes. Tout

le monde connoit assez le Chevalier de Repert, pour ne pas ignorer qu'il ne merite pas le sort qu'il a eu dans sa Patrie, & qu'il est digne du dédommagement que l'Espagne lui a présenté. C'est ainsi que sans être vain ni fier, il ose se rendre justice. Son honneur l'engage à être l'écho de tous ceux qui le connoissent. Eh pourquoi ne soutiendroit-il point dans ses discours le caractere d'honnête homme, qu'il n'a jamais démenti, & que personne n'a jamais révoqué en doute.

Peut-on se croire homme d'honneur sans se connoitre ? & si l'on se connoit, doit-on se refuser la justice qu'on merite. C'est un ridicule bas & outré de s'avilir quand on vaut quelque chose : & à mon sens il est moins pardonnable de se mépriser, que de se glorifier soi-même sans fondement. Le Lecteur prononcera autrement s'il lui plait. Peut-être dira-t'il vrai, peut-être dira-t'il faux ? peu m'importe. Ses arrêts n'altereront ni ma reputation ni ma conduite.

L'EN-

L'ENFANT TROUVÉ.

PREMIERE PARTIE.

PAris Capitale de France eſt ſans contredit la Ville du monde la mieux policée. Le bon ordre y regne en toutes choſes par les ſoins de certains Magiſtrats uniquement atentifs à le maintenir : & de quelque côté qu'on jéte les yeux, on n'y voit que des éfets admirables d'une exacte police.

Entre un grand nombre de Palais & d'autres Edifices ſomptueux qu'une héroïque libéralité y a fondés pour le ſoulagement des habitans & des étrangers, & où l'in-

digence trouve en tous tems un asile, j'ose dire que l'Hôpital des Enfans trouvés est un des plus utiles à la Société; il est établi pour les Enfans nouveaux nés. De quelque part qu'on les y aporte, ils y sont reçus sans distinction, & qu'ils soient Bâtars ou légitimes, on ne s'informe jamais d'où ils viennent. Grande ressource pour les pauvres! mais commodité bien plus grande pour cacher les fruits impurs d'un amour clandestin!

Les Meres que l'indigence reduit à peupler cette Maison, malgré la tendresse naturelle qui les engageroit à élever elles-mêmes leurs enfans, si elles se trouvoient dans une moins malheureuse situation, ces Meres, dis-je, ne manquent jamais de leur atacher au cou, aux bras ou à quelque autre partie de leur tendre corps un brevet caractérisé, qui puisse les leur faire reconnoître dans l'occasion: & cette marque est si sacrée qu'on n'y touche jamais

Ce fut dans cette Maison, séjour de l'innocence qui est souvent le fruit du crime, où je fus porté un mois après ma naissance, par le ministére d'une sage femme de Paris qui avoit acouché ma malheureuse mere. On me donna une nourrice qui charmée de ma phisionomie & de mes petites postures dont elle tiroit un heureux présage, avoit pour moi l'atention d'une vraie mere. A peine j'eus six mois que je me faisois entendre à elle, non par des signes ordinaires à tous les enfans de cet âge, mais par un jargon assés articulé auquel elle étoit acoûtumée.

Un des Ecclesiastiques qui dirigeoit cette Maison passant un jour dans la Sale où j'étois soigné avec bien d'autres, m'aiant entendu prononcer distinctement des mots qu'il n'entendoit pas, s'arrêta & aiant demandé mon âge à ma nourrice, il fut très-surpris qu'un enfant de six mois n'aiant encore aucune dent

& dont la langue ne pouvoit être déliée, articulât auſſi intelligiblement qu'un homme de trente ans. Ce fut pour lui un ſujet de longues & ſérieuſes réfléxions. Il méditoit ſans ceſſe ſur un phénoméne ſi particulier: & il conclut d'un ton déciſif qu'aſſurément je parlois Hebreu. Un coup du haſard le confirma dans cette opinion. S'étant aviſé de me demander en Hebreu ſi j'aimois bien le teton de ma nourrice, il aperçut que faiſant certains mouvemens des léures & de la langue, j'articulai un mot qui en Hebreu repond à notre *Oui* françois.

Il n'en falût pas davantage pour fortifier ſon opinion juſqu'à l'entêtement, il le pouſſa même ſi loin qu'il fit une diſſertation ſur ce ſujet. Elle eſt très-ſavante. Il y traite à fond de la langue Hébraïque qu'il prétend être la langue naturelle & innée de toute l'eſpéce humaine: & il ſoûtient que tous les enfans dûëment organiſés, parleroient dès

le moment qu'ils verroient le jour, s'ils entendoient les autres parler leur langage. A peu près comme les petits chats qui miolent d'abord de même que leurs meres ; Mais que n'entendant point le langage de ceux qui leur parlent, parce qu'elle leur eſt étrangere ils perdent l'idée de celle qu'ils ont en naiſſant, qui ſelon lui n'eſt autre que l'Hébraïque, la nature leur donnant de l'attention pour celle de ceux qui les élevent, afin qu'ils puiſſent demander leurs beſoins.

On juge fort diverſement de cet ouvrage. Ce qu'il y a de bien ſur, eſt que pluſieurs Peres, aparemment du ſentiment de ce bon Eccléſiaſtique, ont eſſaié de cultiver dans leurs Enfans nouveaux nés cette prétenduë langue Hebraïque, croiant qu'ils en portoient les Elemens du ſein de leur mere. Je ne ſçais s'ils ont réuſſi ; mais je n'ignore pas que le public les a traités de viſionaires.

Cependant je croissois en malice à mesure que j'avançois en âge. J'étois vif & neanmoins atentif à tout ce qui se passoit sous mes yeux. Rien ne m'échapoit. Mes saillies étoient promtes & mes reparties ne se laissoient point desirer. En voici une preuve que je donnai à l'âge de cinq ans.

Tout le monde sçait que les Capucins sont des Religieux qui laissent croître leur barbe. Il en vint un pour voir une des Religieuses qui sont les œconomes de cet Hôpital. J'étois alors à jouer avec une fille trouvée de mon âge, nommée Genevieve avec qui je simpatisois uniquement. Le bon Pere voiant que je lui donnois un tendre baiser, m'en reprit avec beaucoup de douceur, & voulut me persuader que j'aurois de la barbe si je baisois les filles. L'aiant écouté sans me déconcerter, je lui repondis avec un souris malin, qu'aparemment il en avoit beaucoup baisé,

puiſqu'il avoit une ſi grande barbe.

Ce Religieux ne put s'empêcher de rire de ma reflexion : & j'entendis qu'il dit à la Religieuſe avec qui il étoit, *Ma Sœur, ce petit Bâtard ſera un jour un homme extraordinaire. Il aura du génie ; mais je crains qu'il ne ſoit un grand debauché.*

Ce mot de Bâtard me fit tant d'impreſſion que je ne pouvois m'empêcher d'en chercher l'intelligence dans ma petite cervelle. Je ne pouvois décider ſi le nom qu'il me donnoit me faiſoit honneur ou injure. Ce doute m'embaraſſoit infiniment. Eſt-ce à une bête qu'il me compare diſois-je en moi-même? ou à quelque eſpece de gens que je ne connois pas? ne ſeroit-ce point à ceux qui n'ont point de barbe.

Ne pouvant donc comprendre ce que c'étoit qu'un Bâtard, je m'adreſſai au Chirurgien de la Maiſon qui me diſtinguoit des autres

par les careſſes qu'il me faiſoit, & je le priai de me dire ce que c'étoit qu'un Bâtard. Il me répondit que c'étoit un enfant qui n'a pas toutes les oreilles. Je vous remercie, Monſieur, lui repliquai-je, en tâtant mes oreilles, & faiſant deux ou trois ſauts; & je lui dis que je n'étois donc pas plus Bâtard que lui, puiſque je n'avois pas moins d'oreilles; & je m'enfuis.

Le Chirurgien qui ſe mit à rire, ne ſçachant ce qui auroit pû donner lieu à la queſtion que je venois de lui faire, monta dans notre Sale, où il fut inſtruit par la Religieuſe qui avoit reçu la viſite du Capucin.

L'intervale qui s'écoula entre la cinquiéme & la ſeptiéme année de ma vie, eſt marquée par mille tours malins que je joüois à mes camarades ainſi qu'aux Etrangers qui viſitoient nos Sales, ou les lits où l'on nous expoſe dans l'Egliſe de Notre-Dame, pour y recevoir les libe-

ralités du peuple. On éleve les enfans dans cette Maiſon, & je ne ſçai pourquoi, à apeller tout le monde Papa ou Maman, peut-être afin que leurs peres ou leurs meres qui les voient, ſentant ranimer leur tendreſſe, veüillent bien les reconnoître, & les retirer des mains étrangeres, ce qui eſt pluſieurs fois arrivé. Il eſt même ordinaire que certaines meres qui ne les perdent pour ainſi dire preſque point de vûë ſans ſe faire pourtant connoître, leur portent mille petites douceurs, & leur donnent de quoi acheter du fruit ou autre choſe de leur goût. Auſſi la plûpart des bonnes Sœurs de la Maiſon qui obſervent ſans afectation toutes les perſonnes qui viſitent ces Enfans, ne ſeroient pas embarraſſées d'en déſigner les meres, s'il leur étoit permis de parler; car enfin il eſt très-difficile, que leur tendreſſe puiſſe tenir contre les careſſes des enfans qui ſans les connoître, ou tout au

plus ne les connoiſſant que par une eſpece d'inſtinct, ſe jettent eperdument à leur cou. On en voit beaucoup de ces meres chez qui la nature ne peut ſe démentir, qui leur parlent & les baiſent avec une tendre fureur, & qui acompagnent leurs careſſes d'un torrent de larmes de joie ou de triſteſſe, ſelon la ſituation où elles ſe trouvent. Comment en être le témoin, ſans conclure que ces enfans leur apartiennent !

Quoique je fuſſe expoſé parmi les autres dans cette vaſte Egliſe, où l'on voit un flux & reflux continuel de monde de toutes ſortes d'états, je ne m'amuſois pourtant pas avec mes camarades. Atentif à tout ce que je voiois & que j'entendois, je faiſois de petites réflexions qui me laiſſoient toûjours dans l'incertitude. Eh quelle déciſion aurois-je pû trouver dans mon eſprit neuf & inexpérimenté ! Je voulois tout ſçavoir, & je ne pouvois rien péné-

trer. Remarquant les enfans de la Ville diferemment vêtus, je ne pouvois comprendre la raiſon de notre uniformité. Je n'en voiois point qui apellaſſent tout le monde Papa ni Maman, & j'étois fort embarraſſé de ſçavoir pourquoi nous étions dans un uſage tout opoſé.

La biſarre diverſité d'ornemens dont l'Egliſe étoit parée, & dont les Eccleſiaſtiques étoient vêtus, donnoit lieu à mes foibles réflexions. J'en voiois qui étoient habillés de rouge, pluſieurs de violet, d'autres en chemiſe courte, d'autres en longue chemiſe, quelques-uns en or & en ſoie, tantôt d'une couleur, tantôt de l'autre. Mais j'étois toûjours ſurpris d'en voir un qui très-diſtingué des autres recevoit les ſaluts & les adorations de tout le monde, ſans ſaluer perſonne que d'un ſigne de Croix qu'on recevoit à genoux.

Tandis qu'on celebroit les Miſteres dans l'Egliſe, je n'avois qu'à

jetter les yeux dans la Nef pour apercevoir mille petits cercles qui s'ocupoient bien diféremment. Les uns examinant les Tableaux dont elle eſt tapiſſée, décidoient de l'habileté des Peintres. Les autres conſiderant les Drapeaux & les Etendarts qui ſont ſuſpendus aux voutes, ne parloient que de combats & de victoires. Ceux-ci atentifs aux belles voix & aux inſtrumens de muſique délicatement maniés, faiſoient des ſignes d'aplaudiſſement. Ceux-là, deux à deux, homme & femme, fille & garçon, ſe retirant derriere les piliers maſſifs de ce Temple, converſoient auſſi familierement enſemble que s'ils euſſent été dans un bocage. Ici pluſieurs bandes qui ſe promenoient; là un grand nombre qui aſſis ſur des chaiſes s'ocupoient à la lecture; en quelques endroits pluſieurs qui les mains jointes & les yeux levés au Ciel, ſembloient demander du ſecours pour quelque

besoin pressant ; on y faisoit enfin une infinité de diferens personnages : & il n'y avoit que nous dans cette espece de lit, qui demandions l'aumône à tous les autres.

J'avouë que toutes ces diferentes grimaces, me faisoient penser que ces gens-là avoient des Dieux diferens, quoi qu'on m'aprit tous les jours qu'il n'y en avoit qu'un seul ; & que ma petite cervelle soufroit ne pouvant rien démêler dans ce cahos.

Un jour que mes camarades joüoient ensemble après-diné dans la cour de la Maison, je m'en separai pour aller m'asseoir sur un banc qui étoit placé dans un coin. Un d'entr'eux que j'aimois plus que les autres, vint s'asseoir auprès de moi : & comme une infinité d'idées confuses rouloient dans ma tête, je ne pus m'empêcher de m'ouvrir à lui. Je lui demandai donc s'il sçavoit qui nous avoit mis dans cette Maison, & si nous avions les mê-

mes Parens? ou bien si nous étions les enfans de tous ceux que nous apellions Papa & Maman? Il faut bien, dit-il, qu'ils soient tous nos peres & nos meres, puisque nous les nommons ainsi, & qu'ils nous répondent en nous disant: Bon jour mes enfans.

Mais pourquoi donc, repliquai-je, ceux qui ont soin de nous, ou qui nous apellent leurs enfans, ne nous font-ils pas les mêmes careſſes que notre voiſin l'Horloger & ſa femme font à ceux qu'ils apellent leurs enfans? Aſſurément nos parens ne nous aiment point. Voilà juſqu'où pouvoient ateindre mes réflexions.

Après pluſieurs doutes de cette nature je m'arrêtai à une idée qui me vint: „ Tiens, lui dis-je, je „ m'ennuie ici. Je voudrois pouvoir „ courir comme tant d'autres. N'eſt-„ tu pas bien-aiſe quand on nous „ mene à la promenade? Pour moi „ j'y vais avec beaucoup de plaiſir,

„ & je n'en reviens qu'avec tri-
„ ſteſſe. " *Vraiment oüi*, me re-
partit-il, *quel plaiſir y avons-nous? notre Directeur nous chagrine ſans ceſſe; il voudroit que nous marchaſſions, ſans nous remuer. Il nous reprend, il nous menace, il nous donne même des coups. A ce prix-là j'aimerois mieux reſter dans notre Sale.*

„ Non pas moi, repliquai-je.
„ Malgré les coups j'aime mieux
„ la liberté, & je te promets que
„ quand je ſerai plus grand & que
„ je ſçaurai lire & écrire je m'en
„ irai ſans dire mot.

Eh! où iras-tu, dit mon camarade. *Je courrai dans Paris*, repartis-je, *ou bien j'irai ailleurs.*

Qui t'habillera, me repliqua-t'il? Qui te donnera à manger? Qui me donnera à manger, lui dis-je, Mais .. je fus un peu embaraſſé pour lever cette dificulté. Eh bien je demanderai. Que ſçais-je? peut-être que je ferai fortune. J'entendois der-

nierement notre Curé qui racontoit à la Mere Superieure l'hiſtoire d'un homme qui quitta ſon Païs où il n'avoit rien. Il s'en alla fort loin, & il devint tres-riche. Pourquoi ne ferai-je pas de même?

Genevieve cette petite fille dont j'ai déja parlé, qui aſſiſe aſſez près de nous avoit entendu notre converſation en s'amuſant avec une popée, me demanda d'un ton de voix fort tendre ſi je ne voulois point l'amener avec moi dans le bon Païs où j'irois.

Non certainement, lui repondis-je, je ſerai aſſez embarraſſé de moi ſeul. Mais je l'aſſurai que quand je ſerois en état de lui faire du bien je l'enverrois chercher.

Oüi da repliqua-t'elle, & moi je n'attendrai pas juſqu'à ce tems-là. Je te ſuivrai ou j'irai te trouver : & mille autre petits traits d'enfant qu'il ſeroit ennuieux de lire, & qui n'ont pas laiſſé d'avoir des ſuites fatales. L'heure de l'Ecole aiant ſonné

ſonné finit notre converſation & nous ſepara.

Telles étoient mes idées qui ſemblables à des flots agités s'entrechoquoient ſans ceſſe, & qui malgré leur confuſion permettoient de juger de mon inclination volage.

Cependant malgré mon humeur inquiete je m'apliquois aſſés à mes petits exercices dans leſquels je ne réuſſiſſois même pas mal. Je ſçavois lire ; j'étois un de ceux qui écrivoient le mieux : & j'avois ſouvent le prix ſur mes camarades ; Mais ſi j'étois rarement puni pour avoir mal fait mon devoir d'école, je l'étois ſouvent pour les tours eſpiegles que je faiſois. Je ne puis m'empêcher d'en raconter un des plus plaiſans.

Il y avoit une cloche tellement poſée ſur l'eſcalier que je pouvois y ateindre ſans peine. La corde étoit conduite juſqu'à la ruë afin qu'on put la ſonner de dehors. Cet uſage eſt établi dans toutes les

maisons publiques & même particulieres de Paris. Un soir d'hiver que je m'ennuiois au Chaufoir, j'en sortis sous prétexte de quelque besoin, je m'avisai d'envéloper le bâton de cette cloche de cire jaune que je rendis de la même couleur que le métal, après l'avoir bien maniée : & je rejoignis mes camarades.

Le lendemain assés matin il vint plusieurs personnes qui ne pouvant sonner & se faire entendre furent obligées de fraper à la porte avec un pavé de la rue. La Portiére en colere de ce qu'on frapoit si rudement alla ouvrir ; mais ceux qui avoient frapé s'étant excusés aléguant que la cloche ne sonnoit point, elle l'examina de près & n'y connoissant rien, elle apella l'Ecléfiastique qui avoit soin de l'Egliſe qu'on nomme ordinairement Sacristain. Il tira plusieurs fois la corde, mais aiant manié le bâton de la cloche il comprit qu'il étoit en-

veloppé de cire, & l'aiant enlevée il leva le chevreau auquel les voisins & les passans attribuoient ce phenomene.

Je ne m'arrêterai pas plus long tems à raconter les traits de mon enfance. Je me contente de dire qu'il n'en fut jamais de plus badine, ni de plus capable de reflexion. Mon envie de courir & de voir ce qui se passoit dans le monde, inconnu dans notre maison, ne me donnoit aucun relache. Je voulois découvrir la cause de mon empriſonnement dans l'Hôpital où j'étois: en un mot la nature me faiſoit aſſez ſentir le prix de la liberté pour que je cherchaſſe l'occaſion de me la rendre.

A peine j'eus atteint onze ans qu'elle ſe preſenta, je formai le deſſein de m'évader & je l'executai au même inſtant. Je ſortis donc de ma priſon à ſix heures du ſoir le cinquiéme jour de Janvier, jour de bonne chere, de bal, de mascarades, ou plûtôt nuit de joie & de

plaisir : & laissant l'habit uniforme de la maison qui m'auroit infailliblement fait reconnoître, je me contentai d'une veste très-legere & peu convenable à la rigueur de la saison. Ma premiere course aboutit à la place du Palais Roial où le seul hasard me conduisit. Je m'y trouvai sur les huit heures, tems auquel on sortoit de l'*Opera*.

Ne m'étant jamais trouvé dans les embarras de Paris, je fus fort alarmé de me voir environné de Monde & de Carosses ; & prenant le bon parti je me retirai dans un coin auprès de la Fontaine pour éviter les dangers qu'on court dans ces sortes de tumultes. Là commençant à goûter les premiers fruits de ma liberté, j'étois charmé de voir ce mêlange confus de Dames, de Seigneurs, de Laquais, de flambeaux, d'équipages, & sur tout d'une multitude de voix d'une infinité de sons diférens qui apelloient les Cochers & les Laquais.

Il faut disois-je à moi-même qu'on goûte de gros plaisirs dans cette maison, puis que pour en joüir on s'expose à tant de peines. J'en jugeois par celui dont je joüissois, voiant ceux qui en étoient rassasiés, comme si leur satisfaction eut réjailli sur moi: & quoique je n'eusse rien mangé depuis dîné, que je fusse mal couvert dans le grand froid qu'il faisoit alors, & que je ne sçusse où trouver un asile, je ne faisois pourtant qu'une agréable attention aux diférens objets qui se renouvelloient sans cesse à mes yeux.

Cette cohue toute nouvelle pour moi dura environ une demi heure, avant que tous les Caroſſes eussent défilé. Je me mis alors en marche pour courir les rües. Mais je ne sçaurois exprimer quelle fut ma surprise; lorsque vers les neuf à dix heures, tems auquel on soupe à Paris, j'entendis crier de toutes parts; *le Roi boit*; mais avec une discordance que je sentois bien par

l'habitude où j'étois d'entendre les accords de la musique de l'Eglise de Notre-Dame, je m'imaginois être dans un autre monde. N'ayant jamais entendu parler que d'un Roi en France, je pensois qu'il devoit y en avoir du moins un dans chaque maison.

Mais je me trompe, réfléchissois-je, il faut qu'il y ait un signal que je ne comprens pas, par lequel tous les Bourgeois connoissent le moment que le Roi boit, & c'est alors qu'ils font ces cris de joie. Peu instruit des Fêtes Bachiques qu'on célébre avec plus de zéle que les plus solennelles de la Religion, je m'imaginois que c'étoit une joie ordinaire dans la Ville : & ne pensant qu'avec horreur à l'état que je venois de quitter, je me trouvois dédommagé de ce que je croiois y avoir soufert, par le plaisir que je goûtois dans ce bruit & ce désordre. Tant il est vrai que la liberté est l'assaisonnement de tous les

plaisirs; & qu'ils sont insipides quand on est dans l'esclavage.

A peine j'eus continué de marcher quelques minutes, que j'entendis un grand nombre de voix confuses qui crioient au Guet. Arrête. Tue. J'eus beau jéter les yeux de tous côtés pour chercher quelque endroit propre à me cacher, la fraieur dont je fus saisi me força à prendre la fuite. Je n'eus pas fait vingt pas que je fus arrêté par deux hommes, qui s'étant mis à crier qu'ils tenoient le filou attirerent à l'instant un grand nombre de gens de pié & de cheval tous armés. Ils me menerent dans une espéce de Corps de Garde qui n'étoit pas éloigné de l'endroit ou je venois d'être arrêté, & continuerent à courir après des voleurs dont ils me croioient le *Marmot*.

Cependant on me mit dans un coin où livré à une profonde tristesse, je m'assis sur une pierre. Je fis une infinité de réflexions qui s'en-

trechoquant ſe briſoient pour ainſi dire les unes les autres. L'Hôpital dont je venois de déſerter commença à devenir l'objet de mes regrets : & me repreſentant la table, le feu, le lit, & les petites commodités de la vie que j'avois quitées, je me trouvois malheureux de m'être ainſi expoſé à courir les ruës ſans feu ni lieu, tandis que mes camarades dormoient tranquilement à l'abri du froid & de la faim dont j'étois la victime.

Je crus alors être perdu, ſans pouvoir m'imaginer quel étoit mon crime. Ne ſçachant ſi l'on m'avoit pris pour un voleur, ou ſi l'on m'avoit arrêté par ordre des Superieurs de l'Hôpital, j'étois dans une inquiétude telle qu'on doit ſe l'imaginer dans un enfant de mon âge.

„ Que ferai-je donc diſois-je en „ moi-même? ſi l'on m'interroge, „ il faudra que j'avouë ma deſer- „ tion & l'on me ramenera dans

„ mon ancien gîte où j'aurai les
„ étriviéres ſoir & matin en pré-
„ ſence de mes camarades : & ſi
„ par une malheureuſe mépriſe ;
„ l'on me prend pour un voleur ,
„ que deviendrai-je ? Inconnu à
„ tout le monde, je ſerai ſans pro-
„ tection. Je ne puis donc que
„ perir. "

Telles étoient mes reflexions dont le poids m'acabla ſi fort que le ſommeil me ſaiſit ; mais je fus bientôt éveillé par le Cliquetis des armes que les Archers du Corps de Garde renverſerent les unes ſur les autres en voulant les prendre avec trop de précipitation pour ſecourir leurs camarades, que des Mouſquetaires pourſuivoient l'épée aux reins.

Dès que j'eus aperçu qu'ils étoient tous ſortis, je profitai du moment & je m'enfuis du côté opoſé à celui, où j'entendois le bruit. Je courus autant que mes forces purent me ſoûtenir ; & aiant rencontré

une maiſon dont la boutique étoit couverte d'un auvent très-avancé, je m'y arrêtai, n'aiant preſque plus ni reſpiration ni force.

Quoique je fuſſe très-agité, je revenois néanmoins de ma fraieur à meſure que je me repoſois : & la joie que j'avois d'être delivré du danger me tenant lieu d'alimens, me diſtraioit de la faim que j'avois déja ſentie.

Que je ſuis heureux, diſois-je, de n'être plus entre les mains de ces ſoldats qui m'auroient peut-être fait pendre! Pluſieurs réflexions de cette nature me faiſant goûter la douceur de ma nouvelle liberté, m'empêchoient de penſer aux avantages dont je m'étois privé par ma premiere faute; mais elles s'évanoüirent enfin & cedérent la place au ſentiment de la faim à laquelle je ne pouvois plus reſiſter. L'eſtomac commença à me faire une violente douleur. Je ne ſentois plus mes jambes, tant elles étoient engourdies

de froid: & une ſueur glacée m'aiant ſaiſi, le cœur me manqua & je tombai en foibleſſe.

Je ne ſçais combien de tems je reſtai évanoüi, mais je revins par un haſard des plus heureux. Il commença à neiger. Le vent pouſſant la neige du côté où j'étois, me couvrit le viſage. La froideur me réveillant j'ouvris les yeux; que la neige me forçoit de refermer par le picotement qu'elle cauſoit à ces organes délicats; je recouvrai néanmoins la raiſon & un peu de force. Les jeunes gens reviennent ordinairement de loin.

Le ſentiment de la faim ne s'étant pas pour cela diſſipé, m'inſpira une eſpéce de rage de manger de la neige. Je le fis: & elle me ſoutint quelques momens. Cependant l'idée du pain qui me manquoit alors, m'arracha des ſoûpirs, des ſanglots, & me fit verſer des larmes. Une ſervante de cette maiſon, dont l'auvent me donnoit

le couvert, m'aiant entendu ouvrir la porte; & m'aiant fait plusieurs questions auxquelles je ne répondis que par des foibles plaintes, elle crut que j'étois un enfant égaré, & que je ne m'étois retiré sous cet auvent que pour me mettre à l'abri du mauvais tems. *Ne faites point de bruit*, me dit-elle, *je vais chercher quelque hardes pour vous couvrir.*

Je lui répondis qu'à la verité j'avois grand froid, mais que ma faim étoit encore plus pressante: & que puisqu'elle vouloit bien me soulager je la priois de me donner un morceau de pain avant de prendre la peine de me réchaufer. Atendez un moment, dit-elle, je reviens à l'instant.

J'avouë que le tems me parut long quoi qu'elle n'eut pas tardé trois minutes, comme si l'esperance de sentir ma faim rassasiée l'eut renduë plus vive. Elle vint & m'aporta un morceau de pain d'environ deux

onces avec un vieux tapis de Turquie. Voilà, dit-elle, dequoi vous mettre à l'abri du froid ; mais je n'ai que ce morceau de pain à vous ofrir : s'il n'eſt pas ſufiſant pour vous raſſaſier, il y en a du moins aſſés pour vous empêcher de mourir. Elle ajouta que ſon Maître & ſa Maîtreſſe étant couchés dans la chambre où étoient les proviſions, elle n'oſoit tenter de m'en procurer davantage. Dès que j'eus vû le pain, je le dévorai des yeux, & l'aiant arraché par un mouvement purement machinal des mains de cette tendre fille, ſans faire atention au froid dont j'étois ſaiſi, ni au tapis qui pouvoit m'en garantir, je le mangeai avec un apetit qu'il eſt aiſé de s'imaginer : & le froid augmentant à meſure que ma faim diminuoit, je m'envelopai dans le tapis.

J'allois m'endormir malgré la frugalité du ſoupé que je venois de faire, lorſque je fus aperçu par une

troupe de Masques à la clarté du flambeau qui les éclairoit. La curiosité les aiant portés à voir ce qui étoit enveloppé dans mon tapis, ils me découvrirent. Je me levai en sursaut, & les aiant aperçus à mon tour, je fis un signe de croix, en poussant un grand cri. En vain ils tacherent de me rassurer; effraié par les visages affreux que je voiois, & auxquels je n'avois de ma vie vû de semblables, je les considerois avec des yeux égarés & des inquiétudes d'esprit étonnantes.

Ils avoient beau me questionner; je ne leur répondois que par des signes de croix & des *Mon Dieu, aiez pitié de moi.* Cette avanture qui les divertissoit beaucoup, les obligea de se démasquer, & ce soudain changement de visages m'aiant effraié de nouveau, je tombai dans une espece d'évanoüissement, pendant lequel j'avois les yeux fixés sur cette troupe bizare par leurs habits croteſques & inusités à tous ceux que j'avois encore vû.

Le Cocher qui portoit le flambeau, me prenant par un bras, me secoua, disant que je ne devois rien craindre, & qu'on ne me feroit aucun mal. Je le regardai avec plaisir, parce que vêtu à l'ordinaire, il n'avoit rien qui pût m'éfraier. On peut s'imaginer à combien de réflexions confuses je ne fus point livré. Il me suffit de dire, qu'à la vûë du Cocher que je voiois fait comme les hommes ordinaires, je me levai sur mon séant pour le prier de me prendre sous sa protection.

Un des Masques aiant pris la parole, me dit que je n'avois qu'à les suivre sans aucune crainte. Ce langage me rassura un peu & me permit de rapeller un conte que j'avois oüi faire de certains Esprits, qui aiant aparu à des gens, les avoient conduits à des trésors cachés, dont on disoit qu'ils étoient les maîtres, les gardiens, & les dispensateurs, & qu'ils les en avoient mis en possession.

La ſituation où je me trouvai au milieu de ces réflexions m'aiant donné de flateuſes eſperances, je ſortis de deſſous mon auvent, & y laiſſant mon tapis, je pris un flambeau que le Cocher me donna à porter. A meſure que nous marchions, des idées agréables & tranquiles ſuccédoient à mes fraieurs; l'eſperance même d'une félicité prochaine diſſipant le ſombre de mon eſprit, m'enhardit à tourner de tems en tems la tête vers les Maſques qui nous ſuivoient. Je commençai à les regarder avec quelque plaiſir; de ſorte que me raſſurant de plus en plus, & aiant perdu l'idée des Eſprits, je ne doutai plus que ce ne fut des hommes, mais diferens de ceux qu'on voioit pendant le jour; & que ceux-ci étoient nés pour travailler, & les autres pour ſe rejoüir. Je m'imaginois même que j'étois deſtiné à augmenter le nombre des derniers, par le penchant que je me ſentois de courir

rir pendant la nuit. En un mot je comptois qu'il y avoit deux eſpeces d'hommes dans le monde, ceux du jour & ceux de la nuit. Il n'eſt pas ſurprenant qu'ignorant les uſages, je m'égaraſſe dans mes penſées.

Un des Maſques charmé de mon Minois & de la bonne grace avec laquelle je portois le flambeau, dit cent choſes plaiſantes aux femmes de la troupe. Courage dit-il Meſdames; nous ne pouvons qu'arriver au ſéjour du plaiſir, étant conduits par le Fils de Cithere que le haſard vient de nous donner pour guide.

Votre comparaiſon, Monſieur, cloche infiniment reprit une Dame de la troupe. Cet enfant me paroît avoir des yeux pleins de candeur, & le Fils de Venus n'en a que de traitres & des funeſtes; auſſi les couvre-t'il d'un bandeau, de peur qu'on ne connoiſſe ſa malice, & qu'on n'en prévienne les coups. Notre guide ne porte un flambeau que pour nous

éclairer, & Cupidon ne se sert du sien que pour nous embraser & nous consumer. Celui-là marche lentement & se régle sur nos démarches; mais celui-ci nous enlevant malgré nous sur ses aîles rapides nous précipite ordinairement dans des abîmes d'horreur : n'en sentez-vous pas bien la diference : & cette Dame m'adressant tout de suite la parole, *d'où êtes-vous*, dit-elle, *petit garçon ? Je n'en sçais rien Madame*, lui repondis-je, *en me tournant de son côté.*

Cette reponse fit éclater de rire toute la troupe: & moi très-ignorant ou plûtôt innocent, je rougis croiant avoir dit quelque sotise. *Rassûrez-vous mon enfant*, repliqua-t'elle, *Vous avez parfaitement bien repondu.* Chacun peut croire ce qu'on lui dit; mais personne ne peut sçavoir d'où il vient n'y d'où il est. Fussiez-vous donc Bâtard, vous n'êtes ni moins joli ni moins aimable.

Je ne le suis point, Bâtard, Madame, repartis-je; *car j'ai Dieu merci toutes mes oreilles.* Les éclats augmenterent si fort que je crus qu'on se moquoit de moi; car il me vint aussitôt en pensée que ces gens-là n'avoient point deux oreilles. Cependant je ne me déconcertai pas; ce qui donna lieu à cette Dame qui paroissoit m'affectionner, de me demander si je voulois me donner à elle?

Je lui repondis avec une grande naïveté que je sentois beaucoup d'inclination pour les gens de nuit parce qu'ils me paroissoient nés pour la joie, & que je n'en avois point du tout pour les gens de jour, que je croiois n'avoir que la peine en partage; mais qu'aiant deux oreilles comme *les gens de jour*, je craignois de ne pouvoir être admis parmi *les gens de nuit*. *Qu'appellez-vous donc gens de nuit*, reprit-elle? *C'est vous Messieurs & mes Dames*, repondis-je; *parce que je n'ai*

jamais vu des gens de votre ſorte courir le jour : & je m'imagine que vous dormez alors pour reprendre votre train de joie & de plaiſir lorſque la nuit vient.

Cette Dame qui ne ſçavoit pas de quelle maniere j'avois été élevé ne pouvoit s'imaginer où je puiſois mes reparties. La ſeule nature me guidoit comme ſi j'euſſe été tranſporté depuis une heure du fond de l'Amerique dans Paris.

Nous arrivâmes inſenſiblement à l'Hôtel de Soiſſons, où il y avoit jeu & bal. La Troupe entra & me laiſſa à la porte avec le Cocher. La converſation aiant pour ainſi dire ſuſpendu ma faim, j'en fus tout d'un coup preſſé juſqu'à la défaillance. Le Cocher me voiant comme acablé, me demanda ſi je voulois boire un coup. Je lui repondis que je ne buvois jamais ſans manger. Il me fit entrer dans une Auberge ou Gargote voiſine, où l'on nous ſervit un canard avec du pain & du

vin. Dieu ſçait ſi je mangeai. Oüi du meilleur apetit que je n'ai mangé de ma vie.

Le Cocher qui me conſideroit avec une eſpece d'admiration, me voiant les yeux fixés à la chandelle, ne put s'empêcher de me dire, n'êtes-vous point incommodé mon enfant. Je lui repondis que je ne ſentois point de mal; mais que mon eſprit étoit ſi plein des choſes que j'avois vûës & entendûës, que j'étois dans un étonnement qui m'acabloit. L'emploi de porter un flambeau qu'on vient de me confier; les diférens noms qu'on me donne, Cithere, Cupidon, Venus, tout cela m'embaraſſe & m'inquiéte, & je ne ſçais comment repondre. *Vous venez*, ajoûtai-je; *de m'embaraſſer plus que les autres en m'apellant votre enfant; ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez mon pere; & que ces Meſſieurs & Dames de nuit me connuſſent mieux que moi-même, puiſ-*

qu'ils me donnent tant de noms ? Bon bon reprit le Cocher, ne penſez pas à ces chimères. Vous avez la tête vuide ; mangez, buvez & demain vous penſerez autrement.

Je ſuivis ſon conſeil ; mais mes idées ne m'abandonnoient pas pour cela. Il eſt vrai qu'elles s'évanoüirent dès que j'eus bû deux verres de vin. Cependant le Cocher après m'avoir dit de l'atendre fut obligé de ſortir pour aller voir ſi le Caroſſe de ſa Troupe étoit racommodé. Efectivement une des roûës s'étoit rompuë avant mon avanture : & l'on avoit été obligé de le laiſſer chez un ouvrier, avec le Laquais de la Dame qui m'avoit parlé, afin de le faire promtement mettre en état.

Il y avoit dans l'Auberge où je reſtai quantité de Cochers, de Laquais, de porteurs de chaiſe, les uns maſqués, les autres ſans maſque. Un d'entre eux me demanda.

ſi j'étois le fils du Cocher qui venoit de ſortir. Je lui repondis d'un grand ſens froid que je n'en ſçavois rien ; mais qu'il étoit vrai qu'il m'apelloit ſon enfant. Ils crurent tous que ma reponſe n'étoit point ſans malice, & neanmoins ils la prirent pour un aveu. Mon Cocher qui ne tarda point à revenir, me trouvant acoudé ſur la table, & la tête apuiée ſur les coudes en diſpoſitions de dormir, me conduiſit au Caroſſe qu'il avoit ramené : & m'aiant aidé à y entrer, il me dit de dormir ſur le couſſin. Ce que je fis à l'inſtant ; les fumées du vin que j'avois bû pour la premiere fois de ma vie, ne me permirent pas de lui deſobéir. Je me couchai donc ſur le couſſin du fond, & je m'endormis profondément.

La Dame qui m'avoit marqué de l'afection, laſſe de joüer & de danſer ſortit furtivement du Bal pour ſe retirer, après avoir pris congé d'une de ſes amies qui étoit de ſa

Troupe, & apella ſon Laquais pour lui ouvrir la portiere du Caroſſe. Le Cocher qui après avoir bû étoit monté ſur ſon Siége ſans penſer à moi, n'avoit point averti le Laquais que je dormois dans ce Caroſſe. La portiere en fut ouverte. La Dame y monta, & levant du même mouvement ſes jupes, ſon vertugadin & ſa chemiſe, elle s'aſſit à cu nud ſur mon viſage. La froideur ſoudaine que je ſentis m'aiant éveillé en ſurſaut, je fis un grand cri, auquel la Dame repondit par un plus grand. Le Laquais s'étant vite avancé, me fit reconnoître par ſa Maitreſſe à la faveur d'un flambeau. *Hé qui vous a mis ici*, me dit-elle fort ſurpriſe? Moi qui me frotois les yeux, ne voiant goûte, ne ſçachant où j'étois, rempli des idées qui avoient roulé toute la nuit dans ma petite tête, & qui s'étoient renouvellées dans mon ſommeil, je ne repondis que *Cithere*, *Cupidon*, *Venus*,

gens de nuit ; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver ſi l'on conſidere que rien de ce que j'avois vû & entendu, n'étoit échapé à mon imagination vivement frapée.

La Dame qui ne put s'empêcher de rire de l'avanture, m'aiant donné le tems de m'éveiller, me fit aſſeoir auprès d'elle & fit foüeter. Elle me fit pluſieurs queſtions en chemin faiſant, auxquelles je ne repondois que par des coqs à l'âne: & le ſommeil m'aiant abſolument gagné, elle me fit aſſeoir ſur un eſtrapontain la tête entre ſes genoux, de peur que le cahotage du Caroſſe ne me renverſât. Je dormis juſqu'au logis où la Dame étant deſcenduë, ordonna à un Laquais de m'emporter ſur un lit.

Me ſentant enlever j'ouvris les yeux, & les jettant de tous côtés, je ne voiois que des viſages inconnus qui rioient de voir le Laquais me porter avec beaucoup de ménagement. Cependant j'obſervois

les magnifiques meubles des chambres qu'on me faiſoit traverſer, & le nombreux cortége de Domeſtiques des deux ſexes, dont je fus eſcorté juſqu'à l'apartement de Madame.

Il eſt aiſé de juger de mon étonnement, me voiant traité avec tant de ceremonies dans de riches apartemens, & par un ſi grand nombre de gens qui me donnoient leurs ſoins. Aprés qu'on m'eut couché ſur un Sopha dans la chambre de Madame, on me couvrit de pluſieurs jupes & autres nipes de femmes, & on ſe retira. Au lieu de dormir je m'abandonnai à des reflexions, qui malgré l'embarras où elles me plongeoient, ne laiſſoient pas de me flater. Quel changement, penſois-je! hier couché dans la ruë, & aujourd'hui un Hôtel eſt mon gîte. Aſſurément me voilà engagé parmi *les gens de nuit*. Je m'endormis néanmoins la tête farcie de ces idées : & comme elles me rouloient

ſans ceſſe dans la cervelle, je ne fis que rêver. Je repetois à haute voix ce que j'avois entendu courant les ruës, & je me mis à crier de toutes mes forces, Holà Cocher de Dantin, Caroſſe de la Force, Laquais de la Ferté, Porteurs de Ventadour? Un moment après, je m'éveillai en pleurant de l'éfroi que me cauſoient une infinité de Maſques que mon imagination me retraçoit; ce qui aiant éveillé Madame, elle envoia une de ſes femmes, qui me ſecoüant & me parlant, tachoit en vain de me retirer du profond & turbulent ſommeil où j'étois plongé.

Madame voiant bien qu'il étoit inutile de fatiguer ſes femmes, ordonna qu'on me laiſſât en repos, eſperant qu'inſenſiblement le calme ſuccederoit à l'agitation où j'étois. Je devins en éfet plus tranquille, & je paſſai très-doucement le reſte de la nuit. Je comptai dix heures en m'éveillant: & n'entendant aucun

bruit je me mis ſur mon ſéant pour réflechir ſur ma ſituation. Je fus d'abord confirmé par le ſilence qui regnoit dans la maiſon, que *les gens de nuit* dormoient toute la journée; & quoique je n'euſſe plus d'envie de dormir, j'eſperois pouvoir faire comme eux quand j'en aurois formé l'habitude. Le bruit & les grands mouvemens qui ſe faiſoient dans la ruë, où l'on crioit à vendre des fruits, des legumes & beaucoup d'autres ſortes de denrées, me perſuada plus fortement que c'étoit le tems *des gens de jour*. Les regardant comme des malheureux nés pour la peine, je m'eſtimois heureux de mon prétendu changement d'état, que je regardois comme une ſource intariſſable de plaiſir.

Au milieu de ces idées je vis entrer dans la Chambre le Laquais qui m'avoit porté du caroſſe dans mon Sopha, à qui Madame demanda quelle heure il étoit, en lui ordonnant de faire du feu. Ce diſ-

cours commença à diſſiper l'opinion où j'étois que *les gens de nuit*, dormoient pendant le jour, & j'en fus pour ainſi dire entierement diſſuadé lorſque je vis Madame en poſture de ſe lever, le Laquais faire bon feu, les femmes entrer dans la chambre, préparer du linge & me petite Demoiſelle de mon âge dire à Madame, Bon jour Maman, comment avez-vous paſſé la nuit? je concluois que rien de tout cela ne répondoit aux idées que je m'étois formées; mais auſſi conſiderant avec atention le magnifique aparteement où j'étois ſans ſçavoir comment j'y étois venu, & me rapellant les Maſques que je ne voiois plus, je ne pouvois me perſuader que je n'euſſe abſolument changé d'état. La genereuſe Dame qui s'aperçut de maperplexité me delivra de ce labirinthe de reflexions, en me demandant ſi je me trouvois bien dans ſa maiſon?

Fort bien Madame, repondis-je

ſans balancer, mais je croiois être encore mieux. Comment donc, repliqua-t'elle? C'eſt, lui dis-je, parce que je croiois être agregé parmi ces heureuſes perſonnes qui dorment tout le jour, & qui ſe rejoüiſſent toute la nuit. Elle ſoûrit de ma naïveté; & s'étant levée elle donna ordre qu'on mît les chevaux au caroſſe, & chargea le Laquais de m'y faire monter pour être conduit ſous les Hales afin d'y être habillé, juſqu'à ce qu'un Tailleur ordinaire eut le tems de me faire des habits. Ses ordres furent exécutés.

Dès que je fus de retour, je fus mené à Madame, qui me prenant par la main, & me conduiſant devant une glace, me demanda ſi je me reconnoiſſois bien dans ce nouvel équipage? Je lui répondis qu'il n'étoit pas poſſible que je puſſe ſi-tôt me reconnoître après un ſi grand changement? & que je la priois de vouloir bien me dire qui j'étois?

Vous ne ſçavez donc pas qui

vous êtes, repliqua-t'elle? Non lui dis-je, Madame, car j'ignore juſqu'à mon nom. Elle parut charmée de cette réponſe. Le premier coup d'œil qu'elle avoit jetté ſur moi, m'avoit procuré ſon afection qui lui inſpira ſur le champ le deſſein de m'avoir auprès d'elle, ſi elle pouvoit m'obtenir des parens qu'elle me ſupoſoit : & voiant par mes réponſes que j'étois un enfant perdu ou derobé, elle étoit charmée de ne trouver aucun obſtacle à ſes deſirs.

Le Laquais qui en me déshabillant & ôtant la chemiſe chez le Fripier, avoit remarqué un braſſelet d'écarlate qu'on m'avoit mis au-deſſus du coude, l'avoit pris dans le deſſein de le porter à ſa Maîtreſſe. Il prit donc ce moment pour le lui preſenter. La Dame le prit. Son cœur palpitoit ſi fort qu'elle fut obligée de s'aſſeoir & de prendre un verre d'eau. Helas, *dit-elle*, élevant les yeux au ciel,

qui peut cauſer l'alteration que je ſens dans mon cœur ! & découſant l'envelope d'écarlate avec une certaine impatience mêlée de crainte, elle y trouva un morceau de tafetas glacé ſur lequel étoient écrits ces deux premiers Vers d'une Chanſon aſſez connuë dans le monde.

Je ſuis la ſimple violette,
Je fais le plaiſir de nos champs.

Elle palit en les liſant : & ſe rapelant à l'inſtant que c'étoit la chanſon favorite d'une de ſes Sœurs qui avoit fait une mort tragique, elle ne put retenir ſes larmes. Sentant augmenter ſa tendreſſe pour moi à meſure qu'elles couloient, elle fit tout d'un coup reflexion que je pourrois bien être le fils de cette chere Sœur, duquel elle n'avoit jamais eu de nouvelles, & qu'elle n'avoit jamais vû, s'étant trouvée aux Eaux de Bourbon au tems de ma naiſſance.

Vou-

Voulant donc s'inſtruire de la verité, elle me fit pluſieurs queſtions auxquelles je fis des reponſes, dont elle ne pouvoit tirer aucune lumiere. Une de ſes femmes de chambre qui ſçavoit la coûtume des parens qui envoient leurs enfans dans l'Hôpital d'où je m'étois échapé, lui dit que je pourrois bien être un de ceux qui avoit eu ce malheureux ſort ; ce qui l'obligea de me demander, ſi je n'étois point de ce nombre ?

Je parus très-embarraſſé : & lui aiant fait une reponſe que ma contenance & la rougeur qui ſe repandit ſur mon viſage dementoit, elle prit le deſſein d'aller elle-même s'en informer. Flotant donc entre la joie & la triſteſſe, & agitée tout à la fois par la crainte & l'eſperance, elle s'adreſſa à la Superieure de cette Maiſon de qui elle aprit qu'un de leurs enfans âgé d'onze à douze ans s'étoit échapé le jour de devant : & ſur le portrait qu'elle en fit, elle ne

put douter que je ne fusse ce petit deserteur.

La Superieure à qui j'avois été recommandé, & qui étoit instruite du secret de ma naissance, pria très-instanment la Dame de me renvoier, parce qu'elle s'étoit particulierement chargée de moi. La Dame lui aiant fait connoître qu'elle m'aimoit & qu'elle souhaitoit me garder, la pria à son tour de me laisser entre ses mains, aléguant qu'elle avoit de très-fortes raisons pour me retenir.

Mais cette fidele dépositaire persistant dans son refus qu'elle assaisonnoit de beaucoup de politesse, lui dit qu'elle la croioit trop judicieuse & trop juste pour exiger d'elle une chose dont les consequences pourroient être très-désavantageuses à cette Maison; que la bonne foi ne lui permetoit pas de lui donner un enfant qu'elle avoit promis de representer, & qu'enfin elle ne pourroit que mourir de

confuſion ſi elle le perdoit de vûe, en ſe metant hors d'état de le rendre aux perſonnes de diſtinction qui le lui avoient confié comme un dépôt, dont elle avoit donné ſon reçu. Elle ajoûta qu'elle étoit au déſeſpoir de ne pouvoir ſe rendre à ſes deſirs, mais que ſi pour la dedommager elle en ſouhaitoit un autre, elle étoit la maitreſſe d'en choiſir un dans toutes les Sales.

Ce miſterieux langage augmentant la tendreſſe & la curioſité de cette Dame, elle pria la Superieure de lui dire le nom de l'enfant, ou du moins celui de quelqu'une des perſonnes qui le lui avoient confié. La bonne Soeur lui fit entendre que quand même elle ſçauroit les noms qu'elle deſiroit aprendre, ſa fidélité ne pourroit lui permetre de les reveler. Les conſequences, ajoûta-t'elle, en pourroient être facheuſes des deux côtés. La Dame ſe retira ſans rien repliquer.

Elle m'avoit laiſſé au logis, où

m'étant livré à mes petites réflexions, je trouvois quelque choſe de frapant dans les careſſes qu'elle m'avoit faites, & dans l'ardeur qu'elle avoit de ſçavoir qui j'étois: & ſans avoir aſſez d'experience pour pouvoir atribuer ſon empreſſement & ſes ſoins à leur veritable cauſe, je ne laiſſois pas de trouver quelque choſe d'extraordinaire qui me cauſoit beaucoup d'inquietude.

Il eſt aiſé de s'imaginer à quel point ſa curioſité fut augmentée. Son impatience qui n'étoit pas moindre ne lui permit pas de diferer de parler à Mr. de la Renie, qui étoit alors Lieutenant General de Police de Paris & un des Chefs du Bureau de cet Hôpital. Elle y alla ſur le champ. Le preſſentiment invincible où elle étoit que je lui apartenois, lui fournit les expreſſions les plus propres à engager ce Magiſtrat à ſeconder ſes deſirs: charmé de la ſatisfaire, il monta à l'inſtant dans le Caroſſe de cette

Dame pour ne pas lui donner lieu de s'impatienter, tandis qu'on équiperoit le ſien. Elle tira un bon augure de ſa politeſſe & de ſa promtitude : & ce ne fut point ſans fondement.

Mr. le Lieutenant de Police n'aiant pû flechir la Superieure par des ſollicitations ordinaires, uſa en quelque maniere de ſon autorité ; & après lui avoir repondu de moi, il permit à cette Dame de me garder. Allez, Madame, ajoûta-t'il, conſervez ce dépôt ; il ne peut être en meilleures mains.

Elle le remercia de ſes bontés, diſant qu'elle avoit lieu d'être contente ſentant le calme retabli dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Je ne puis douter, ajoûta-t'elle, à mon inquietude, mon impatience, ma tendreſſe, & à toutes les alterations que j'ai ſenti dans mon cœur, que cet enfant ne me touche de près. Il ne me reſte pour être par-

faitement satisfaite, que d'en être entierement persuadée.

Le Ciel veuille combler vos désirs, reprit-il en prenant congé d'elle. Je vais rester ici pour tâcher d'aprendre les noms que vous desirez sçavoir. Votre inquietude me touche. J'espere que je vous en retirerai bientôt.

Madame arrivant au logis n'eut d'autre empressement que celui de me voir. M'aiant apellé dans sa chambre, elle considera tous mes traits à trois ou quatre repriſes, & faisant chaque fois deux ou trois pas en arriere. J'entendois même les soupirs dont elle acompagnoit ses reflexions. *Oüi c'est lui-même*, disoit-elle ; *je n'en puis douter* ; & je remarquois qu'elle ne vouloit pas me laisser apercevoir son embarras. Reposez-vous mon enfant, me dit-elle, je ne doute pas que vous ne vous ressentiez encore de tout ce que vous avez soufert la nuit passée : & me laissant seul elle passa dans un autre apartement.

Cependant je me couchai ſur un Sopha où livré à d'obſcures idées, je ne ſçavois que penſer des choſes dont mes ſens & mon eſprit étoient frapés. Inquiet ſi Madame s'étoit informée de moi à l'Hôpital, je tremblois d'être obligé d'y rentrer, ſoit à cauſe du chatiment dont j'étois menacé, ou parce que je me trouvois mieux au logis de cette Dame, pour qui j'avois des ſentimens proportionnés à mon eſprit & à mon cœur. Je ſentois une joie & un contentement ſecret, quand elle étoit préſente, & une certaine triſteſſe lorſque je la perdois de vûë.

Que je ſuis heureux, diſois-je, d'avoir plu à cette Dame? Et que je ſerois à plaindre ſi elle ceſſoit de m'aimer? J'aurois continué ces reflexions ſi le grand bruit que fit un Caroſſe entrant dans la Cour du logis ne m'eut atiré à la fenêtre. C'étoit Mr. de la Renie qui aiant été informé de toutes les circonſtances

de ma naiſſance venoit en rendre compte à Madame, & qui curieux de me voir entra dans la chambre où j'étois. Il me baiſa, me dit quelques paroles gracieuſes auxquelles je ne repondis que par un timide ſilence : & il ſe retira.

Madame uniquement ocupée des nouvelles que l'Intendant de Police venoit de lui aporter, ne s'aperçut pas de ſon départ. Elle entra dans la chambre où j'étois. Elle s'aſſit : & après s'être un peu remiſe du trouble où elle étoit, elle fut ſaiſie d'un tranſport mêlé de joie & de triſteſſe. *Venez* dit-elle, *mon cher enfant*, triſte reſte de l'objet de ma tendreſſe que vous remplacerez deſormais : & aiant relu les vers qui s'étoient trouvés dans le braſſelet, elle ne put retenir ſes larmes. Elle reconnut qu'ils étoient écrits de la main de ma mere. Ah je le ſentois bien, s'écria-t'elle, qu'il m'apartenoit ce malheureux enfant! ſes yeux, ſes traits, ſon port, toutes ſes ma-

nieres enfin m'en repondoient, & ſi j'euſſe bien demêlé les ſentimens que ſa préſence fit naître dans mon cœur, je n'aurois pû douter un ſeul moment que ce n'eut été mon ſang.

Quoique je n'euſſe compris que confuſément ce miſtere, je ne pus m'empêcher de mêler mes larmes avec les ſiennes ; ce qui aiant fortifié ſa tendreſſe pour moi, la porta à m'embraſſer & à me parler en ces termes. *Venez mon cher entre les bras d'une ſeconde mere, vous qui n'en avez jamais connu, & à qui le païs de votre naiſſance a toûjours été caché ? Le haſard, le cher haſard vous rend à ma tendreſſe, & me fait retrouver la fidelle image de la perſonne du monde la plus aimable, & que j'ai le plus tendrement aimée.*

Les Domeſtiques qui étoient accourus aux tranſports de leur Maitreſſe, ne purent refuſer des larmes à ce ſpectacle touchant. Ils ne ſçavoient pourtant pas clairement de quoi il étoit queſtion.

Cette Dame oficieuſe étoit veuve de Mr. Dumenil Capitaine de Vaiſſeaux du Roi. Il avoit été tué à côté du Marechal de Tourville au combat de la Hogue livré entre la flote Françoiſe & celles des Anglois & des Hollandois combinées. Madame Dumenil charmée de m'avoir en ſa poſſeſſion, me promit ſa tendre amitié & voulut dorenavant qu'on m'apelât le Chevalier de *Repert*, nom derivé d'un mot latin qui ſignifie trouvé : & c'eſt ſous ce même nom que j'ai parû dans le monde.

Ses premiers ſoins furent de me donner des Maîtres, pour me former dans les exercices ordinaires à la jeune nobleſſe. Elle s'empreſſa ſurtout à me pourvoir d'un Précepteur choiſi de la main d'un de ſes amis très en état d'en juger.

J'avois naturellement de l'eſprit, une imagination vive, beaucoup de diſpoſition pour l'art de bien parler, & mon jugement étoit très-fort au deſſus de mon âge. Je n'a-

vois alors qu'environ douze ans.

Madame Dumenil ne pouvant contenir ſa joie, voulut la partager avec ſes amis. Elle leur aprit mon avanture avec toutes ſes circonſtances; de ſorte que le logis fut pendant quelques jours rempli de perſonnes des deux ſexes que la curioſité y conduiſoit. Paris fut bientôt imbû de mon Hiſtoire. Le bruit s'en repandit juſqu'à la Cour; & Louis XIV. voulut me voir & me permetre de lui faire la reverence. Il me ſouvient même que Monſeigneur le Dauphin, m'aiant demandé avec un ſouris gracieux ſi j'aimois toûjours les gens de nuit? je lui repondis qu'aimant le plaiſir, je ne pouvois qu'aimer ceux qui le goûtoient dans ſon veritable tems qui eſt celui de la nuit.

A peine j'eus paſſé trois jours chez Madame Dumenil, que mes idées chimeriques & vagabondes diſparurent en préſence de la realité que je touchois au doigt; mais l'impreſ-

ſion que les plaiſirs de la premiere nuit avoient fait dans mon eſprit ne s'éfaceront jamais. C'eſt aſſez que ce ſoient les premieres idées que j'ai eu entrant dans le monde, le ſoir que je m'enfuis de mon Hôpital.

Cependant je m'apliquai pendant deux ou trois ans à tous mes exercices au gré de mes Maîtres, lorſque cette ferveur fut ralentie par un coup d'œil, que je jettai ſur Mademoiſelle Dumenil, dont les atraits ne m'avoient point encore frapé. Ils firent une ſi forte impreſſion dans mon cœur, que j'en fus moi-même allarmé. J'étois ſans ceſſe réveur, rien ne me faiſoit plaiſir, je m'endormois ſur les livres, en un mot tout me degoûtoit. Mais Mademoiſelle Dumenil n'avoit qu'à paroitre; mon eſprit étoit ſerain, & mon cœur content. Je cherchois à me retirer de cet état languiſſant ſans en trouver le moien. Car quelque peu d'experience

qu'on ait, la nature eſt aſſez habile pour inſpirer le remede convenable aux premieres bleſſures que l'amour fait au cœur. Je m'aſſûrai donc que ſi je pouvois entretenir librement Mademoiſelle Dumenil de l'ardeur que je ſentois pour elle, j'en deviendrois plus tranquille. Quoi de plus inquiétant en éfet que d'aimer ſans pouvoir le declarer à l'objet qu'on aime !

Un jour que je me promenois dans le jardin du logis tout ocupé de l'objet qui rempliſſoit mon cœur, je vis cette belle fille entrer dans un Salon bâti au bout d'une allée de charmille. Je balançai long-tems à l'y aller joindre. Quelque forte que fut ma paſſion, ma timidité l'emportoit. Je combatis de mon mieux cette qualité puérile, & je ne la ſurmontai qu'après avoir ſoufert plus qu'on ne ſçauroit penſer. Perſonne n'en peut juger, que ceux qui ſe ſont trouvés dans la ſituation où j'étois alors.

Mon amour enfin victorieux, m'y transporta pour ainsi dire sur ses aîles. J'entrai affectant d'être surpris de la rencontrer, & m'arrêtant tout à coup, *je vous demande pardon Mademoiselle* lui dis-je, *si je trouble votre repos. Je ne vous sçavois pas ici; mais puisque ma bonne fortune m'y conduit, permetez qu'avant d'en sortir je vous demande l'état de votre santé, qui m'est plus chere que tout ce que le monde a de plus précieux.*

Votre presence Monsieur, repondit-elle, *ne laisse pas de m'allarmer, & je ne sçaurois dire pourquoi? Il semble pourtant que depuis trois ans que nous vivons sous le même toit, je devrois vous voir par tout sans aucune surprise. D'où me vient donc l'émotion que me cause votre arrivée?*

Votre aveu, repliquai-je, Mademoiselle, m'engage à vous en faire un semblable. Je sçais bien quelle est la cause de mon trouble, heu-

reux ſi le vôtre couloit de la même ſource ! je n'ai point fait d'éfort pour vous aimer, & je ne ſuis point coupable, quand même ce ſeroit un crime ; puiſque vos atraits continuellement preſens à mon eſprit & à mon cœur, m'éloignent de tout autre objet que de vous, & me forcent, j'oſe dire, quand je ne le voudrois pas, de ne m'ocuper que de vous ſeule.

Elle rougit & baiſſa les yeux ſans me repondre. Après avoir atendu quelques momens pour voir ſi elle ne parleroit point, je m'aprochai, & lui prenant la main, je la priai de décider de ma felicité. Elle ouvrit les yeux & me regardant avec une certaine pudeur mêlée de tendreſſe, épargnez-moi, dit-elle, les maux que vous me faites ſoufrir. Mon cœur a de la peine à reſiſter aux ataques que lui livrent tout à la fois deux ennemis qui y combatent pour des interêts tout-à-fait opoſés ; je vous prie ſeulement de me dire ſi

en caractériſant vos ſentimens pour moi, vous n'avez point prétendu déviner ceux que j'ai pour vous.

Je lui repartis que ſi j'avois le talent de penetrer dans ſon cœur, & que je m'y fuſſe vû placé je ne l'aurois certainement point aprochée avec la timidité dont elle s'étoit bien aperçuë; que je n'eſtimois pas aſſez cette qualité pour en faire parade, ſous prétexte que bien des gens la prennent pour une preuve de candeur & de reſpect; que je n'ignorois pas que cette foibleſſe étoit l'apanage d'un cœur neuf & ſans experience, & que c'étoit le ſeul augure qu'elle pouvoit tirer de la mienne. *Je vous aime depuis long-tems*, ajoutai-je, *ſans oſer vous le dire; mais j'ignore ſi je ſuis aimé, ſi vous ne me le dites pas. Rien ne m'a juſqu'ici annoncé ce bonheur. Parlez, afin que j'aprenne mon ſort. J'en atens la deciſion de votre belle bouche.*

Vous en dites trop, reprit-elle, pour

pour n'en pas ſçavoir davantage. Si vous ſçavez lire, vous avez tout lieu d'être content; & n'exigez pas de moi de vous dire de bouche ce que mes yeux vous ont déja fait entendre. Adieu, ne me ſuivez pas, & ſoiez diſcret, le tems & l'amour feront le reſte.

Malgré ſes ordres je ne pus m'empêcher de la ſuivre juſqu'à la porte en lui diſant, que puiſque nos peines étoient ſemblables, nous devrions nous les communiquer ſans aucun déguiſement. *Peut-être*, ajoutai-je, *charmante beauté, trouverions-nous le moien de ne plus ſoufrir.*

Helas, dit-elle, *cela ſe pourroit bien! Mais qui ſçait ſi le remede ne ſeroit pas pire que le mal?* & elle ſe retira me laiſſant dans un état au-deſſus de toute expreſſion.

Cependant m'étant livré aux agréables reflexions qui naiſſoient de la courte entrevûë que le haſard m'avoit procurée, je conçus la ſo-

lide eſperance de réuſſir à m'établir dans le cœur de celle à qui je conſacrai, dès lors toutes mes afections, avec les tendres proteſtations que je faiſois en moi-même d'une conſtante fidelité. Mais je ne laiſſai pas d'être mortifié de n'avoir pû lui dire tout ce que je ſentois pour elle. Je me plaignis du haſard qui ne m'avoit pas donné le tems d'être plus clairement inſtruit des ſentimens de l'aimable Dumenil, & de la perſuader des miens.

J'étois encore à rêver ſur mon avanture, d'autant plus gracieuſe qu'elle étoit la premiere de ma vie où mon cœur s'étoit évanoui avec un plaiſir inconnu aux cœurs uſés & volages, quand le Laquais qui ſervoit dans l'apartement de mon Précepteur vint m'apeller pour recevoir le Chevalier de Mons. C'étoit un jeune Gentilhomme fils d'un Colonel d'Infanterie qui avoit été tué à la Bataille de Flerus. Il étoit à peu près de mon âge, riche,

bien fait, d'un esprit agréable & parfaitement bien élevé. L'amitié qui étoit solidement cimentée entre Madame sa mere & ma bonne Protectrice, m'avoit procuré sa connoissance, & nous nous voïons souvent avec beaucoup de cordialité.

Je le trouvai dans la chambre de Madame Dumenil avec la souveraine de mon cœur, où il s'entretenoit du progrès qu'il faisoit dans l'Academie qu'il frequentoit depuis environ trois mois. A peine je fus entré que Madame me demanda si je ne serois pas bien-aise de faire mes exercices avec le Chevalier de Mons?

Je lui repondis qu'elle devoit disposer absolument de mes inclinations, & que je ne negligerois aucune ocasion à lui donner des preuves de mon entier dévoüement à ses desirs.

Je suis charmée, reprit-elle, de vos dispositions, & de les trouver

conformes au deſſein que j'ai ſur vous. Votre éducation eſt le principal objet qui m'ocupe ; il n'eſt rien que je ne mette en œuvre pour réüſſir à vous en donner une digne de mes ſoins. Profitez donc du tems, ajouta-t'elle. Dès demain vous vous rendrez à l'Academie. Mr. le Chevalier veut bien vous y introduire & vous communiquer à ſes amis.

Le Chevalier de Mons qui ne manqua point d'accepter la propoſition de Madame, ajouta que quand même il ne ſeroit pas diſpoſé à ſe prêter à ſes deſirs, il n'étoit rien qu'il ne fit pour me rendre ſervice ; & qu'il ne lui ſeroit pas dificile de me lier d'amitié avec tous ſes amis.

„ Cela me fait plaiſir, repliqua „ Madame ; mais, dit-elle, en m'a- „ dreſſant la parole, ſouvenez-vous „ mon cher fils, que la premiere „ ſocieté que vous ferez dans le „ monde doit décider de votre „ ſort. Vous ſerez toujours tel que

» ceux que vous frequenterez. Uſez
» donc de diſcernement, & faites
» ſi bien le choix de vos amis que
» vous n'aiez pas lieu de vous re-
» pentir de vous être mal aſſocié.
» Mr. le Chevalier qui connoit dé-
» ja ſes camarades, voudra bien
» avoir la bonté de vous marquer
» ceux qui vous conviennent. De
» cette ſage précaution dépend vo-
» tre felicité, c'eſt-à-dire, ce qu'on
» apelle fortune. Vous ſentez bien
» qu'elle eſt entre vos mains, &
» qu'il dépend de vous de la mê-
» nager à votre avantage.

Mon Précepteur qui étoit preſent, voulut auſſi mettre ſon grain de ſel, & prenant la parole; il me paroit, dit-il, que Monſieur de Repert ne s'éloignera jamais des ſentimens d'honneur que j'ai taché juſqu'à preſent de lui inſpirer. Je lui en ai donné des principes ſi clairs qu'il ne peut ſe méprendre dans le choix qu'il doit faire de ſes amis, & ſur quel pied il doit vivre avec

eux en discernant le vrai honneur d'avec le faux qui ne merite aucune atention. Il connoit parfaitement ce dont il doit se piquer, & ce qui merite son mepris. Je m'assure qu'il ne prendra point le change.

Après l'avoir remercié du préjugé favorable où il étoit, je le priai de me continuer ses soins que j'étois resolu de mettre à profit. Et m'adressant au Chevalier de Mons, je lui dis que comptant sur son amitié je me livrois avec une entiere confiance à ses avis, ajoutant que je lui prouverois le cas que j'en faisois, par l'atention que j'aurois à les suivre ; mais que je le priois de me laisser faire choix des amis que je voudrois faire ; que je ne manquerois point de les lui proposer, esperant que s'ils avoient des défauts contagieux pour la societé, il voudroit bien m'en avertir, afin que je pusse me dégager avant que mes engagemens fussent trop forts pour être facilement rompus.

Votre prudence me charme, dit Madame Dumenil ; cultivez-la je vous prie, mon cher fils, & vous en cueillirez un jour des fruits durables, qui ſeront goûtés avec plaiſir de tous ceux qui vous aiment.

Le Chevalier, le Précepteur & moi, nous primes congé de Madame & de Mademoiſelle Dumenil, dont les yeux rencontrant les miens, me laiſſerent entrevoir qu'elle aplaudiſſoit aux ſentimens que je venois d'étaler. Le brillant qui ſortoit des miens ne fut point non plus pour elle un langage muet. Elle me ſourit, & je m'aperçus que le feu lui monta au viſage, ce qui me ſatisfit beaucoup plus que la converſation que nous venions de finir, dont je n'avois goûté le plaiſir que parce qu'elle étoit préſente.

Je ne fus plus ocupé que de cette beauté, qui me paroiſſoit avec raiſon la plus acomplie & la plus digne d'être aimée. Mon eſprit ne la perdoit plus de vûë, mon cœur étoit

ſatisfait au ſeul ſouvenir de ſon nom; en un mot il me ſembloit que c'étoit lui dérober un tribut qui lui étoit dû, que de ceſſer un moment de penſer à ſes charmes.

Je m'aperçus en ce moment de quelle conſéquence il étoit pour elle & pour moi de prendre des meſures pour cacher mon amour. Je prévoiois que ſi ma paſſion venoit à s'éventer, je devois m'atendre à en être éloigné. Qu'on l'eut renfermée dans un Couvent, ou qu'on m'eut mis dans un Colége, j'aurois été également malheureux : & à en juger par la tendreſſe, dont elle me donnoit des preuves toutes les fois que nous nous voïons, elle ne pouvoit qu'avoir le même ſort; mais l'amour toûjours ingénieux, m'inſpira les moiens de tenir ma paſſion ſecréte, & je me propoſai de les faire aprouver à ma chere maitreſſe à la premiere ocaſion où nous pourrions nous entretenir ſans témoins.

Cependant nous commençames à mettre à profit les momens auxquels nous nous voïons aux heures du chant & de la danſe. Animé par la préſence de ma maitreſſe, on peut concevoir que je m'y apliquois avec plaiſir ; & j'oſe dire que l'amour avoit plus de part aux progrés que nous y faiſions elle & moi, que les ſoins & l'habileté de nos Maîtres. Nous ne parlions devant eux qu'avec une politeſſe indiférente ; mais nous entendions les coups d'œil que nous nous jettions mutuellement. Ils étoient plus éloquens que les plus vifs diſcours. Nous ne nous trouvions ordinairement tête à tête que quand le haſard nous faiſoit rencontrer : & nous profitions de ces courts momens en nous diſant toûjours quelque choſe de tendre. C'étoient autant de traits enflamés, qui nous faiſoient mille fois plus d'impreſſion que des longs diſcours quelques paſſionnés qu'ils euſſent pû être. Ainſi notre amour bien

loin de ſe ralentir ne faiſoit que ſe fortifier. Les dificultés que nous trouvions à nous entretenir, aiguiſoient nos déſirs, & les douceurs qui ſont toûjours inſéparables de l'eſperance, nous prometoient une longue durée de nos amours.

Je fus donc obligé pour ſeconder le deſſein de Madame Dumenil, de me rendre tous les matins à l'Academie qui étoit alors dans le Fauxbourg ſaint Germain auprès de ſaint Sulpice, & je demeurois dans le Marais. J'avouë que je n'y allois qu'avec peine, ſçachant bien que je perdois les meilleures ocaſions d'entretenir ma charmante maitreſſe, qui aſſez matineuſe manquoit rarement de ſe promener dans le jardin du logis, où je pouvois me trouver à ces heures ſans qu'on put en prendre aucun ombrage. Il falut neanmoins que l'amour que j'avois pour la fille, cedât à la ſoûmiſſion que je devois aux volontés de la mere.

Quoique mon inclination soufrit violence, je ne laissois pas de réussir dans mes exercices; il est vrai que mon atention y contribuoit moins que mes disposítions naturelles, il sembloit que ce fut le principal apanage que j'eusse de mon malheureux pere. Son adresse lui avoit donné le premier rang, dans toutes les Academies de l'Europe, il avoit passé pour le plus leste, & le plus adroit de ceux qu'on y élevoit de son tems: & la France l'a vû remporter le prix pour tous les exercices du corps sous les yeux de trois Rois qui y étoient en même tems présens, & de leurs magnifiques Cours, qui l'en jugerent digne. Tant il est vrai que si l'art perfectionne la nature, il ne peut presque rien sur des sujets brûtes qu'elle n'a pas ébauchés.

Cette Academie, rendez-vous ordinaire de la jeune Noblesse, me fournit l'ocasion de connoître quelques Gentilshommes de mon âge, &

de choiſir ſelon mon inclination. Je ſimpatiſai d'abord avec un Gentilhomme Breton nommé la Malonniere, plein d'eſprit & de merite, mais un des plus grands, & en même tems des plus agréables débauchés de Paris.

Il m'introduiſit inſenſiblement dans une ſociété de ſes camarades à peu près du même caractere. Je m'y trouvai pluſieurs fois ; mais je ne fus pas long-tems ſans en reſpirer l'air contagieux. Ce qui manque rarement d'arriver. La probité des jeunes gens depend ordinairement de la premiere ſocieté : & s'ils commencent malheureuſement par frequenter des libertins, ils le deviennent infailliblement. Ce ſont des modéles qu'ils imitent avec plaiſir, & qu'il leur eſt dificile d'abandonner.

Le mauvais exemple me forma bientôt un panchant pour les plaiſirs groſſiers. Je commençai à rechercher avec ardeur les ocaſions

de débauche, que je n'avois d'abord embraſſées que par une lâche complaiſance. Il faloit de l'argent pour continuer. Madame Dumenil, ne m'en donnoit que pour fournir à certaines dépenſes que la politeſſe autoriſe. Je n'avois pourtant point d'autre reſſource.

Je n'eus pas mené deux mois cette vie débauchée, que je fus non ſeulement ſans un ſou, mais encore aſſez endété, pour être obligé de reſter au logis ou j'étois bien plus ocupé des expédiens pour avoir de l'argent, que de mon amour pour mon incomparable Maitreſſe.

Un jour mon Précepteur qui depuis quelque tems étoit revêtu du titre de mon Gouverneur, m'aiant trouvé rêvant dans le fond du jardin, à l'heure de la comédie qui ne me trouvoit jamais au logis, *depuis quand*, me dit-il, *êtes-vous ſi retiré?*

Je lui repondis qu'on ne pouvoit être en compagnie ſans être en état

de faire de la dépense, & qu'il n'ignoroit pas que mes facultés étoient très-bornées. Il est désagréable, repris-je, de s'y trouver sans argent. Je suis en liaison avec quelques Gentilshommes, qui n'en manquant point recherchent les occasions d'en dépenser. J'ai crû devoir prendre le parti de la retraite, ne pouvant me produire sans confusion.

Il me dit qu'il avoit de fortes raisons pour ne pas exposer les miennes à Madame, & qu'il lui convenoit encore moins de me procurer les moiens de me débaucher. Que cela pourroit bien arriver malgré les heureuses inclinations qu'il me connoissoit, & qu'il seroit au désespoir de risquer à s'attirer des reproches sur cet article. Je souhaiterois être en argent, continua-t'il, ma bourse vous seroit ouverte; mais vous sçavez qu'à mesure que j'en ai, j'achete des livres C'est mon unique passion, & je ne suis pas

aſſez riche pour la ſatisfaire. Si cependant je trouve le moment où je puiſſe inſinuer à Madame qu'étant obligé dorenavant de frequenter beaucoup de gens de condition qui peuvent dans la ſuite vous être utiles, vous ne le pouvez avec un certain honneur ſans être en état de fournir à des dépenſes indiſpenſables, & qu'elle ne peut guéres ſe diſpenſer d'augmenter votre petite penſión pour vous mettre en état de faire quelque figure ſur laquelle le grand monde eſt acoutumé de décider.

Après l'avoir remercié des bons ofices qu'il ſe propoſoit de me rendre, & que j'acceptai, je le priai d'en chercher au plûtôt l'ocaſion, parce qu'il y avoit déja trois jours que j'avois diſparu de la ſocieté où je m'étois comme engagé, & qu'il ſembleroit que je m'en éloignerois ſi je ne me produiſois inceſſamment. Il me promit de finir cette afaire en moins de vingt-quatre heures; je

vais même de ce pas, ajouta-t'il en ſe retirant, épier l'ocaſion d'en abreger le tems.

Je continuai ma promenade un peu moins rêveur qu'avant d'avoir rencontré mon Gouverneur, je m'abandonnois à des idées flateuſes dont les jeunes gens ſe repaiſſent volontiers, quand j'aperçus la Femme de chambre ou Gouvernante de Mademoiſelle Dumenil. Je l'abordai d'un certain air poli & gracieux, & quoi qu'elle eut bien quarante ans, je m'amuſai à l'entretenir de ſa bonne mine & de ſes traits revenans. Je compris par la maniere riante dont elle m'écouta & me repondit enſuite, qu'elle n'étoit pas ſi intraitable que mon adorable maitreſſe me l'avoit fait entendre, & qu'il ne me ſeroit pas dificile de la mettre dans mes interêts ſi je les lui découvrois. Cependant je ne jugeai pas à propos de l'entretenir ſur ce ſujet avant d'en avoir le conſentement de la Demoiſelle intereſſée.

tereſſée. Je me contentai de la diſpoſer à m'écouter favorablement pendant un quart d'heure que je me promenai avec elle : & je fis ſi bien qu'elle ne me parut point éloignée de me ſervir dans mon amour.

Me voilà donc comblé d'eſperance de pouvoir fournir aux plaiſirs de ma ſocieté, & d'être ſervi dans la violente paſſion que j'avois pour Mademoiſelle Dumenil. Elle ne fut pourtant pas ſitôt ſatisfaite que ma bourſe fut remplie. La remontrance que mon Gouverneur fit à Madame, eut ſon éfet dès le même ſoir. Je fus apellé dans ſa chambre après le ſoupé. Elle me dit que bien loin de s'opoſer à mes plaiſirs honnêtes, elle vouloit même y contribuer de tout ſon pouvoir. Mais prenez garde, ajouta-t'elle, que les moiens que je vous mettrai en main n'aient une toute autre fin que celle que je me propoſe. Ne cherchez point les ocaſions à dépenſe, evitez-les même toujours ; & lorſque

vous vous y trouverez engagé, faites-la d'une maniere noble & genereuſe. Je n'ai que cette maxime à vous inſpirer, elle ſufit pour regler votre conduite dans les compagnies où vous vous trouverez. Voilà, dit-elle en finiſſant & me donnant une bourſe où il y avoit cinquante piſtoles, voilà tout ce que je puis faire. Je ne ſçaurois vous borner, bornez-vous donc vous-même.

Je ne pus m'empêcher de me jetter à ſes genoux: & prenant ſa main que je baiſai, je lui dis que j'étois mortifié d'être obligé de l'engager à de la dépenſe, & que je n'aurois jamais penſé à frequenter les Academies ſi elle ne m'avoit pas marqué en avoir du plaiſir; mais que je ne ménagerois pas moins ſa bourſe que ſon amitié, afin de me rendre digne de ſa protection.

L'impatience où me mit l'argent que je ſentois dans ma poche, ne me permit pas de fermer l'œil de toute la nuit. Il me tardoit qu'il

fût jour pour rejoindre mes amis qui selon les aparences ne sçavoient ce que j'étois devenu ; car mon Laquais m'avoit déja dit en me couchant que la Malonniere étoit venu au logis s'informer de moi, & qu'il lui avoit répondu selon mes ordres, que j'étois allé pour quelques jours à la campagne.

Ne pouvant absolument m'endormir, je me levai à dessein de prendre l'air dans le jardin. Il faisoit la plus belle lune du monde. Je fus fort surpris étant descendu dans le vestibule, d'en voir la porte ouverte. Je m'arrêtai un moment sur le perron, & j'entendis deux voix de femme du côté de l'allée de charmille. La curiosité me fit avancer le plus doucement qu'il me fut possible, & m'étant encore arrêté, je discernai la voix de mon incomparable.

Que les Dieux m'aiment, dis-je, de m'avoir inspiré de venir ici en ce moment précieux que je ne re-

trouverai peut-être de la vie!

Pour ne point cauſer de ſurpriſe aux deux perſonnes qui ſe promenoient s'entretenant aſſez bas, je touſſai. La Gouvernante de Mademoiſelle Dumenil diſcernant ma voix, me dit: *Eſt-ce vous, Monſieur le Chevalier?* *C'eſt moi-même*, repondis-je, *eſt-il permis d'entrer? Oüi, oüi*, reprit-elle, *vous ne ſerez point ici de trop.*

Qui doutera que l'amour ne me portât alors ſur ſes aîles auprès de ma charmante Maîtreſſe. Quoique j'euſſe permiſſion d'en aprocher, ma timidité ne laiſſa pas de ſe faire apercevoir.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, me dit la Gouvernante, *vous ne paroiſſez pas être dans une ſituation naturelle?* Je lui repondis que ne pouvant dormir, j'avois cru ne pouvoir mieux faire que de venir prendre l'air.

Aparemment, dit Mademoiſelle Dumenil, *vous avez l'eſprit rem-*

pli de quelque objet qui vous ocupe trop, pour vous permettre le ſommeil. Je lui repartis que je n'en connoiſſois qu'un ſeul dans le monde qui fut capable d'alterer mon repos, & que l'inſomnie qu'il me cauſoit aſſez ſouvent m'étoit mille fois plus agréable que le plus doux ſommeil, je ſouhaiterois, ajoutai-je, que ce qui empêche le vôtre, fût autant de votre goût, que j'en ai pour celui qui empêche le mien; peut-être que les conciliant tous deux, nous pourrions tranquilement dormir.

Elle me repliqua qu'elle ne devoit s'en prendre ni à ſon eſprit ni à ſon cœur ſi elle ne dormoit pas: & qu'elle n'en acuſoit qu'un vilain mal aux dents qui la tourmentoit depuis quatre jours. Après ça, ajouta-t'elle, qui m'auroit donné lieu de m'ocuper juſqu'au point de perdre le repos? Ce n'eſt pas comme vous, Monſieur, qui étant repandu dans le monde, êtes expoſé à vous laiſſer prendre par les yeux.

Il ne faut qu'un coup d'œil lâché même ſans deſſein pour nous agiter quelquefois toute la vie.

Je vous avouë Mademoiſelle, repris-je, *qu'on n'oſeroit ſe promettre d'être en ſûreté contre les pieges que l'amour ſéme ſur nos pas; mais auſſi on a cet avantage que quand on eſt une fois tombé dans un, on foule aux pieds tous les autres.*

Elle me repartit que cela n'étoit pas bien ſur, & qu'on voioit des cœurs volages ne ſortir d'un piege que pour tomber dans un autre; & qu'il ſembloit même que bien des gens ſeroient fachés, s'ils n'étoient pris & repris, & s'ils n'éprouvoient les diferens apas, dont on ſe ſert pour les prendre.

La Gouvernante qui en nous écoutant étudioit nos yeux s'aperçut d'un coup des miens que j'adreſſai à ma Reine, & ſe metant à rire, courage dit-elle, bien ataqué, bien défendu. Je ne ſçais ſi l'amour ne

ſe mêle point un peu de votre badinage. Me croiez-vous donc ſi déraiſonnable que de traverſer d'innocentes & fidéles inclinations ? Je connois trop bien les peines que ſoufrent les amans, pour ne pas les ſoulager quand je puis. Et s'adreſſant à Mademoiſelle Dumenil, que vous ai-je donc fait ma chere Maitreſſe pour vous cacher ainſi de moi. Il n'a pas moins fallu que mon experience pour comprendre que vous aimez. Ce n'eſt point un crime ; mais c'en ſeroit un épouvantable, ſi étant faite pour être aimée, vous n'aimiez point qui vous aime.

Ce diſcours naturel & oficieux me fit un ſi grand plaiſir que ſans penſer à ma Maitreſſe, je me jettai au cou de la Gouvernante. *Ah ma chere Madame Loiſon*, lui dis-je, *c'eſt ſans doute l'amour qui vous inſpire. Il ne nous préſente cette occaſion que pour nous mettre ſous vos auſpices. Oüi j'aime ; mais qui m'aſſurera que je ſuis aimé ?*

Moi reprit-elle bruſquement. Et ſi l'on n'oſe vous le dire, on vous le fait aſſez connoître. Et ſe tournant vers ſa Maitreſſe, *n'eſt-il pas vrai Mademoiſelle que Monſieur le Chevalier eſt l'objet dont vous me parlez depuis huit jours.*

Helas dit ma charmante, ne ſerois-je pas malheureuſe ſi je ne trouvois perſonne à qui je puſſe me plaindre de mon mal : eh à qui mieux m'adreſſer qu'à vous, que je regarde comme la plus fidéle dépoſitaire à qui je puiſſe confier un ſecret dont le poids m'acable ! Qui me l'eut dit que les premiers traits de l'amour faſſent des bleſſures ſi incurables, je n'en aurois jamais rien cru. Faut-il que j'en faſſe une ſi douce, & en même tems ſi cruelle experience ?

Touché de l'état de ma maitreſſe, je ne lui repondis d'abord que par un profond ſoupir : & cependant revenu de l'agréable ſurpriſe que me cauſoit l'aveu qu'elle venoit de faire, je me jettai à ſes pieds l'aſſu-

rant de mon amour conſtant, & des bornes honnêtes que je lui aſſignois. Ne craignez rien, ajoûtai-je, vous n'aurez jamais lieu de vous allarmer, ni de ma temerité, ni de mon inconſtance. L'eſtime & le reſpect regleront toûjours la violente paſſion que je ſens pour vous. *Et vous ma chere Loiſon*, dis-je à la Gouvernante, *ne nous refuſez pas vos bons ofices. Nous ne voulons déſormais d'autre pilote que vous pour voguer au gré de l'amour ſur la mer de Cithere ſi fameuſe en naufrages.* Et je lui mis dix piſtoles dans la main.

Vivez mes enfans, dit-elle, *repoſez-vous ſur ma diſcretion, & ſoiez diſcrets vous-mêmes.* Il eſt tard, ajoûta-t'elle, retirons nous avant que nous ne ſoions découverts.

Je reſtai encore une heure dans le jardin après leur retraite, doutant ſi l'avanture qui venoit de m'arriver n'étoit point un réve. Je

ne goûtai de ma vie de plaiſir ſi pur que celui que j'eus dans cette heureuſe entrevûë. J'eus celui de voir la naïve candeur de mon adorable Dumenil ; & l'aveu ſincere & naturel qu'elle fit des peines que l'amour lui cauſoit, m'en fit ſentir de ſi fortes, que mon cœur ſe dilatant groſſit à un tel point, qu'il me ſemboit qu'il allât ſortir de mon corps pour s'unir au ſien.

Qu'il eſt étonnant, cet amour dans les prodigieux éfets qu'il produit ! C'eſt l'unique paſſion qui cauſe tout à la fois, & de la peine & du plaiſir, & j'oſe décider que ſes peines ont encore quelque choſe de plus doux que le plaiſir même. Il eſt donc inconteſtable, qu'on ne ſoufre point quand on aime, ou que ſi l'on ſoufre on aime à ſoufrir.

Mademoiſelle Dumenil alors agée de ſeize ans étoit d'une riche taille des mieux priſes & du plus beau teint du monde. Quoiqu'elle fut blonde, elle avoit dans ſes yeux

& dans ſes manieres toute la vivacité des brunes. La nature l'avoit doüée d'un eſprit doux & gai, & d'un cœur très-tendre. Son port étoit noble & frapant, ſa converſation enjoüée, ſon humeur égale toûjours riante, & cependant d'une timidité à baiſſer les yeux, & à rougir au premier abord. Toutes ces qualités formoient la perſonne du monde la plus aimable.

En me retirant dans mon apartement, je reflechiſſois au plaiſir que reſſent un tendre amant, lors qu'une innocente beauté lui fait l'aveu d'un ſincere retour, marqué par la pudeur qui ſe repand ſur tous les traits de ſon viſage, ſur tous ſes ſens, & dans toutes les facultés de ſon ame. Eſt-il quelque choſe de ſi ſatisfaiſant ſur la terre? Dieux quelle diférence de ces beautés uſées, qui pouſſent des ſentimens au premier venu!

Le ſommeil m'aiant ſaiſi dès que je fus couché, je dormis d'un tran-

quile que je n'ai jamais plus éprouvé : & m'étant levé d'une gaieté extraordinaire, je m'habillai au plus vite pour me rendre à l'Academie, où malgré l'objet de mes délices que je laiſſois au logis, je courus, impatient de rejoindre mes amis. Je les trouvai, je fis mes exercices avec eux ; & nous ſortîmes enſemble pour aller déjeuner. Nous y formâmes la partie d'aller le ſoir au grand Bal, que le Prince Ragotsky donnoit à la belle du Ch**. qui l'avoit accepté à l'inſu du Prince ſon amant. La Malonniere qui logeoit auprès de l'Hôtel de Tranſilvanie qu'occupoit le Prince Hongrois, nous pria à ſouper chez lui pour être plus à portée de nous rendre au Bal.

L'heure étant venuë nous nous trouvâmes ſix à ſouper chez notre ami, où nous fûmes delicatement traités & avec d'excellent vin, dont nous bûmes aſſez copieuſement. Le Bal étoit commencé

quand nous y entrâmes n'aiant d'autre deſſein que celui de nous divertir aux depens de l'aſſemblée, que nous prévoïons bien être aſſortie à la Reine du Bal. Beau Theatre pour des jeunes gens qui ne cherchent qu'à ſe réjoüir aux depens des autres!

Parmi le ſexe qui ſe trouva au Bal étoit une jeune perſonne très-aimable qui ſeule étoit aſſiſe ſur un Canapé, atentive à tout ce qui ſe paſſoit. Keravel un des Mouſquetaires du Roi qui étoit de notre Troupe, l'aiant acoſtée s'aſſit auprès d'elle, & lia une converſation badine & enjoüée ſur mille minois qui étoient dans l'aſſemblée: & nous qui nous tenions debout dans le Cercle, nous étions ſpectateurs & critiques de tous ceux qui danſoient.

La du Chat** qui avoit déja fait l'ouverture du Bal avec le Prince fut priſe pour danſer par la Malonniere. Ils demanderent à la

ſimphonie une Alemande très-vive. Cette belle Danſeuſe fit un faux pas qui la renverſa ſi bruſquement qu'une de ſes pantoufles ſauta au viſage du Prince, & ſa coëfure en bonnet tomba à mes pieds. Toute l'aſſemblée ne put s'empêcher d'en rire, cependant avec aſſez de moderation; mais l'aimable Inconnuë & Keravel en éclaterent ſans aucun ménagement. Il eſt vrai que toute jolie qu'elle eſt, ſon crane pelé par la maligne influence de Mercure la rendoit afreuſe.

Pour moi, aiant d'un grand ſang froid ramaſſé la coëfure, je ne pus m'empêcher de lui dire, en la lui préſentant, que je lui rendois ſon caſque, & que je ſouhaitois qu'il fût d'une aſſez bonne trempe pour mettre les reſtes de ſon crane à l'abri des traits envenimés de l'amour.

Elle qui avoit beaucoup d'eſprit, comprit parfaitement bien mon mauvais compliment, & en fut pi-

quée. J'avouë que je pouvois me paſſer de le lui faire ; mais plûtôt mourir que de reprimer une ſaillie. Tel eſt le caractere des jeunes inconſiderés.

D'ailleurs l'aimable Inconnuë qui ſe rejoüiſſoit infiniment de l'avanture avec le Chevalier de Keravel, m'avoit déja engagé dans ſes interêts. Elle n'aimoit point la du Cha**. & je ſçavois, ſans la connoître que de vûë, qu'elle l'avoit cru ſa rivale depuis un an qu'elle avoit étalé ſes apas.

Elle prit donc ſon bonnet avec une brutalité qui ſe fit remarquer, & m'aiant traité de galopin & d'impertinent, elle s'adreſſa au Prince pour avoir vengeance de l'afront qu'elle croioit avoir reçu. Je n'eus pas tourné le dos pour aller joindre l'Inconnuë, que je reçus le plus rude ſoufflet ſans avoir vu la main qui me le donna. Je mis auſſi-tôt l'épée à la main en faiſant volteface, & je l'enfonçai juſqu'à la gar-

de dans le ventre d'un Hongrois, de qui je compris par un ſigne qu'on me fit, avoir reçu le ſoufflet. Il tomba du coup, & je me vis à l'inſtant environné d'Oficiers & de Domeſtiques du Prince.

Mes amis avec qui j'avois ſoupé mirent auſſi-tôt l'épée à la main, & ſe rangerent de mon côté pour faire face. Acablés par le grand nombre de cette brutale canaille, nous nous bations en retraite pour gagner la porte de la Sale, quand j'aperçus la du Cha**. ſe jetter comme une Bachante ſur l'aimable Inconnuë qu'elle déchiroit à belles dents. Elle étoit acompagnée de deux Valets de pied qui la maltraitoient également.

Animé d'une eſpece de rage, à moi, dis-je, Keravel, & forçant la troupe je courus à ſon ſecours. Je renverſai d'une main la du Cha**. & enlevai l'Inconnuë de l'autre, tandis que mon ſecond écartoit ces lâches Domeſtiques. En un mot,

je

je fis si bien que je la conduisis au carosse qui nous atendoit à la porte. Je ne reçus dans cette expedition que quelques égratignures au visage ; & j'eusse sans doute été criblé de coups si un troisiéme ne se fut joint à Keravel & n'eussent défendu mon convoi avec autant d'adresse que de courage.

Cependant la troupe de nos ennemis aiant été grossie de plusieurs Soldats au Gardes qu'on avoit fait venir pour mettre le hola, recommença sur nouveaux fraix à nous insulter ; ils nous serroient même de près, ce qui nous obligea d'apeler les braves à notre secours. Nous n'eumes pas crié deux fois, *A moi Mousquetaires*, ce que nos Valets repetoient fort haut à la porte de l'Hôtel, que nous nous sommes trouvés en état de faire une vigoureuse résistance, quoique nos ennemis fussent très-superieurs en nombre & munis d'armes à feu.

Nous n'avions néanmoins d'au-

tre deſſein que de nous retirer: mais nous fumes ſi animés par une décharge de cinq ou ſix coups de fuſil qu'on fit ſur nous, & dont je fus même bleſſé au bras, que nous enfonçâmes en lions cette lache troupe dont nous mîmes cinq ſur le carreau: & nous la pourſuivimes l'épée aux reins juſque dans l'apartement du Prince qui s'y étoit retiré avec beaucoup de prudence. La Malonniere agité de fureur l'aprocha pour lui dire que s'il ne donnoit ordre à ſon infame troupe de mettre armes bas, & de laiſſer les avenuës libres, que nous n'épargnerions perſonne, & que nous repandrions le ſang de tous ceux qui ſe trouveroient ſur nos pas, en verſant le nôtre juſqu'à la derniere goute. Le Prince fremiſſant de cette temerité, avança du côté de l'Antichambre, & donna ordre ſur peine de la vie à toute ſa maiſon de mettre les armes bas.

Comme nous nous retirions pour gagner la porte de l'Hôtel, deux

Oficiers de notre troupe que nous y avions laiſſé pour éviter d'être renfermés, vinrent nous avertir que nous étions inveſtis par cinq ou ſix Brigades du guet à cheval, dont une partie bouchoient les avenuës. A cette nouvelle nous nous aſſemblâmes dans le Veſtibule, où après avoir fait l'Apel nous nous trouvâmes au nombre de quatorze. Nos reflexions étant faites; nous conclûmes d'envoier un Cocher à l'Hôtel des Mouſquetaires du Faubourg voiſin. Dix loüis le tenterent, & il s'aquita très-promtement de ſa commiſſion.

Cependant en atendant le ſecours dont nous avions beſoin pour nous retirer du mauvais pas où nous nous étions engagés, nous fermâmes la porte de l'Hôtel, nous poſtâmes des ſentinelles à toutes les portes qui donnoient ſur le Veſtibule, pour n'être pas pris à dos par la canaille qui étoit dans les apartemens, & le gros de la troupe ſe

mit en état de défenſe, en cas qu'on eut tenté d'enfoncer la porte. Le Chevalier des Gravelles Gentilhomme Brêton des plus braves & des plus adroits de ſon ſiecle, voulut bien accepter le commandement de la Troupe que nous lui ofrîmes. Juſqu'à lors il n'y avoit que moi de bleſſé.

Le Commandant du Guet qui avoit mis pied à terre pour venir écouter à la porte, aiant entendu que nous prenions des meſures pour nous défendre juſqu'à la derniere extremité, nous ſomma de la part du Roi de nous rendre, en nous menaçant d'enfoncer la porte, & de faire feu ſur nous ſi nous réſiſtions.

Nous lui repondîmes que nous étions prêts de nous retirer, pourvû qu'il ſe retirât lui-même avec ſes Brigades, & qu'il nous laiſſât un libre paſſage.

Il repliqua qu'aiant des ordres précis de nous prendre, il ne pou-

voit nous acorder la liberté que nous demandions. Nous lui repartîmes qu'il ne nous auroit que morts, & qu'il pouvoit compter que nos vies lui coûteroient cher.

Pendant que nous continuions à parlementer, nous entendîmes une furieuſe décharge du côté d'où nous atendions le ſecours. C'étoient en éfet cinquante Mouſquetaires, qui aiant apris de notre Meſſager le danger où étoient leurs camarades, & que le Guet à cheval les tenoit aſſiégés, étoient montés à cheval.

Le Commandant du Guet étant couru au bruit avec ſon détachement nous ſortîmes en bon ordre: & pour faire comprendre à nos auxiliaires que nous prenions le Guet à dos, nous criâmes aux Mouſquetaires de tenir ferme. Au bruit que nous fîmes, un détachement fondit ſur nous, mais nous le reçûmes en allant à lui, & ſaiſiſſant les brides des chevaux nous en renverſames huit ſur la pouſſiere. Le

combat fut rude, je ne pus même en voir la fin. La quantité de ſang que j'avois perdu par ma bleſſure, m'aiant mis hors d'état de ſuivre les autres, je fus pris par une eſcoüade du Guet à pied qui étoit acouru au bruit.

Je fus conduit au Chatelet, où étant arrivé je demandai une chambre où je fuſſe ſeul & un Chirurgien pour me penſer. Une heure après que je fus dans cette priſon, je vis entrer le Geolier dans ma chambre, qui me demanda ſi je voulois bien la partager avec un jeune Gentilhomme qu'on venoit d'amener. Je lui dis qu'il n'avoit qu'à venir, qu'il ſeroit bien reçû; d'autant mieux que j'étois charmé d'être en compagnie.

Mais quel ne fut point mon étonnement de voir entrer la Malonniere couvert de pouſſiere & du ſang de nos ennemis, ſi defiguré & dans un ſi grand déſordre, que je ne le reconnus qu'à ſes habits & à

ſa voix. Surpris de me voir, pardieu dit-il, nous avions beau vous chercher, vous nous avez fait courir bien des haſars ; car vous ſçachant bleſſé, nous ne ſçavions ce que vous étiez devenu, & nous vous avons cru mort. Je ſuis charmé de vous trouver en bonne ſanté, j'eſpere que votre bleſſure n'aura point de ſuite.

Je n'ai d'autre mal, repliquai-je, que la foibleſſe, car j'ai perdu beaucoup de ſang étant auſſi animé que je l'étois dans le combat ; mais la bleſſure eſt ſans conſéquence : Et vous, lui repliquai-je, comment vous êtes-vous tiré d'afaires ? êtes-vous bleſſé.

Il me repartit que le combat avoit été vif, & que les Mouſquetaires qui étoient venus à notre ſecours, aiant fait deux décharges à bout touchant ſur le Guet, il ne pouvoit manquer d'y en avoir un bon nombre de tués ou de bleſſés. Pour moi, ajoûta-t'il, je n'ai qu'un coup

d'épée à la joue, mais il n'a fait que gliſſer.

Mais, repris-je, cette afaire ne pourra qu'avoir de facheuſes ſuites. Le Prince Ragotsky ſe ſentant inſulté, ne manquera point de porter ſes plaintes à la Cour. *Je vous avouë*, ajoûtai-je, *que je ſuis malheureux pour la premiere fois de ma vie; que je me ſuis trouvé en compagnie où il y ait eu diſpute.*

Bon bon, repartit la Malonniere, nous en avons bien vû d'autres, d'où nous ſommes ſortis avec honneur. Ne craignez rien, le Commandant des Mouſquetaires préviendra ſans y manquer le Roi à ſon levé, & vous verrez que nous ne ſerons pas ici à midi.

Le ſommeil nous prit au point du jour, & nous nous repoſâmes juſqu'à ce que vers les huit à neuf heures du matin, le Chevalier de Mons entra dans la chambre & nous éveilla. Il étoit très-alarmé ne ſçachant ce que j'étois devenu; & s'i-

maginant que nous étions morts ou arrêtés, il prit le parti de ſe rendre au Chatelet, où il aprit du Géolier que j'y étois avec un de mes amis. Il ne pouvoit ſe méprendre au ſignalement que de Mons lui avoit fait de moi.

Je vous trouve enfin, dit-il, apres avoir été agité de beaucoup d'inquiétude. Nos camarades vous cherchent par tout, tous les deux avec le même empreſſement; & je m'en vais leur porter des nouvelles, afin de les tranquiliſer ſur votre compte. C'eſt aſſez que je vous voie en bonne ſanté, je ne m'arrêterai pas plus long-tems. Adieu vous ne tarderez pas à me revoir avec vos amis: & il ſortit.

Penſant à reſter encore au lit, je fus obligé d'en ſortir pour aller dans l'apartement du Géolier, qui m'avertit qu'une Demoiſelle de bonne mine m'y atendoit. Le premier objet qui me frapa parmi trois Demoiſelles de bonne façon que

j'aperçus & qui étoient les filles du Géolier, ce fut l'aimable Inconnuë qui m'aprochant d'un air aſſez triſte, me dit „ qu'elle avoit été „ toute la nuit dans une horrible „ crainte qu'il ne me fut arrivé „ quelque accident ; que s'étant „ levée au point du jour, elle é- „ toit allée à l'Hôtel des Mouſ- „ quetaires pour aprendre mon ſort „ & que perſonne n'en aiant pû „ l'informer, elle s'en retournoit „ par la place Roiale, où elle a- „ voit reconnu un jeune Gentil- „ homme qu'elle avoit vû au Bal „ avec moi. J'ai, continua-t'elle, „ pris la liberté de l'arrêter, pour „ lui demander de vos nouvelles. „ C'eſt de lui que j'ai apris que vous „ étiez ici. Je viens pour vous o- „ frir mes ſervices, en reconnoiſ- „ ſance de celui que vous me ren- „ dîtes hier au ſoir. Le fils de Mon- „ ſieur d'Argenſon, Lieutenant „ General de Police, n'a rien à me „ refuſer. Que puis-je faire pour „ vous ? Ne m'épargnez pas. "

Après l'avoir remerciée de ſes ofres genereux, je lui dis, que dans l'état où j'étois, je les aceptois de bon cœur ; mais, ajoûtai-je, que je ſçache du moins qui eſt la perſonne ſi aimable & ſi gracieuſe qui s'intéreſſe pour moi.

Eh quoi ! dit-elle, vous ne me reconnoiſſez donc pas ? mes traits ont-ils donc été ſi vite éfacés de votre eſprit, moi qui croiois être gravée dans votre cœur ? Avez-vous ſitôt oublié Genevieve.

Grand Dieu, m'écriai-je, c'eſt donc vous Genevieve à qui je rendis hier au ſoir un bon ofice, dont vous ne m'avez aucune obligation, puiſque je vous le rendois ſans penſer à vous. Eſt-il poſſible que je ne vous aie pas reconnuë, après vous avoir examinée de ſi près ? Mais par quel ſort vous trouvâtes-vous à cet infame Bal ?

Puiſque le tems qu'il me faut pour vous rendre ſervice eſt précieux, je veux bien vous dire en peu de

mots, que je me rendis ſeule uniquement pour en voir l'impudente Reine, mon ennemie déclarée. Il ne tenoit qu'à moi de m'y faire eſcorter par gens capables d'en impoſer ; mais afectant d'être incommodée, je fis dire chez moi que je ne verrois point de compagnie ce ſoir là, afin d'être libre de ſatisfaire ma curioſité. Adieu, dit-elle, je vais travailler éficacement pour votre liberté, & pour celle de votre ami. Vous ſçaurez à la premiere vûë, ce que je m'imagine que vous êtes impatient de ſçavoir. Et elle ſortit avec un zéle qui me fut d'un très-bon augure.

A peine elle fut ſortie, que remontant dans ma chambre je rencontrai ſur l'eſcalier le Chevalier des Gravelles & le Chevalier de Mons, qui me dirent d'un air aſſez triſte que nos afaires alloient mal.

Montons, leur dis-je, & vous nous direz tranquilement en quel état elles ſont.

Avant toutes choſes reprit le Chevalier de Mons, je vous dirai que Madame Dumenil eſt en mouvement pour vous delivrer. Je lui ai raconté votre accident à votre avantage. Elle s'eſt contentée de me dire, qu'elle s'atendoit bien à vous voir malheureux, & que telle étoit votre étoile ; car, ajoûta-t'elle, je ne le crois pas capable de nuire à une mouche.

Et Mademoiſelle Dumenil, lui dis-je, que penſe-t'elle de mon avanture ? Je ne lui ai point parlé, reprit-il ; mais ſa femme de chambre, m'a dit qu'elle avoit eu la diſcretion de ne point la lui aprendre : & comme elle a été ſurpriſe de ne pas vous voir depuis deux jours, on lui a dit que vous êtes à la campagne : & ſi vous n'êtes pas libre avant la nuit, votre Gouverneur doit venir vous voir. Il ſeroit même déja venu ſi Madame ne l'eut prié de diférer, juſqu'a ce qu'elle put vous envoier de bonnes nouvelles.

C'eſt, mon cher Chevalier, lui dis-je en l'embraſſant, la meilleure & la plus agréable dont vous puiſſiez me regaler.

Eh bien ! Meſſieurs, dit la Malonniere, dequoi s'agit-il ? ſans doute que notre avanture fait grand bruit dans Paris. Il n'en faut pas tant pour y mettre toutes les langues en mouvement.

Oh, je vous en reponds, dit le Chevalier des Gravelles. Tout le quartier de la Place Roiale a cru que Paris étoit pris d'aſſaut : & le champ de bataille étoit jonché de morts & de bleſſés. Il n'y en a pas moins de trente-deux. Cependant le Commandant des Mouſquetaires eſt parti pour Verſailles dès le point du jour : & perſonne ne doute que le Roi ne l'écoute favorablement, d'autant mieux que le Duc de Bourgogne qui eſt actuellement Mouſquetaire, prend fait & cauſe en leur faveur. D'ailleurs le Roi a depuis long-tems les oreil-

les fatiguées de mille avantures dont l'Hôtel de Tranſilvanie a été le théatre ; & Sa Majeſté n'écoute plus le Prince Ragotsky quand il lui porte de plaintes pareilles.

Il n'eut pas achevé de parler que nous vîmes entrer le fils de Mr. d'Argenſon avec un Mouſquetaire de ſes amis, qui après nous avoir fait compliment ſur notre accident nous dit qu'il venoit pour nous rendre ſervice ; mais qu'avant de prendre les moiens ſurs qu'il en avoit en main, il avoit voulu ſçavoir combien nous étions d'arrêtés, & de quoi il s'agiſſoit ; qu'il avoit déjà parlé aux ſoldats du guet qui nous avoient conduits, & qu'ils lui avoient promis de parler comme il ſouhaiteroit. Aiez donc la bonté de me dire vos ſentimens, afin que je faſſe quadrer votre juſtification avec les plaintes.

Ce jeune Seigneur, un des plus gracieux de Paris, nous écouta avec une grande atention, & redreſ-

ſa même certaines excuſes que nous produiſions, & qui n'étoient point recevables : m'adreſſant enſuite la parole, il me demanda ſi je n'étois point le Chevalier de Repert. Sur ma reponſe afirmative, il me dit, que Madame Dumenil avoit été très-écoutée de Monſieur ſon Pere ſur mon compte, & qu'une Demoiſelle qu'il eſtimoit, l'avoit ſi fort preſſé lui-même de me rendre ſervice, qu'il s'y étoit engagé. Il ajoûta qu'il étoit charmé de me connoître pour executer ſon engagement avec encore plus de zéle : & qu'il voioit bien par lui-même ce qu'on lui avoit dit à mon avantage ; que je meritois les atentions de tous les gens d'honneur.

Je repondis à ce compliment comme je devois La Malonniere ne fut point en reſte ; & le Chevalier des Gravelles qui en étoit particulierement connu, lui dit qu'il connoiſſoit aſſez Paris pour ſçavoir à combien d'avantures les honnêtes

gens

gens étoient exposés: & qu'il étoit prévenu qu'il seroit toûjours porté à les servir par son crédit.

Mr. d'Argenson après avoir gracieusement repondu prit congé de la compagnie. Je vais, dit-il, de ce pas faire lever votre écrouë, & je m'atens à avoir l'honneur de vous voir tous ensemble à l'écu d'or, où je vous prie de vous trouver à soupé.

Tandis que tous mes camarades se recrioient avec éloge sur la politesse & l'oficiosité de Monsieur d'Argenson, je reflechissois avec un certain étonnement sur le crédit que Genevieve avoit chez ce jeune Seigneur, qui ne m'avoit gracieusé qu'à sa consideration. Il me tardoit d'être hors du Chatelet pour lui consacrer mes premiers pas, tant pour la remercier, que pour aprendre d'elle-même son histoire. Je n'atendis pas long tems. Comme nous nous entretenions avec plaisir de notre prochaine liberté, un Exempt du Guet entra dans no-

tre chambre avec le Géolier, auquel il donna notre décharge en notre préſence, ſous parole d'honneur de nous remettre, quand nous en ſerions requis. Cette condition n'étoit qu'une formalité, pour mettre à couvert la droiture du Lieutenant General de Police. Quelque puiſſant qu'il ſoit, il a des meſures à garder comme bien d'autres, qui ont moins d'autorité que ce premier Magiſtrat, ſur qui roule toute la Police de Paris.

C'étoit environ les onze heures du matin, que nous ſortîmes du Chatelet, à la vûë de quantité de gens qui s'étoient ramaſſés, pour voir une partie des Acteurs de la ſcene qui s'étoit paſſée la nuit. Je n'eus pas fait cinquante pas que je fus obligé de m'arrêter dans une boutique, & d'envoier apeller un *Fiacre*. Il m'eut été impoſſible de marcher davantage. Mes jambes ne pouvoient plus me porter, ce qui me determina à prendre congé de

mes amis, que je priai de faire mes excuſes à Monſieur d'Argenſon, chez qui ils alloient ſur le champ pour le remercier de ſes bons ofices.

Ils continuerent leur chemin, & je montai dans le Caroſſe qui me fut amené. J'étois très-mortifié de n'être point en état d'aller chez Genevieve, pour ſatisfaire ma curioſité; mais à l'inſtant même que j'étois ocupé de cette aimable fille, elle me tombe ſous les yeux dans la ruë de la Verrerie. Je mis promptement la tête à la portiere, & l'aiant apellée, je fis arrêter. Elle m'aborda d'un air riant & ſerain, paroiſſant très-contente de voir l'heureux efet de ſes negociations.

Je la priai de ſi bonne grace de monter dans mon Caroſſe qu'elle n'en fit aucune dificulté. Cependant quoique tête à tête, nous ne pûmes nous entretenir de ce que je ſouhaitois. Le cahotage & le bruit ne nous permettoient pas de nous entendre. Tout l'agrément que je

retirai de cette rencontre ; fut le plaiſir que j'eus de voir ma bienfaitrice, & d'avoir ſon adreſſe que j'ignorois & que je m'étois propoſé d'aller demander au Chevalier de Keravel, ſi mes forces me l'euſſent permis.

Arrivant près de l'Egliſe des Religieux de la Merci, je ne fus jamais ſi ſurpris, que de voir Mademoiſelle Dumenil acompagnée de ſa Gouvernante & ſuivie d'un Laquais qui y alloit à la Meſſe. Elle m'avoit aperçû la premiere. Je la trouvai pâle & les yeux courroucés, ne me rendant pas même le ſalut gracieux que je lui avois fait. Je rougis prévoiant bien que la jalouſie joüoit ſon rôle dans ſon cœur : & Genevieve remarquant mon alteration me parut très-embaraſſée.

D'où vient, dit-elle, un ſi ſoudain changement ? aparemment que les yeux de la belle que vous venez de ſaluer, ne vous ont pas traité favorablement. N'en ſerois-je pas

par hasard la cause ? découvrez-moi votre cœur, & vous aurez en moi la plus fidele & la plus zelée des confidentes. Je vous aime pourtant, je n'ai même jamais cessé de vous aimer ; mais ne craignez point que quelque rivale que vous me préferiez, mon amour se ralentisse.

Je fus l'homme du monde le plus intrigué pour chercher une reponse capable de la satisfaire. Je lui donnai cependant la plus naturelle. Vous sçavez sans doute, lui dis-je, que je suis chez Madame Dumenil comme si j'étois son fils. La Demoiselle que vous venez de voir, est sa fille que j'ai saluée sans qu'elle m'ait reconnu, car elle me croit encore au Chatelet. Ne la prenez donc pas pour une de mes maitresses, vous seriez dans une très-grande erreur. Je ne la regarde qu'avec respect & amitié : & c'est la moindre chose que je puisse faire à l'égard de la fille après les obligations infinies que j'ai à la mere.

Fort bien, reprit-elle, mais quand on eſt renfermé dans ces bornes, on n'eſt point agité comme vous l'avez été en la voiant, & comme vous l'êtes encore, n'en aiant été regardé qu'avec une eſpece de courroux. Au reſte quelque maître que vous ſoiez de votre cœur, je vous en conteſte le domaine, j'y ai la premiere hipotheque, vous ne pouvez l'ignorer. Je ne vous allegue que ce titre irrefragable. Ce que je viens de faire pour vous n'entre point en ligne de compte. Je l'ai fait ſans prétendre exiger l'interêt le plus permis.

Il eſt vrai, repartis-je, ma chere Genevieve, que vous êtes la premiere en date dans mon cœur. Quand il ne ſeroit pas à vous en vertu de ce titre, je ne pourrois vous le refuſer : & les bons ofices que vous venez de me rendre, vous y donnent un nouveau droit que ma plus ſincere reconnoiſſance vous confirme. Mais ne puis-je pas

traiter avec vous & prendre de ſi ſages meſures que je ne riſque point ma fortune? Vous êtes aſſez inſtruite de ma ſituation pour que je laiſſe tout à votre prudence. Le tems même ne me permet pas de vous en dire davantage. Je fis à l'inſtant arrêter, & je continuai en lui diſant qu'elle me feroit plaiſir de deſcendre à l'Hôtel de Boucherat, vis-à-vis duquel nous étions, parce qu'il n'étoit point à propos qu'elle parut devant le logis.

Elle me repondit qu'elle loüoit ma prudence, & que je l'avois prévenuë. Je ſerai toujours contente, ajouta-t'elle, quand vous vous conduirez de la ſorte: & elle deſcendit en m'engageant à l'aller voir dès que je ſerois rétabli: ce que je lui promis.

Arrivant auſſi-tôt au logis, je rencontrai dans la cour Madame Dumenil, qui ne m'atendant pas ſitôt, acompagnoit Madame de Mons qui étoit venuë le matin pour lui

faire compagnie. Mon Gouverneur qui la ſuivoit s'étoit habillé pour m'aller voir au Chatelet ſelon les deſirs de Madame qui me l'envoioit pour me flater de ma prochaine délivrance. Elle fut agréablement ſurpriſe de me voir. Sa compagnie remonta pour aprendre de moi la relation de ce qui s'étoit paſſé.

Je me rapellai d'abord le recit que le Chevalier de Monsen avoit fait, pour ne pas tomber en contradiction; & je débutai par me plaindre de mon ſort, qui malgré mon innocence, m'avoit ſi fort expoſé dans la premiere ocaſion de ma vie : & leur aiant fait entendre que j'en ferois un uſage ſalutaire, je les aſſurai de prévoir de ſi loin, qu'il ſeroit bien dificile à ma mauvaiſe fortune de me prévenir.

Mais, mon Dieu, mon cher fils, me dit Madame Dumenil, n'auriez-vous pû vous retirer au commencement de la querelle?

Helas Madame, repartit mon

Gouverneur, les plus circonſpects ſe trompent ſouvent. Il s'éleve une diſpute dont on ne prévoit point les ſuites, & l'on ſe trouve comme neceſſairement engagé à moins que d'expoſer ſa reputation. Les loix du point d'honneur ſont ſi ſeveres dans ce ſiecle, qu'il eſt très-aiſé de la perdre dans les occaſions mêmes qui devroient l'établir.

Je repondis à Madame que je n'étois d'abord que ſpectateur, mais que me voiant ſur le point d'être égorgé, je fus forcé de devenir acteur, & de défendre ma vie. Mais je vous aſſure, Madame, ajoutai-je, que je ne me trouverai jamais dans aucune aſſemblée que je ne connoiſſe bien tous ceux qui la compoſent, & que cette ſeule avanture me rendra plus ſage que cent mille qui peuvent arriver à d'autres. Rien ne nous inſtruit mieux que nos propres fautes.

Les Dames aplaudirent à mon raiſonnement, & je fus juſtifié dans

leur esprit. Cependant quelque débarassé que je fusse de cet article, celui qui m'interessoit le plus n'étoit point decidé. Je ne sçavois comment me justifier auprès de Mademoiselle Dumenil dont l'amour étoit si délicat, que je n'osois me promettre de la ramener de sa jalousie.

On l'avoit prévenuë que j'étois allé à la campagne, & me voiant dans le carosse avec Genevieve, elle crut sans doute que j'en revenois avec elle. C'est ainsi que je le conjecturai, & je ne me trompai pas. Elle parut au diné, mais dans une situation si extraordinaire, que Madame lui demanda si elle n'étoit point incommodée. On a beau faire, il est impossible de cacher les maladies du cœur.

La conversation aiant encore roulé pendant une partie du diné sur mon avanture dont elle n'avoit point oüi parler, elle parut étonnée : & jettant les yeux sur moi qui étois très-pâle, elle ne douta point

de ma bleſſure ni des riſques que j'avois couru. Je compris même par le changement de ſon air qu'elle commençoit à m'excuſer, & que je n'aurois pas beaucoup de peine à détruire le ſujet de ſa jalouſie.

Ce fut quelque tems après le dîné que, Madame étant ſortie avec mon Gouverneur pour aller remercier Mr. d'Argenſon, je trouvai le moment de lui parler ſans autre témoin que notre confidente. Elle me parla la premiere, & me demanda ſi j'avois eu beaucoup de plaiſir dans la partie de campagne que je venois de faire.

Je lui repondis que je n'étois point ſorti de Paris, & que j'avois même failli à y perdre la vie, & qu'enfin j'en étois quite pour une bleſſure au bras, & douze heures de priſon au Chatelet.

Soit que mon état preſent & paſſé la touchât, ou qu'elle s'acuſât d'injuſtice à mon égard, elle rougit, & s'adreſſant à Madame Loi-

ſon, elle lui dit qu'elle avoit donc été mal informée, puiſqu'il n'étoit rien moins que ce qu'elle lui avoit dit de moi.

Il eſt vrai, Mademoiſelle, repondit cette femme, que ne voulant pas vous alarmer de l'état de Monſieur que vous auriez crû plus dangereux, j'ai jugé à propos de vous le cacher. Je ſçais que l'amour eſt un bizarre Microſcope qui groſſit infiniment les objets facheux, & qui rapetiſſe les agréables. Remerciez-moi donc, ajoûta-t'elle, de votre tranquilité que j'ai ménagée avec tant de prudence.

Helas, reprit ma charmante maitreſſe, je n'en ſuis pas pour cela plus tranquille.

Qui peut donc vous inquiéter mon adorable Demoiſelle, repliquai-je? je vous prie de décharger votre cœur. Me voici pour en recevoir le fardeau.

Elle me repartit, que ſortant d'un auſſi grand danger que celui au-

quel j'avois été exposé, il étoit bien dificile que sans aimer, je fusse aussi gai que je lui avois parû dans le Carosse, où j'étois avec une Demoiselle très-enjoüée, & dans une action à lui faire entendre qu'elle mendioit son cœur : & le mien, dit-elle, ne s'est point alarmé sans fondement.

Je repondis, qu'elle me permetroit de lui dire, qu'elle n'en avoit jamais eu si peu que dans cette ocasion. Je veux, ajoûtai-je, vous le faire avoüer quand j'aurai cessé de parler. Sortant du Chatelet l'oficieux Géolier me voiant afoibli par la quantité de sang que j'avois perdu, ne voulut jamais permetre que je revinse seul. Il me fit acompagner par une de ses filles, qui est la Demoiselle que vous avez vûe avec moi dans le Carosse. Si cette objet vous a frapée, comme je le pense, j'en suis charmé. C'est une preuve que je ne vous suis pas indiférent, c'en est assez pour que je m'estime le plus heureux des hommes.

En voilà de reſte, dit-elle, pour me raſſurer : & cependant je tombe d'une inquiétude dans l'autre. Vous avez terminé la premiere, finiſſez celle où je ſuis ſur votre bleſſure. Je ſouhaite la voir.

Je ne perdis point de tems : & aiant depoüillé le bras bleſſé, la manche de ma chemiſe qu'on eut pris pour de l'écarlate, la frapa ſi fort qu'elle tomba évanoüie. Après qu'on l'eut fait revenir. Helas, dit-elle, malheureuſe que je ſuis! pourquoi ſuis-je ſi ingenieuſe à me cauſer des peines? Oüi mon cher Monſieur, continua-t'elle, je vous rens votre innocence, & je reprens le calme que ma précipitation m'avoit ravie.

La Femme de chambre qui étoit auſſi touchée de mon état lui remontra que l'amour qui rend les amans heureux, faiſoit chez elle un éfet tout contraire. Vous êtes, lui dit-elle, encore novice. Il faut eſperer que le tems vous rendra plus

experimentée. Croiez-moi Mademoiſelle, ajoûta-t'elle, au lieu de ronger votre frein, éclairciſſez-vous d'abord dans vos ſoupçons; car enfin quand on aime, on doit communiquer ſes plaiſirs & ſes peines à l'objet aimé. Cette maxime bien ſuivie, eſt le grand principe de la felicité qu'on ſe promet en aimant.

Tout ce qui venoit d'être dit, rendit le calme à ma maitreſſe. Elle reprit ſon air gracieux: & moi, je me trouvai entierement delivré des inquietudes que m'avoit cauſé ſa jalouſie. Le reſte du tems juſqu'au retour de Madame ſe paſſa en ſentimens tendres, ſoutenus de proteſtations d'une conſtante & mutuelle fidelité. Mon bonheur fut parfait. La tendreſſe dont elle me donna des preuves ſenſibles; ſon portrait qu'elle me mit en main; ſa foi qu'elle me jura, me dedomagerent bien de l'inquiétude qu'elle m'avoit cauſé.

Je la quitai comme le Caroſſe de Madame entroit dans la Cour, & j'allai me jéter ſur mon lit pour prendre le repos que j'avois perdu la nuit : je dis à mon Laquais qu'on ne laiſſât entrer perſonne chez moi que le Chirurgien, lorſqu'il viendroit me penſer. Je ne fus pas couché, qu'on l'introduiſit dans ma chambre ſuivi de Madame & de mon Gouverneur. Quoique je leur euſſe dit, que ma bleſſure étoit ſans conſequence, ma bonne protectrice voulut s'en certifier de ſes propres yeux.

Après que j'eus été penſé on me laiſſa ſeul avec mon Laquais qu'on chargea d'avertir à la cuiſine quand je ſerois éveillé, pour qu'on prit le tems de me donner un boüillon. On doit s'imaginer ſi mon avanture aiant eû le plus heureux ſuccès que j'euſſe lieu d'atendre, je profitai du ſommeil qui me ſaiſit d'abord. Je ne m'éveillai que le lendemain à ſept heures du matin.

Je

Je prenois un boüillon à mon reveil, quand je vis entrer la Malonniere avec le Chevalier de Mons, qui après s'être informés de mon état, m'aprirent qu'eux & trois de leurs amis avoient eu la nuit une cruelle prise avec le premier Ecuier du Prince Ragotsky, qui acompagné de quatre Heidukes & de deux Hongrois amenoit la Duch***, à l'Hôtel de Transilvanie. Nous les avons arrêtés, dirent-ils, au milieu de la place de Gréve, où après les avoir regalés de cent coups d'plat d'épée, nous leur avons enlevé leur proie. Vous croiez bien, que nous ne sommes pas assez lâches pour l'avoir maltraitée de coups: mais à cela près elle a été cavalierement traitée & comme elle merite. Nous lui avons coupé la jupe au cû, noirci le visage & la gorge avec une teinture que tout l'artifice du monde ne sçauroit éfacer d'un mois; sa coëfure a été dechirée & jtée dans la boüe, & dans cet

équipage nous l'avons conduite à l'Hôtel du Prince Hongrois, où nous avons frapé pour la remettre entre les mains des Domestiques. Keravel leur a dit d'aller présenter à leur maître une beauté digne de lui ; qu'on n'avoit qu'à ouvrir le Bal, & que nous y viendrions dans un moment.

Je trouvai l'action fort plaisante, & je sentis un vrai plaisir qu'on eut traité si indignement cette éfrontée ; mais j'étois charmé de n'avoir pas été de la troupe. Ces sortes d'avantures commençoient déja à n'être plus de mon goût. Qu'on est à plaindre de ne pouvoir vivre dans le monde sans suivre le torrent de ses usages, qui malgré l'inclination entraine dans le désordre & les excès !

Quelque risque que j'eusse couru d'ofenser mon aimable maitresse, je n'eus point de plus grande impatience, lorsque je fus en état de sortir, que d'aller chez Geneviève,

curieux de ſçavoir ſon hiſtoire. Je l'avois laiſſée dans l'Hôpital d'où je m'étois échapé, & depuis ce tems-là je n'avois plus penſé à elle; mais il n'eſt pas difficile qu'un feu qui couve ſous les cendres, ſe ralume. Genevieve qui avoit été ma premiere inclination n'eut qu'à paroître; je ſentis mon cœur ſe tourner de ſon côté; & quoique je ne la reconnuſſe point, je lui donnai neanmoins la préference ſur toutes les filles qui ſe trouverent au Bal du Prince étranger. Tant-il eſt vrai que la nature n'agit pas moins dans les enfans que dans les jeunes gens, & que l'amour eſt de tout âge.

Fin de la premiére Partie.

L'ENFANT TROUVÉ, OU L'HISTOIRE DU CHEVALIER DE REPERT,

Ecrite par lui-même.

SECONDE PARTIE.

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.
Virg. Eclog. 2.

A PARIS,
Aux Dépens de la Societé.

M. DCC. XXXVIII.

LE PARFAIT
VOLEUR,
OU
L'HISTOIRE
DE
CHARLES-ANTOINE,

A PARIS,

M. DCC. LVIII.

L'ENFANT TROUVÉ.

SECONDE PARTIE.

LA bleſſure étoit de ſi peu de conſequence, qu'elle ne m'obligea de garder la chambre que pendant trois jours, leſquels je paſſai fort agréablement tout ocupé de Genevieve & de la gracieuſe ſituation où elle étoit. Impatient d'aprendre d'elle-même ſon Hiſtoire, depuis que je l'avois laiſſée dans la maiſon d'où j'avois déſerté, je lui donnai mes premiers pas. L'aiant donc cherchée à l'adreſſe que j'en avois, je la trouvai. Elle ocupoit une fort jolie maiſon à porte cochere, où

m'étant fait annoncer par un Laquais, je fus introduit dans ſon apartement qui étoit un des plus galanment meublés de Paris. Le bon goût étalé avec beaucoup de delicateſſe y regnoit de toutes parts.

Cette belle fille vint me recevoir à la porte de l'Antichambre. Je fus charmé, & en même tems ſurpris de ſes manieres; & je ne pouvois m'imaginer comment elle avoit eu une ſi belle éducation. Après lui avoir fait mon compliment, l'aſſurant que je lui avois deſtiné ma premiere ſortie, elle me repondit d'un air dégagé, que ma viſite pouvoit avoir deux motifs. Si votre curioſité dirige vos démarches, dit-elle, je ne vous en ai aucune obligation; mais ſi c'eſt l'amour qui vous conduit chez moi, je vous en tiendrai compte, & je recompenſerai votre fidelité. Vous êtes peut-être étonné, ajoûta-t'elle que je parle d'un ton auſſi abſolu, que ſi vous me deviez quelque choſe. C'eſt

cela même. Oüi vous me devez votre cœur : & ſi vous m'en privez, je ne puis vous taxer que d'infidelité & d'inconſtance.

Je lui repartis qu'il étoit vrai, qu'elle avoit toûjours été l'objet de mon afection ; & que mon cœur me démentiroit, ſi j'étois capable d'en diſconvenir ; puiſque la ſimpatie que j'avois pour elle y étoit encore auſſi forte, que dans l'âge tendre & incapable d'aimer, auquel elle s'y étoit formée.

Arrêtez, reprit-elle bruſquement ? *je vois où vous tendez*, & *je veux vous prévenir. Vous êtes dans l'erreur. Aprenez de moi ce que le monde entier ne ſauroit combatre* ; & *ſachez que les jeunes cœurs ſe livrent moins que d'autres. Si la nature ne les fait mouvoir, ils ne ſe portent vers aucun objet ; mais dès qu'il s'en preſente un aimable, les enfans y reſiſtent moins que les adoleſcens. Le préjugé n'aiant pas eû le tems de s'enraciner chez eux,*

l'ambition que la nature abhorre ; la vanité, l'interêt & les autres passions qui produisent le plus indifférent des hommes, sous le masque d'un tendre & sincere amant, leur étant inconnuës, ils suivent sans chanceler la route que la nature leur montre. Ne pouvant connoître d'autre guide, ils la suivent sans que rien de ce que la politique, l'usage, ou pour mieux dire la Folie ont malheureusement établi dans le monde, puisse les en détourner. Il n'y a que pour les afections de leur cœur, dont ils sont Souverains, que les hommes ne sont point en droit de leur donner des loix. Je vous admire avec votre prétenduë simpatie ; elle n'est autre chose qu'amour ou amitié ; mais si ces deux Reines des passions ne sont point acompagnées de confiance & de fidelité, on ne peut les nommer que caprice. Je conclus donc que s'il est vrai que vous m'aiez aimée, vous devez m'aimer encore, ou vous êtes un infidéle & un inconstant.

Ce discours prononcé avec une vehemence qui me prouvoit la violence de son amour, me jéta dans un embarras que j'eus bien de la peine à lui cacher. Je lui repondis neanmoins que loin de prétendre me défendre de l'aimer, je n'étois venu que pour ratifier l'amour que j'avois conçû pour elle dans l'enfance, & l'assurer d'une constance à l'épreuve.

Et bien, repliqua-t'elle, *si votre cœur ne dément pas votre bouche, vous recompensez ma tendre fidelité: & nous voilà tous deux dans l'ordre de la nature & de la raison. Peut-être ne serez-vous pas fâché de sçavoir ce que la fortune vous destine. Je vais donc satisfaire votre curiosité. Fasse le ciel que ce que vous allez apprendre, ne vous donne pas lieu à la lâche trahison de garder les aparenses de l'amour que vous me jurez.*

„ Ma mere, reprit-elle, étoit „ d'une haute naissance, mais d'u-

„ ne fortune mediocre. Privée de
„ ſes parens à l'âge de neuf ans,
„ elle reſta orpheline, ſous la con-
„ duite d'un oncle qui étoit Supe-
„ rieur d'un Couvent de Religieux
„ d'un des Fauxbourgs de Paris. Ce
„ bon homme ne pouvant lui don-
„ ner ni procurer du bien, forma
„ le deſſein de l'en dédommager
„ par une éducation extraordinaire
„ à ſon ſexe. Il la mit en penſion
„ chez une pieuſe femme qui
„ demeuroit tout près du Cou-
„ vent, afin d'être plus à portée
„ de la voir & de l'inſtruire. Sa
„ niéce que la nature avoit parta-
„ gé d'une vive imagination, d'un
„ eſprit penetrant, & d'un tem-
„ pérament très-propre à l'étude
„ des belles lettres & des hautes
„ ſiences, ſans lui avoir refuſé les
„ traits du corps, ni aucune des
„ qualités capables de donner de
„ l'amour, repondit parfaitement
„ à ſes ſoins. Elle fit en trois ans
„ de ſi prodigieux progrès ſous ces

„ habile maître, qu'outre les lan-
„ gues Hébraïque, Gréque, &
„ Latine, qu'elle entendoit très-
„ bien, elle aprit encore la Méta-
„ phiſique, la Phiſique, les Ma-
„ thématiques, & la Géometrie
„ avec une profondeur inoüie.

„ La renommée qui ne manqua
„ point de publier ſes riches &
„ heureux talens, lui procura les
„ frequentes viſites des Savans de
„ Paris. Son oncle à qui la gloire
„ en revenoit, prit la reſolution
„ de l'étaler ſur le plus beau théa-
„ tre de l'Univers. Il compoſa
„ une Theſe des plus curieuſes
„ & des plus nouvelles capables
„ de faire briller ſon éleve. Il la
„ préſenta à Monſieur du Harlai
„ Archevêque de Paris, qui vou-
„ lut bien l'accepter & être ſon
„ Mécene. Elle fut ſoutenuë dans
„ l'Egliſe Métropolitaine de cette
„ Ville où ſe forma la plus auguſte
„ aſſemblée qu'on y eut vûë juſ-
„ qu'alors ; les gens d'Egliſe,

„ d'Epée & de Robe, & les Dames
„ qui s'y rendirent en foule, re-
„ garderent cette journée comme
„ celle de leur triomphe, & ren-
„ dirent l'auditoire des plus bril-
„ lans.

„ L'Ecoliere fit dans cette séan-
„ ce le perſonage du plus habile
„ maître. Elle dénoüa les problé-
„ mes les plus embarraſſés ; elle ex-
„ pliqua les dificultés les plus obſ-
„ cures, avec une néteté qui ne
„ laiſſoit rien à déſirer. Quelques
„ forts que fuſſent les argumens
„ qu'on lui fit, elle repondit avec
„ une ſinguliere érudition, en un
„ mot tout le monde fut charmé :
„ & elle eut un aplaudiſſement ge-
„ neral. Jamais Héloïſe ne fit tant
„ de bruit. On diſoit hautement
„ qu'Abélard avoit moins merité
„ de ſa diſciple, que mon oncle
„ de la ſienne. Ma mere eut le prix
„ ſur cette ancienne Heroïne ; mais
„ les qualités du corps & de l'eſ-
„ prit qui l'en rendirent digne,

„ étoient rehauſſées par l'aſſembla-
„ ge de toutes les vertus civiles &
„ morales.

„ Tant de talens réunis eurent
„ des charmes ſi puiſſans, que le
„ Duc de M. S. Seigneur Eſpagnol
„ des plus diſtingués à la Cour de
„ ſon Prince en fut épris. L'eſti-
„ me & le reſpect s'étant unis avec
„ l'amour, le preſſerent de s'adreſ-
„ ſer à ſon oncle pour lui en faire
„ la demande. Elle lui fut acor-
„ dée, & le mariage ſe fit ſecrete-
„ ment, & ſans aucune ceremonie.

„ Ma mere ne joüit que huit mois
„ de la préſence de ſon époux ; il
„ reçut des ordres ſi précis de ſe
„ rendre à la Cour d'Eſpagne,
„ qu'il fut obligé de partir ſans
„ délai. Dès qu'il y fut arrivé, il
„ fut envoié à Lima en qualité de
„ Viceroi. Il n'eut que le tems d'in-
„ former ma mere de ſon ſort &
„ d'écrire à Monſieur de Louvois
„ premier Miniſtre du Roi de
„ France pour lui confier le ſoin de

„ ma mere, & il s'embarqua. Ce
„ grand génie qui avoit contracté
„ une étroite amitié avec mon pe-
„ re, fit auſſi-tôt équiper une fre-
„ gate legere pour tranſporter ma
„ mere à Cadix avec deux Demoi-
„ ſelles qu'il lui donna, & deux
„ Valets de chambre pour la ſer-
„ vir. Elle partit pour aller s'em-
„ barquer à Breſt, ſans avoir dé-
„ claré ſa groſſeſſe avancée à l'ami
„ de ſon époux. A peine elle eut
„ quité ce port, qu'une afreuſe
„ tempête après l'avoir fait errer
„ ſur toutes les côtes de France,
„ la jéta ſur celle de Normandie,
„ où le vaiſſeau fut briſé. Elle ſeule
„ fut pouſſée à Diépe par les Flots.
„ On tacha envain de la réchaufer,
„ elle ne put reprendre ſes ſens :
„ & elle expira après être acouchée
„ & m'avoir donné le jour.

„ L'hôteſſe du Cabaret où je na-
„ quis embarraſſée de ma petite
„ perſonne, profita de l'ocaſion qui
„ ſe préſenta pour ſe debarraſſer,

„ Sa fille qui étoit mariée à Paris,
„ ſe chargea de m'y porter. Elle
„ me mit aux *Enfans trouvés*, où
„ vous étiez déja. Vous ſentez bien
„ que perſonne ne pouvant rendre
„ aucun témoignage de ma condi-
„ tion, c'étoit le ſeul aſile que je
„ puſſe avoir. J'y ai donc reſté dou-
„ ze ans dans l'obſcurité, c'eſt-à-
„ dire, encore un an après votre
„ fuite.

„ Cependant mon pere impa-
„ tient de revoir ſon épouſe écri-
„ vit à Monſieur de Louvois; mais
„ il étoit mort. Il ne ſurvêquit que
„ deux jours au depart de ma me-
„ re. Le haſard ſouvent plus heu-
„ reux que les meſures les mieux
„ concertées, mit au jour ce qui
„ étoit reſté pendant douze ans
„ dans l'obſcurité. L'oncle de ma
„ mere étant ſuperieur d'un Cou-
„ vent à Verſailles avoit un gra-
„ cieux accès à la Cour. Je ne ſais
„ par quel ſort un Secretaire de
„ Monſieur de Louvois, qui con-

„ tinuoit ſes fonctions dans le Bu-
„ reau ſous le ſucceſſeur de cet ha-
„ bile Miniſtre, avoit trouvé la let-
„ tre que mon pere avoit écrite
„ pour s'informer de ma mere. Elle
„ étoit comme au rebut ſur une ta-
„ ble; un jour que mon grand on-
„ cle alla dans ſa chambre pour lui
„ parler. Le Secretaire qui en ſor-
„ tit pour quelque afaire; le pria
„ de l'atendre. Mon oncle deſœu-
„ vré aiant jété les yeux ſur cette
„ lettre en reconnut le cachet. Il
„ la prend, la lit; & y trouve les
„ moiens de s'éclaircir du ſort de
„ ſa niéce, dont il avoit juſque-là
„ ignoré le naufrage. En un mot;
„ il fit ſi bien que par les enquêtes
„ qui furent faites à Diépe, & par
„ la combinaiſon des faits & de
„ leurs époques, on ſut que ma
„ mere y avoit acouché; & la fille
„ de l'hôteſſe acheva de développer
„ le miſtere.

„ Mon oncle ne s'endormit point
„ ſur cette afaire. Il emploia tous

„ les amis qu'il avoit à la Cour,
„ pour me faire reconnoître par la
„ sœur du Duc de M. S. qui étoit
„ la seule heritiere de mon pere,
„ qui n'avoit survêcû qu'un an à
„ mon infortunée mere. L'Am-
„ bassadeur de France à la Cour de
„ Madrit qui avoit pris mes inte-
„ rêts, obtint par acomodement
„ une somme de cinquante mille é-
„ cus pour ma dôte; sous condition
„ que je renoncerois à toutes les
„ prétentions dûës à ma naissance,
„ sous prétexte que le mariage de
„ mon pere étoit nul, pour l'avoir
„ contracté sans l'agrément de son
„ Prince, & ne l'avoir point fait
„ ratifier avant son depart pour le
„ Pérou.

„ Dès que ma dôte fut contée à
„ Paris, on la plaça sur l'Hôtel
„ de Ville. Je fus aussi-tôt retirée
„ de la maison, qui avoit donné
„ l'asile à ma mauvaise fortune;
„ ainsi qu'à mon innocence. On me
„ mit dans un Couvent, où j'ai re-

„ ſté deux ans : & enfin mon oncle
„ étant venu à mourir, je ſuis de-
„ venuë maitreſſe de ma perſonne ;
„ mais je ne la ſuis pas de mon cœur.
„ Je compte qu'en ſa place je poſ-
„ ſede le vôtre.

Je ne balançai pas à lui repondre que ſi j'étois à le lui donner, je le lui ofrirois ſans reſerve : & que ſi mon amour ne m'eut conduit chez elle, je ne connoiſſois point de motif capable de m'engager à lui faire ma viſite. *Ce que je ſens pour vous charmante Genevieve*, ajoûtai-je, *me fait exprimer avec tant d'aſſurance : & je vous jure que la plus brillante fortune ne pourroit me rendre parjure.*

Je le ſouhaite, reprit-elle, *& quoique je ne pretend point que le bien doive me tenir lieu chez vous de quelque merite, je voudrois en avoir davantage ; je vous en rendrois également le maître.*

La poſſeſſion de votre cœur que vous m'aſſurez, repliquai-je, *me*

touche

touche plus que tous les avantages de la fortune : & vous me faites rougir d'en parler ; puiſque juſqu'ici, je n'ai aucun bien dans le monde dont je puiſſe vous faire hommage. Heureux ſi un cœur tendre, conſtant & fidéle eſt capable de vous dédommager !

Avant de la quiter ; elle exigea de moi une viſite par jour à l'heure du diné ou du ſoupé. Elle m'en laiſſa le choix. Je ſortis enchanté d'une ſi rare candeur ; mais très-inquiet quant aux engagemens que j'avois pris avec ma chere Dumenil.

Quelque raiſon qui m'engageât avec Genevieve, je ne pouvois me déterminer à briſer mes premieres chaines. L'amour & la raiſon me tourmentoient tour à tour : & je reſtai dans la plus inquiétante incertitude. J'eus beau vouloir cacher au Legis la ſituation de mon cœur, elle ſe montroit malgré moi ſur mon viſage & dans mes diſcours. Je parus à table triſte & diſtrait. Ma

chere protectrice s'en aperçut; mais ſon aimable fille en fut alarmée. En ſortant de table, Madame me demanda ſi je ſerois aſſez galant pour donner la main à Mademoiſelle Dumenil, qui alloit rendre une viſite à une Dame de Province qui étoit venu la voir. *Je ſuis hors d'état d'y aller*, ajoûta-t'elle, *je vous prie de vouloir bien l'acompagner.*

Je repondis comme je devois à l'honneur qu'elle me faiſoit, & je ſortis ſur le champ pour aller m'habiller. O fortune, diſois-je en montant à mon apartement, n'es-tu pas capricieuſe de me procurer des momens que j'aurois ci-devant achetés bien cher, & que dans ma ſituation preſente je voudrois éviter aux depens de ma fortune! Traitre amour voilà de tes coups! inſpire-moi donc comment je puis les parer? Acablé de mes triſtes reflexions, je m'aſſis dans un fauteüil révant à mon ſort inhumain; & oubliant que je devois acompagner Mademoiſelle Dumenil.

Après m'avoir long-tems atendu, elle envoia ſa Femme de chambre pour voir ſi j'étois prêt. La voiant entrer dans ma chambre, je me levai en ſurſaut, comme ſi je ſortois d'un profond ſommeil. *Aparemment*, dit-elle, *vous êtes incommodé*? pourquoi donc repliquai-je? *parce que*, reprit-elle, *vous ne vous preſſez guéres de venir donner la main à mon aimable Maitreſſe. En verité*, ajoûta-t'elle, *vous ſavez bien peu profiter des faveurs que l'amour vous acorde.*

Ah repris-je, j'ai oublié que je devois avoir cet honneur. *N'en dites mot*, je vous prie? *& tachez de lui faire acroire qu'un de mes amis à cauſé mon retardement : je ſuis prêt en deux minutes.*

Elle ſortit pour rendre ma reponſe. Je la ſuivis de ſi près, que j'entrai preſque avec elle dans l'apartement de la mere pour y prendre la fille, à qui m'étant excuſé de mon retardement, je donnai la

main pour la mener au Caroſſe qui nous atendoit à la porte. Avant qu'elle y montât je lui ferrai la main ; mais elle la retira, en me regardant avec une indiference qui alloit même juſqu'au mépris. Je rougis ; elle s'en aperçut, & me dit qu'on ne rougiſſoit pas ordinairement quand on n'étoit point coupable. J'eus beau vouloir la diſſuader, mon embarras ne fit que la confirmer dans ſon idée. *Croiez-vous*, dit-elle, *que l'eſprit préocupé & les manieres empruntées, que vous avez étalées malgré vous pendant le diné, n'aient point été ſufiſantes pour fonder le ſoupçon que j'ai conçû de votre infidelité ? vous vous trompez. Si la nature guide mes actions, elle ne m'aprend pas moins à diſcerner ſi celles des autres s'en écartent. J'ai lû dans vos yeux, & je n'y vois encore que trop votre perfidie & votre inconſtance. Il n'eſt pas poſſible*, ajoûta-t'elle, *que vous ſoiez dans l'afreuſe in-*

quiétude que vous avez laiſſé voir, ſi deux objets ne ſe diſputent point votre cœur ; ou plûtôt ſi vous n'êtes vous-même embarraſſé auquel des deux le donner. Parlez-moi donc naturellement ? me l'avez-vous retiré pour le donner à quelque autre, qui puiſſe vous dédommager de la tendreſſe & de la fidelité du mien ? S'il eſt ainſi je conſens que vous me le rendiez, & que vous repreniez le vôtre. J'aime mieux aprendre de votre bouche que vous ne m'aimez plus, que de comprendre par vos manieres que vous en aimez une autre !

Je lui repondis, que l'eſprit n'étant pas toûjours dans la même aſſiete, l'alteration en paroiſſoit neceſſairement ſur le viſage & dans les manieres, ſans que le cœur éprouvât aucun changement. Eh quoi ma Reine, lui dis-je, faut-il que je ſois coupable, parce que vous me ſoupçonnez de crime ? vous voulez dites-vous me rendre votre

cœur ; puis-je le reprendre ? Mais de grace faites-moi connoître mon crime : & vous n'aurez pas besoin d'autre juge que moi, pour me condamner à toutes les rigueurs de l'amour, sans jamais pouvoir en goûter la plus petite douceur.

Elle parut satisfaite de ma reponse ; mais je n'en fus pas plus tranquile. L'amour s'intéressoit tout à la fois dans mon cœur pour les deux objets qui l'ocupoient ; & je ne savois auquel je devois donner la préference. Dans cette cruelle incertitude, je pris le parti d'en atendre la décision des conjonctures du tems & des afaires. J'esperois qu'il s'écouleroit bien des mois, avant d'être obligé de me déclarer ouvertement : & malgré cette esperance, je redoutois le moment décisif.

Nous arrivâmes cependant à la Porte de l'Hôtel garni, où logeoit la Dame que nous allions voir. Ma charmante Dumenil avoit quité son air fier pour en prendre un doux &

plus ſérain : & juſtement comme elle prenoit ma main avec un ſouris gracieux, pour monter les degrés, Genevieve les deſcendoit, revenant de voir une Demoiſelle d'Orleans qui y étoit auſſi logée. Dieux quel ne fut point mon embarras, voiant qu'elle s'arrêta court pour me faire ſentir le courroux où elle étoit de me trouver avec une ſi aimable perſonne, qu'elle avoit remarqué me regarder fixement, lorſque je revenois du Chatelet avec elle. Mademoiſelle Dumenil qui s'aperçut ſans peine de l'atitude de Genevieve & des diſpoſitions de ſon cœur, retira bruſquement ſa main de la mienne ; & doublant le pas, elle monta comme ſi elle rejétoit ma compagnie.

Il eſt aiſé de s'imaginer mon triſte état ; mais il eſt dificile de meſurer mes peines. Je rougis, je pâlis preſque tout à la fois ; & les traits de mon viſage furent mille fois changés ; ce qui peut donner une

idée du combat qui ſe livra dans mon cœur. J'avouë que, ſoit de honte, ſoit de rage, je faillis à ſucomber ſous le fardeau déſeſperant qui m'acabloit. A peine j'avois des jambes pour ſuivre la Demoiſelle que j'acompagnois : & à meſure que je montois, il me prenoit des envies de deſcendre pour ioindre Genevieve, & tacher de retablir dans ſon cœur le calme qu'une infidelité réelle, qui pouvoit pourtant n'être qu'aparente, avoit troublée par un fatal éfet du haſard. Genevieve continua fierement ſon chemin juſqu'au Caroſſe, qui l'atendoit. Mademoiſelle Dumenil montoit toûjours à grands pas, lorſque machinalement j'allai la joindre ſans pouvoir lui dire mot. Je ne fis enfin aucune fonction d'écuier dans cette viſite ; je ne lui donnai point la main pour l'introduire : & elle s'anonça elle-même. L'état où je me trouvai étoit digne de pitié : & l'on m'eut bien pris pour un criminel, dont

cette aimable Demoiſelle alloit ſolliciter la grace.

Ne me ſentant point capable de ſoûtenir la préſence de la Dame que nous allions voir, je lui demandai avec une parole tremblante de me permetre de me retirer, & d'aller l'atendre au Caroſſe. *Allez*, dit-elle, en détournant ſes yeux, *allez joindre celle qui a ému votre cœur, & elle vous rendra le calme; mais*, ajoûta-t'elle ſe tournant vers moi, *ne vous donnez point la peine de m'atendre; car je vais renvoier le Caroſſe, & je ne m'en retournerai que ce ſoir bien tard.*

Je ſortis de la Sale ſans ſavoir où j'allois: & reconnoiſſant, chemin faiſant, l'Hôtel de Soiſſons, j'y entrai pour m'enfoncer dans une allée du jardin, afin de calmer mes eſprits agités, & me déterminer à quelque parti. Je n'y eus pas révé un quart d'heure, que je pris celui d'aller raſſurer Genevieve, & me juſtifier de l'infidelité, dont je com-

pris qu'elle m'avoit taxé par ſes manieres dédaigneuſes.

Je me fis annoncer dès l'entrée de la Cour : & j'entrai tout de ſuite dans le veſtibule, où je rencontrai cette Demoiſelle qui revenoit du jardin. A peine je l'eus aperçûë, qu'une ſueur froide ſe repandit ſur toute ma peau. Il m'eſt impoſſible de décrire l'état embarraſſé où ſon fier regard me jéta : & malgré la réſolution dont je m'étois armé pour me plaindre de ſon injuſtice, je ne pouvois ſoûtenir ſa préſence.

La prudence m'empêcha de lui parler dans le Salon. Je la laiſſai monter les degrès la ſuivant d'aſſés près ; elle paſſa devant moi ſans me rien dire, & entra dans ſon apartement, où j'entrai preſque en même tems. Je tirai pourtant un bon augure de ce qu'aiant traverſé deux ou trois chambres, & ſachant que je la ſuivois, elle n'en avoit pouſſé, ni fermé aucune porte ; d'où je compris qu'elle ne ſeroit point fachée de m'entendre ſur ma juſtification.

Vous voilà donc Monſieur, dit-elle, d'un ton courroucé. *Comment avez-vous pû ſitôt quiter l'aimable objet de vos atentions !* Vous les avez ſi fort épuiſées pour cette charmante, que vous n'avez pas eu un ſeul coup d'œil pour moi.

„ Oſerai-je vous repondre ado-
„ rable beauté, que m'acuſant de
„ mépris ou d'indiférence, vous
„ me faites la plus criante de tou-
„ tes les injuſtices. A peine vous
„ ai-je aperçûë, que vous avez
„ diſparu comme un éclair. J'ai
„ été frapé de votre précipitation
„ comme du tonnere. Comment
„ pouvoir en cet état vous faire
„ des politeſſes? je vous avouë que
„ vous m'avez ſi fort étonné que
„ je ne me connoiſſois plus moi-
„ même.

Que dites-vous là, reprit-elle? *eh quoi ! n'ai-je pas vû ſans pouvoir en douter que dès que j'ai parû vous avez retiré votre main de celle de votre belle Agnés? & j'ai ſenti*

le déſeſpoir où vous étiez, & où vous êtes ſans doute encore, de m'avoir rencontrée, de peur d'être obligé de me ſaluer; & qu'elle ne ſe ſouvint de m'avoir vû dans votre Caroſſe, lorſque vous ſortîtes du Chatelet. Allez Monſieur, ajoûta-t'elle; *vous n'êtes qu'un parjure & un monſtre d'ingratitude. Apprenez volage & préſomptueux que vous êtes, que vous ne ſauriez ſatisfaire deux cœurs. Vous ne l'ignorez pas; mais peu vous importe : vous êtes content de les tromper.* Et elle me tourna le dos pour entrer dans ſon Cabinet.

J'avançai pour la retenir, en lui diſant que je la priois de m'entendre encore un moment, & que c'étoit la derniere grace que je lui demanderois de ma vie. „ Eh du „ moins, ajoûtai-je, que je vous „ aprenne avant de m'éloigner pour „ toûjours de votre préſence, le „ ſacrifice que je vous ai fait ! vous „ l'accepterez ſi vous le jugez à

„ propos & ſi vous le refuſez, j'au-
„ rai toûjours la conſolation de
„ vous avoir donné la préference
„ que vous meritez.

Helas mon pauvre Charlot, me dit-elle en ſe tournant vers moi, *que pouvez-vous me dire pour votre juſtification ? je ſuis plus fachée de vous trouver coupable, que de perdre votre cœur.*

„ Non non belle Genevieve,
„ repris-je, je ne ſuis point cou-
„ pable. Ecoutez-moi. L'aimable
„ fille à qui je donnois la main,
„ quand vous nous avez rencon-
„ trés, eſt Mademoiſelle Dumenil,
„ que je n'ai pû refuſer d'acompa-
„ gner, ſans reſiſter aux deſirs &
„ à la priere même de Madame ſa
„ mere, à qui je dois tout ce que
„ je ſuis. J'oſe même vous dire
„ qu'après m'être engagé à faire
„ cette démarche, j'ai monté dans
„ mon apartement, où m'étant a-
„ bandonné aux agréables reflexions que vos manieres obli-

„ geantes me donnoient lieu de
„ faire, j'avois oublié que j'avois
„ promis de donner la main à cette
„ Demoiſelle : & ſi la Femme de
„ chambre ne fut venu me retirer
„ de la douce & charmante ré-
„ verie, dont vous étiez l'objet,
„ vous ne m'auriez certainement
„ point trouvé avec elle. J'avouë
„ aimable Genevieve qu'elle me-
„ rite d'être aimée. Je ne ſuis pas
„ aſſez ingrat pour oublier ſes bon-
„ tés : mais dès que vous m'avez
„ donné votre cœur, d'une ma-
„ niere ſi pleine de candeur, je
„ ſuis tombé dans une ſi grande
„ perplexité, que Madame Du-
„ menil & ſa fille s'en ſont aperçûës
„ pendant le diné.

„ Ne doutez donc pas de ma
„ ſincerité, lorſque je vous aſſure
„ ne vouloir vivre & mourir que
„ pour vous. Mais trouverez-vous
„ mauvais, que par un principe de
„ politeſſe & de reconnoiſſance,
„ je continuë de donner à Made-

„ moiſelle Dumenil les ſoins qu'elle
„ à bien voulu recevoir juſqu'à pré-
„ ſent ? je ne le puis, juſqu'à ce
„ que j'aie pris les meſures conve-
„ nables pour me retirer honnête-
„ ment de ſa maiſon. Si cependant
„ vous me l'ordonnez ; me voici.
„ Aſſignez-moi le logement qu'il
„ vous plaira, & je ne rentre de
„ ma vie chez Madame Dumenil.

Puis-je compter, repartit-elle, *ſur ce que vous me dites ? Si vous me conſervez votre cœur, & ſi les ſoins que vous donnez à Mademoiſelle Dumenil, ne paſſent pas les bornes de la politeſſe & de la reconnoiſſance, je conſens que vous demeuriez chez Madame ſa mere, juſqu'au tems que je me propoſe de vous en faire ſortir. Prenez cependant vos précautions ; preparez peu à peu vos Dames à votre retraite ; tandis que je diſpoſerai toutes choſes pour notre charmante union. Faſſe le ciel que le Deſtin n'y mette point d'obſtacle ! J'eſpere qu'il ne nous*

traverſera point ſi vous êtes autant diſcret & fidéle, que je ſuis ſincere & conſtante dans mes paroles, & dans mon amour.

Je me jétai à ſes genoux : & lui prenant la main que je baiſai en l'arroſant de mes larmes, je lui jurai une éternelle fidelité. *Raſſurez-vous*, dit-elle, *& joüiſſez de l'honnête liberté que je puis vous permettre. L'alarme que vous m'avez cauſée eſt la derniere que je prendrai de ma vie ſur votre compte. Afectez tant qu'il vous plaira d'aimer qui vous voudrez, pourvû que vous m'aimiez ſincerement. Je me flaterai alors d'être ſeule maitreſſe de votre cœur.*

Elle voulut me retenir à ſoupé ; mais lui aiant repreſenté, que je ne pouvois me diſpenſer d'aller reprendre Mademoiſelle Dumenil dans l'Hôtel garni, où elle l'avoit rencontrée, elle me permit de ſortir.

Je ne fus pas hors de la maiſon que

que mon esprit embarrassé sur le parti que j'avois à prendre, jéta mon cœur dans une terrible perplexité. La raison & l'amour s'y livrerent un combat étonnant. J'aimois veritablement Mademoiselle Dumenil : elle étoit le premier objet de mon amour. Il étoit bien dificile que je pusse si vite la repudier. Genevieve n'étoit pas moins aimable, & je n'avois pas moins de raison de l'aimer. D'ailleurs la reconnoissance plaidoit également pour toutes les deux. Fut-il jamais de conjoncture plus capable de mettre un cœur à l'épreuve ?

Plein de reflexions qui s'entrechoquoient, j'arrivai à l'Hôtel où j'avois laissé Mademoiselle Dumenil : & ne voiant point le Carosse du logis, je jugeai qu'elle s'en étoit retournée : & je ne me trompai point. Un Domestique m'aprit, qu'il y avoit plus de deux heures qu'elle étoit partie. Qu'on juge du chagrin dont je fus saisi ! ne pou-

vant m'imaginer comment Madame digéreroit l'abandon que j'avois fait de ſa fille qu'elle m'avoit confiée ; & ne me ſentant pas aſſez de courage pour paroître à ſes yeux, je me réſolus de ne point rentrer dans ſa maiſon : mais que cette extrême réſolution me cauſa de peines ! Le ſouvenir de la tendreſſe de Madame Dumenil, qui me regardant comme ſon propre fils m'avoit donné une ſi belle éducation ; l'amour ſincere dont Mademoiſelle ſa fille me donnoit ſans ceſſe des preuves ; l'aiſance, l'agrément, la tranquilité dont je joüiſſois dans leur maiſon ; tous les bienfaits que j'y avois reçû ſe repréſentant ſous le même coup d'œil, & qui plus eſt la noire ingratitude dont j'allois me rendre coupable, faillirent à me jéter dans un funeſte déſeſpoir.

Cependant quoique je prétendiſſe m'éloigner du logis, je me trouvai à la porte ſans y penſer. Je ne m'en fus pas aperçû, que je vis

le Caroſſe de Mademoiſelle Dumenil où elle étoit acompagnée de la Dame étrangere chez qui je l'avois conduite. Ce coup d'œil diſſipant tout d'un coup les ſombres nuages qui avoient envelopé mon eſprit intrigué, me fit voir à l'inſtant la voie ſûre qu'il me falloit ſuivre pour ſortir du labirinte, où j'étois embarraſſé. Le plaiſir que j'en ſentis fut des plus doux.

Le Caroſſe s'étant arrêté, je prévins le Laquais, j'ouvris la portiere, la Dame qui en ſortit la premiere, prit la main que je lui préſentai pour deſcendre, & Mademoiſelle Dumenil ne put la refuſer à ſon tour. Ses yeux que j'étudiai me laiſſerent entrevoir moins de rigueur. Peut-être qu'aiant fait ſes reflexions ſur les ſuites que pourroit avoir notre divorce, elle avoit été fort aiſe de me trouver dans ſon chemin. L'air ſerain que je lui remarquai, me donna lieu de lui ſerrer la main en la conduiſant ſur

mon cœur ; & elle ne fit aucune réſiſtance.

Il ne m'en falut pas davantage pour relever mes eſpérances. Un air content & gai ſuccéda à mes noires idées : & ma charmante maitreſſe mit le comble au calme de mon cœur, en me ſerrant la main avant de la quiter, pour me laiſſer introduire l'Etrangere dans l'apartement de Madame.

La converſation y fut des plus enjoüées. Madame de Mons qui y étoit déja, propoſa une repriſe de Quadrille, où je fis le quatriéme avec l'Etrangere & Mademoiſelle Dumenil. Nous finiſſions la repriſe, lorſque le Chevalier de Mons entra. Il en propoſa une ſeconde, dont Madame ſa mere ne voulut pas être. Le Chevalier fut placé vis-à-vis de l'Etrangere, qui étoit très-aimable ; & je me trouvai vis-à-vis Mademoiſelle Dumenil, qui me parut ne pas ſe plaindre du ſort. Que l'amour eſt capricieux ! nous

joüâmes elle & moi des yeux & des piés pendant toute la ſéance. Pluſieurs mots tendres, mais couverts furent lâchés à propos, comme s'il ne s'étoit rien paſſé : & le haſard nous réunit mieux & beaucoup plus vite, que ſi nous en fuſſions venus aux éclairciſſemens. Le Chevalier de Mons qui n'ignoroit pas nos amours, ſembloit s'y prêter en amuſant galanment la jolie Etrangere. On eut dit que nous nous fuſſions donné le mot.

Le jeu fut ſuivi du ſoupé, où fut retenu un Marquis du voiſinage, homme très-amuſant, qui pendant le jeu avoit acompagné dans le jardin les deux Dames qui ne joüoient point. La joie & le plaiſir aſſaiſonnerent les mets délicats qui y furent ſervis.

L'Etrangere charmée des entretiens du Chevalier, parut vouloir profiter de la belle ſoirée. La promenade fut propoſée. Les deux autres Dames qui en avoient pris

le plaiſir avant ſouper reſterent avec le Marquis ; le Chevalier donna la main à l'Etrangere, & Mademoiſelle Dumenil prit la mienne ; & nous allâmes au jardin. Nous enfilâmes une allée de Charmille, où cette Dame s'aſſit avec le Chevalier, tandis que nous continuâmes à nous promener, d'allée en allée. Notre converſation fut des plus tendres ; & j'eus lieu de croire que l'amour vouloit me dédommager des peines qu'il venoit de me faire ſoufrir. Nous nous fîmes mille proteſtations d'une conſtante fidelité, les reproches & la défiance furent bannis ; & le ſouvenir de Genevieve ne mêla aucune amertume à la douceur de nos entretiens. Il n'en fut du tout point queſtion.

La compagnie étant ſortie chacun ſe retira dans ſon apartement. Je montai auſſi dans le mien, à deſſein de me coucher ; mais ne me trouvant point de diſpoſition au ſommeil, je deſcendis dans le jardin pour faire mes reflexions ſur

le choix que j'avois à faire de Mademoiſelle Dumenil ou de Genevieve. Ne pouvant prévoir où aboutiroit l'amour que j'avois pour la premiere, & trouvant très-avantageuſes les ofres que me faiſoit Genevieve, je ne voiois point de parti plus convenable à ma ſituation que de les ménager toutes deux. Quelque prudente que fut cette réſolution, l'exécution n'en étoit pas moins dificile. Mademoiſelle Dumenil qui étoit d'une jalouſie outrée, s'alarmoit aux moindres aparences : & le ſoupçon le moins fondé la tourmentoit juſqu'à la rendre malade. Genevieve outre la jalouſie qu'elle avoit contre Mademoiſelle Dumenil, dont elle m'avoit pourtant promis n'être plus ſuſceptible, étoit ruſée, fine, penetrante : & j'étois ſûr qu'elle m'examineroit de ſi près, qu'elle découvriroit tôt ou tard ma paſſion pour ma premiere maitreſſe.

Tel étoit mon embarras à con-

ciliérmes deux inclinations, quand j'aperçus la Femme de chambre qui ſe promenoit près du Perron. Je la joignis : & aiant apris que ſa maitreſſe n'étoit point couchée, je la priai de m'introduire dans ſa chambre pour pouvoir l'entretenir d'une choſe, dont il étoit bon qu'elle fut prévenuë, avant d'entrer le lendemain dans la chambre de Madame ſa mere. Elle m'opoſa quantité d'obſtacles ; mais aiant redoublé mes inſtances que j'acompagnai de cent proteſtations de ma reconnoiſſance, elle me dit de l'atendre. *Je veux*, ajoûta-t'elle, *prévenir ma maitreſſe : & je vais voir ſi elle veut bien vous permettre ce que vous ſouhaitez. Charmante Loiſon*, repris-je, *je ſuis ſûr que ſi vous faites le moindre éfort, vous pouvez me procurer ce plaiſir. Si cela eſt*, dit-elle, *atendez tout de mes ſoins.*

Je me promenai bien un gros quart d'heure atendant le retour de ma mediatrice. Ne ſachant même

que penſer de ſon retardement, je commençai à perdre l'eſperance d'entretenir ma maitreſſe dans ſon apartement. Cependant ma patience fut couronnée. La Loiſon revint, & m'aprochant d'un air gai, *avancez donc*, dit-elle ? *ne ſemble-t'il pas que vous marchiez comme un oie, lorſque vous devriez voler. Vraiment vraiment, j'ai eû des amans ; mais ils ne s'endormoient point dans de pareilles ocaſions.* Elle ajoûta que ſa maitreſſe avoit ſi fort éloigné ma propoſition, qu'elle avoit eû toutes les peines du monde à la déterminer à me recevoir ; & que ſi ſa longue experience ne fut venuë à ſon ſecours, elle n'auroit ſû comment l'engager à me ſatisfaire.

Je ne fus pas chiche de remercimens : & pour que dans la ſuite elle ſervit mon amour avec autant de zéle que de diſcretion, je lui mis quatre loüis d'or dans la main ; & elle m'introduiſit dans la cham-

bre de ſa maitreſſe. Elle étoit en deshabillé & negligenment acoudée ſur ſa toilette, aiant à ſon côté une Péruſe qu'elle aimoit beaucoup, qui me voiant entrer ſe mit à éclater de rire. La Femme de chambre la prit pour l'amuſer, de peur que ſes éclats ne ſe fiſſent entendre dans l'apartement de Madame.

Ne voulant point perdre de tems, je me jétai aux genoux de mon adorable : & lui aiant baiſé la main ſans réſiſtance, je lui dis que ſes charmes me privant du ſommeil, il étoit naturel que je cherchaſſe le remede dans la cauſe même du mal. Elle ne me laiſſa pas continuer pour me dire qu'elle étoit au déſeſpoir de celui qu'elle m'avoit cauſé chez l'Etrangere, & que ſon ſang avoit ſi fort bouillonné dans ſon cœur, que les fumées qui s'en étoient exhalées avoient certainement troublé ſon eſprit, juſqu'au point de ne ſavoir ce qu'elle di-

ſoit, ni ce qu'elle faiſoit : *Si je ne dors point*, reprit-elle, *je ne dois m'en prendre qu'à l'opiniatreté avec laquelle j'ai voulu rapeler ma conduite à votre égard. Ma memoire ne m'a rien fourni ; mais je ne ſens pas moins pour cela, que je vous ai bruſqué très-mal à propos : & la ſuite qui m'a apris la douceur & la patience avec leſquelles vous avez pris mon injuſte dureté, vous a plus rendu Maître de mon cœur, qu'aucune de vos atentions n'eut été capable de faire. Eh ! puis-je faire moins, pour vous avoir injuſtement puni ! je n'ai rien de mieux à vous ofrir que ma tendre & conſtante fidelité, pour reparer l'inſulte que je vous ai faite. Perdez-en je vous prie la memoire, pour ne vous ſouvenir que de l'imprudente qui vous a immolé à ſon inſenſée précipitation.*

„ Qu'entens-je grands Dieux, „ m'écriai-je ? Non non Reine de „ mon cœur, vous n'êtes point cou-

„ pable. Loin d'être rebuté par les
„ manieres que vous prétendez
„ avoir eû pour moi, je les ai re-
„ gardées comme des faveurs,
„ d'autant plus cheries qu'elles
„ m'ont fait ſentir la ſolidité de
„ mon amour. Malheureux que
„ je ſuis d'être venu contriſter vo-
„ tre cœur, tandis que je n'avois
„ d'autre deſſein que de lui con-
„ firmer la ſouveraineté du mien!
„ Ciel! ratifie ce que nous ſen-
„ tons; & ne permets pas que la
„ diſcorde ni le tems en troublent
„ jamais la douceur?

Les larmes qui coulerent de ſes beaux yeux ſur mes mains que je tenois jointes ſur ſes genoux, m'acablerent de plaiſir juſqu'à la foibleſſe: & elle ſe trouva dans la même ſituation. La Femme de chambre qui s'amuſoit avec l'oiſeau dont j'ai parlé, ne nous entendant dire mot ſe tourna de notre côté: & nous voiant pâles & immobiles elle courut toute alarmée à une bou-

teille de liqueur qui étoit ſur la toilette, & nous fit revenir l'un & l'autre. Elle demanda de l'eau fraîche que cette femme alla promptement chercher, nous abandonnant pour ainſi dire à la merci du puiſſant Dieu qui nous animoit. Elle revint aſſez vite, & nous trouvant preſque dans le même état où elle nous avoit vû, elle lui baigna le viſage & la gorge d'eau froide dont elle but enſuite trois verres : & moi craignant pour ſa vie je m'éloignai, aiant conſervé aſſez de préſence d'eſprit pour ſuſpendre l'ardeur avec laquelle j'exprimois les plus tendres ſentimens, qui auroient pû la jéter dans un état dangereux.

Elle ouvrit enfin les yeux ; & me voiant aſſis à l'extremité de ſa chambre, *fidéle & traitre amour*, dit-elle d'un ton languiſſant ! *pourquoi ſeparer ſi vite ceux que tu unis ſi lentement* ? & m'adreſſant la parole, *que je meure loin de vous*,

ajoûta-t'elle, *puiſque je ne puis vivre en votre préſence.*

„ Helas! repris-je, vous vou-
„ lez donc m'acabler? Ceſſez ſou-
„ veraine de mon ame, ceſſez, &
„ ſi ma vie vous eſt chere, laiſſez-
„ la moi pour vous en ſacrifier tous
„ les momens? Faut-il donc que
„ l'amour décoche trait ſur trait
„ dans nos cœurs ſans aucun ména-
„ gement? & me levant comme
„ un homme ivre, Adieu, lui dis-
„ je, je ne puis plus y tenir. C'eſt
„ à toi Dieu du ſommeil que je
„ m'adreſſe; reçois entre tes bras
„ l'amant du monde le plus heu-
„ reux, qui contre l'uſage ordi-
„ naire recherche l'odeur de tes
„ pavots, pour ſe ſouſtraire aux
„ trop violens traits de ton enne-
„ mi qui ne dort jamais: & je ſortis
„ la laiſſant dans un état dont je
„ craignois les ſuites.

La Femme de chambre qui me ſuivit juſque dans l'Antichambre, ne put s'empêcher de me témoi-

gner la ſurpriſe, où elle étoit de voir ſa maitreſſe dans l'état où l'amour l'avoit jétée. *Helas*, dit-elle, *fut-il jamais de cœur ſi tendre! Les Dieux pourroient-ils inventer d'aſſez cruelles peines pour vous punir, ſi vous déveniez infidéle?* „ Ne „ craignez rien; lui dis-je, ofi„ cieuſe Loiſon? l'amour a mis ſur „ mon cœur le ſcéau de mon in„ comparable Reine. Aſſurez-la je „ vous prie de ma conſtance éter„ nelle. Non non l'Univers n'a rien „ d'aſſez ſéduiſant pour m'enga„ ger; j'aime & je baiſe mes fers; „ malheur à moi ſi je penſois ja„ mais à les rompre!

Je ne fus pas monté dans ma chambre que le jour commença à paroître; & quoique je ne me trouvaſſe point en diſpoſition de dormir, je ne laiſſai pas de me jéter ſur le lit, pour ruminer ma felicité. Genevieve fut le premier objet qui ſe préſenta à mon eſprit; mais ſous un coup d'œil ſi char-

mant, & en même-tems ſi avantageux à ma fortune, que je la ſentis dans mon cœur aller de pair avec ma tendre Dumenil. Elles y étoient ſi fortement empreintes toutes deux, qu'elles étoient alternativement l'objet de ma tendreſſe. J'avois beau me dire que je n'étois qu'un volage, prétendant aimer ces deux aimables perſonnes; les raiſons qu'on en alégue trivialement ne me ſatisfaiſoient point, & mon cœur me faiſoit ſentir que je les aimois veritablement toutes deux.

Quelle erreur, diſois-je en moi-même, de s'imaginer qu'on puiſſe s'empêcher d'aimer ce qui eſt aimable! eh quoi! les mêmes qualités qui raviſſent le cœur, ne peuvent-elles pas ſe trouver au même degré en deux diférens objets? ce ſeroit donc une injuſtice contre nature, que d'aimer l'un, & d'être indiférent pour l'autre. Eſt-il de génie aſſez inſenſé pour croire que

le

le cœur se donne librement? non il ne peut s'en trouver. C'est une erreur dont l'évidence saute aux yeux. Dès qu'un objet doüé d'aimables qualités se porte au cœur par la voie des sens, il ne peut se dispenser de l'aimer. Il faut necessairement qu'une faculté agisse sur son propre objet, lorsqu'il n'y a aucun obstacle. L'œil aperçoit necessairement le visible, & le cœur est necessité d'aimer l'aimable.

Je ne dois donc point être acusé d'inconstance ou d'infidelité, moins encore m'en acuser moi-même, si j'aime également mes deux charmantes maitresses. Dès qu'elles sont également aimables, suis-je le maître d'aimer l'une, & de n'avoir que de l'indiférence pour l'autre? La nature, & la raison condamneroient cette conduite, si je pouvois la tenir. Mais aussi comment pouvoir les conserver toutes deux sans qu'elles s'en aperçoivent? Mal-

heureux préjugé que tu me cauſeras de peines !

Mon embarras n'étoit pas de les aimer toutes deux ; je n'en avois d'autre que celui de ménager leur amour, ſans leur donner aucun ſoupçon que je leur partageaſſe mon cœur. Il eſt vrai que Genevieve ne pouvoit que dificilement découvrir mon aſſiduité auprès de mon incomparable Dumenil ; & celle-ci n'avoit aucune intrigue pour s'inſtruire de mes atentions pour Genevieve. Ces reflexions me déterminerent à conſerver mes deux charmantes maitreſſes.

J'en étois encore tout ocupé, quand je vis entrer la Malonniere dans ma chambre, pour m'engager à le joindre le ſoir, pour aller ſouper chez une de ſes amies. J'eus beau vouloir m'en diſpenſer, il me pria avec tant d'inſtance que je lui promis de le prendre au Luxembourg à ſept heures.

Dès qu'il fut ſorti je me fus ha-

biller pour aller diner chez Genevieve. Je la trouvai avec un Cavalier & une Dame que je ne connoiſſois point, & qui prirent congé un moment après que je fus entré. Vous avez bien fait, me dit-elle, de prendre la matinée pour me voir ; car ſi vous fuſſiez venu ce ſoir vous ne m'auriez point trouvé. Je dois être d'un grand ſoupé en bonne compagnie. *Au reſte*, ajoûta-t'elle, *comment ménagez-vous Mademoiſelle Dumenil ?*

Je lui repondis qu'il ne ſe paſſoit entre nous rien d'extraordinaire, & que nous nous voïons tous les jours aux repas & quelquefois dans la journée, lorſqu'il y venoit compagnie. J'ajoutai que ſi elle la connoiſſoit elle avoüeroit que c'eſt une des plus aimables perſonnes de Paris, & dont le cœur étoit le mieux placé du monde.

Mais, reprit-elle, *que ne me la faites-vous connoître ? je ſerois charmée de la frequenter ; pourvû tou-*

tes fois qu'elle ne ſoit ni pincée ni ridicule. Car, continua-t'elle, *j'aime trop ma liberté, pour me gener pour qui que ce puiſſe être.*

Je repartis que je ſouhaiterois pouvoir les unir enſemble, pour avoir le plaiſir de voir d'un coup d'œil les deux perſonnes du monde les plus acomplies; mais que Madame Dumenil obſervant de près ſa fille, il ſeroit dificile qu'elle put la frequenter, avant d'être du goût de la mere, qui me paroiſſoit vouloir connoître à fonds les perſonnes dont elle permetoit la ſocieté à ſa fille.

A vous entendre, repliqua-t'elle, *je comprens que vous les connoiſſez à fond. Mais votre cœur peut-il ne pas s'interreſſer pour ce que vous connoiſſez ſi bien? Avouez franchement. Vous ſavez ce que je vous ai dit. Aimez tant qu'il vous plaira; je vous l'ai permis; mais je me ſuis reſervé la préférence.*

» Vous l'avez auſſi, lui dis-je; &

„ vous l'aurez toûjours sur toutes
„ les beautés de la terre.

Notre conversation auroit été peut-être poussée plus loin que je ne souhaitois, si une de ses voisines qui la voioit familiairement, ne l'eut interrompuë, en venant lui demander la soupe. On la releva pendant le diné par des sujets moins sérieux, qui fournirent jusqu'à ce que prétextant une visite que j'avois à rendre, je sortis pour me trouver au Luxembourg à l'heure convenuë.

Je m'y acheminai l'esprit atentif aux expediens propres à conserver mes deux conquêtes. Il m'étoit dificile de penser à autre chose. La Malonniere voiant l'heure de notre rendez-vous passée, étoit sur le point d'en sortir quand j'y arrivai. Il étoit avec deux jeunes Gentilshommes de sa Province qui lui étoient recommandés. Je sortis avec eux; & nous logeâmes les nouveaux venus dans un apartement garni que

nous louâmes. Le tems s'étant insensiblement écoulé, pendant que nous prenions ces arrangemens, nous arrivâmes chez la Dame où nous devions souper; un moment avant qu'on servit. On y joüoit encore Quadrille à deux tables.

Mais de quel étonnement ne fus-je point saisi, voiant ma chere Dumenil tête à tête avec le Marquis de B... qui lui parloit avec de très-vifs mouvemens de tendresse. Dieux, pensai-je! est-ce une illusion, & mes yeux ne me trompent-ils point? La Malonniere s'aperçut de mon embarras. Il étoit en éfet extrême. Je ne pouvois m'imaginer comment Madame Dumenil avoit permis à sa fille de se trouver en cette compagnie: & jétant sans reflexion les yeux d'un autre côté, j'aperçus Genevieve qui l'avoit reconnuë & qui consideroit ses manieres. Autre inquiétude qui me tourmenta cruellement, ne sachant comment Genevieve prendroit ce

que je lui avois dit tout fraîchement. Je l'avois prévenuë que Mademoiſelle Dumenil étoit ſans ceſſe ſous les yeux de Madame ſa mere: & elle la voioit ſans elle dans une Aſſemblée aſſez extraordinaire; puiſque la plûpart des perſonnes qui la formoient, ne s'entreconnoiſſoient point.

Mademoiſelle Dumenil continua ſes entretiens avec le Marquis juſqu'à ce qu'on eut ſervi. Il lui donna la main pour la conduire à table où il ſe plaça auprès d'elle, Genevieve ſe trouva auprès de la Malonniere, & la maitreſſe du logis de qui je n'étois point connu vint s'aſſeoir auprès de moi. Le plaiſir qu'on prit à table, ne repondit point à celui qu'on s'étoit promit. Genevieve me parut être dans une continuelle diſtraction; & Mademoiſelle Dumenil dont le viſage étoit devenu extrêmement pâle, reſta toûjours muete, les yeux baiſſés, & ſans manger. En un mot

toute la compagnie fut triste & nonchalante pendant tout le soupé, que quantité de services firent durer long-tems.

Le Marquis qui vouloit égaier la conversation pour nous mettre en train, afin de pouvoir entretenir sa nouvelle conquête, avança quelques sujets qui tomberent sur le champ. Personne n'en releva aucun : & tous les convives ne firent que s'entrerégarder.

La Dame Provinciale qui avoit produit Mademoiselle Dumenil, & qui s'étoit renduë au soupé dans le Carosse du Marquis qui les y avoit acompagnées, fit des éforts inutiles pour ranimer les esprits en ataquant la Malonniere, il ne lui repondit que par Monosillabes. En vain la maitresse du logis adressoit alternativement la parole à toute la compagnie, rien ne fut capable de l'animer ; on auroit dit que Morphée s'étoit emparé de la Sale du festin après en avoir chassé les jeux,

les ris, les graces, les amours, & Momus lui-même, quoiqu'il se fourre par tout, ni plus ni moins qu'un vent coulis.

La maitresse perdant enfin patience se plaignit sans aucun ménagement des mauvaises manieres dont on paioit sa politesse, & sa somptuosité. „ Ce n'est pas ainsi „ dit-elle qu'on mepriſe les gens „ qui reçoivent la compagnie avec „ autant de cordialité que je vous „ reçois. Il faut que vous aiez con- „ certé de me faire afront. C'est „ assez pour me venger que je vous „ aprenne que j'y suis très-sensible: „ & s'adressant à ses Domestiques, „ qu'on desserve, dit-elle, & elle „ se retira dans son apartement.

Le Marquis qui croioit sans doute être celui qui perdoit le plus dans cette conjoncture, s'adressant à la Malonniere & à deux autres Cavaliers placés auprès, *pardieu*, dit-il, *Messieurs, il faut que vous aiez donné lieu à la maitresse du logis de*

ſe plaindre, puiſqu'elle a ſi bruſquement quité la table, après vous avoir marqué ſon mécontement.

La Malonniere qui n'avoit pas l'ame du monde la plus patiente, lui repondit que c'étoit plûtôt lui que les autres, qui avoit choqué la Dame du logis, en faiſant la belle converſation en particulier avec l'aimable Demoiſelle qu'il avoit à ſon côté : & que s'il l'avoit renduë generale tout ſe ſeroit parfaitement bien paſſé.

Voilà qui eſt fort plaiſant, reprit le Marquis ; je ſerai donc coupable pour n'avoir rien repondu, quand on ne m'a point interrogé.

Monſieur le Marquis, repliqua la Malonniere, *je vous prie de mieux menager les termes ; & vous ne ferez pas mal.* On auroit ſans doute continué de part & d'autre ſur le même ton, ſi tout le monde n'eut quité la table. On ſortit tout de ſuite. La Malonniere donna la main à Genevieve que je ſaluai en paſſant ;

& le Marquis donna ſes bras à la Dame Provinciale & à Mademoiſelle Dumenil, qui paſſa devant moi ſans oſer me regarder. Elle avoit la confuſion peinte ſur le viſage. La Malonniere ſe contenta de me donner un coup d'œil pour me dire adieu.

Il me ſeroit bien dificile de caracteriſer ma ſituation, aiant vû mes deux maitreſſes au même repas, ſans pouvoir leur parler, ſans en être regardé, & qui plus eſt, avec le mal au cœur d'en trouver une avec un dangereux rival, & l'autre entre les mains du Cavalier du monde le plus aimable & le plus entreprenant. J'avouë que quoiqu'il fut mon ami, & qu'il ne ſut pas même que je connuſſe Genevieve, je me ſentis piqué au vif.

Je fis cent reflexions acablantes ſur la bizarrerie de cette double avanture; & mon eſprit & mon cœur furent mis à de cruelles épreuves. Si l'un commençoit à être

calme, l'autre étoit auſſi-tôt agité par une infinité de penſées ſiniſtres. Ils ſe renvoioient la bale, pour ainſi dire; & jamais amant ne ſe vit ſi maltraité ni ſi acablé que je le fus dans cette fatale ocaſion. Je maudis mille fois la Malonniere, & le moment auquel il m'avoit engagé dans cette partie, qui eſt une des plus extraordinaires dont on ait oüi parler.

Je ſortis donc ſeul après tous les autres, de cette maiſon que j'eus dès lors en horreur, ſans ſavoir le nom de la Dame qui l'occupoit. Quoique j'euſſe le cœur gros & l'eſprit troublé, je ne laiſſai pas de la bien remarquer en ſortant, ſans néanmoins m'imaginer que mon obſervation pourroit m'être utile. Le Caroſſe du Marquis où étoient montées les deux Dames, à qui il avoit donné le bras n'étant qu'à dix pas de moi, je me reſolus de le ſuivre, pour aprendre que deviendroit Mademoiſelle Dumenil.

Ne ſachant pas les diſpoſitions de

ſon cœur pour le Marquis ; je ne pouvois ſans injuſtice l'acuſer d'infidelité. Il n'y avoit pas vingt-quatre heures qu'elle m'avoit juré une éternelle conſtance. Je ne pouvois croire qu'elle ſe fut ſitôt parjurée. Mais helas, penſois-je, le dernier inſtant de l'innocence, ne rendit-il pas criminel ? puis-je donc compter que ma maitreſſe ne ſe ſoit pas trouvée dans ce fatal période ? Dieux m'écriai-je, qui voiez le trouble de mon cœur, calmez-le en m'aprenant la ſituation du ſien !

Malgré l'incertitude acablante où j'étois, mon amour me fournit mille raiſons pour l'excuſer : & me rapellant l'état contriſté & confus où elle étoit tombée, en me voiant au ſoupé, je m'imaginai aiſément que j'en étois le ſujet. Je priſ le parti de croire, & il étoit naturel, que la Dame étrangere l'avoit demandée à Madame ſa mere, ſans avoir communiqué ni à la mere ni à la fille, le deſſein qu'elle avoit de la

produire dans la compagnie d'où nos ſortions ; & que le Marquis étant connu de cette Dame, leur avoit fait la galanterie de ſon équipage. Cette reflexion me raſſura, autant qu'on peut l'être dans une ocaſion ſi chatoüilleuſe, quand on aime ; & je continuai de ſuivre le Caroſſe avec moins de défiance. Voiant donc qu'il prenoit le chemin de l'Hôtel garni où logeoit l'Etrangere, je pris par des ruës détournées impraticables aux voitures, qui en abregeoint beaucoup le chemin. J'y arrivai éfectivement quelque tems avant l'équipage. Une Echope de ſavatier m'aiant parû propre à me cacher, je m'en aprochai pour m'en couvrir, ſans être privé de l'avantage de voir tout ce qui ſe paſſeroit : & j'eus d'abord le plaiſir d'entendre ma maitreſſe dire à la Dame, qu'elle ne pouvoit ſe diſpenſer de ſe rendre au logis de ſa mere, & de la pardonner ſi elle ne montoit dans ſon aparte-

ment, comme elle l'en ſollicitoit ainſi que le Marquis.

La Dame ne pouvant vaincre ſa réſiſtance la pria d'atendre un moment, & qu'elle reviendroit inceſſamment. Elle ne fut pas entrée dans la Cour de l'Hôtel que le Marquis dit en Flaman à ſon Cocher de foüeter. Je le compris ainſi, parce qu'auſſi-tôt il mit les chevaux au grand trot; mais helas, je ne compris pas tout ce qu'il lui avoit dit!

Le Caroſſe partit avec une prodigieuſe rapidité. Mon adorable Dumenil fut enlevée en ma préſence, ſans qu'il me fut poſſible de lui donner du ſecours: & je faillis à en mourir ſur le champ. J'étois hors de ſens, lorſque j'entendis la Dame étrangere s'informer à ſon Laquais qui n'avoit pas quité la porte de l'Hôtel, dequoi étoit devenu le Caroſſe? Le Laquais ne pouvant lui en rendre raiſon, elle faillit à ſe déſeſperer. J'eus cepen-

dant aſſez de préſence d'eſprit pour aprocher, & pour demander à la Dame à qui apartenoit le Caroſſe qui alloit ſi vite ? Elle me dit très-naïvement qu'il apartenoit au Marquis de B. & qu'elle ne ſavoit pas pourquoi il ne l'avoit pas atenduë comme il lui avoit promis, pour aller ramener une Demoiſelle de condition qu'une Dame qui étoit ſa mere lui avoit confiée : & me reconnoiſſant à l'inſtant, *eh mon Dieu*, dit-elle, *c'eſt vous Monſieur le Chevalier ! aïdez-moi, je vous prie, de vos conſeils ? car je ne ſais où j'en ſuis. Seroit-il poſſible que le Marquis de B. qui paſſe pour un ſi honnête homme m'eut fait une pareille inſulte ? non je ne puis me le perſuader. Il veut ſans doute m'éfraier un peu ; mais je m'aſſûre qu'il ramenera Mademoiſelle Dumenil.*

„ Je le ſouhaite, dis-je, Mada-
„ me ; mais je vous avouë que j'en
„ doute. Au reſte c'eſt peut-être
„ la crainte que j'en ai, qui me

fait

„ fait parler de la ſorte ; car vous
„ ſentez bien que Madame Dume-
„ nil mourroit de chagrin de voir
„ ſa fille enlevée. Certainement elle
„ ne ſurvivroit pas à cette inſulte.
„ Mais, repris-je, connoiſſez-vous
„ aſſez bien le Marquis pour ne pas
„ le croire capable d'un crime ſi
„ noir? *Helas! Monſieur*, dit-elle, *que dois-je vous repondre? nous ſommes dans un ſiecle, où l'on ne peut compter ſur la probité de ceux qu'on apelle honnêtes gens.*

Je voulus la quiter ſans ſavoir où j'irois ; mais elle me pria avec tant d'inſtance d'atendre encore un moment que je ne pus la refuſer. Cependant le tems nous paroiſſoit très-long : & ne voiant point revenir le Marquis, ni ſon Caroſſe, elle me propoſa d'aller au logis pour voir s'il n'y avoit point ramené Mademoiſelle Dumenil. J'y fus à l'inſtant ; & je ne la trouvai point. On me dit même que Madame ſa mere s'impatientoit beaucoup de ſon retardement.

Je revins ſans m'arrêter pour rendre cette reponſe à la Dame Etrangere, qui me parut être au déſeſpoir de cette triſte avanture. *Donnez-vous encore la peine*, dit-elle, *d'aller à l'Hôtel du Marquis dans la ruë d'Anjou qui n'eſt pas loin d'ici; & informez-vous s'il eſt entré chez lui depuis les neuf heures?* J'y cours Madame, repondis-je, mais je crois que c'eſt en vain.

Il en fut comme je l'avois prévû; mais j'apris qu'un des deux Laquais qui étoient derriere le Caroſſe, & qui lui ſervoit de Valet de chambre y étoit venu, & en étoit auſſi-tôt ſorti avec un portemanteau ſur le dos, après avoir foüillé dans le Bureau de ſon Cabinet. Quand j'eus dit cette nouvelle à la Dame elle jéta ſa coëfure, s'arracha les cheveux & ſe déchira le viſage. Aiant fait aprocher ſon Laquais, je lui dis, de m'aider à la ramener dans ſon apartement, où l'aiant conduite, je pris congé, & je ren-

trai au logis livré à la rage & au déſeſpoir.

Je fis auſſi-tôt apeller dans ma chambre la Loiſon à qui je contai l'avanture, la priant de n'en rien dire à Madame, & d'atendre qu'elle l'aprit de qui il étoit naturel qu'elle dût l'aprendre. Je l'exhortai à ne point s'éloigner de Madame & de la repaître d'eſperance, à meſure qu'elle marqueroit quelque impatience de ne point revoir ſa fille.

Elle ſe retira; & je reſtai ſeul dans ma chambre, d'où je lui dis que je ne ſortirois point. Je m'y promenai livré à de triſtes reflexions auxquelles Genevieve n'eut point de part; ce qui me fit ſentir que Mademoiſelle Dumenil occupoit la premiere place dans mon cœur. Mon amour prenant l'eſſor me jéta dans un état pitoiable. Les ſoûpirs & les ſanglots faillirent à me ſufoquer. La fureur & la rage me ſaiſirent; & je fus pluſieurs fois ſur le point de m'abandonner au dé-

ſeſpoir. Infâme raviſſeur, m'écrioiſ-je dans mes tranſports, où es-tu? Que ne puis-je te joindre pour te ravir à toi-même la vie? Amour! toi qui as ſi étroitement uni nos cœurs, ſoufriras-tu qu'un inhumain, un ſcelerat, un homme digne du courroux des Dieux, joüiſſe des fruits de ſon odieux atentat! Et vous adorable Reine de mon cœur! ſerez-vous donc la proie de ce Monſtre déteſtable aux Dieux & aux hommes? Non non reprenois-je avec fureur, & ſi les Dieux vous livroient à ſa brutalité, ils ſeroient indignes du Trône. Que le Ciel croule? Que la terre ſe reduiſe en atômes? Que toute la nature ſe confonde & retombe dans le cahos, plûtôt que de laiſſer impunie une ſi criante lâcheté?

Tels étoient mes tranſports quand je vis la Loiſon entrer dans ma chambre les yeux baignez de larmes, & jétant des cris lamentables. *Courez Monſieur,*

dit-elle, *à l'apartement de Madame? Elle ſe déſepere ne voiant point revenir Mademoiſelle; j'ai eu beau lui donner des eſperances de ſon retour, rien n'a pû la tranquiliſer. Elle ſoupçonne quelque fâcheux évenement, qui ne ſe trouvera que trop vrai.*

Je ne m'étois point couché, m'attendant bien que Madame ne manqueroit pas de me faire apeller : & quoique je fuſſe très-agité de l'enlevement dont j'avois été le témoin, je me contrefis ſi bien qu'elle crut m'en aprendre la premiere nouvelle. Je la trouvai dans un fauteüil en proie à une mortelle triſteſſe : elle fut long-tems ſans me parler ; mais ſes ſanglots & ſes larmes me dirent éloquenment la ſituation de ſon cœur.

M'étant aſſis près d'elle, je tâchai de la conſoler de mon mieux & de ranimer ſon eſperance, en la flâtant du retour de Mademoiſelle, qui pouvoit bien, lui dis-je,

s'être trouvée incommodée, ou avoir été retenuë par la compagnie. Elle avoit un trop fort preſſentiment pour ſe rendre à de ſi foibles raiſons.

„ Helas, dit-elle, que je ſuis „ malheureuſe d'avoir confié ma „ fille à Madame D...., qui étant „ étrangere connoit aſſez peu le „ train de Paris, pour avoir donné „ dans quelque piége : & s'adreſ- „ ſant à la Femme de chambre de „ ſa fille qui mêloit ſes larmes aux „ ſiennes, Loiſon, dit-elle, allez „ faire mettre les chevaux au Ca- „ roſſe ? Je me flâte que le Cheva- „ lier voudra bien ſe donner la pei- „ ne de chercher ſa couſine.

Ce mot de couſine fut pour moi un coup de foudre. Mon eſprit en fut ſi troublé, & mon cœur palpitoit avec tant de violence, que je ne pus lui repondre un ſeul mot. Je me levai de mon ſiége comme un extravagant : & après avoir fait trois ou quatre tours de chambre

avec toutes les allures d'un homme ivre, je me mis à crier, *où ſont-ils les traitres? qu'ils paroiſſent? tue, tue. Recevez de ma main, ſcelerats, la peine que merite votre crime? Dieux! lancez vos carreaux vengeurs? jamais vous n'aurez de plus juſte ocaſion de vous en ſervir.*

Ma phreneſie auroit ſans doute duré plus long-tems, ſi Madame ne ſe fut levée pour me ſaiſir. Elle me prit par le bras me ſécouant de toutes ſes forces. *Remettez-vous*, dit-elle, *de votre égarement, & ne nous amuſons point à de vains tranſports, qui loin de m'aporter quelque conſolation ne font que m'affliger, & me faire craindre le noir outrage qu'on a fait à ma chere fille? Allez mon cher*, ajoûta-t'elle en m'embraſſant, *courez après un bien qu'on veut vous ravir? Il vous étoit deſtiné. Ne negligez rien pour le recouvrer?*

Ce diſcours fut moins capable de ramener ma raiſon, que de l'éga-

rer. Je continuai mes extravagances : & après avoir jété mon chapeau, & ma perruque, je courus à la fenêtre que j'ouvris avec violence ; en criant *au voleur*, *au secours*. Heureusement que la fenêtre donnant sur le jardin, personne ne pouvoit m'entendre. Loison étant remontée, aida Madame à me faire revenir. On me donna de l'eau fraîche à boire qui me rapella dans mon bon sens ; & la prodigieuse quantité de larmes que je versai, ne contribua pas peu à me remettre. Je sentois ma raison renaître à mesure qu'elles couloient ; ainsi qu'on voit le soleil sortir lumineux du sein d'une nuée obscure, après qu'elle a inondé les campagnes.

Allons mon cher fils, me dit Madame, *tranquilisez-vous*, *afin que nous puissions prendre des mesures convenables pour avoir des nouvelles de ma fille ? Armez-vous de force & de courage pour découvrir où elle peut être ? Le Carosse*

va être prêt dans un moment, j'y monterai avec vous, & nous irons parler à la Dame à qui je l'ai confiée.

Etant partis au même instant nous allâmes à l'Hôtel garni, où elle logeoit. Nous la trouvâmes fondant en larmes. Dès qu'elle vit Madame Dumenil, elle vint se jéter à ses piés avec les plus touchantes expressions dont une personne excessivement affligée puisse être capable. Elle nomma le Ravisseur, ne se souvenant pas sans doute que j'en savois le nom, & que j'étois déja allé le soir à son Hôtel. Elle étoit si troublée qu'elle ne me reconnut point.

Madame Dumenil qui avoit rapellé toute sa raison, conclut à l'instant qu'il falloit aller chez Monsieur le Duc de Villeroi dont elle avoit la protection, afin qu'il obtint des ordres du Roi pour arrêter le Marquis par tout où l'on le trouveroit. Elle pria la Dame étrangere

de l'acompagner, perſonne ne pouvant mieux qu'elle rendre témoignage des vilaines démarches du Marquis.

Nous arrivâmes comme le Duc alloit ſe coucher. Il écouta les juſtes plaintes de Madame Dumenil: & s'étant habillé il partit pour Verſailles où il obtint ce que nous ſouhaitions. Nous retournâmes au logis où nous amenâmes l'Etrangere qui ne voulut pas abandonner ſon amie. Nous y trouvâmes Madame de Mons avec ſon fils & Keravel qui avoit ſoupé chez elle. Loiſon y étoit allée après notre départ, & lui avoit apris la nouvelle de l'enlevement de Mademoiſelle Dumenil.

Le logis retentiſſoit des cris des Dames & des Domeſtiques, la triſteſſe ſe faiſoit voir ſur tous les viſages: & malgré les eſperances que de Mons, Keravel & moi tachions de donner, l'afliction ne faiſoit qu'augmenter. L'Aurore qui com-

mençoit à paroître l'aiant un peu moderée, les Dames s'aſſoupirent: & de Mons & moi allâmes faire un tour de jardin, après avoir conduit Keravel à la porte.

Nous nous promenions encore en cherchant des expediens convenables à la conjoncture, quand Keravel vint à nous à grands pas. Il nous cria avant nous joindre que le haſard lui avoit apris des nouvelles de Mademoiſelle Dumenil. *J'ai*, dit-il, *rencontré ſortant de chez vous un Officier aux Gardes de mes amis, qui me voiant ſi matineux, & très-negligé, en a pris ocaſion de me railler ſur mes bonnes avantures. L'aiant aſſuré qu'il ſe trompoit bien fort; qu'avez-vous donc a-t'il repliqué? vous ne me paroiſſez pas dans votre aſſiéte.* J'ai reparti que je venois d'une maiſon où l'afliction étoit extraordinaire: & je lui ai raconté l'afaire du Marquis de B... En aiant aſſez apris du commencement de mon récit, il

m'a interrompu pour me dire que revenant de Soiſſons en poſte ſur ſes feſſes, il avoit rencontré un Caroſſe dans un chemin étroit tout près de Nanteüil avec deux Laquais ſur le derriere : qui à la voix du Poſtillon s'étoit arrêté pour le laiſſer paſſer : & qu'il avoit entendu la voix d'une perſonne afligée, & un peu après celle du Cocher qui repondoit en Flaman à ſon Maître, qu'il ne pouvoit aller plus vite. Il étoit environ une heure après minuit. Il n'y a pas lieu de douter que ce ne ſoit le Caroſſe du Raviſſeur, & que la perſonne qui ſe lamentoit, ne ſoit la Demoiſelle dont vous parlez. Je l'ai quité auſſi-tôt pour vous avertir. Vous n'avez qu'à prendre vos meſures.

Je le priai de m'atendre avec de Mons : & étant monté dans l'apartement de Madame Dumenil, je lui racontai ce que je venois d'aprendre : & je lui dis en même-tems que j'allois prendre la Poſte

avec de Mons & Keravel pour courir après le Marquis, l'aſſurant bien que je ramenerois Mademoiſelle ſa fille. Elle aprouva mon deſſein, & s'en vint avec moi dans le jardin où étoient mes amis, pour leur marquer la confiance qu'elle avoit en leur generoſité.

Nous partîmes ſur le champ; & à force d'argent nous eûmes les meilleurs chevaux de la Poſte. Nous n'eûmes pas fait dix lieües, que nous rencontrâmes un Caroſſe où étoit une vieille Dame avec ſon fils, Cavalier bien fait & âgé d'environ vingt ans. Je m'avançai pour prendre langue & j'apris ce que je ſouhaitois. Ce Gentilhomme qui faiſoit ſes exercices dans les Mouſquetaires noirs reconnut Keravel, & l'aiant apellé, il lui dit qu'aparemment nous étions de ſes amis de Mons & Moi; & deſcendant du Caroſſe après avoir prié Madame ſa mere de l'atendre à la premiere Poſte, il voulut à toute

force nous acompagner, pour avoir part, dit-il, à la gloire de délivrer une aimable Demoiſelle des mains d'un coquin indigne de vivre.

Il y avoit encore cent pas juſqu'à la Poſte, où nous prîmes des chevaux frais qu'on nous donna très-bons, avec ordre au Poſtillon d'aller autant que les chevaux ſeroient en état de nous porter. Vignacourt, c'étoit le nom du Gentilhomme qui avoit groſſi notre troupe, nous fit conduire juſqu'au Carefour, où le Caroſſe du Marquis de B... s'étoit détourné. Il avoit laiſſé le chemin de Soiſſons pour prendre celui d'une terre qu'il avoit entre Soiſſons & Laon : & ſi nous n'euſſions point rencontré Vignacourt, nous ne ſerions jamais venu à bout de notre deſſein.

Dès que nous eûmes enfilé notre chemin nous aperçûmes de loin un homme à cheval, qui venoit vers nous à toute bride. A meſure qu'il

aprochoit, je jugeois que c'étoit un Laquais qui pourroit bien apartenir au Marquis que nous cherchions. L'impatience me prit : & ſans avoir prévenu mes camarades de mon idée, je courus au devant de lui à toute bride. Il voulut retourner ſur ſes pas ; mais lui aiant en vain crié d'arrêter, je lui lâchai un coup de piſtolet, dont il fut bleſſé à l'épaule, & renverſé de ſon cheval. Nos Meſſieurs étant acourus banderent ſa bleſſure & l'aiderent à ſe relever pour le conduire au pié d'un arbre hors du chemin.

Tandis que cela ſe paſſoit, je rechargeois mon piſtolet, pour ne pas être pris à l'impourvû. Je mis auſſi-tôt pié à terre, & je dis à nos Meſſieurs que c'étoit un Laquais du Marquis, que j'avois reconnu d'aſſez loin : & qu'il falloit le foüiller. Je lui trouvai la lettre adreſſée au Comte de la Mothe. En voici la teneur que je copie

actuellement mot à mot ſur l'original que j'ai toûjours gardé.

Je n'ai que le tems de vous aprendre mon cher Comte, qu'un amour imprévû m'a ſi violemment agité pour l'objet du monde le plus aimable, que lui trouvant une invincible réſiſtance, j'ai pris des meſures pour avoir par force ce que je ne puis obtenir de bonne grace. Le tems & la nature de cette afaire me preſſent de ſortir du Roiaume avec celle qui a bouleverſé mon eſprit & mon cœur. Je ne lui ferai aucune violence, juſqu'à ce que je ſois en lieu de ſûreté : peut-être que cette extremité n'aura pas lieu. J'eſpere que quand cette beauté n'aura que moi d'adorateur dans une terre étrangere, elle pourra agréer le culte que je lui ofre. Ne retardez point mon Laquais & chargez-le du diamant que j'ai entre les mains de Monſieur Andrieu Marchand Bijouttier ruë ſaint Honoré à l'enſeigne du grand Mogol, & de mille piſtoles

piſtoles que vous trouverez dans le tiroir du fond de mon Bureau, dont je vous envoie la clef. Adieu vous aurez de mes nouvelles dès que je ſerai arrivé à Mons. Soiez auſſi expeditif que mon amour eſt impatient.

Le Marquis de B...

„ Ah indigne coquin, m'écriai-
„ je! Tu prétens donc immoler à ta
„ brutalité l'objet du monde le plus
„ rempli de perfections. Nous ver-
„ rons bientôt comment tu ſoutien-
„ dras ta temeraire entrepriſe. Al-
„ lons Meſſieurs, dis-je enſuite à
„ mes camarades, préparons-nous
„ à punir un ſi noir atentat : & en
„ cas de réſiſtance je vous prie
„ de me laiſſer meriter ce que
„ je ſouhaite.

La joie que nous eûmes d'aprendre où étoit la Demoiſelle chaſſa la triſteſſe qui nous avoit acompagnés juſqu'au moment que nous en fûmes informés. Nous pourſuivîmes notre chemin en pre-

nant des mesures pour ne pas manquer notre coup. Vignacourt qui savoit à peu près la distribution du Château, se chargea de nous conduire à l'apartement qu'y ocupoit le Marquis, où nous esperions trouver la proie qu'il avoit la cruauté de retenir, & que nous cherchions par un principe d'humanité.

Nous arrivâmes enfin vers le six heures du soir. Le premier objet qui s'ofrit à nos yeux fut le Marquis lui-même, sur qui nous tombâmes sans qu'il nous eut aperçus. Il fut aussi-tôt environné par la troupe, le pistolet haut. Il voulut s'échaper & gagner le Château : mais Keravel gagna le pont levis pour l'arrêter au passage en cas qu'il nous échapât. Il fut heureux d'être sans défense ; car certainement il lui en auroit coûté la vie. Je balançai cent fois à lui casser la tête, tant la colere & la rage m'agiterent au premier coup d'œil : & l'aiant aproché jusqu'à lui porter le

nez de mon cheval ſur le viſage, *Ah inſigne brutal*, lui dis-je ! *tu devrois perir mille fois ſi je te traitois comme tu merites. Ne branle pas, & prépare-toi à t'anéantir de confuſion & d'horreur aux piés de l'adorable objet que tu as lâchement ofenſé ? Il étoit ſi ſaiſi qu'il ne put dire un mot.*

J'aurois continué à le couvrir d'oprobre, ſi de Mons qui avoit reconnu Mademoiſelle Dumenil au travers des vitres par où elle regardoit cette avanture, ne m'eut dit qu'il la voioit dans l'apartement du Rez de chauſſée dans le corps de logis du milieu, que je n'avois qu'à aller joindre Keravel pour l'aller prendre, & que Vignacourt & lui garderoient l'infâme Marquis. Aiant mis pied à terre & donné la bride de mon cheval au Poſtillon, j'entrai dans le Château avec Keravel qui avoit ataché ſon cheval à la grille. Nous trouvâmes ma Reine aſſiſe qui tomba preſque

en défaillance dès qu'elle m'eut aperçû. La joie ſubite que lui avoit cauſé notre préſence, produiſit chez elle l'éfet que cauſe ordinairement une extrême ſurpriſe. Elle ſe leva pourtant, & vint ſe jéter à nos genoux, les ſoûpirs & les ſanglots lui coupant les paroles qu'elle vouloit prononcer.

Nous lui donnâmes le tems de reprendre ſes ſens : & cependant je lui dis que la deſagréable avanture qui lui étoit arrivée, me procurant l'ocaſion de lui prouver que j'étois dans les ſinceres diſpoſitions de lui ſacrifier ma vie, j'avois lieu de benir le Deſtin. *Me voici Mademoiſelle*, ajoûtai-je, *pour immoler à votre gloire le temeraire brutal qui a tenté de la ternir. Si vous acceptez le ſacrifice que je vous ofre, vous verrez couler ſon ſang à vos piés, comme pour vous faire une reparation autentique de l'inſulte qu'il vous a faite. Que le plaiſir de vous voir vengée prenne*

dans votre cœur la place du chagrin que vous a cauſé ſon atentat ! Et regardez avec un œil de complaiſance, la victime & le bras qui va vous l'immoler.

„ Je n'ai jamais douté, dit-elle, „ Monſieur de votre atention pour „ ce qui me touche ; & les dé- „ marches que vous faites, & „ dans leſquelles vous avez ſans „ doute engagé vos amis, ne „ font que me confirmer, ſans „ néanmoins augmenter ma per- „ ſuaſion. Rien n'eſt capable de „ lui donner aucune ateinte. Je „ ne compte point que ma gloire „ ſoit intéreſſée dans la violence „ qui m'a été faite. Je vous diſ- „ penſe donc de reparer ce qui „ n'a pas été ébreché. Laiſſez la „ vie à l'exécrable ſujet qui n'eſt „ pas digne de votre courroux. „ Je vous la demande, non com- „ me une grace pour lui, mais „ pour le punir plus cruellement, „ en lui donnant le tems de ſe

„ repaître du fruit amer de ſon
„ crime.

Vous êtes trop genereuſe ma charmante voiſine lui dit, de Mons : & *puiſque vous lui conſervez les jours, venez du moins recevoir l'hommage qu'il va rendre à votre vertu : & il lui préſenta la main qu'elle prit.*

Je marchai deux pas devant eux juſqu'au lieu où étoit gardé le Marquis, dont le viſage changea cent fois, aux aproches de l'objet adorable qu'il avoit ſi vivement choqué. Vignacourt qui n'avoit jamais vû la Demoiſelle ne put retenir ſes larmes : & ſe tournant vers le Raviſſeur, après avoir ſaiſi un des piſtolets de Keravel ; *ah ſcelerat*, dit-il, lui portant le piſtolet au cœur ! *C'eſt moi qui aurai la gloire de laver dans ton ſang le plus noir de tous les crimes.* Et peut-être l'auroit-il tué, tant il étoit outré, ſi Keravel ne lui eut detourné le bras, en di-

ſant, *ce coquin ne merite pas de mourir de ta main. Il doit expirer ſous le bâton d'un portefaix.*

Je m'aprochai, & lui ôtant le chapeau & la perruque, après l'avoir fait mettre à genoux. *Voilà*, lui dis-je, *la Divinité que tu as ofenſée : fais ce que tu dois pour en obtenir le pardon.* Soit donc qu'il ſentit toute l'horreur de ſon atentat, ou qu'il craignit pour ſa vie, il ſe ſervit des expreſſions les plus humiliantes en lui demandant pardon. Elle lui tourna le dos, lui diſant avec un mepris acablant: *lâche coquin, je me croirois plus deshonnorée en t'écoutant, que tu ne t'es rendu toi-même infâme par ton atentat. Allons Meſſieurs*, ajoûta-t'elle, *laiſſons ce ſcélerat livré à ſes cuiſans remords.*

Non non, repris-je, Mademoiſelle il faut qu'il vous ſuive comme eſclave de votre vertu, juſqu'aux bornes de ſa terre. Cependant on mit la Demoiſelle en crou-

pe, ſur le cheval du Poſtillon qui étoit le ſeul acoûtumé à cette allure ; nous la fîmes marcher devant ; & nous mîmes le Marquis entre nous quatre. Nous arrivâmes en moins d'un quart d'heure à l'extrêmité de ſa terre marquée par un poteau à ſes Armes. Nous l'acablâmes de reproches tuans, après lui avoir lû la lettre qu'il écrivoit au Comte de la Mothe, auquel il confirmoit ſa lâcheté : & nous le congediâmes avec mépris.

La nuit aprochoit quand nous arrivâmes à la Poſte, où nous mangeâmes un morceau pour boire un coup, nous jugeâmes à propos de ne préſenter à la Demoiſelle qu'une rotie au vin & au ſucre. Son eſtomac qui étoit encore opreſſé, n'étant pas capable de recevoir d'autres alimens. Nous n'y reſtâmes qu'autant de tems qu'il en fallut pour ateller une chaiſe de Poſte pour Mademoiſelle Dumenil. Keravel l'acompagnoit près de la

portiere, & nous la ſuivions de plus de cent pas loin.

Il étoit quatre heures après minuit quand nous arrivâmes à Nanteuil : nous lui propoſâmes de s'y repoſer ; mais elle nous pria de ne la point faire ſortir de la Chaiſe, qu'elle ne fut à la porte du logis de Madame ſa mere. Nous ne pûmes la refuſer ; mais le Chevalier de Mons voulut bien prendre le devant pour calmer les inquiétudes de la mere que nous avions laiſſée dans un triſte état.

Notre route ſe fit très-heureuſement, & avec autant d'agrément que la conjoncture pouvoit le permetre. Nous environnâmes la Chaiſe depuis Nanteuil juſqu'à Paris, pour tâcher de diſtraire la Demoiſelle de ſon chagrin, en lui faiſant des contes amuſans. Keravel qui étoit fécond en ce genre de converſation, lui en fit un fort plaiſant ſur un de ſes amis, qui aiant crû faire enlever une Demoi-

ſelle de ſon conſentement, s'étoit trouvé en poſſeſſion d'une fille de paille, qui lui fut portée dans ſon Château. Elle ne put s'empêcher d'en rire; *mais malheureuſement*, dit-elle, *ce n'eſt pas ma figure en paille qu'on a enlevé, c'eſt ma propre perſonne & malgré moi.* Je croi qu'il fut bien étonné, reprit Vignacourt; pour moi, je ſerois devenu foin, ſi on m'avoit livré une maitreſſe de paille.

Quoique la nuit ne fut pas des plus belles, nous ne laiſſâmes pas de voiager avec plaiſir. Celui que nous avions de ramener la proie du Raviſſeur, après l'avoir plus cruellement puni que par la perte de la vie, nous tenoit lieu de tous ceux qu'on peut prendre en tout genre. Eh quoi de plus flateur en éfet que de prêter des mains oficieuſes & ſecourables à une aimable Demoiſelle, dont la gloire eſt au point de faire naufrage, & de rendre une fille tendrement aimée,

à une mere déſolée qui déſeſpere de la voir hors des mains d'un infâme Raviſſeur ! Le Ciel pouvoit-il m'acorder de plus précieuſe faveur, que d'être moi-même l'auteur de la liberté de mon adorable maitreſſe, qu'un rival éfréné ſe propoſoit de deshonnorer par ſa paſſion brutale ! C'eſt peu pour des ames de bouë & des cœurs lâches & inſenſibles ; mais c'eſt une conſolation inexprimable pour un homme d'honneur qui aime veritablement l'objet qui l'ocupe.

Nous n'étions qu'à une lieue de Paris quand le jour parut. Il nous fit voir la beauté triomphante que nous conduiſions, qui avoit repris tous ſes atraits que la crainte & la triſteſſe avoient preſque éfacés. Nous la conſiderions dans ſa chaiſe entre les bras du ſommeil, qui la combloit de ſes faveurs ; jamais objet ne nous parut ſi beau. Elle s'éveilla à la Vilete qu'on peut nommer Faubourg de Paris : &

nous aiant aperçus au tour d'elle,
„ Quelle diférence, nous dit-elle?
„ Je dors d'un tranquille charmant
„ entre vos bras, & je n'ai que
„ cruellement veillé, tandis que
„ j'ai reſté entre les mains du ſcé-
„ lerat qui me juroit un amour
„ éternel. Dieux que vous êtes
„ juſtes! & vous Meſſieurs dont
„ je reſſens les bontés comme je
„ dois, que ne devez-vous pas
„ atendre de ma reconnoiſſance?
„ j'eſpere que la proportionnant à
„ votre Heroïſme, vous aurez
„ lieu d'être contens de l'aveu que
„ je vous fais de vous être réde-
„ vable de ma vie & de ma gloi-
„ re. Je deſtine à votre courage
„ un monument public de mon
„ cœur : ce ſont les Dieux eux-
„ mêmes, qui m'en ont inſpiré
„ le deſſein, je me hâte de l'exe-
„ cuter.

Touchés de ces beaux ſenti-mens nous lui repondîmes tout ce qu'on pouvoit de plus poli : &

nos cœurs étoient également ſaiſis de joie & de tendreſſe. Etant entrés dans Paris, elle fit arrêter la Chaiſe devant la boutique du premier orfevre qui ſe trouva dans notre chemin. Nous le fîmes aprocher de la Chaiſe. Elle le pria de travailler inceſſamment à quatre medailles, dont elle lui donna le deſſein. C'étoit d'un côté quatre Perſées delivrant Andromede du Monſtre marin avec cette inſcription, *par amour pour la vertu.* Et ſur les revers c'étoit Andromede préſentant ſon cœur aux quatre Perſées, avec cette ſeconde inſcription, *par gratitude pour la valeur.*

Nous fûmes enchantés de ſes manieres & de la bonté de ſon cœur : & mes camarades ſe diſoient tout bas, *O l'aimable perſonne ! C'eſt la Reine des filles: Elle eſt digne des vœux de tous les mortels.* De Mons étoit ſur la porte du logis quand nous y arrivâmes.

Il aida la Demoiſelle à deſcendre de ſa Chaiſe, & la conduiſit dans l'apartement de la mere qui fondoit en larmes de joie, tandis que nous mettions pied à terre & que nous congédions le Poſtillon : nous montâmes preſque en même-tems. Mais grands Dieux ! fut-il jamais de ſpectacle ſi touchant ? La fille ſans parole & ſans mouvement, tombe évanoüie aux piés de ſa mere ; & la mere eſt renverſée par l'exceſſive joie qu'elle a de révoir ſa fille.

Madame de Mons & l'Etrangere, ne mênagerent point les larmes ; la Femme de chambre ravie de revoir ſa bonne maitreſſe faiſoit mille extravagances, les autres Domeſtiques pouſſoient des ſoûpirs & des ſanglots : & je ſautai au cou de mes camarades pour les remercier de leur genereux ſecours. Ils ne purent me repondre, tant ils étoient ſaiſis à la vûë de cette tendre ſcéne.

Cependant les eſprits ſe remirent. Madame Dumenil nous remercia en des termes ſi énergiques, que nous ne pouvions douter de ſa reconnoiſſance : & Mademoiſelle prenant la parole après Madame ſa mere, ſe contenta de nous dire que de peur d'afoiblir ſa parfaite reconnoiſſance, elle ne vouloit ſimplement que nous ſaluer, ne trouvant point d'expreſſions aſſez fortes pour nous faire ſentir les mouvemens de ſon cœur : & ſe tournant vers ſa mere „ Vous voulez „ bien Madame que j'aie le plaiſir „ de partager le triomphe de ma „ gloire avec ces Meſſieurs à qui „ j'en ſuis redevable & que j'aie „ celui de les voir à vôtre Table „ prendre part ainſi que ces Da- „ mes à la joie de toute votre mai- „ ſon. " *Vous me prévenez dans l'execution, ma chere fille*, repartit la mere, *mais le deſſein étoit déja formé à l'arrivée de Monſieur de Mons.*

On paſſa le tems très-agreablement pendant le diné. Rien de triſte & d'afligeant n'y fut avancé. Il ſembloit que ce fut le retour d'une nôce, & l'on ne s'y entretint que de ſujets propres à égaier. Mademoiſelle Dumenil donnant l'eſſor à ſon eſprit aiſé & à ſes manieres gracieuſes enleva les aplaudiſſemens de toute l'aſſemblée. Jamais elle ne parut plus charmante.

Quelques momens après le diné, le jeu fut propoſé. Mes camarades ne purent ſe refuſer aux Dames; il n'y eut que mon incomparable Dumenil qui s'étant dérobée avec le conſentement de Madame, ſe retira dans ſon apartement avec la Loiſon.

J'en étois aux expédiens pour chercher un prétexte pour la ſuivre; je ne fus pas long-tems ſans le trouver. Dès que je vis mes camarades engagés au jeu, je m'aviſai de leur ofrir du linge. Ils me répondirent que les Dames les aiant ſouferts juſque

que-là dans leur compagnie, ils pouvoient bien y reſter dans le même équipage. Vous avez raiſon, leur dis-je, Meſſieurs, pour moi je vais m'habiller puiſque je n'ai rien de mieux à faire, & je quitai la compagnie. Je fus d'abord embarraſſé ſur le parti que je devois prendre; je penſois que ſi je montois à mon apartement, ma charmante maitreſſe auroit bien pû deſcendre du ſien pour rejoindre les Dames, tandis que je m'amuſerois à changer de linge. Je me déterminai donc à monter chez elle.

J'avois juſtement conjecturé. Elle ſortoit comme je parus: & la Loiſon qui l'acompagnoit les yeux baignés de larmes cauſées par la joie qu'elle avoit de revoir ſa maitreſſe, ne m'empêcha pas de me jéter à ſes genoux. Elle me releva de la maniere du monde la plus tendre. *Vous faites*, me dit-elle, *le perſonnage que je devrois faire. C'eſt moi, cher Chevalier*, continua-

t'elle, *qui dois vous faire hommage de tout ce que je puis ſacrifier à votre amour, ſoutenu de la rare valeur dont vous m'avez donné des preuves. Ma reconnoiſſance eſt remplie par la poſſeſſion que je vous confirme de mon cœur. Ménagez-le comme votre propre bien. Il ne doit ni ne peut ſe mouvoir que pour vous. C'eſt un vaiſſeau dont vous tenez le gouvernail. Sauvez-le des écueils où ma gloire pourroit faire naufrage ; malgré l'étenduë du pouvoir que je vous donne, conſentez, je vous prie, à vous renfermer dans de ſi juſtes bornes.*

Je lui repondis, que le violent amour que j'avois pour elle m'avoit tenu lieu de valeur & d'ardeur pour la gloire ; que l'interêt même avoit eu la meilleure part à mon entrepriſe : & que je m'étois reſolu de verſer juſqu'à la derniere goûte de mon ſang, pour retirer des mains d'un coquin l'unique objet d'où dependoit le bonheur de ma

vie. Vous ne me devez donc rien, ajoûtai-je, ma ſouveraine, & l'infortuné qui s'immole à chaque inſtant à vos apas, voudroit trouver l'ocaſion de vous paier tout ce qu'il vous doit ; trop heureux de perir pour vous prouver qu'il vous aime plus que ſa vie.

La Loiſon qui entendoit quelqu'un monter les degrés nous dit de finir nos complimens. En verité, dit-elle, vous êtes des amans ſinguliers. Vous recommencez toûjours le même verbiage. Mademoiſelle & Monſieur, ajoûta-t'elle, laiſſez là le ceremonial. Confirmez-vous reciproquement l'amour dont vous brulez l'un pour l'autre, & ne ſoiez point ingenieux à y mêler de l'amertume. La nature eſt une charmante guide. Les heureux amans ne s'en écartent jamais. Faites-la donc triompher de tous les artifices qu'un pernicieux uſage a établi. N'eſt-ce pas faire une jolie manœuvre, que de ne pas vouloir ce

qu'on desire, de fuir ce qu'on recherche avec passion, & de faire d'acablantes reflexions pour se soûmettre aux loix du puissant Dieu qui veut être obéi sans replique. Ne grossissez pas, si vous me croiez, le petit nombre des prudes amans. Ce ne sont que des heros romanesques. La realité du plaisir & du contentement dedommagent agréablement du rang qu'on tient dans le temple de memoire, que les fous ont élevé à l'honneur de la chimére.

Elle étoit en train de continuer si un jeune homme ne nous eut interrompus. Mademoiselle Dumenil & sa Femme de chambre qui n'ignoroient pas le motif qui le conduisoit, le firent entrer dans la chambre & me laisserent seul dans le coridor. La Loison qui suivoit sa maitresse se tournant à demi de mon côté me fit signe de la main de me retirer; & je compris par ses manieres, que j'étois le sujet de cette secrete entrevûë.

Je montai tout de ſuite à mon apartement, livré à des reflexions qui ne me donnoient aucun éclairciſſement ſur cette avanture : & après m'être habillé je deſcendis dans la ſale, où étoit la compagnie. A peine j'y fus entré que mon Laquais vint me dire tout haut qu'un de mes amis me demandoit. C'étoit la Loiſon qui ſous prétexte de m'entretenir faiſoit tirer mon portrait par le jeune homme, excélent peintre en ce genre, qu'elle avoit apoſté ſur un palier des degrés au deſſus de moi. M'aiant entretenu de pluſieurs choſes agréables juſqu'à ce que le peintre eut croqué mes traits, elle me dit plaiſamment de m'en aller, qu'elle n'avoit plus beſoin d'un viſage fait comme le mien : & me quitant bruſquement, elle courut de toutes ſes forces à l'apartement de ſa maitreſſe.

Ne ſachant que penſer de ſes manieres, je me trouvai dans une inquiétude qui ſe fit remarquer lorſ-

que je rentrai dans la ſale où l'on joüoit. Madame Dumenil qui s'en aperçut la premiere me dit qu'apparemment j'étois fatigué, & que la compagnie qu'on avoit déja retenuë à ſouper, ne trouveroit pas mauvais que j'allaſſe me repoſer deux ou trois heures. Je profitai de la liberté qui me fut donnée: & au lieu de monter à ma chambre, je pris le chemin du jardin pour gagner le charmant cabinet qui y étoit conſtruit & très-propre à entretenir ma réverie.

Je ne fus jamais plus ſurpris que de voir mon adorable maitreſſe, qui acompagnée de la Loiſon, traverſoit la ruë pour monter dans un Fiacre qui l'atendoit. Mes reflexions s'entaſſant confuſément les unes ſur les autres, me jéterent encore dans de plus grandes inquiétudes. J'en fus ſi acablé que ne trouvant point de fil pour ſortir de ce Dédale, je m'endormis d'un profond ſommeil. Cependant le jeu

étant fini & Mademoiſelle Dumenil étant rentrée, on me chercha dans mon apartement pour faire une repriſe d'hombre. Le Laquais ne m'aiant point trouvé fut repondre que j'étois ſorti ; mais Madame Dumenil qui étoit venuë prendre l'air dans le jardin, m'entendant ronfler en paſſant devant le cabinet y entra. Elle eut la patience d'y reſter plus de demi heure ſans vouloir m'éveiller. Elle étoit au point de ſe retirer, lorſque m'éveillant en ſurſaut je m'écriai, *ah traitre, ſcelerat ! eſt-ce ainſi que l'on s'y prend pour gagner le cœur de la plus aimable de toutes les filles ?*

Eh bien mon cher fils, me dit-elle, *vos eſprits ne ſont-ils point encore calmés ? Vous penſez ſans doute au perfide qui vous a mis en mouvement : il merite un éternel oubli. Ce doit être l'objet de votre mépris. Allons-nous en*, continua-t'elle, *la compagnie vous atend, & vous y êtes neceſſaire pour fai-*

re une troiſiéme partie d'hombre.

„ Helas Madame, repliquai-je, „ je ne penſe qu'en réve à cet in- „ digne coquin ; je vous prie de „ vous remettre vous-même de „ vos alarmes que j'ai lieu de crain- „ dre pouvoir alterer votre ſanté „ qui m'eſt ſi chere. Le precieux „ tréſor que vous aviez perdu eſt „ retrouvé. Poſſedez-le en joie : „ mais heureux le mortel que vous „ en ferez le dépoſitaire !

Que le Ciel, reprit-elle me regardant avec tendreſſe, *conſerve celui à qui je la deſtine ! & puiſque vous vous intereſſez ſi fort à ſa gloire, je veux bien prendre quelque jour votre conſeil ſur ſon établiſſement auquel je penſe plus ſérieuſement que jamais.*

Elle ne m'en dit pas davantage, mais ç'en fut aſſez pour alarmer mon amour. Mon cœur en fut ſi ému, qu'elle pouvoit en entendre le violent mouvement. Ce qu'elle venoit de me dire me paroiſſoit dé-

truire les eſperances qu'elle m'avoit donnée. Cependant je me raſſurai: & préſentant la main à Madame, je l'introduiſis dans la ſale où nous étions deſirés. J'y fis la partie de Mademoiſelle Dumenil, & ſa préſence me remit dans ma ſituation ordinaire. Elle étoit de la meilleure humeur où je l'euſſe vû de ma vie.

Comme nous finiſſions la repriſe, un Oficier de la Maréchauſſée entra dans la ſale, & s'adreſſant à Madame Dumenil, il lui dit que Monſieur le Duc de Villeroi lui avoit ordonné de venir lui rendre compte de la recherche qu'il avoit faite avec ſa Brigade, de Mademoiſelle ſa fille. Je l'ai cherchée, dit-il, avec la derniere exactitude. Je me ſuis informé de tous ceux qui étoient ſortis de Paris à plus de deux lieuës à la ronde, & je n'ai trouvé perſonne qui ait pû me donner quelque indice de la route que le raviſſeur avoit priſe.

Mademoiſelle Dumenil ne don-

nant point le tems à Madame de repondre, ſe leva de ſon ſiege pour le remercier de ſes peines. „ Me „ voici en bonne ſanté, ajoûta-„ t'elle. Aſſurez Monſieur le Duc „ de mes reſpects, & dites-lui, s'il „ vous plait, que demain j'aurai „ l'honneur de le remercier dans „ ſon Hôtel, & que j'oſe me pro-„ mettre d'y être acompagnée des „ quatre Gentilshommes qui m'ont „ ravie à la brutalité du Marquis „ de B... leſquels j'aurai l'hon-„ neur de lui préſenter.

L'Oficier lui repartit très-poliment qu'il ſe trouvoit malheureux de n'avoir pû partager avec ces Meſſieurs la gloire d'avoir été utile à une ſi charmante Demoiſelle : & il ſe retira. Madame l'acompagna, le priant d'accepter vingt loüis d'or pour diſtribuer à l'Eſcoüade qu'il avoit commandée.

Vignacourt qui avoit apris au retour de notre expédition, que Madame ſa mere n'aiant pas jugé à

propos de s'arrêter à la premiere Poſte avoit continué ſa route juſqu'à Paris, voulut ſe retirer furtivement ; mais Mademoiſelle Dumenil s'en étant aperçûë l'arrêta à la porte de la chambre. „ Quoi „ donc Monſieur, lui dit-elle, „ fauſſerez-vous votre parole ? Je „ compte qu'après m'avoir donné „ des ſoins que vous ne me deviez „ en aucune façon, vous ne me „ priverez pas du plaiſir que vous „ m'avez fait eſperer de vous poſ„ ſeder ce ſoir avec la bonne com„ pagnie qui ne s'y atend pas „ moins que moi.

Il eut beau s'excuſer ſur ce qu'il devoit à Madame ſa mere qu'il avoit quitée en chemin, pour avoir part à notre gloire : & qu'il falloit qu'il l'allat joindre dans l'Hôtel où elle logeoit, pour la retirer des inquiétudes où elle pouvoit être. Elle fit ſi bien qu'elle l'engagea de reſter, après avoir envoié un exprès pour aprendre à Mada-

me ſa mere, qu'il étoit chez Madame Dumenil.

Un moment avant qu'on ſervit le ſoupé l'Orfevre aporta les médailles que mon adorable maitreſſe lui avoit commandées C'étoit pour en preſſer le travail & pour acheter en même tems du ruban, qu'elle étoit ſortie en fiacre l'après midi. Madame Dumenil qui n'étoit point prévenuë fut agréablement ſurpriſe de voir la galanterie & la politeſſe de Mademoiſelle ſa fille, qui dès que l'ouvrier fut ſorti, fit en préſence de la compagnie qui venoit d'être groſſie de deux Dames & de trois Gentilshommes amis de la maiſon, la cérémonie d'atacher les medailles à nos boutonnieres. Elle l'acompagna même d'un baiſer des plus gracieux.

Cette maniere engageante fut le ſujet de la converſation pendant la ſoirée. On fit des vers & des chanſons toutes des plus jolies en faveur de l'aimable eſclave, & contre le

perfide tiran. Tout s'y paſſa avec une charmante gaieté : & mes camarades ſe retirerent pleins d'eſtime & de reſpect pour l'adorable objet des mouvemens qu'ils s'étoient donnés.

La gaieté que j'avois euë à table, fut éclipſée par les reflexions intriguées que je fis en entrant dans mon apartement. Elle m'agiterent preſque toute la nuit. La qualité de couſin de Mademoiſelle Dumenil, dont Madame m'avoit honoré dans le tems de ſon chagrin ; l'aveu qu'elle m'avoit fait que ſa fille étoit un bien qui m'étoit deſtiné ; & l'ateinte qu'elle donna à ces ſentimens tous des plus flateurs pour moi, en me diſant qu'elle prendroit mes conſeils pour l'établir inceſſamment ; tout cela n'étoit-il pas capable de m'embarraſſer & de me jéter dans l'incertitude ? Il n'en falloit pas tant pour me faire paſſer la nuit très-deſagréablement. Flotant entre la crainte & l'eſpé-

rance, ie ne voiois rien de positif où je pusse me fixer. Mon amour se fit sentir plus vivement que jamais ; & je devins d'avance jaloux d'un rival que je ne connoissois point. Tel est l'homme dans ses égaremens. Il n'a souvent d'autre objet de ses passions que des êtres chimeriques.

Le jour me dédommagea largement des peines que j'avois soufert pendant la nuit. Je ne fus pas habillé que la Loison vint dans ma chambre me faire compliment de la part de sa maitresse, & me prier de sa part d'une tasse de chocolat dans son apartement. Cette politesse inesperée rapela la serenité dans mon esprit, & retablit le calme dans mon cœur. Je fus étonné d'un si soudain changement.

M'étant mis au plus vite en état de paroître : je m'en allai d'un pas leger à l'apartement de ma reine, & après lui avoir souhaité le bon jour, je la remerciai de son atention.

C'eſt à vous, Monſieur, repartit-elle auſſi-tôt, *à qui je dois rendre de continuelles graces de ma tranquilité. Heureuſe mille fois ſi le calme de votre cœur a été troublé de la perte que je croiois en avoir faite ; mais quelle que puiſſe avoir été votre ſituation, je ne ſuis pas moins redevable à vos genereux ſoins. J'en ai gravé un monument éternel dans mon cœur, & je vous en ofre un que je vous prie d'accepter, & de conſerver pour l'amour de moi :* & prenant en même tems une mignature ſur ſa toilete, elle me la preſenta. Je la reçus en lui baiſant reſpectueuſement la main.

Elle étoit peinte en Europe qu'un Taureau étoit dans l'atitude d'enlever ; & j'y étois repreſenté la raviſſant à la fureur du Taureau avec cette deviſe, *la fiction cede à la realité.*

Je reçus le préſent avec toutes les marques d'un amour tendre, & je lui dis que malgré le zele que

j'avois pour ſa gloire, & qui ſeroit capable de me faire entreprendre de la ravir aux Dieux mêmes qui voudroient la ternir, que je n'avois pas néanmoins plus de part à ſa délivrance que les oficieux Gentilshommes, qui avoient couru à ſon ſecours. *Je ne merite donc pas*, ajoûtai-je, *la faveur diſtinguée que vous me faites : & ſi...* „ Ce n'eſt „ pas, reprit-elle vivement, ce „ n'eſt pas un gage de ma reconnoiſ„ ſance que je vous donne, c'eſt „ une preuve de mon amour qui „ vous diſtingue de tous les mor„ tels, ſans alterer la gratitude que „ je dois à vos genereux amis, „ dont je n'oublierai jamais les bons „ ofices.

Comment reſiſter à des ſentimens ſi délicats ? Mon cœur fut ſi ſaiſi, que je fus hors d'état de lui repondre ; mais mes yeux furent les éloquens interprêtes de mon amour. La Femme de chambre s'apercevant que ſa maitreſſe paliſ-

paliſſoit & que l'amour travailloit dans ſon cœur, me dit de me retirer, parce que Madame ne manqueroit pas de monter dans l'apartement de ſa fille pour l'entretenir ; car, ajoûta-t'elle, la compagnie qui a été continuelle depuis qu'elle eſt revenuë, ne lui a pas permis de s'informer des circonſtances de ſon avanture.

Cette gracieuſe confidente m'accompagna hors de la chambre, & m'aſſura qu'elle me rendroit un compte exact de la converſation qu'elles auroient enſemble. „ Tranquiliſez-vous, dit-elle ; je vois „ de grandes diſpoſitions à votre „ parfait bonheur, ſi la poſſeſſion „ de ma maitreſſe eſt, comme vous „ dites, capable de vous rendre „ heureux. Bornez-vous ſeulement „ à faire votre cour à la mere, & „ je me charge de fomenter l'amour dont la fille brule pour „ vous.

Ah oficieuſe Loiſon, lui dis-

je, *je doute que l'eſperance dont vous me repaiſſez ſoit fondée*! „Vous „ n'y penſez pas, reprit-elle. Pré- „ tendez-vous qu'on s'arrache le „ cœur pour vous y faire lire les „ ſentimens qu'on a pour vous? & „ moi je vous trouve le plus heu- „ reux de tous les amans: & à „ moins que de poſſeder ma mai- „ treſſe dans votre apartement, „ pouvez-vous en aprocher de plus „ près, ni avoir plus de familiai- „ reté avec elle, avec d'autant plus „ d'agrément, que vivant ſous le „ même toit & à la même table, „ perſonne ne ſait ce qui ſe paſſe? „ Oüi oüi, c'eſt la plus charmante „ circonſtance de vos amours. Le „ ſecret en eſt toûjours le principal „ aſſaiſſonnement.

Vous êtes tout à fait conſolante, repartis-je; *je vous remets mes interêts. Ménagez-les comme les vôtres: & vous ſerez convaincuë que je ne ſuis pas ingrat.* A peine l'eus-je quitée, que j'entendis Madame

monter les dégrés. Aiant doublé le pas, je me derobai à ſes yeux & j'entrai dans ma chambre, pour m'abandonner aux flateuſes reflexions, que la faveur que je venois de recevoir, me donnoit lieu de faire. J'en aurois plus long-tems goûté la douceur, ſi Genevieve ne ſe fut préſentée à mon eſprit. Ne pouvant m'empêcher de reflechir ſur l'amour genereux dont elle m'avoit donné des marques, je me reſolus de l'aller voir après diné : & pour ne pas reveiller ſa jalouſie, je ne jugeai pas à propos d'y paroître avec la medaille que m'avoit donnée ma chere Dumenil. Cette précaution me parut conforme à la politique, que je m'étois propoſée à l'égard de ces deux aimables perſonnes.

Si Mademoiſelle Dumenil étoit avantageuſement partagée de la nature, qui avoit réuni en ſa perſonne toutes les qualités du corps & de l'eſprit propres à plaire, Ge-

nevieve n'en avoit pas été moins avantagée. Elle étoit grande, bien faite, & d'un port très-gracieux. Des yeux bleus rehauſſoient infiniment ſon teint brun & ſes cheveux noirs. Elle parloit peu, quand elle ne connoiſſoit point ceux qui entroient en converſation avec elle ; mais elle parloit toûjours avec beaucoup de juſteſſe : & lors qu'elle étoit en païs de connoiſſance, perſonne n'avoit ni plus d'eſprit, ni plus d'enjoûment. Je puis dire avec verité, qu'elle étoit ornée de toutes les qualités de l'eſprit & du cœur propres à plaire, & à lier une aimable ſocieté. Auſſi la recherchoit-on avec empreſſement, ſans qu'elle ſe prodiguât. Elle ne ſe gênoit, ni par reſpect, ni par complaiſance. La pure eſtime & la ſincere amitié étoient les ſeules guides qu'elle ſuivoit.

Je me rendis chez elle vers le ſoir ; & n'aiant trouvé que ſa Femme de chambre qui me dit qu'elle

alloit revenir, j'entrai dans le jardin où après m'être promené quelque tems, je m'aſſis ſur un ſiége de gazon. Une certaine melancolie m'aiant ſaiſi ſans en ſavoir la cauſe, me donna lieu de me coucher ſur le ſiége, comme ſi j'euſſe voulu l'entretenir; mais cette humeur noire ſe diſſipa bien vite, ſentant que quelque choſe ſe rompoit avec bruit ſous ma tête. M'étant relevé ſoudain, je fus très-étonné de voir une mignature ſur l'ivoire, qui s'étoit briſée en deux piéces. Je les rejoignis pour en conſiderer la peinture; mais de quelle rage ne fus-je point poſſedé, reconnoiſſant le portrait de la Malonniere. La jalouſie dont je fus ſaiſi, me fit comprendre que j'aimois Genevieve plus que je ne croiois. Tant il eſt vrai qu'on ne connoit la force de l'amour, que quand on craint de perdre ce qu'on aime, & qu'on ne ſent point la violence de cette paſſion quand on

en poſſede l'objet. Un rival eſt la pierre de touche de l'amour.

Je me levai outré de douleur, me croiant joué par Genevieve : & ne ſachant de quoi acuſer la Malonniere, je ne m'en pris qu'au deſtin, qui m'expoſoit à me broüiller avec le meilleur de mes amis. Je ne ſavois quel parti prendre. Ma vivacité me conduiſoit à la porte pour ſortir d'une maiſon que j'avois dès ce moment en horreur. Le deſir d'avoir un éclairciſſement avec Genevieve m'y retenoit. Enfin après avoir long-tems balancé, je me reſolus d'aller chez la Malonniere, pour aprendre de lui-même l'infidelité de celle qui m'avoit donné ſon cœur.

Je ne fus pas long-tems dans l'incertitude. La Malonniere ſortant du jeu de paume, me reconnut par derriere à vingt pas de lui & m'apella. Je revins ſur mes pas pour le joindre. Mon viſage alteré & mes yeux égarés lui laiſſerent apercevoir le

déſordre de mon cœur. On a beau ſe déguiſer ; les yeux ſont un miroir où les moins clairvoiants voient ce qui ſe paſſe dans l'ame. *Qu'as-tu donc*, me dit-il ? *ſerois-tu par haſard travaillé de quelque fiévre amoureuſe ? ſi elle eſt continuë ou quotidiene, je te plains ; mais ſi elle n'eſt qu'intermittente, ce n'eſt qu'un jeu que tout le monde jouë. Les fraix n'en ſont pas grands. On en eſt quite en paiant d'une monnoie contrefaite : & en ce genre de commerce, il n'y a que les ſots qui ne ſont pas faux monoieurs.*

Ce début ſuſpendit ſi ſubitement ma jalouſie, qu'au lieu de l'entretenir de ce que je m'étois propoſé, je lui niai fortement que je fuſſe amoureux : & cependant pour lui déguiſer mon amour, je lui apris la courſe que nous avions faite pour délivrer Mademoiſelle Dumenil des mains du Marquis de B... qui l'avoit enlevée une heure après que nous fûmes ſortis de l'aſſemblée ;

où il m'avoit mené : & que j'en avois été ſi fatigué qu'aparemment mon viſage s'en reſſentoit encore.

Qui diable auroit cru, reprit-il, *que la Demoiſelle dont tu parles étoit ton charmant piqueron, te voiant ſi indiférent pour elle, que tu n'en fis aucun cas! Pour moi je n'uſai point de violence pour faire une aimable conquête. Elle a ma foi du merite; mais je tâche en vain de me rapeller où je l'ai vûë, il ne m'eſt pas poſſible de m'en reſſouvenir.*

Ne ſeroit-ce point, repartis-je, celle que nous vîmes au bal du Prince Ragotski? il me ſemble que c'eſt elle-même. *Ha pardieu tu as raiſon*, repliqua-t'il, *ma foi elle vaut quelque accès de fiévre, pourvû qu'elle ne ſoit point acompagnée de friſſons; car je t'avouë, qu'ils me ſont inſuportables. Au reſte elle n'a point l'air d'en cauſer, ni d'en être ſuſceptible. A ce prix là nous ferons nos conventions. Je ne l'ai vû que trois fois. J'ai lieu d'être content de ſes manieres.*

Je ne pus tenir contre la rage dont je fus ſaiſi, entendant ce diſcours. Dieux, penſois-je, peut-il y avoir tant de déguiſement dans une fille! & pour qu'il ne s'aperçut point de mon embarras, je lui dis adieu, ſous prétexte que j'allois à un rendez-vous qui m'avoit été donné; & auquel il étoit eſſentiel pour moi de ne pas manquer.

On s'imaginera ſans peine l'agitation de mon cœur, quand on ſe rapellera les tendres & genereuſes expreſſions, dont Genevieve s'étoit ſervie, pour m'engager dans ſes fers. J'eus beau me propoſer de les briſer, je ſentis que je l'aimois veritablement: & que je m'en étois impoſé, lorſque j'avois crû que la ſeule politique regloit les ſentimens que je lui marquois. En vain je cherchai à me dédommager de la perte que je croiois en avoir faite, en me flatant de poſſeder les afections de ma ſincere Dumenil, je ne fus pas moins inquiet de me voir déplacé

d'un cœur, dans lequel je regnois. Il étoit des momens où je tachois de me perſuader que ma vanité ſeule étoit choquée par cette infidelité ; mais mon cœur n'en tomboit point d'acord. Les ſentimens pleins de tendreſſe & les ofres genereuſes de cette aimable fille ſe renouvellant ſans ceſſe, me jetérent dans un acablement, dont je ne pouvois me relever. Toutes les reflexions dont j'étois alors capable, ne purent ranger Genevieve parmi les objets de mon indiférence. En un mot je l'aimois : & je prévoiois que mon amour ſeroit pour moi une ſource féconde des plus cruelles peines.

Je me promenois dans ma chambre livré à ces triſtes reflexions, & je ne penſois pas à en ſortir, quand mon Laquais vint me dire que Mademoiſelle Dumenil ſouhaitoit que j'allaſſe faire une repriſe d'hombre, & qu'on m'atendoit avec impatience. Dieux, m'écriai-je ! à quelles éprouvantes occa-

ſions m'expoſez-vous ? n'eſt-ce pas aſſez que je ronge mon frein en ſecret, pour que vous m'épargniez la confuſion que j'aurai de mon dérangement en préſence des perſonnes que le reſpect & l'amour me rendent redoutables? Amour, cruel amour ! Tourne ton Arc, & décoche tes puiſſans traits contre des cœurs moins ſenſibles que le mien, & atens du moins que je ſois gueri de mes premieres bleſſures avant de m'en faire de nouvelles, qui ne peuvent que me faire trainer une vie languiſſante, plus rigoureuſe que la mort même. Encore ſi parmi tes fléches il s'en trouvoit une qui put la donner, décoche-là contre le miſerable cœur que tu as en bute ? mais helas ! tu es trop ennemi de Pluton pour contribuer à peupler ſon Empire ; trop jaloux de ton pouvoir tirannique pour céder tes malheureux ſujets à quelqu'autre tiran, & tu te plais malicieuſement à les faire vivre, en

les nourriſſant du plus funeſte poiſon.

Telle étoit ma ſituation quand je ſortis de ma chambre pour aller joindre la compagnie. Plus je voulois cacher mon déſordre, plus il me ſembloit qu'on s'en apercevoit: & cette idée me dérangea encore davantage. Mademoiſelle Dumenil fut de toute la compagnie, celle qui me fit ſentir qu'elle s'en aparcevoit le plus. Elle jéta pluſieurs fois les yeux ſur moi & j'y fus inſenſible. J'avois les miens ouverts ſans les fixer ſur aucun objet: & la diſtraction fut mon partage pendant tout la partie.

Après que la compagnie fut ſortie, je me retirai furtivement dans ma chambre, où loin de m'ocuper de l'objet charmant qui repondoit ſelon mes vœux à mon amour, je ne penſai qu'à celui qui devoit l'être de ma haine & de mon mépris. Genevieve prit tout mon tems, ſans que ma fidéle pût en remplir un

ſeul inſtant. La rage où j'étois d'avoir été trompé impoſa ſilence à ſes atraits, qui parloient auparavant à mon cœur avec tant d'éloquence. Ah perfide Genevieve, m'écriai-je d'une voix forte, ... j'en aurois dit davantage, ſi une reflexion ne m'eut arrêté.

Quoi, penſai-je, en ce moment, eſt-elle de pire condition que moi, & la ſaine raiſon ne fonde-t'elle pas ſa conduite, comme j'en ai autoriſé la mienne? La Malonniere ne peut-il pas être à ſes yeux plus aimable que moi? S'il eſt ainſi; quelle injuſtice me fait-elle de lui donner la préference? Je ſuis injuſte moi-même de l'acuſer de crime, tandis que rendant à un chacun ce qui lui apartient, elle pratique une des premieres vertus. D'ailleurs quand même elle y voudroit reſiſter, il lui ſeroit impoſſible. Elle n'eſt point maitreſſe de ſon cœur. C'eſt l'objet qui ſe préſente à lui, qui le détermine à la haine ou à l'amour. Il n'eſt

donc que les insensés qui puissent penser autrement, malgré les raisonnemens captieux qu'ils font pour traiter de vice une si sage & nécessaire inconstance.

La Loison qui m'avoit suivi pour s'informer de la part de sa maitresse, quelle pouvoit être la cause de l'air triste & réveur que j'avois gardé dans l'assemblée, s'étoit arrêtée à ma porte m'aiant entendu parler assez haut. Lasse de m'écouter elle m'interrompit en frapant. J'ouvris sans lui dire un seul mot; tant j'étois distrait de toute autre chose que du changement aparent de Genevieve.

„ Qu'y a-t'il de nouveau, dit-
„ elle? Serez-vous toûjours inge-
„ nieux à vous tourmenter? Que
„ vous faut-il donc? Je n'ignore
„ pas que vous avez tous les sujets
„ du monde d'être tranquile; &
„ vous vous faites un plaisir d'alte-
„ rer la tranquilité de ma tendre
„ maitresse. Si elle me croioit, elle

„ ne ſeroit pas ſi ſuſceptible des
„ impreſſions que la moindre de
„ vos contenances fait en bonne
„ ou mauvaiſe part dans ſon cœur.
„ Eh bien bien, continua-t'elle,
„ élevant la voix, je vous reponds
„ qu'il ne tiendra pas à moi, qu'elle
„ ne connoiſſe le caprice quinteux
„ des amans. J'aurois mille fois re-
„ noncé à l'amour, s'il m'avoit
„ rendu auſſi malheureuſe qu'elle;
„ mais chut, je vous aſſure que
„ je lui donnerai des leçons dont
„ elle ſe trouvera bien. Graces à
„ mon expérience, je ſuis en état
„ de mettre ſon cœur en repos.

Fin de la ſeconde Partie.

L'ENFANT TROUVÉ, OU L'HISTOIRE DU CHEVALIER DE REPERT,

Écrite par lui-même.

TROISIE'ME PARTIE.

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.
Virg. Eclog. 2.

A PARIS,
Aux Dépens de la Societé.

M. DCC. XXXVIII.

L'ENFANT TROUVÉ.

TROISIE'ME PARTIE.

CE discours & le ton brusque dont la Loison avoit parlé, me reveillerent comme si je sortois d'un profond assoupissement. Sa contenance m'alarma, & la voiant si irritée, je craignis qu'elle ne me rendit quelque mauvais ofice auprès de sa maitresse. C'en fut assez pour reprendre ma sérénité. *De quoi vous plaignez-vous*, lui dis-je, ma chere Loison, *& pourquoi me mettez-vous au rang des amans capricieux? loin d'avoir lieu de me plaindre de votre charmante maitresse, j'en ai*

mire à tous momens la tendreſſe à mon égard ; je ſuis perſuadée de ſa conſtance : & je me flâte que j'en ſuis digne, ſi pour la meriter, il ſufit de l'aimer avec une fidelité à l'épreuve.

„ Si vous dites vrai, reprit-el-
„ le, vous devez trouver dans l'a-
„ mour que vous porte ma mai-
„ treſſe, de quoi vous dédomma-
„ ger de la perte du cœur d'une
„ certaine Genevieve dont vous
„ vous plaignez ſi haut, que vo-
„ tre apartement & les lieux voi-
„ ſins en ont retenti. Oh par ma
„ foi, ajoûta-t'elle, vous chaſſez
„ donc au poil & à la plume ; c'eſt
„ le moien de n'être jamais ſûr de
„ ſon gibier. Croiez-moi, ne faites
„ qu'un métier, & vous y ſerez
„ habile.

Je ne vous comprens pas, lui repartis-je, *cette Genevieve dont vous m'avez oüi prononcer le nom, eſt la ſervante d'un de mes amis, qui lui a fait contre moi un rapor*

capable de nous faire couper la gorge. Vous êtes juſtement venuë dans le moment que je refléchiſſois à cette impoſture, qui me tient fort au cœur, depuis hier que j'en fus informé. Raſſurez donc, je vous prie, vôtre aimable maitreſſe, mais ne lui dites point, que je ſois expoſé à quelque facheuſe avanture; car je ſais qu'elle ne ſeroit pas tranquile. Vous pouvez lui dire que j'avois hier un mal de tête, capable de faire garder le lit à tout autre que moi; mais que me trouvant bien aujourd'hui, j'eſpere qu'elle n'aura pas lieu de ſe plaindre de mon humeur noire.

„ Fort bien, repliqua-t'elle: ſi „ vous tenez votre parole, vous „ pouvez compter qu'elle fera bon„ ne mine. Au reſte quand vous „ aurez quelque ſujet de melanco„ lie ou de chagrin, adreſſez-vous „ à moi, & je préviendrai Made„ moiſelle, pour qu'elle n'en ſoit „ point alarmée. Je m'en vais de

„ ce pas là retirer de ſon incer-
„ titude.

Je m'eſtimai fort heureux que cette oficieuſe fille toûjours diſpoſée à me faire plaiſir, ajoûtât foi au prétexte ſpecieux que j'avois pris pour lui cacher ce déſordre, que l'infidelité de Genevieve cauſoit dans mon eſprit & dans mon cœur. Elle étoit trop dans mes interêts pour que j'euſſe lieu de craindre qu'elle repetât à ſa maitreſſe le nom de Genevieve, qui m'étoit échapé dans mon tranſport.

Cependant le riſque que j'avois couru de rafroidir le cœur de mon aimable Dumenil, en lui donnant lieu de ſoupçonner que je lui étois infidéle, ne me rendit pas plus circonſpect. Genevieve me revenoit toûjours dans l'eſprit : & quand je ne l'aurois point aimée, ma politique interreſſée ſe trouvoit ſi fort combatuë, que j'étois vivement piqué de ce que la Malonniere m'avoit dit avec ſa naïveté ordinaire.

Ne ſachant juſqu'alors qui j'étois, & n'aiant point de bien à eſperer, j'avois compté ſur le ſien comme ſur une recompenſe de l'amour que je lui marquois, & qui n'étoit à beaucoup près ni ſi ſincere, ni ſi fort que celui que j'avois pour ma chere Dumenil, qui étoit riche, à la verité, mais à qui je n'oſois prétendre.

Je paſſai donc le reſte du tems juſqu'au ſoupé à me propoſer d'affecter un air content : & pour y réuſſir, je deſcendis dans le jardin, eſperant que l'air gai qu'on y reſpiroit, la diverſité des fleurs dont il étoit orné, des arbres qu'on y cultivoit, me diſtrairoient du ſujet de mes déſeſperantes reflexions. M'y étant promené quelque tems en chantant, comme par diſtraction, j'entendis une voix qui faiſoit l'écho, repetant les dernieres paroles de chaque vers que je chantois. Je m'arrêtai continuant de chanter, pour mieux juger d'où

ſortoit cette voix : & je m'aperçus que c'étoit du cabinet bâti au fond de l'allée où j'étois. J'y courus avec rapidité : & j'y trouvai Mademoiſelle Dumenil avec la Loiſon qui cherchoit à l'amuſer.

Vous chantez, Monſieur, dit-elle ; vous avez donc le cœur content. L'aimable Dumenil reprit qu'il n'étoit pas toûjours vrai ; & que bien des gens ne chantoient que quand ils étoient triſtes : & m'adreſſant la parole, *vous pourriez bien être de ce nombre*, dit-elle, *s'il en faut juger par l'air chagrin qu'on vous a remarqué pendant le jeu.*

Je lui répondis que j'étois fort heureux qu'elle s'en fut aperçûë, puiſque j'avois par là des preuves qu'elle ne dédaignoit pas jéter les yeux ſur moi : & que ſi je m'en fuſſe aperçû, il n'en auroit pas fallu davantage pour rétablir dans mon cœur & dans mes manieres la ſérénité que la diſtraction, ou quel-

que autre leger ſujet en avoit éclipſée.

C'eſt bien tourner les choſes, repliqua-t'elle. „ Mais comme vous „ aviez eu fraichement des marques de mon eſtime, je dois „ conclure que je n'étois pas l'objet de votre rêverie. C'étoit donc „ quelque objet plus interreſſant „ de qui vous n'aviez pas ſans „ doute lieu d'être ſatisfait. Quand „ j'aime je connois aiſément ceux „ qui ont de l'amour. Vous pouvez compter que cette paſſion a „ par tout les mêmes ſignes.

Je ne pus l'entendre ſans rougir, & je fus ſi embarraſſé dans la reponſe que je voulus lui rendre, que je crus fermement que la Loiſon m'avoit trahi. Je la regardai d'un œil irrité, & je ſortis bruſquement du cabinet. Folle conduite des amans, qui ſouvent faute de s'entendre, font connoître leurs intrigues.

Le premier pas que je fis dans

l'allée fut le plus malheureux que j'aie fait de ma vie. J'y rencontrai Madame qui immobile comme une ſtatuë avoit écouté notre converſation. Sa préſence me frapa ſi fort que j'en fus troublé juſqu'à l'égarement. Elle me parloit, & auſſi immobile qu'elle, je ne lui donnois aucune réponſe. Il étoit dificile que je ne tombaſſe dans ce pitoiable état après tant de coups redoublés que l'amour, la colere & le déſeſpoir avoient porté à mon cœur. C'en étoit trop pour que mon eſprit put conſerver ſa liberté.

Madame ne pouvant m'arracher une parole entra dans le cabinet, où la fille qui l'avoit entenduë étoit tombée en foibleſſe: & la Loiſon étoit dans un ſi grand étonnement qu'elle n'eut pas le petit mot à dire. A toutes ces contenances que pouvoit juger Madame, ſinon que nous nous étions donné un rendez-vous en ce lieu, & que ce

n'étoit point le premier que nous avions menagé. Cette ocaſion jointe aux tranſports où elle m'avoit vû le ſoir de l'enlevement de Mademoiſelle, ne pouvoit que la confirmer dans l'idée qu'elle avoit de notre commerce amoureux. Elle ne douta plus que je n'aimaſſe ſa fille, qu'elle ne répondit à mon amour, & que la Loiſon n'en fût la confidente.

Aiant reprit mes ſens, je changeai d'allée pour conſiderer de loin cette ſcéne tragique, dont les ſuites furent des plus éprouvantes pour Mademoiſelle Dumenil & pour moi. Madame ſans ſe mettre en colere contre la Femme de chambre qui ſeule étoit en état de l'entendre, ſe contenta de lui demander comment & pourquoi ſa fille étoit tombée en foibleſſe, & quelle pouvoit être la cauſe du déſordre où elle m'aveit vû? La pauvre Loiſon malgré ſon experience ne put jamais pallier nos intrigues.

Elle eut beau dire que le hasard nous avoit fait rencontrer, & alléguer des raisons spécieuses ; son embarras & notre situation étoient plus capables de démentir la verité que de l'établir.

Qu'on juge si je pouvois être dans un état tranquile ; prévoiant bien les suites de cette malheureuse entrevuë que le seul hasard avoit dirigée ? Je me livrai à mille reflexions désespérantes : & croiant ne pouvoir soûtenir la présence de Madame, je fus cent fois sur le point de quiter sa maison & de m'abandonner aux caprices de la fortune. Je sortis du jardin pour monter dans ma chambre ; mais aiant regardé par une fenêtre du coridor, je vis que la Mere & la Femme de chambre menoient la fille sous les bras comme un criminel. Dieux comment pus-je résister à ce triste spectacle ! je vis mon adorable Dumenil plus pâle que la mort & les yeux baignez

de larmes; & ce cortege ſe faiſoit dans un morne ſilence, bien moins ſuportable que les plus ſenſibles reproches. Il ne me fut pas poſſible d'y réſiſter. Je courus à mon lit comme à la ſeule reſſource qui me reſtoit; car je n'en voiois aucune pour me tirer d'un ſi mauvais pas.

Cependant l'heure du ſoupé, auquel je ne penſois certainement point, étant venuë, mon Laquais vint me dire qu'on avoit ſervi & que Madame m'atendoit. Un coup de poignard ne m'eut pas été ſi ſenſible, & je l'aurois ſoufert avec moins d'émotion. Je chargeai le Laquais de prier de ma part Madame de m'en diſpenſer, & de lui dire que je n'étois pas en état de manger. Il ſortit, & demi heure après il rentra avec une rotie au vin que Madame m'envoioit. L'air gai dont il me la préſenta me raſſurant un peu, me remit dans mon bon ſens. Après l'avoir priſe, je lui dis de

me laiſſer repoſer, & de ne point rentrer dans ma chambre.

Jamais je ne paſſai de plus cruelle nuit. Ne ſachant à qui m'en prendre, je rejétai tout ſur Geneviéve & ſur la Malonniere, que je regardois comme les cauſes de mon infortune. Il eſt vrai qu'ils en étoient au moins l'ocaſion. Animé par la colere & la rage, je me levai comme un furieux à deſſein d'aller chés Geneviéve lui réprocher ſon infidelité & l'acabler d'injures.

Je ſortis pour exécuter ce deſſein extravagant : & plus j'aprochois de ſa maiſon, plus j'étois outré contre elle. J'y arrivai aſſez matin, & un Laquais m'aiant dit qu'elle étoit encore au lit, je me promenai dans ſon jardin atendant qu'elle fut levée. Je n'y eus pas atendu un quart d'heure que le Laquais qui m'avoit annoncé, vint me dire que ſa maitreſſe étoit viſible & que je pouvois monter.

Je la trouvai debout le dos tour-

né à la fenêtre. Elle n'atendit pas que je lui parlaſſe. Elle vint à moi le viſage enflammé, en me diſant, *qu'elle étoit ſurpriſe de me voir ſi-tôt rétabli de la fatigue que m'avoit cauſée la violente courſe que j'avois faite, pour délivrer ma maitreſſe des mains d'un rival. Ingrat & perfide*, ajoûta-t'elle, *eſt-ce ainſi que vous abuſez de mon amour & de ma bonne foi? Que venez-vous chercher ici? Croiez-vous y trouver dequoi vous délaſſer de vos peines? Ou bien n'y venez-vous que pour donner du relache à vos tranſports amoureux?*

Ces reproches inſultans prononcés du ton du monde le plus fier, faillirent à me déconcerter. Ma vivacité, ou pour mieux dire, ma fureur s'étoit entierement évaporée. Je ne ſavois comment lui répondre, tant elle m'avoit étourdi.

Infidéle que vous êtes, reprit-elle, *en faut-il plus que les remords où je vous vois, pour vous faire*

connoître coupable? votre morne silence ne me prouve que trop votre crime.

Revenu de l'étonnement où m'avoit jété son éfronterie, & piqué de ses vives expressions, je sentis ranimer ma fureur. „ Je vous conseille, lui dis-je, de me punir „ de votre infidélité. Depuis quand „ les bâtus doivent-ils donc paier „ l'amende? Le ton assuré dont „ vous me parlez, ne me prouve rien moins que votre innocence, & lui montrant le Portrait rompu en deux piéces, „ voilà, ajoûtai-je, dequoi me „ confirmer votre lâche perfidie. „ N'est-ce pas un beau monument „ de votre fidélité; Je l'ai trouvé „ sur le champ de bataille, où vous „ avez sans doûte fait triompher „ l'amour de mon rival.

La rougeur qui lui couvrit le visage, me fit palir de la trahison qu'elle m'avoit faite. Cependant aiant repris ses sens, elle m'avoua qu'elle

qu'elle n'avoit écouté & reçû la Malonniere que pour ſe venger de mon infidélité. *Oüi oüi*, repritelle, *je l'aime & je veux l'aimer parce qu'il le merite. J'en ai aſſez apris de lui-même & de bien d'autres pour vous haïr ; puiſque vous êtes indigne d'être aimé* : & me tournant le dos, *vous ne vous juſtifierez jamais dans mon eſprit*, ajoûta-t'elle, *moins encore dans mon cœur. Un autre y ocupe la place que ma crédulité vous y avoit donnée. Il ſaura mieux la conſerver que vous. Je ne vous conſeille pas de prétendre la lui ôter.* Elle finit ainſi & ſe renferma dans ſon Cabinet.

Outré de colere contre Geneviéve & de rage contre la Malonniere, je ſortis pour le chercher & avoir un éclairciſſement avec lui. Je le trouve ſortant du jeu où il avoit perdu ſon argent. Je l'arrête : & lui aiant demandé quel ſujet il avoit eu de ſe plaindre de moi, & de me donner des marques de

ſon injuſte haine en me dénigrant dans l'eſprit de Geneviéve, il me répondit bruſquement: Eh morbieu contente-toi de ta catin & laiſſe-moi la mienne. Quand je lui ai parlé de toi je n'en ai dit que la verité; & ſi tu n'es pas content tu n'as qu'à prendre des cartes.

Il n'en falut pas davantage pour me faire boüillir le ſang, & l'aiant traité de maître brutal, je mis l'épée à la main, il tira la ſienne & nous nous batîmes aſſez long-tems ſans nous bleſſer. La fortune en décida enfin à mon avantage, & il reçut dans le côté un coup d'épée qui le mit hors de combat. Je l'aidai à ſe relever, & l'aiant mené chez le premier chirurgien que je trouvai, je le fis pancer & je me retirai.

Mon plus grand empreſſement fut d'écrire à Geneviéve que j'étois vengé de mon rival, qui n'avoit pas balancé de me dire qu'elle étoit ſa catin. Je ſentois un plaiſir inexprimable de me venger ainſi de ſon

changement auquel je n'avois pas donné lieu.

Cependant Madame Dumenil qui avoit envoié mon Laquais dans ma chambre pour me prier de descendre dans ſon apartement, étoit inquiéte aiant apris que j'étois ſorti aſſez matin. Quoique le Laquais m'eut informé de ce qui ſe paſſoit, je reſtai dans ma chambre réſolu de ne pas voir Madame ſans qu'elle me fit apeler. J'y reſtai plus de deux heures roulant mile deſſeins dans mon eſprit frapé de tant de coups acablans qui ſe ſuccédoient avec tant de rapidité. J'étois plongé dans une ſi terrible incertitude que je ne ſavois quel parti prendre. Je ne pouvois plus compter ſur la reſſource de Geneviéve, qui étoit la ſeule que je m'étois promiſe en cas que mon amour pour Mademoiſelle Dumenil fut découvert & qu'elle me fut enlevée. Je ne crois pas que jamais perſonne ſe ſoit trouvé dans une ſi déſeſpérante perplexité. La ſeule

reſſource qui me reſtoit étoit celle des armes. Je pris donc la réſolution d'en prendre le parti.

Telle étoit ma ſituation, lorſqu'ennuié d'être dans ma chambre j'en ſortis pour aller au jardin. Etant entré dans une allée de charmille très-propre à réver, je ſentis une certaine joie d'y voir la Loiſon qui y étoit aſſiſe & dont l'air me parut très-triſte. Les larmes que je vis couler de ſes yeux dès qu'elle m'eut aperçû, ne m'annoncerent rien moins que la réſolution qu'avoit priſe Madame Dumenil & à laquelle je m'atendois. Auſſi étoit-ce le ſujet de mon déſeſpoir.

„ Qui a-t'il de nouveau Mada-
„ me Loiſon, lui dis-je? *Ah Monſieur*, repliqua-t'elle! *Je ſuis au déſeſpoir de voir Mademoiſelle dans le pitoiable état où elle eſt. J'ai eu beau tenter de la conſoler. J'ai mis toute mon adreſſe & mon expérience en œuvre; rien n'eſt capable de moderer ſon chagrin. Pour*

moi je n'atens que le moment d'être congédiée ; mais peu m'importe, je n'ai d'autre regret que celui de ne pouvoir vous ſervir dans vos amours, & achever ce que j'ai ſi heureuſement commencé.

„ Cela étant, repris-je, faites „ vos éforts pour me rendre le „ dernier ſervice que je puis aten„ dre de votre bonté ; c'eſt d'ob„ tenir de ma charmante maîtreſſe „ une entrevûë d'un moment. Je „ n'ai que deux mots à lui dire. „ Que riſquez-vous, ajoûtai-je ? „ Vous n'avez plus rien à craindre „ ni à eſpérer.

Moi, dit-elle, *je voudrois que l'ouvrage fut ſi conſommé qu'on ne pût plus s'en dédire. Atendez-moi un moment, je m'en vais faire la guerre à l'œil, & je reviens vous rendre réponſe.*

Elle partit : & je la ſuivis pour dire à mon Laquais que ſi Madame me faiſoit apeler, il n'avoit qu'à fraper doucement à la porte de l'a-

partement de Mademoiſelle Dumenil. Cette précaution me parut néceſſaire pour n'être pas découvert. J'eus encore la préſence d'eſprit de porter la médaille que ma Reine m'avoit atachée à la boutonniere, & de mettre en poche la mignature emblematique de ſon portrait & du mien. Ces expédiens ne me furent point inutiles.

Je ne fus pas rentré dans l'allée du jardin que je vis venir la Loiſon d'un air aſſez gai, qui me laiſſa tout eſpérer de ſa médiation. Dès qu'elle m'eut joint elle me dit de la ſuivre d'un peu loin, & qu'elle avoit obtenu tout ce que je ſouhaitois. Elle m'introduiſit par un degré dérobé dans le Cabinet de mon adorable maitreſſe, où étoit une garderobe propre à me cacher en cas de ſurpriſe. Je l'y trouvai moins acablée que les expreſſions de la bonne Loiſon ne me l'avoient fait entendre. Elle me reçut avec plus de tendreſſe qu'elle n'eut jamais fait. Et

m'aiant pris par la main elle me fit aſſeoir auprès d'elle, en me diſant qu'elle n'avoit pû me refuſer cette entrevuë, aiant lieu de craindre que ce ſeroit la derniere que j'aurois avec elle dans cette maiſon: & aprés m'avoir rendu compte de tout ce que Madame lui avoit dit la veille, elle me demanda ſi elle ne m'avoit point fait apeler dans ſon apartement?

Je lui répondis qu'elle y avoit envoié mon Laquais pour ſavoir ſi j'y étois; & qu'aiant apris que j'étois ſorti bon matin, elle n'avoit pu cacher ſon inquiétude. „Au reſte, mon „ adorable Reine, repris-je, comme je prévois qu'on va nous ſéparer, peut-être par des murs „ impénétrables, je ne ſuis venu „ que pour vous aſſurer de ma conſtante fidélité, que les plus grands „ avantages de la fortune n'altereront jamais: & pour que dans „ quelque partie du monde que „ vous ſoiez, continuai-je, vous

„ aïez ſous les yeux des monumens
„ autentiques de mon amour, je
„ vous remets la Médaille & la Mi-
„ gnature dont vous avez bien vou-
„ lu le recompenſer. Je n'en ai pas
„ beſoin pour me ſouvenir que
„ vous m'aimez. Vos manieres,
„ vos yeux & toutes vos bontés
„ m'en ont ſi fort perſuadé, que
„ l'idée que j'en ai, eſt gravée dans
„ mon cœur en des caractéres iné-
„ façables.

„ Je n'ai jamais douté, repartit-
„ elle, de la ſincerité de votre cœur
„ ni des expreſſions avec leſquel-
„ les vous m'en avez rendu mai-
„ treſſe : & ſi j'ai marqué de la dé-
„ fiance, n'en acuſez que la déli-
„ cateſſe de mon amour qui s'alar-
„ moit à la plus légére ocaſion ;
„ mais je ſuis revenuë de cette foi-
„ bleſſe : & je vous verrois doré-
„ navant entre les bras d'une riva-
„ le, que je croirois que mes yeux
„ ſe trompent, plûtôt que de vous
„ croire infidéle. Avec cette aſſu-

» rance regnez ſouverainement
» dans mon cœur qui ne ſera ja-
» mais ni plus libre ni plus heureux
» que tandis que vous le tiendrez
» enchainé. Gardez donc pour l'a-
» mour de moi les preuves auten-
» tiques que je vous ai données de
» mon amour reconnoiſſant : je ſuis
» bien-aiſe que s'il m'étoit poſſi-
» ble de changer à votre égard,
» vous aiez en main des armes
» pour me punir & pour me con-
» fondre de mon inconſtance,
» que je regarde comme le crime
» du monde le plus horrible. Me
» voilà contente, ajoûta-t'elle. Vo-
» tre préſence a diſſipé mes noirs
» chagrins. Soiez-moi fidéle, je
» ſerai toûjours heureuſe : & je la
» ſerai parfaitement ſi vous trou-
» vez en moi l'objet de votre fé-
» licité.

Jamais cœur que le mien ne fut pénétré tout à la fois de tant de plaiſir & de tant de peine. La plus éloquente réponſe que je fus en

état de lui donner fut de me jéter à ſes genoux, en lui baiſant tendrement les mains que j'arroſai de mes larmes. J'étois dans cette atitude, quand la Loiſon qui entendoit monter le dégré dérobé, vint m'avertir qu'il venoit quelqu'un. J'eus le tems de me gliſſer dans la garderobe où je me renfermai, laiſſant les deux portes négligenment entrouvertes, avant que Madame n'ouvrit la porte du Cabinet.

Elle y entra, & s'étant aſſiſe elle commença par demander à ſa fille comment elle avoit paſſé la nuit. Elle lui répondit d'un ton ferme, mais reſpectueux, qu'elle devoit ſentir que les reproches dont elle l'avoit acablée, étoient plus que ſufiſans pour l'avoir jétée dans l'état du monde le plus triſte : & que n'aiant rien fait qui méritât ſon courroux, il lui étoit bien dûr d'être traitée comme la fille du monde la plus dérangée. *Mon parti*

eſt pris Madame, aioûta-t'elle, *je veux être maitreſſe de mon cœur. C'eſt le ſeul bien indépendant que je poſſéde : & je vais commencer à en diſpoſer en me retirant dans un Couvent pour y paſſer le reſte de mes jours. Il eſt bien ſenſible & bien outrageant d'être puni, quand on ne ſe ſent coupable d'aucune faute.*

„ Il eſt de ma prudence, repli-
„ qua Madame, de ne point aten-
„ dre que le mal ſoit préſent pour
„ uſer de remédes. Je ſuis charmée
„ que vous ne ſoiez point coupable ;
„ mais je ne me repens point d'a-
„ voir pris des meſures pour con-
„ ſerver votre innocence. Je ſais
„ que le Chevalier vous rend des
„ aſſiduités qui me ſont ſuſpectes :
„ & quoique je n'ignore pas qu'il
„ ne vous fait point deshonneur,
„ je ne prétens pas pour cela que
„ vous y répondiez ſans que vous
„ ſáchiez à qui vous avez à faire :
„ ſi vous l'aimez j'en ſuis très-
„ mortifiée, parce que votre cœur

„ me paroit très-facile à s'engager,
„ puiſqu'il ſe livre à un homme qui
„ paſſe dans le monde pour être
„ ſorti du néant, & comme le
„ fruit du crime : & ſi vous ne
„ l'aimez pas, je ſouhaite que
„ vous puiſſiez l'aimer, lorſque
„ vous ſerez inſtruite de ſa naiſ-
„ ſance & du rang qui lui eſt dû.
„ Quant au parti du Couvent que
„ vous voulez prendre, il n'eſt pas
„ tems ; mais ſi vous perſiſtez en-
„ core un mois dans ce deſſein je
„ ne m'y opoſerai point. J'en agis
„ ainſi pour que vous n'aiez pas
„ lieu de vous répentir des ſuites
„ d'un dépit amoureux, dont la
„ plûpart des Couvens ſont empe-
„ ſtés. Continuez donc de reſpi-
„ rer chez moi un air plus ſain,
„ & conſervez votre cœur pour
„ un objet que tout le monde en
„ trouvera digne.

Elle lui parla en ſuite des meſures qu'elle alloit prendre pour me faire entrer dans les troupes : &

elle l'assura qu'elle travailloit aussi à son établissement d'une maniere à la rendre contente.

Ma chere Dumenil se contenta de repliquer à tout cela qu'elle la prioit de ménager le respect qu'elle lui devoit, en évitant les ocasions de faire violence à son cœur, parce qu'elle sentoit une résistance invincible à tout ce qui ne seroit pas de son goût.

Madame s'étant retiree je sortis de ma cache saisi d'une joie inexprimable. Ma reine me parut n'en avoir pas moins que moi. Nous étions fondés l'un & l'autre sur une lueur d'espérance qui nous laissoit entrevoir dans ce discours énigmatique quelque chose de favorable à nos amours ; mais nous n'eûmes pas le tems d'en éplucher toutes les circonstances, parce que la Loison vint nous avertir qu'on alloit servir le diné.

Comme je gagnois ma chambre, mon Laquais vint me dire qu'on

avoit ſervi, & que Madame lui avoit demandé ſi j'étois en état de deſcendre. Je portai moi-même la réponſe : & après avoir demandé à Madame & à Mademoiſelle l'état de leurs ſantés, je me mis à table, où il ne fut queſtion de rien. La converſation y fut ouverte ſur les matieres du tems & elle ſe paſſa à l'ordinaire, ſans qu'il parut aucune altération ſur les viſages ni dans les manieres.

De Mons qui vint après diné pour me marquer le chagrin qu'il avoit de la priſe que j'avois eûë avec la Malonniere, me propoſa d'aller faire un tour de jardin. Madame voiant le jour très-beau, dit qu'elle & Mademoiſelle ſa fille ſeroient de la partie. Je donnai le bras à la mere, & de Mons l'aiant donné à la fille, nous deſcendîmes. Madame prit l'allée de charmille, & Mademoiſelle qui ſe doutoit bien que ſa mere avoit quelque choſe à me dire, conduiſit de Mons dans l'alée oppoſée.

Madame ſe trouvant tête à tête avec moi, prit l'ocaſion de me parler de l'entrevûë, où elle m'avoit trouvé avec ſa fille en préſence de la Loiſon, & de me dire qu'elle s'étoit aperçûë avant cela que nous nous aimions. Je lui répondis que le pur haſard nous avoit fait rencontrer dans le Cabinet d'où je ſortois quand elle y entra, après avoir eu une conteſtation avec Mademoiſelle Dumenil ſur un coup extraordinaire qui étoit arrivé le jour précédent au jeu de Quadrille : & je l'aſſurai qu'il n'y avoit eu rien de miſtérieux. *Au reſte Madame*, lui dis-je, *peut-on voir Mademoiſelle Dumenil ſans ſentir ce qu'on ſent en préſence de l'objet du monde le plus aimable ?* Je voulus bien la mettre ſur cette voie pour tâcher de déviner ſes ſentimens.

„ Mais, reprit-elle, croiez-vous „ être faits l'un pour l'autre ? je „ ſais bien, continua-t'elle, que „ ma fille n'eſt point diſgraciée de

„ la nature, & que l'éducation a
„ perfectionné chez elle les talens
„ qu'elle en a reçus ; mais je n'i-
„ gnore pas que vous avez assez
„ d'esprit pour penser que votre
„ naissance qui jusqu'ici est très-
„ obscure, vous en éloigne infini-
„ ment. Quoique je vous aime, &
„ que je vous en aie même donné
„ des preuves publiques, je n'en-
„ tens pas pour cela qu'il soit neces-
„ saire, ni même à propos que ma
„ fille renchérisse sur moi. Je suis
„ très-aise qu'elle m'imite ; & que
„ vous donnant des marques de
„ sa consideration, elle me fasse
„ entendre que je n'ai pas mal pla-
„ cé la mienne : encore une fois,
„ cela me fait plaisir ; pourvû qu'el-
„ le ne passe pas les bornes dans
„ dans lesquelles elle voit bien que
„ je me renferme.

„ Ne craignez rien, Madame,
„ repliquai-je, je vous donnerai
„ toûjours des preuves d'avoir pro-
„ fité de l'éducation que vous m'a-

vez

„ vez donnée. J'ai trop de reſpect
„ pour vous & pour Mademoiſelle
„ votre fille, pour m'écarter de
„ mon devoir : & quoique l'amour
„ éleve ſouvent les petits & abaiſſe
„ les grands, mon deſſein n'eſt pas
„ de le mettre à l'épreuve. Je ne
„ ſuis pas aſſez heureux pour qu'il
„ faſſe ce miracle en ma faveur ;
„ bien loin de là, je ſens qu'il ne
„ me décoche que des traits de
„ plomb plus propres à me rendre
„ inſenſible, qu'à m'enflammer.

„ Dieux, s'écria-t'elle ! faut-il
„ que je trahiſſe mes ſentimens ?
„ ſoiez tranquile, mon cher Che-
„ valier, me dit-elle, je travaille à
„ vous rendre heureux, ſi vous
„ pouvez le devenir par mes ſoins :
„ & j'avance plus vos afaires dans
„ une heure, que vous ne ſauriez
„ faire en ſix mois.

Elle me mena hors de l'allée pour aller joindre Mademoiſelle & de Mons dont les expreſſions tendres me frapérent. Le reſte de la pro-

menade ſe paſſa en railleries que ma charmante aſſaiſonna de beaucoup d'eſprit & de gaieté, me lâchant de tems en tems quelques coups d'œil, qui ne laiſſérent pas de me prémunir contre la jalouſie.

Nous ramenâmes ces Dames dans la ſale où entra un moment après le Marquis de la R..., qui nous donna lieu de ſortir de Mons & moi, pour aller à la comédie Italienne, dont l'heure aprochoit. Il ne m'entretint en chemin que de mon afaire avec la Malonniere, me marquant le chagrin qu'il avoit de nous voir broüillés enſemble, & m'ofrant ſa médiation pour nous reconcilier. Après l'avoir remercié des bons ofices qu'il m'ofroit, je lui racontai les circonſtances brutales, dont la Malonniere avoit acompagné la réponſe qu'il m'avoit donnée, & ſurtout l'inſulte qu'il avoit faite à Mademoiſelle Dumenil en la qualifiant de catin. J'eus même la diſcrétion de ne pas lui nommer Geneviéve,

ne jugeant pas à propos d'expoſer cette Demoiſelle aux traits envénimés des jeunes gens, qui ſouvent n'épargnent point la plus auſtére vertu. Il ne put me refuſer ſon aprobation : & il me dit, que puiſque l'afaire étoit terminée à mon avantage, il me conſeilloit d'en reſter là. C'étoit auſſi le parti que j'avois pris, & auquel j'étois réſolu de me tenir.

Kéravel qui me cherchoit depuis plus d'une heure, me rencontrant enfin dans le parterre, me pria de ſortir avec lui pour me communiquer les ſuites de mon afaire. Il me dit que la Malonniere outré de la lettre que j'avois écrite à ſa prétenduë maitreſſe, étoit dans le deſſein d'en tirer raiſon. Une heure après votre combat, ajoûta-t'il, il eſt allé la voir à ſon ordinaire ; mais elle l'a très-mal reçû. Elle lui a reproché le mot de catin dont il s'étoit ſervi à ſon égard ; ajoûtant que quand même, elle ne ſe ſentiroit

pas ſi vivement inſultée, elle ne le reverroit de ſa vie, parce qu'elle ne vouloit avoir aucun commerce avec le reſte d'un bâtard; ce qui avoit ſi fort piqué la Malonniere qu'il avoit juré d'en tirer vengeance. Il n'eſt rien que je ne faſſe, reprit-il pour prévenir le coup.

Je lui dis qu'aiant été vivement inſulté le premier & en face, je n'avois pû me diſpenſer de marquer ma ſenſibilité par une conduite conforme aux loix de l'honneur, & que ſi la Malonniere croioit que j'en avois trop fait, il me trouveroit toûjours prêt à me juſtifier en toutes maniéres. Au reſte, ajoûtai-je, ma réſolution eſt priſe de ne plus le fréquenter. C'eſt un homme trop dangereux, dont la ſocieté pourroit me conduire plus loin que je ne veux aller. S'il n'eſt pas content, qu'il prenne des cartes. Je puis bien me ſervir de ſes termes.

Il me répondit qu'il n'en ſavoit

pas tant, & que la Malonniere avoit aparemment eu des raiſons pour ne lui pas tout dire. Les choſes étant ainſi, ajoûta-t'il, je ne m'en mêle plus. Je ferai néanmoins tous mes éforts pour le détourner de ſon deſſein : & nous rentrâmes à la comédie, où je réjoignis de Mons, qui me propoſa de monter à une loge qu'il me montra où étoit une Demoiſelle qu'il connoiſſoit avec Geneviéve, qui ne lui étoit point connuë. Je fis ce que je pus pour m'en défendre ; mais enfin il m'entraina.

Je ne m'atendois pas à y être ſi bien reçû. De Mons s'étant mis derriére ſon amie, je ne pus me placer que derriére Geneviéve qui me ſalua très-gracieuſement. On répréſentoit préciſément la ſurpriſe de l'amour. *Que penſez-vous de cette piéce*, me dit-elle ? *En vérité j'en trouve les intrigues charmantes.* Je vois bien, lui dis-je, qu'elles ſont conformes à votre humeur ; mais je ne ſais ſi le denouë-

ment ſera de votre goût. *Je vous le dirai*, reprit-elle, *quand la piéce ſera finie.* Je m'aperçus qu'elle rougit, mais ce n'étoit pas de ce que je lui dis. La préſence de la Malonniere qu'elle aperçut ſur le téatre, lui cauſa cette altération. Il ne fut pas moins embarraſſé me voiant avec elle, & j'afectai de ne pas ſentir leur inquiétude.

De Mons que ſa compagne n'occupoit pas des plus, aiant tout le tems de remarquer les coups d'œil que la Malonniere jétoit dans notre loge & de mon côté, me demanda à l'oreille ſi la Demoiſelle avec qui j'étois, n'étoit point celle qui avoit donné lieu à notre querelle. Je lui répondis que c'étoit elle-même. Si je l'euſſe crû, dit-il, je ne vous aurois pas propoſé de venir ici : bon bon, repris-je, il n'en ſera ni plus ni moins. J'étois d'ailleurs bien aiſe de ſavoir quelle mine elle me feroit. *Mais*, repliqua-t'il, *je ne vois pas qu'elle vous la faſſe fi mau-*

vaiſe. Je lui répondis que juſque-là je n'avois pas lieu de m'en plaindre, & que je ſentois un ſecréte joie de voir leur embarras ; avant même de la quiter, ajoûtai-je, je veux pénétrer les ſentimens qu'elle a de la vengeance que j'ai priſe de ſon nouvel amant. *Prenez au moins garde*, reprit-il en s'éloignant, *de ne pas envénimer les choſes.*

Voiant que la comédie finiſſoit, je profitai du peu de tems qui me reſtoit pour démander à Geneviéve comment elle ménageoit les plaiſirs du changement? Elle me répondit qu'elle changeroit ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'elle eut trouvé un amant auſſi conſtant qu'elle étoit fidéle. Hé bien, lui dis-je, vous avez ce qu'il vous faut ; tenez-vous-en là. *Oüi oüi*, reprit-elle, *pourvû qu'on veuille s'acommoder du reſte de votre épée.* C'eſt votre inconſtance Mademoiſelle, ajoûtai-je en la quitant, qui a cauſé déja du déſordre : ſſe le Ciel qu'elle n'en cauſe pas de u s grand.

Après avoir dit adieu à de Mons, je le laiſſai avec ces deux Demoiſelles, & je m'en allai au logis, où je trouvai Madame de Mons qui faiſoit compagnie à Madame & Mademoiſelle Dumenil. Les entendant rire aſſez haut, j'entrai dans la ſale, en leur demandant la permiſſion de prendre part à leur plaiſir. *Venez, venez Monſieur*, dit Madame de Mons, *il eſt juſte que vous y aïez part, puiſque vous avez partagé la peine.*

Madame Dumenil prenant la parole, me demanda ſi je ne connoiſſois point le Gentilhomme que j'avois laiſſé avec elle en ſortant avec Mr. de Mons? & lui aiant répondu que je n'avois point l'honneur de le connoître, elle continua ainſi.

„ C'eſt le Marquis de la R... „ qui eſt venu me marquer le re- „ pentir où eſt le Marquis de B... „ ſon ami, de l'inſulte qu'il m'a fai- „ te en la perſonne de ma fille, & „ qui lui en a demandé pardon de

„ ſa part. Ses lettres de créance
„ portoient de plus amples inſtru-
„ ctions. Il a ajouté que pour re-
„ parer ſa faute, & en même tems
„ l'honneur de Mademoiſelle Du-
„ menil, il lui ofroit vingt mile li-
„ vres de rente, ſon cœur & ſa
„ main : & il a rejetté ſon crime
„ ſur le tranſport amoureux dans
„ lequel il étoit tombé au premier
„ coup d'œil qu'il avoit jété ſur
„ ſes atraits. Mademoiſelle, ajoû-
„ ta-t'elle en déſignant ſa fille, m'a
„ prévenuë, en lui répondant que
„ l'amour le plus exceſſif & la plus
„ brillante fortune n'étoient pas ca-
„ pables de contrebalancer l'inſo-
„ lence de ſon ami ; qu'elle préfe-
„ roit les ſentimens de reſpect qu'on
„ devoit à ſon ſexe & à ſa vertu,
„ aux plus avantageux hommages ;
„ & qu'enfin elle ne pouvoit ſupor-
„ ter la vûë ni même le nom d'un
„ homme aſſez lâche pour ſurvivre
„ à la maniere outrageante dont on
„ l'avoit traité en ſa préſence.

„ Et moi, reprit Madame, j'ajoû-
„ tai que les ſentimens de ma fille
„ étoient les miens, & que j'étois
„ moins ſurpriſe de l'éfronterie de
„ celui qui l'envoioit, que de l'im-
„ prudence qu'il avoit eu de ſe
„ charger d'une pareille ambaſſade,
„ qui ne pouvoit lui faire honneur
„ ſous quelque perſpective qu'on
„ pût la regarder.

Tandis que la mere parloit de la ſorte, la fille cherchoit à lire dans mes yeux & dans ma mine la ſituation de mon cœur. Il ne lui fut pas dificile de s'apercevoir de mon émotion, lorſque j'entendis les propoſitions de mariage. La pâleur qui me couvrit le viſage, m'en eut fait apercevoir moi-même dans la glace où je me voiois, quand je n'en aurois pas ſenti les coups; mais auſſi je ne doutai point qu'elle ne connût que j'avois le cœur content, quand j'entendis la fermeté avec laquelle elle avoit parlé & ſoûtenu ſa réponſe par les termes les plus

mépriſans. J'en fus en éfet ſi charmé, que je ne pus m'empêcher de lui dire que je n'en atendois pas moins du ſoin qu'elle avoit de ſa gloire; & que j'étois très-perſuadé que qui que ce fut qui y donnât ateinte, ne ſeroit pas plus ménagé que le coquin, dont on devoit oublier juſqu'au nom.

De Mons qui entra preſque en même tems, eut auſſi part de cette plaiſante démarche: & quoi qu'il en rit, je remarquai néanmoins qu'il s'intereſſoit un peu trop pour mon repos, à Mademoiſelle Dumenil. Elle, qui après les aſſurances qu'elle m'avoit données de ſa fidélité, ne pouvoit s'imaginer donner lieu à ma jalouſie, traitoit de Mons avec une certaine familiarité qui me choquoit. Elle écoutoit avec plaiſir, du moins en aparence, toutes ſes politeſſes, & même les tendres déclarations qu'il lui faiſoit: & pendant tout le ſoupé où il fut retenu avec Madame ſa mere, je m'aper-

çus des mouvemens de leurs yeux : il sembloit que Madame de Mons afectât de m'amuser pour que je ne m'en aperçusse point.

Cependant j'avois des momens assez libres pour faire des reflexions sur la fermeté avec laquelle ma charmante Maîtresse avoit parlé à Madame sa mere, ainsi que sur les preuves qu'elle m'avoit données de sa constance. C'en fut assez pour me rassurer & me mettre en belle humeur. Je fis pourtant si bien que la conversation dévint générale, pendant le reste du soupé, où tout se passa avec beaucoup d'enjoûment : & le hasard me procura l'abréable moment où ma Reine me serrant la main, me dit en passant, *laissez-moi faire & ne soiez point jaloux*. Je ne pus lui répondre que des yeux ; mais ils s'exprimérent par les traits les plus tendres.

Quelque gaieté que j'eusse eu à table, je ne me trouvai pas dans

la même ſituation entrant dans le lit. La Malonniere & le deſſein qu'il avoit de ſe venger, me roulérent toute la nuit dans l'imagination. Elle en fut ſi échaufée que quand je m'aſſoupiſſois, je m'éveillois en ſurſaut, comme ſi j'étois aux priſes avec lui; il ſembloit que j'euſſe un preſſentiment de ce qui devoit m'arriver le lendemain. Le jour paroiſſant je me levai; & à peine je fus habillé qu'un inconnu me mit en main un billet, où je lus un défi & un rendez-vous, que la Malonniere me donnoit du côté de Biſſetre à dix heures avant midi. Il m'avertiſſoit qu'il avoit pris un ſecond non pour ſe bâtre, mais pour être témoin de notre combat, qui ſe feroit à l'épée & au poignard.

Je renvoiai l'inconnu en lui diſant que j'acceptois le parti: & ſortant du logis avec lui j'allai éveiller de Mons pour le prier de me ſeconder, après lui avoir lû le cartel.

Il ne balança pas à ſe prêter de bonne grace à mes déſirs : nous ſortîmes pour aller déjeuner enſemble avec beaucoup de frugalité. L'heure aſſignée aprochant, nous prîmes un Caroſſe qui nous mena ſur le champ de bataille. La Malonniere y étoit déja avec ſon ſecond, qui étoit celui qui m'avoit porté le cartel ; & que de Mons ni moi ne connoiſſions point du tout.

La Malonniere débuta par ſe plaindre en des termes inſultans, des impoſtures dont il diſoit que je l'avois chargé auprès de Geneviéve. Je lui dis tout net qu'il en avoit menti, & que ne s'agiſſant point de plaider, mais de ſe bâtre, il n'avoit qu'à entrer en lice. Tout à l'heure, reprit-il, mais commence à te dépoüiller nud, tout comme je vais faire. Prens ton poignard d'une main, tu dois t'en être muni, & ton épée de l'autre ; & bâtons-nous juſqu'à ce que l'un de nous ait perdu la vie.

Dès que nous eûmes mis l'épée à la main, la Malonniere que la fureur tranſportoit, & qui ne s'embarraſſoit pas d'être tué pourvû qu'il me perçât, commença à me pouſſer d'une terrible force & me fit reculer pluſieurs pas, tandis que je me contentois de parer ſes coups conſervant tout mon ſang froid, qui eſt le vrai moien de s'aſſurer la victoire dans ces ſortes de rencontres. Aiant reçû un coup d'épée dans le côté, je me ſentis ſi animé, que j'avançai ſur lui avec une fureur, dont je ne me fuſſe jamais crû capable. Il récula deux pas, & m'atendit de pié ferme dans une poſture qui me fit comprendre qu'il penſoit à me ſaiſir au corps, pour ſe ſervir du poignard. Je prévins ſon deſſein, & comme il avançoit pour l'exécuter, je lui alongeai un coup dont je le renverſai par terre : & comme je lui tenois l'épée ſur la gorge, étant un peu panché ſur lui & lui ofrant la vie,

s'il vouloit me la demander, il ne me répondit que par un coup de poignard, qui ſans toucher les boiaux me fendit la peau du ventre, depuis le bas du nombril juſqu'au côté droit. Voiant qu'il expiroit, je ſatisfis ma vengeance en lui coupant une oreille que je mis dans la poche, après l'avoir envelopée dans mon mouchoir, & je montai avec de Mons dans le Caroſſe qui m'atendoit dans l'allée de Biſſetre, laiſſant à l'inconnu le ſoin d'enlever le cadavre qui fut mis dans le Caroſſe qui l'avoit conduit ſur le lieu, & porté auprès de Gentilli où il l'enterra.

A l'entrée du Faubourg, je me trouvai foible, ce qui obligea de Mons à faire arrêter le Caroſſe devant la maiſon d'un Chirurgien chez qui je fus porté, pancé & mis dans le lit. Dès que le ſang dont j'avois beaucoup perdu eut été arrêté & l'apareil apliqué, je me trouvai mieux. Le Chirurgien néanmoins ne ſavoit quel

quel pronoſtic tirer de mes bleſſures. De Mons m'aiant prévenu, me dit qu'il alloit écrire à Madame ſa mere, qu'une partie de plaiſir faite ſur le champ & dont j'étois, ne lui permetant pas d'aller au logis, il la prioit de vouloir bien en informer Madame Dumenil : & il reſta avec moi pendant quatre jours, auquel tems je fus en auſſi bon état qu'avant mon combat, à une douleur près que me cauſoit la bleſſure du côté & qui me faiſoit un peu boiter ; mais elle ne m'empêcha pas de me rendre au logis, où je prétextai m'être foulé un nerf en ſautant un foſſé.

Le lendemain je n'eus point de plus grand empreſſement que d'aller chez Geneviéve pour lui reprocher de nouveau ſon infidélité. On me dit en y entrant, qu'elle étoit ſeule dans ſon jardin. J'y entrai d'un air triomphant, tel que me l'inſpiroit ma victoire, & je lui dis en l'acoſtant, que je venois pour

aprendre d'elle-même ſi le dénouement de la comédie lui avoit autant plû que l'intrigue. Elle me répondit que c'étoit d'une tragédie & non d'une comedie qu'elle entendoit parler : *Elle n'eſt pas encore repréſentée*, ajoûta-t'elle, *ainſi je ne puis en décider.*

„ Si fait, elle eſt repréſentée, re-
„ pris-je, & vous pouvez en aſſi-
„ gner la ſcene dans le cabinet de
„ vos plaiſirs : & lui préſentant
„ l'oreille de mon rival, voilà, lui
„ dis-je, un monument que vous
„ y devez placer comme celui de
„ votre imprudence, de votre le-
„ gereté, & tout à la fois celui de
„ ma bonne foi & de ma victoire.
„ Adieu, lui dis-je en me retirant,
„ je laiſſe vos réflexions en pleine
„ liberté.

Dieu ! s'écria-t'elle, *ſeroit-il poſſible que ma langue éfrénée eut fait perdre la vie à l'aimable Gentilhomme qui étoit ſi digne de mener la plus heureuſe du monde.* Je n'en

entendis pas davantage; mais mes reflexions ſe fixerent ſur les déſordres que cauſent les femmes imprudentes & volages, dont les langues ſans frein ſont infiniment plus meurtrieres que l'épée même. Elles furent ſuivies de la reſolution que je pris de ne jamais compter ſur leurs raports. Ils ſont capables de broüiller les meilleurs amis, & de précipiter les plus ſages dans toutes ſortes d'abîmes.

Il eſt certain que la Malonniere avoit du merite; mais ſes bonnes qualités étoient très-éclipſées par les airs bruſques qu'il ſe donnoit ſouvent, & qu'il pouſſoit même juſqu'aux plus vives inſultes. Geneviéve, qui comme je l'ai déja dit, l'avoit très-peu fréquenté, n'avoit certainement pas eu le tems de le connoître. S'il avoit le talent de captiver les Dames, il n'avoit nullement celui de conſerver ſes conquêtes. Dès qu'il avoit ſoupiré quelques jours, & joint l'eſtime &

le reſpect aux tendres expreſſions qu'il emploioit pour en obtenir des faveurs, il n'aimoit pas qu'on diferât à lui en acorder. Il s'engageoit aiſément, & il ſe dégageoit avec la même facilité. J'envios quelquefois ſon humeur, que je croiois la plus convenable à ma tranquilité ; mais j'étois né avec un cœur plus tendre & plus conſtant : & je me ſuis trouvé en bien des ocaſions où ſans être volage, j'avois pluſieurs maitreſſes que j'aimois toutes de bonne foi ; j'aurois même été très-embarraſſé de me déterminer ſur la préference. Ainſi j'ai toûjours traité d'erreur, & je regarde encore comme une folie le ſentiment où eſt preſque tout le monde qu'on ne peut aimer veritablement qu'une femme, & que prétendre en aimer pluſieurs, c'eſt n'en aimer aucune. Les Turcs, dont la tendreſſe eſt ſi délicate, traitent de foux avec raiſon les Européens qui ſuivent une maxime ſi étrangere à la nature, ſi

injuſte & ſi opoſée au bon ſens.

J'étois ſi tranquile ſur le duel dont je m'étois rendu coupable, que je ne penſois pas qu'il en fut jamais mention : & je fus très-ſurpris qu'un mois après, Madame Dumenil m'en parlât en des termes qui me donnerent à connoître qu'elle en craignoit beaucoup les ſuites. Je les craignis dès lors moi-même, tant elle me cauſa d'alarmes.

„ Je vois bien mon cher Che-
„ valier, me dit-elle, que je me
„ ſuis flatée en vain d'être la meil-
„ leure de vos amies, & de meri-
„ ter votre confiance; mais vous
„ m'avez retiré de mon erreur
„ par une conduite tout-a-fait opo-
„ ſée à mon attente. Hé! qui avez-
„ vous dans le monde à qui vous
„ deviez vous confier plus qu'à
„ moi? & cependant vous m'avez
„ caché l'afaire du monde la plus
„ eſſentiele qui vous métoit dans
„ un état à avoir beſoin de mes

„ conſeils & des ſecours que nul
„ autre que moi ne pouvoit raiſon-
„ nablement vous donner.
„ Je ſuis parfaitement inſtruite
„ de tout ce qui s'eſt paſſé, & du
„ ſujet qui vous a jété dans l'em-
„ barras où vous pourrez vous
„ trouver. Il n'eſt plus queſtion de
„ l'éviter; il s'agit de le prévenir.
„ Quel parti voulez-vous prendre?
„ Car ne vous imaginez pas que
„ quelque ſecret que ſoit votre
„ combat, il ne puiſſe être divul-
„ gué. J'en ai été informée; d'au-
„ tres peuvent bien l'aprendre:
„ je veux même que vous ſachiez
„ que Madame de Mons m'en a
„ raconté toutes les circonſtances.
„ Son fils qui vous a ſervi de ſe-
„ cond, a été plus prudent que
„ vous en le declarant à ſa mere,
„ qui n'a point dès lors negligé
„ les moiens d'aprendre s'il n'en
„ tranſpiroit point quelque choſe
„ dans le public. J'aurois pris les
„ mêmes meſures, ſi vous m'en

„ aviez parlé. Il eſt encore tems. „ Le Gentilhomme que vous avez „ tué apartient à des familles puiſ- „ ſantes à la Cour. Il eſt vrai que „ ſes déſordres l'en ont fait négli- „ ger ; mais ſachez que dès qu'elles „ ſeront informées de ſa mort, le „ point d'honneur les reveillant, „ les réunira dans la vengeance „ qu'elles en demanderont, ou „ qu'elles en chercheront par tou- „ tes ſortes de voies.

Je lui répondis que je n'avois jamais douté de ſes diſpoſitions bienfaiſantes à mon égard, & qu'à moins d'avoir perdu le bon ſens je ne pouvois penſer autrement. Le paſſé & le preſent, continuai-je, m'ont toûjours été des ſures cautions de l'avenir, mais Madame, ajoûtai-je, l'eſperance où j'étois que mon duel ſeroit enſeveli dans un éternel ſilence, a fondé les raiſons que j'ai eu de vous le cacher, pour ménager le calme de votre cœur. Je ſais trop à combien d'alarmes il

s'eſt livré ſur mon compte, pour avoir crû devoir les lui épargner dans cette ocaſion. Je ſouhaite que le ciel ſeconde mon deſſein.

„ Vous ſentez bien que je le ſou-
„ haite auſſi, reprit-elle ; mais ce-
„ la ne ſufit pas pour qu'on s'en-
„ dorme dans une afaire ſi délica-
„ te. Je compte fort, & vous de-
„ vez compter auſſi que Madame
„ de Mons & ſon fils ſont autant
„ intereſſés que vous & moi à ſe
„ taire ; mais d'autres peuvent par-
„ ler : & c'eſt aſſez pour que
„ vous deviez vous aſſurer d'un
„ port avant que la tempête ne ſe
„ leve. J'ai un parent qui comman-
„ de un Bataillon au Regiment de
„ Condé ; il m'a acordé depuis
„ un mois une Lieutenance pour
„ vous ; je ſuis d'avis que vous al-
„ liez en prendre poſſeſſion à Douai
„ où le Regiment eſt en quartier.
„ De Mons vous y acompagnera,
„ & vous y fera compagnie dans
„ un pareil poſte qu'il y va rem-

„ plir. Vous pouvez y être tran-
„ quile; car en cas que votre afai-
„ re s'évente, je me promets de
„ l'aſſoupir.

Il n'eſt rien que je ne faſſe Madame, lui repliquai-je, pour vous donner des preuves de ma reſpectueuſe ſoûmiſſion. Je n'avois pas beſoin de cette ocaſion pour être convaincu de votre atention pour moi, qui égale pour le moins celle d'une mere pour ſon fils. Toutes les bontés que j'ai reçûës de votre genereuſe tendreſſe m'ont ſi fort aſſuré de l'honneur de votre protection, que j'ai toûjours été dans les diſpoſitions ſinceres de les mériter. Me voici tout prêt à ſeconder vos deſſeins, & à vous prouver la reſpectueuſe déférence que j'aurai toûjours pour vos avis & pour vos volontés.

Elle m'embraſſa me paroiſſant contente de moi : & je me retirai très-ſatisfait des prudentes meſures qu'elle prenoit, & en méme tems

très-mortifié de toucher au moment qui m'alloit éloigner de la reine de mon cœur. Je montai dans ma chambre livré à une afreuſe triſteſſe ; mais mon amour ſe réveillant m'inſpira de l'aller voir dans ſon apartement pour l'informer de tout ce qui ſe paſſoit, très-certain qu'elle n'en avoit aucune connoiſſance. La Loiſon que je rencontrai dans le coridor, eut de la peine à ſe réſoudre de me procurer une entrevûe avec ſa maitreſſe. La plaie que lui avoit fait la derniere, étoit encore ſaignante. J'eus néanmoins le talent de la fléchir. Elle m'introduiſit dans ſon apartement après m'avoir annoncé.

La triſteſſe avec laquelle j'y entrai, alarma d'abord ma chere Dumenil, qui ſans me donner le tems de lui parler, me demanda quel pouvoit être le ſujet du chagrin qu'elle voioit peint ſur mon vilage? je lui répondis que je n'avois cherché à la voir que pour l'en infor-

mer : & aprés lui avoir raconté toutes les circonſtances de ma querelle avec la Malonniere, ſans faire aucune mention de Geneviéve, je lui repetai la converſation que j'avois euë avec Madame ſa mere. Elle ſe remit un peu la voiant toûjours diſpoſée à me rendre heureux. *Mais*, dit-elle, *ne vous a-t'elle point parlé de vos parens?*

Cette queſtion m'aiant étonné, je lui répondis que je ne comprenois point ce qu'elle penſoit en me la faiſant. „ C'eſt, reprit-elle, une „ idée qui m'eſt venuë je ne ſais „ d'où. Je crois même qu'elle m'eſt „ reſtée d'un réve que j'ai fait ces „ jours paſſés. Ne ſoiez pas ſurpris „ que j'y ajoûte foi, car jamais mes „ réves n'ont été que des preſſen- „ timens très-juſtes. Quant au par- „ ti que vous allez prendre, ajoû- „ ta-t'elle, il eſt fort de mon goût, „ quand j'impoſe ſilence à mon a- „ mour. Ma raiſon & votre ſureté „ me le font aprouver, je vous

„ conſeille de vous en tenir là.
„ Quelque éloigné que vous ſoiez
„ de moi, perſonne n'en aproche-
„ ra de plus près que vous. Mon
„ cœur vous ſuivra par tout. Vous
„ en ſerez toujours le maitre abſo-
„ lu; & le puiſſant Dieu qui nous
„ unit ſi étroitement, ſaura bien
„ empêcher que rien ne ſoit capa-
„ ble de nous déſunir.

Je ne puis, lui dis-je, ma Reine, qu'être l'écho de vos ſentimens, & vous donner les mêmes aſſurances. Que je perde la vie plûtôt que de changer. Je l'ai déjà expoſée ſous vos yeux pour vos interêts. Je ſors, pour ainſi dire, de l'amphitéatre où j'ai combattu pour votre gloire. Ces deux ocaſions me ſont des favorables préjugés qu'en toutes celles qui ſe préſenteront, je ſoûtiendrai le même caractere avec une égale ardeur.

„ Ménagez-vous un peu mieux
„ que cela, reprit-elle, & ſouvenez-
„ vous qu'en voulant me venger,

„ vous pourriez bien venger vos en-
„ nemis & les miens. Allez dit-elle
„ en me donnant ſa main que je bai-
„ ſai avec autant de reſpect que de
„ tendreſſe, allez travailler à vos
„ afaires. Votre viſite eſt déja trop
„ longue : évitons même tout ce
„ qui pourroit donner lieu aux a-
„ parences.

Je ne fus pas hors du Coridor que mon Laquais vint me dire que de Mons m'atendoit dans le jardin. Il étoit négligemment aſſis & apuié ſur un banc : & je compris qu'il étoit bleſſé du même trait que moi. Je l'abordai avec beaucoup de gaieté. *Hé quoi*, lui dis-je ! *ſeriez-vous du nombre des amans qui ſoupirent ? Vous l'avez deviné*, repondit-il : *& je vous avouë que le parti que je ſuis forcé de prendre, me fait ſentir que j'aime plus que je ne croiois. Quoi donc*, repris-je ; *ne ſauriez-vous emporter le cœur de la belle à qui vous avez donné le vôtre ? Helas* repliqua-t'il en ſoû-

pirant ! *je ſais bien que je lui laiſſerai le mien ; mais qui m'aſſurera que le ſien voudra me ſuivre ? Je vous conſeille de vous en flâter ;* lui dis-je ; *ſi vous voulez être tranquile.*

Après avoir gardé quelque tems le ſilence, il ſe leva „ voilà qui eſt „ fait, dit-il, je prens ce parti & „ je m'y tiendrai. Au reſte, continua-t'il, vous ſavez ſans doute „ votre ſort & le mien, car ma „ mere vient de me dire que Madame Dumenil a dû vous l'aprendre. Je ne crois pas que nous „ puiſſions vous ni moi nous empêcher de le ſuivre. Vous n'ignorez pas la rigueur des loix, il eſt „ de la prudence de s'y ſouſtraire : „ c'eſt ce que nous allons faire en „ nous éloignant de la ſcéne. On „ ne penſera plus à nous dès que „ nous aurons diſparu : je veux ſeulement vous dire que Keravel étant honnête homme, peut être „ ſûrement le dépoſitaire de notre

„ ſecret. Allons le voir de ce pas, „ pour le lui confier & le prier en „ même tems de nous écrire tout „ ce qui ſe paſſera pendant notre „ abſence. Je compte qu'elle ne „ ſera que de trois mois tout au „ plus ; car on ne manquera pas „ de nous charger de faire quelque „ récruë vers la fin de l'automne „ prochaine.

Je ſortis avec de Mons, & nous allâmes voir Keravel & lui demander à diné. Cependant nous lui aprîmes le combat que j'avois rendu contre la Malonniere, qu'il croioit être allé en Bretagne conformément au bruit qu'il en avoit répandu l'avant veille de ſa mort. Cette nouvelle ne laiſſa pas de nous tranquiliſer beaucoup. Quoiqu'il fût veritablement touché de la mort de ſon ami compatriote, il deſaprouva fort ſa conduite à mon égard : il ajoûta même qu'il l'avoit repris de ſes maniéres ſouvent trop vives & toûjours imprudentes, l'af-

ſurant qu'il pourroit lui en coûter cher, s'il ne les rétranchoit. N'en parlons plus, dit-il, il eſt mort, tant pis pour lui. Profitons tous de l'exemple pathétique qu'il nous donne. *Et vous*, reprit-il d'un air ſincere, *penſez-vous à empêcher que cette afaire ne tranſpire*? Nous en ſommes là dit de Mons : & il lui fit part des meſures que nous allions prendre.

Il les aprouva fort : & après nous avoir ofert ſes ſervices à Paris, pendant notre éloignement, il accepta les propoſitions que nous lui fîmes. Nous dinâmes ſans parler du paſſé ; & nous ne fîmes que nous entretenir de pluſieurs ſujets divertiſſans, qui étoient ſur le tapis à la Cour & à la Ville. Le plus nouveau étoit le duel de Meſdames de Polignac & de Prie, qui s'étant donné un rendez-vous aux champs Eliſées près des Tuileries, étoient ſorties de leurs Caroſſes pour ſe bâtre au piſtolet au ſujet du Duc de

de R. dont elles ſe diſputoient le cœur. Nous ne doutâmes point qu'elles n'euſſent combatu pour la chimére ; car certainement elles ne le poſſédoient ni l'une ni l'autre : & nous conclûmes que ſi cet aimable Seigneur, des mieux tournés de la Cour, eut aimé toutes celles dont il raviſſoit les afections, il auroit eu le cœur en plus de mile piéces.

Je quitai de Mons & Keravel pour m'en aller au logis, croiant faire plaiſir à Madame Dumenil de l'informer du peu d'aparence qu'il y avoit que la mort de la Malonniere ſe divulguât. Je lui apris, ainſi que Keravel me l'avoit dit, que la veille de notre combat il avoit publié qu'il s'en alloit en Bretagne, où il devoit faire quelque ſéjour ; ce qui étoit ſufiſant pour dépaïſer ſes parens & ſes amis, auſſi bien à Paris qu'en Province : & je lui fis faire réflexion que ſon ſecond, de qui d'ailleurs nous n'étions point,

connus de Mons & moi, aiant juſqu'alors gardé le ſilence, il étoit à préſumer qu'il n'en parleroit jamais, étant auſſi intéreſſé que nous à ſe taire, puiſqu'il étoit également dans le cas de la loi.

Elle fut très-aiſe d'aprendre que je n'avois encore rien à craindre, & que je pouvois même eſpérer que mon afaire ſeroit dans un éternel oubli. Cependant elle ne laiſſa pas de me diſpoſer à prendre au plûtôt le parti du ſervice; & elle m'alégua des motifs ſi judicieux, qu'à moins d'être ſans cœur & ſans honneur, je ne pouvois qu'aplaudir au deſſein qu'elle avoit ſur moi. Il fut donc conclu que je quiterois Paris avec de Mons; & notre départ fut fixé au quinziéme jour.

Meſdames Dumenil & de Mons ne négligérent rien pour nous faire agréablement paſſer ce tems-là, elles faiſoient à l'envi mile parties de promenade, de plaiſir, & de jeu, où Keravel & Vignacourt ſe trou-

voient ordinairement, ainſi que Mademoiſelle Dumenil & deux Demoiſelles du voiſinage qu'elle frequentoit. J'étois charmé de voir la compagnie nombreuſe, afin que de Mons ne pût avoir des tête à tête avec ma fidéle maitreſſe, car quoique je fuſſe autant convaincu qu'on puiſſe l'être de la conſtance de ſon amour pour moi, je me défiois pourtant trop de moi même, de mon merite & de ma fortune, pour ne pas craindre d'avoir un rival comme de Mons.

C'étoit un Gentilhomme jeune bien fait, & d'une des plus jolies figures de Paris. Ses maniéres étoient des plus engageantes; & il les ſoûtenoit d'un eſprit doux, maniable & très-bien cultivé par la lecture & par le monde. Il n'avoit rien à déſirer de la nature & de l'éducation. Il eſt aiſé à un favori de Cithere, tel que celui-là d'engager les cœurs les plus fortement enchainés, & de ravir les con-

quêtes des autres : & c'étoit justement ce que je craignois. Je pris néanmoins le bon parti, qui fut celui de prendre un air gai & de ne rien négliger pour plaire, Art très-utile aux jeunes gens & dans lequel je réussissois assez bien quand le jeu me plaisoit : d'ailleurs la présence de mon incomparable Dumenil étoit le plus puissant aiguillon pour m'exciter à plaire.

Je me livrois à la conversation générale sans que mon amour me causât des distractions, parce que je savois bien trouver le moment d'entretenir ma maitresse en particulier. Je le pouvois sans peine dès que la compagnie s'étoit séparée : & j'avois même plus de liberté de lui parler, depuis que le parti que j'allois prendre étoit déterminé. Cet avantage que de Mons n'avoit pas, me servit à m'assurer son cœur, & à lui faire ratifier cent fois les preuves qu'elle m'avoit données de sa constante fidélité.

L'intervale qui s'écoula entre mon deſſein & l'exécution ne fut qu'une continuation de plaiſirs : & je m'y livrai entierement. Cependant le moment auquel je devois m'éloigner de l'objet de ma félicité aprochoit : & Madame Dumenil m'en avertit la veille. Elle me donna rendez-vous dans ſon aparteſment à dix heures du ſoir. Je m'y rendis : & elle me parla en ces termes.

„ Mon cher neveu, dit-elle ; „ que cette qualité que je vous „ donne ne vous ſurprenne point ? „ Vous allez voir qu'elle vous eſt lé„ gitimement dûë, & que celle de „ cher fils que j'y ajoûte eſt le tri„ but que vous paie ma tendreſſe.

„ Rien n'eſt plus merveilleux que „ la fortune dans ſes caprices. Elle „ abaiſſe les uns, elle releve les au„ tres. Ses coups ſubtils retirent de „ l'obſcurité ce qu'on croioit n'en „ pouvoir jamais ſortir. Il ſemble „ qu'elle ne ſoit plus aveugle, quand

„ on conſidére les moiens dont
„ elle ſe ſert pour conduire les é-
„ venemens à leur fin, tant elle pa-
„ roit prudente & raiſonnable.

„ Quand je n'en aurois point
„ d'autres preuves, celles qu'elle
„ me fournit dans votre naiſſan-
„ ce, votre éducation, votre ſi-
„ tuation préſente, me confirment
„ dans l'idée que j'ai de cette bi-
„ zarre maitreſſe de l'univers. C'eſt
„ une Divinité qui veut être blâ-
„ mée & aplaudie; louée & mau-
„ dite. Elle exige de ſes ſujets la
„ joie & la triſteſſe, l'amour &
„ la haine, l'eſpérance & le dé-
„ ſeſpoir. Elle eſt la ſeule en un
„ mot à qui les bonnes & mau-
„ vaiſes afections du cœur ſont
„ également agréables, puiſqu'elle
„ met les hommes dans la dure
„ néceſſité de ſe plaindre des
„ maux qu'elle cauſe, & de la re-
„ mercier des biens qu'elle fait.
„ Ne ſoiez donc ſurpris de vo-
„ tre vie, ni de ſon pouvoir, ni
„ de ſon inconſtance.

„ Aprenez aujourd'hui ſans é-
„ tonnement que vous êtes mon
„ neveu fils de ma ſœur Marianne
„ du Bois Jourdan. Née tout com-
„ me moi à Château Gontier en
„ Anjou, petite Ville limitrophe
„ de la Bretagne, elle fut confiée
„ à l'âge de huit ans à la ſœur
„ de ma mere qui demeuroit à Pa-
„ ris, où je la fus joindre âgée
„ de ſept ans. Nous y fûmes élevées
„ ſous ſes yeux, & c'eſt aſſez dire
„ pour qu'on puiſſe juger de notre
„ belle éducation.

„ A peine nous fûmes ſorties de
„ l'enfance que la mort nous la
„ ravit dans le tems qu'elle nous
„ étoit la plus néceſſaire : & com-
„ me un malheur arrive rarement
„ ſeul, nous aprimes le lendemain
„ de ſon enterrement le cruel
„ aſſaſſinat commis contre mon
„ pere, qui perdit la vie de cinq
„ coups de poignard qu'il reçut de
„ l'indigne main d'un Gentilhom-
„ me Angevin, un jour de Pâ-

„ ques ſortant de l'Egliſe d'une
„ terre que nous avions ſur le bord
„ de la Mayenne, & qui fut aliéné-
„ née pour fournir aux fraix du
„ long procès qu'il fallut pourſui-
„ vre pour venger cette mort tra-
„ gique.

„ Ma mere ainſi que preſque
„ toutes les femmes, n'atendit pas
„ ſa conſolation du tems qui ne
„ calme que peu à peu le chagrin.
„ Elle crut la trouver plus vite en
„ ſe livrant entre les bras de ſon
„ palefrênier boſſu, boiteux, &
„ encore plus contrefait d'eſprit
„ que de corps. Elle fit couper de
„ vaſtes forêts, dont elle vendit
„ le bois, elle ſe ſaiſit tous les bi-
„ joux de la famille; & aiant fait
„ de l'argent de tout ce qu'elle a-
„ voit, elle enleva ſon Eſope, le
„ mena avec elle aux Iles Françoi-
„ ſes de l'Amérique & l'épouſa.
„ De ſorte qu'il ne nous reſta à vo-
„ tre mere & à moi que dequoi
„ vivre maigrement, & d'une fa-

„ çon très-éloignée de notre con-
„ dition. Le peu qui nous reſtoit
„ ne donna envie à aucun de nos
„ parens de prendre ſoin de nos
„ afaires. Nous fûmes donc livrées
„ à notre propre conduite & re-
„ duites à vivre enſemble, & à
„ travailler de nos mains pour être
„ un peu plus au large. Cette é-
„ troite union quelque fondée
„ qu'elle fut ſur des raiſons d'in-
„ terêt, étoit encore plus une ſuite
„ de notre mutuelle tendreſſe. He-
„ las, reprit-elle, en laiſſant cou-
„ ler quelques larmes, en fut-il
„ jamais de plus parfaite. Dieux
„ qui l'autoriſiez par vos loix, que
„ ne m'en laiſſiez l'objet! vous a-
„ vez cependant été aſſez juſtes
„ pour m'en dédommager par la
„ fidéle image que j'en poſſéde.

„ Ma ſœur, continua-t'elle, é-
„ toit la Demoiſelle de France la
„ mieux tournée: & ſans avoir les
„ traits du viſage réguliers, elle
„ avoit un ſi beau teint & une peau

„ ſi délicate, qu'on ne balançoit pas
„ de la mettre au rang des premié-
„ res beautés ; mais ſa riche taille
„ au deſſus de la mediocre, ſon
„ port majeſtueux, ſa démarche
„ noble & modeſte, ſon eſprit, ſon
„ bon cœur, ſes ſentimens, tou-
„ tes ces grandes qualités lui don-
„ noient une préférence générale,
„ & inſpiroient à ceux qui la
„ voioient autant d'eſtime que d'a-
„ mour. Elle aimoit également la
„ promenade & le ſpectacle, &
„ quoiqu'elle ſe trouvât ſouvent
„ en compagnie avec des hommes
„ qui l'acoſtoient, il eſt inoüi que
„ les plus entreprenans & les plus
„ expérimentés en galenterie lui
„ aient manqué de reſpect.

„ Il étoit rare de nous trouver
„ l'une ſans l'autre. Nous nous ai-
„ mions trop pour nous ſéparer.
„ La maiſon où nous étions le plus
„ tendrement chéries, & où nous
„ allions deux ou trois fois par ſe-
„ maine, étoit celle de la Marê-

„ chale de la Meilleraie, Dame des
„ plus fieres & cependant des plus
„ reſpectables de la Cour. Elle avoit
„ tant de bonté pour nous qu'elle
„ nous donnoit des marques de di-
„ ſtinction dans les plus brillantes
„ compagnies qui ſe formoient chez
„ elle. Elles étoient toûjours aſſor-
„ ties de Seigneurs diſtingués & de
„ quantité d'Oficiers de marque.

„ Je ne vous dirai point que ce
„ fut chez elle que Monſieur Du-
„ menil me vit : & que Madame
„ la Marêchale s'apercevant de
„ ſon aſſiduité & de ſes atentions
„ pour moi, conclut en peu de tems
„ mon mariage avec ce Gentil-
„ homme que j'aime encore au de-
„ là du tombeau.

„ Cette ocaſion qui ralentit or-
„ dinairement l'amitié des meil-
„ leures amies, fit un éfet tout con-
„ traire dans le cœur de ma ſœur &
„ dans le mien. Notre tendreſſe en-
„ prit un nouvel acroiſſement. Elle
„ eut une joie inexprimable de mon

„ établiſſement, & elle en fit un
„ des principaux agrémens en me
„ ſuivant dans la maiſon de mon
„ époux.

„ Le Maréchal de C... qui lui
„ avoit donné ſon amitié avec ſa
„ protection étant venu au logis
„ quelques jours après mes nôces,
„ fut très-ſurpris de rencontrer ma
„ ſœur qui deſcendoit les dégrés
„ pour aller dans le jardin. Il l'avoit
„ déja vûë pluſieurs fois à l'Hôtel
„ de la Meilleraie; & la Maréchale
„ s'étoit même aperçûë de ſes a-
„ tentions pour elle. Il aprocha de
„ ma ſœur qui le reçut de l'air du
„ monde le plus gracieux, & a-
„ près l'avoir ſaluée par un baiſer,
„ il lui préſenta la main pour l'a-
„ compagner dans le jardin dont
„ la porte étoit dans le veſtibule
„ ainſi que vous la voiez aujour-
„ d'hui. Ma ſœur qui ne pouvoit
„ ſe refuſer aux politeſſes de ce
„ Seigneur, dit à un Laquais du
„ logis qu'il allât annoncer le Ma-

„ rêchal à mon époux, qui s'étant
„ promtement habillé, ſe rendit
„ auprès de lui dans le Cabinet où
„ il le trouva les larmes aux yeux
„ aſſis à côté de votre mere. J'y
„ entrai auſſi & je le vis dans cet
„ état, dont je fus touchée.

„ Surpris & même contriſté de
„ la ſituation du Marêchal, Mr.
„ Dumenil ne put s'empêcher de
„ lui dire, qu'il ne s'atendoit pas
„ à l'honneur de ſa viſite ; mais
„ qu'il s'atendoit encore moins à
„ le voir chez lui dans le triſte é-
„ tat, dont il ignoroit la cauſe.
„ Je ſuis venu, répondit le Marê-
„ chal, pour vous marquer, mon
„ cher Dumenil, la joie que j'ai de
„ votre mariage ; & contre mon
„ deſſein vous n'êtes témoin que
„ de la triſteſſe que me cauſe mon
„ amour mal reçû.

„ Vous vous trompez, Mon-
„ ſieur, lui dit ma ſœur. Je ne
„ ſuis pas ſi inſenſible que de re-
„ jéter les ſentimens de votre

„ cœur ; mais je les reçois avec la
„ circonſpection qu'exige ma gloi-
„ re. Si vous vous connoiſſiez bien
„ vous ne devriez point douter
„ que je puiſſe me défendre d'ai-
„ mer le Seigneur de l'Europe le
„ plus acompli. Outre le tribut qui
„ eſt généralement dû à votre me-
„ rite, le retour que je dois à vo-
„ tre amour m'engage à vous en
„ rendre un plus particulier. Je
„ ſens depuis quelque tems que nos
„ cœurs ſont faits l'un pour l'au-
„ tre ; mais l'uſage & certaines loix
„ déraiſonnables ne s'opoſeront-el-
„ les pas à leur union indiſſoluble ?
„ Non non Mademoiſelle. Et ſi
„ c'eſt là votre ſujet de crainte,
„ il n'a qu'à diſparoître. Je me mets
„ au-deſſus de ces biſarres loix &
„ de ces uſages inſenſés ; & je ne
„ me ſoûmets qu'aux loix de l'hon-
„ neur, de la raiſon, & de l'a-
„ mour. Voilà, Monſieur & Ma-
„ demoiſelle Dumenil, ajoûta-t'il,
„ je me promets qu'ils ſeront ma
„ caution.

„ Qui pourroit vous refuſer, „ lui dis-je, Monſieur, ſi tout le- „ monde connoiſſoit comme moi „ la candeur de vos ſentimens pour „ ma ſœur ? Je puis vous aſſurer „ que vous n'en avez pas beſoin „ auprès d'elle : & ſi la nature a- „ voit ſon cours libre, elle vous „ marqueroit ſans réſerve des ſen- „ timens qu'elle retient, pour ne „ pas heurter la pudeur de ſon „ ſexe.

„ Vous avancez beaucoup, re- „ prit le Maréchal ; mais oſerai-je „ me flâter que Mademoiſelle ra- „ tifiera ce que vous venez de „ dire ?

„ Quand ma ſœur ne diroit pas „ vrai, Monſieur, repliqua-t'elle, „ je l'aime trop pour la dédire. Pro- „ fitez de ces diſpoſitions que ſa „ bouche vient de mettre au jour „ & que je vous manifeſte par tant „ de traits éloquens, pour cou- „ ronner mon amour & m'enchai- „ ner le vôtre. Adieu, dit-elle,

„ Monſieur le Maréchal ; j'ai trop
„ écorniflé votre viſite qui certai-
„ nement ne m'étoit pas deſtinée :
„ & elle ſe retira dans ſon aparte-
„ ment.

„ Rien ne fut capable de l'arrê-
„ ter : & je le ſavois bien ; parce
„ que je connoiſſois le déſordre où
„ elle alloit tomber, ſi elle ne ſe
„ fut retirée.

„ Le Maréchal charmé d'une
„ déclaration auſſi franche & ſi
„ peu ménagée que celle qu'il ve-
„ noit d'entendre, nous dit qu'il
„ ſe croiroit coupable du plus
„ grand des crimes, s'il étoit aſ-
„ ſez lâche pour amuſer ma ſœur,
„ & qu'il alloit travailler à s'unir à
„ l'objet de ſa felicité. Que n'ai-
„ je mile couronnes ! Il n'en dit
„ pas davantage & il ſe rétira.

„ Ce Seigneur étoit veuf depuis
„ environ un an ; & ſa famille aiant
„ eu quelque vent du deſſein qu'il
„ avoit de ſe remarier, en prévint
„ le Roi qui ſans s'informer de l'a-

liance

» liance qu'il vouloit faire, fit ce
» qu'il put pour l'en détourner.
» Le Maréchal qui meritoit beau-
» coup du Roi, ne lui demanda
» d'autre recompenſe de ſes ſer-
» vices que la permiſſion d'épouſer
» ma ſœur. Loin de l'obtenir on
» ſollicita ſi vivement ſa Majeſté
» qu'elle lui fit défenſe de ſe ma-
» rier. Quelque ſoûmis qu'il fut à
» ſon Souverain, il lui répondit
» que ſa vie étoit en ſon pouvoir,
» qu'il ne devoit pas douter qu'il
» ne fût prêt de la ſacrifier pour
» lui, puiſqu'il l'eut expoſée mile
» fois pour ſon ſervice; mais que
» ſon cœur étoit au-deſſus de tou-
» tes les loix & hors du Domaine
» des Souverains.

» Je me ſuis donc trompé, re-
» prit le Roi; car j'ai cru juſqu'ici
» que vous me l'aviez entierement
» donné. Le Maréchal repartit que
» ſa Majeſté n'étoit point dans l'er-
» reur, qu'il n'étoit en ſa préſence
» que pour ratifier ce qu'il lui a-

„ voit avancé & qu'il n'y déroge-
„ roit jamais ; mais que quelque
„ engagé qu'il fut à ſa perſonne
„ ſacrée, c'étoit dans un tout au-
„ tre ſens que celui qu'elle devoit
„ entendre de l'engagement qu'il
„ avoit pris avec la Demoiſelle du
„ monde la plus acomplie & dont
„ il ne ſe départiroit jamais.

„ Faites ce qu'il vous plaira,
„ dit le Roi ; mais j'ai des raiſons
„ très-fortes pour m'opoſer à vo-
„ tre deſſein, quoique je ſente par-
„ faitement bien que vous avez rai-
„ ſon de ſatisfaire votre inclina-
„ tion. Mon opoſition vous ſera
„ notifiée après midi, & ſans doute
„ ceux qui la veulent faire valoir
„ la feront enregîtrer à mon Par-
„ lement. Vous devez prévoir les
„ ſuites de cette démarche : ſi ce-
„ pendant l'amour vous preſſe de
„ paſſer outre, contentez-vous
„ je ne vous en régarderai pas de
„ plus mauvais œil.

„ Il n'y eut perſonne à la Cour

„ & à la Ville qui ne connut la
„ main d'où partoit le coup : & le
„ seul Maréchal content d'avoir
„ ménagé son Roi, & ne voulant
„ plus rien ménager fit semblant
„ de l'ignorer. Il vit dès ce moment
„ ma sœur avec plus d'assiduité ;
„ il se trouvoit dans toutes les com-
„ pagnies qu'elle frequentoit. On
„ le voioit souvent avec elle aux
„ promenades, aux spectacles &
„ ailleurs. Votre mere n'en faisoit
„ aucun mistére : elle avoit trop
„ de force d'esprit pour agir autre-
„ ment. Cependant des affaires do-
„ mestiques ne permirent point au
„ Maréchal d'exécuter sitôt son
„ dessein.

„ J'étois enceinte & prête d'a-
„ coucher quand le mariage se fit,
„ si bien qu'aiant acouché de ma
„ fille neuf jours après, je priai vo-
„ tre pere & votre mere de la nom-
„ mer, ce qu'ils acceptérent l'un
„ & l'autre de la meilleure grace
„ du monde.

„ Vous jugez bien que le mariage de votre mere fit grand bruit dans Paris : & ce qu'il y eut de singulier, c'eſt qu'on aſſuroit qu'il n'y avoit perſonne qui n'aplaudit au choix du Marêchal ; mais ceux qui avoient voulu l'empêcher ſe livrérent à la rage ſans néanmoins oſer la faire éclater.

„ Votre pere qui ſe vit obligé d'aller à la guerre conformément aux ordres du Roi, partit de Paris avec votre mere qu'il mena en Bretagne, pour l'enlever à la fureur de ſa famille. Il la laiſſa enceinte de ſept mois, pour s'en aller joindre l'armée. A peine il en eut eſſuié un mois les fatigues qu'il fut tué. La nouvelle n'en fut pas plûtôt publique, que la rage de la famille de votre pere qui ſe portoit héritiere de tous ſes biens, ſe dechaîna. On plaida, on écrivit, en un mot on produiſit la défenſe du Roi duement notifiée, & on annulla le

„ mariage dont vous êtes le légiti-
„ me fruit. Quand votre mere qui
„ venoit de vous donner le jour a-
„ prit cette nouvelle, elle en mou-
„ rut de chagrin, quoiqu'elle n'au-
„ roit pû ſurvivre à la mort de ſon
„ époux infortuné.

„ Cette ſeconde nouvelle qui
„ mit le comble à la joie des ra-
„ viſſeurs de votre bien, les dé-
„ termina d'aller au plûtôt en Bre-
„ tagne prendre poſſeſſion de la
„ terre où votre mere avoit fait
„ ſon ſéjour. Une de ſes Femmes
„ de chambre qui l'aimoit unique-
„ ment, prévoiant qu'on ne man-
„ queroit pas de vous détruire ;
„ puiſque vous étiez le ſeul obſtacle
„ à craindre, vous enleva confor-
„ mément à la priére que ma chere
„ ſœur lui en fit en mourant, après
„ vous avoir ataché au bras un bre-
„ vet, qu'on vous y trouva le mê-
„ me jour que je vous pris chez
„ moi. Helas, dit-elle en ſoûpi-
„ rant, le voilà. Gardez-le, ajoû-

„ ta-t'elle, en me le donnant. C'eſt
„ le ſeul bien de votre pere & de
„ votre mere que les cruelles loix
„ n'ont pû vous ravir. Cette bonne
„ fille n'étant pas en état de vous
„ élever, vous porta elle même à
„ Paris, & ne m'y trouvant pas
„ pour vous remettre entre mes
„ mains, elle vous mit dans l'Hô-
„ pital des Enfans trouvés. J'étois
„ alors aux eaux de Bourbon avec
„ mon mari, pour un rhumatiſme
„ qui m'afligeoit depuis mes cou-
„ ches.

„ Les ennemis de votre mere
„ altérés de votre ſang ainſi que
„ de vos biens, n'aiant pû en a-
„ breuver leur fureur, l'aſſouvi-
„ rent de celui de votre libera-
„ trice. Ils mirent tant de leurs
„ ſupôts en campagne, qu'ils la
„ trouvérent dans ſon vilage ou
„ elle s'étoit retirée pour aider ſa
„ mere dans ſa vieilleſſe, & ils la
„ firent périr par le poiſon.

„ Telle eſt votre naiſſance mon

„ cher neveu : je vous ai déja dit,
„ oüi, il vous en ſouvienne, que
„ je vous reconnoiſſois de mon
„ ſang : vous ſavez par vous même
„ que je n'ai rien épargné pour
„ votre éducation ; je vous ai pro-
„ curé une Lieutenance dont vous
„ allez prendre poſſeſſion. Vous
„ ſentez bien que ce ſont des preu-
„ ves de mon amitié auxquelles je
„ vais ajoûter une penſion de cent
„ louis, pour vous ſoûtenir dans
„ le poſte que vous allez ocuper,
„ & que je m'aſſure que vous rem-
„ plirez avec honneur. L'illuſtre
„ & valeureux ſang qui coule
„ dans vos veines, m'en eſt une
„ ſufiſante caution.

„ Vous en dirai-je davantage,
„ cher objet de ma tendreſſe ? mais
„ non ; ce ſeroit me livrer trop
„ imprudemment à mon amitié.
„ Après ce que je viens de vous
„ dire, vous avez tout lieu d'être
„ content. Laiſſez à ma diſcretion
„ le ſoin de vous rendre heureux,

„ s'il eſt vrai que l'objet de votre
„ felicité ſoit en mon pouvoir.
„ Elle finit ainſi en eſſuiant les
„ larmes qu'elle ne put retenir. Il
„ n'eſt pas dificile de concevoir la
„ ſituation où je me trouvai aiant
„ oüi tant de circonſtances afli-
„ geantes & agréables tout à la
„ fois. Toutes les paſſions ſe firent
„ en même-tems ſentir dans mon
„ cœur. C'étoient la fureur con-
„ tre les ennemis de ma mere ; la
„ vanité d'avoir apris qui j'étois &
„ d'où je ſortois ; la pitié envers
„ ma liberatrice, la reconnoiſſance
„ pour ma chere tante ; l'amour
„ violent pour ma couſine, la tri-
„ ſteſſe de notre ſéparation ; l'eſ-
„ perance de m'en raprocher pour
„ joüir des fruits de l'abſence ; le
„ deſir de marcher ſur les traces
„ de mon pere ; en un mot tous
„ ces diferens ſujets, me jétérent
„ dans un étonnement qui ne me
„ permit pas d'articuler une paro-
„ le ; mais m'étant jété aux ge-

„ noux de ma chere tante, mes „ ſoûpirs mes ſanglots & mes lar- „ mes, furent plus éloquens que „ tout ce que j'aurois pû lui dire.

„ Ah ! s'écria-t'elle, je l'avois „ bien prévû, que ce moment ſe- „ roit triſte & acablant pour vous „ & pour moi. Relevez-vous cher „ Chevalier, reprit-elle ? calmez „ vos ſens & votre cœur, pour „ être le dépoſitaire de ce que le „ mien a tenu ſecret juſqu'à pré- „ ſent ? Non je ne puis plus me „ taire ; mais je compte ſur votre „ diſcretion.

Hélas Madame, lui dis-je, en jétant un profond ſoûpir ! *Que pouvez-vous me dire de nouveau, après ce que je viens d'entendre ! Rien n'eſt capable de rencherir ſur ma joie & ſur ma triſteſſe.*

„ Qu'importe, dit-elle ; il faut „ que j'eſſaie de tranquiliſer votre „ cœur ; mais dites-moi avant tou- „ tes choſes ſi vous aimez vérita- „ blement ma fille ?

Cette queſtion me rendit auſſi immobile qu'un rocher : & quoiqu'elle fut preſſante, je fus très-embarraſſé d'y répondre. Hé ! quel parti pouvois-je prendre n'aiant rien pénétré du deſſein de ma chere tante.

„ Me ſuis-je donc trompée, „ reprit-elle, voiant mon ſilence ? „ j'ai cru que l'amour vous en a- „ prochoit autant que le ſang ?

Voiant mon amour découvert, il n'étoit plus tems de le cacher. *Vous n'êtes point dans l'erreur Madame*, lui repondis-je. *Oüi j'aime mon adorable couſine. Je ne ſuis plus ſurpris de la violence de mon amour puiſque le ſang l'a cultivé : & s'il m'étoit défendu de l'aimer, il ne me ſeroit plus permis de vivre.*

„ Vivez donc, repartit-elle, „ puiſqu'il vous eſt permis de l'ai- „ mer : & ſi vous avez eu juſqu'à „ préſent des ménagemens pour „ moi, n'en aiez plus que pour elle. „ Tâchez d'engager ſon cœur, ou

„ de le conſerver ſi vous l'avez dé-
„ ja ; je me reſerve à moi ſeule le
„ plaiſir d'être votre confidente.

S'il eſt vrai que les coups imprévus ſont plus frapans que ceux qu'on prévoit, il eſt aiſé de ſe former une idée de l'étonnement dont je fus ſaiſi, aprenant de la bouche même de ma bonne tante, qu'elle me permetoit non ſeulement d'aimer Mademoiſelle ſa fille, mais qu'elle vouloit de plus être la miniſtre de mon amour. Jamais mon cœur ne fut ſi ſatisfait qu'en cet heureux moment : j'en fus ſi bouleverſé qu'il ne fut pas en mon pouvoir de lui repliquer. Le dernier bienfait que j'en recevois, & qui mit le comble à ceux que j'avois déja reçus, me fit croire que j'étois au plus haut période de ma félicité, & que rien ne ſeroit jamais capable d'en altérer la douceur. J'en vis tout d'un coup mile agréables circonſtances qui ſe repréſentoient ſous le même coup d'œil, & qui

rempliſſant alors tous mes déſirs, me flatoient du plus charmant avenir. Eſt-il en éfet rien de plus ſenſible que de ſe voir comblé d'une félicité ineſpérée.

Qu'on s'imagine, s'il ſe peut, combien agréable fut ma ſurpriſe, me trouvant tout d'un coup hors d'une ſituation auſſi chancelante que la mienne. & dans la plus charmante où ſe puiſſe trouver un mortel. D'inconnu que j'étois à tout le monde & à moi-même, aprendre mon illuſtre naiſſance, avoir été regardé comme étranger dans une maiſon où j'avois reçu tant de careſſes & une ſi belle éducation, & me trouver pour ainſi dire dans le centre de ma famille; d'amant qui ſoûpiroit en ſecret ſans oſer prétendre à la poſſeſſion de l'objet que j'aimois & dont j'étois aimé, me voir aſſurer de la poſſéder; fut-il jamais de plus agréable paſſage d'une extremité à l'autre? un ſi ſoudain changement & ſi gracieux

dans toutes ſes circonſtances, me fit ſentir ce qu'on peut éprouver de plus doux dans la vie.

Auſſi de combien de tranſports d'amour & de reconnoiſſance n'accompagnai-je pas les expreſſions, dont je me ſervis pour marquer à ma chere tante les obligations que je lui avois. Mon cœur ſe produiſit ſur mes lévres pour lui faire voir les ſentimens que j'en avois : & elle y vit gravé en des caractéres inéfaçables tout ce qu'il y a de plus tendre & de plus ſincere.

Je ſortis ſi plein de ce que je venois d'aprendre, mon eſprit s'abandonna à des idées ſi flateuſes, mon cœur ſentit de ſi tendres mouvemens, & toutes les facultés de mon ame s'ocupérent ſi fort des ſujets qui venoient de leur être fournis, qu'il me fut impoſſible d'en calmer ni même modérer l'action. Morphée cedant pour cette nuit aux graces & aux amours l'empire qu'il avoit ſur moi, je la paſſai ſans

dormir, dans l'état du monde le plus charmant qui me fit éprouver les plaiſirs les plus purs.

J'y étois ſi profondément abſorbé que le jour ne fut point capable de m'en diſtraire ; à peine le ſoleil dont les raions m'ébloüirent dans mon lit put-il m'en retirer. L'amour me fit enfin ſentir que je devois en faire part à l'adorable objet qui les cauſoit. Je me levai pour le ſatisfaire & ſans prendre aucune des précautions qu'il m'avoit juſqu'alors inſpirées, je volai à l'apartement de la Reine de mon cœur. Aiant frapé à la porte avec une hardieſſe amoureuſe ; la Loiſon l'ouvrit promptement, ne penſant certainement pas que j'y vinſe de cet air libre.

La voiant rougir de ma démarche, *Raſſurez-vous*, lui dis-je, *j'ai permiſſion d'entrer ici. La contrainte a enfin cedé la place à la liberté, & vous avez à preſent celle de me continuer vos bons ofi-*

ces. Un air ſerain ſe répandit ſur ſon viſage, où je lûs la ſatisfaction qu'elle avoit de me voir content. „ Puiſque cela eſt ainſi, me ré- „ pondit-elle, entrez heureux mor- „ tel & annoncez-vous vous-mê- „ me : votre adorable ſort préci- „ ſément du lit. Je ne doute pas „ que juſqu'au Dieu du ſommeil ; „ tout ne ſe prête à votre amour. *Vous dites vrai chere Loiſon*, repris-je, *les Dieux me ſont plus favorables que je n'euſſe oſé l'eſpérer. Je les benis de la juſte recompenſe dont ils couronnent mon amour. Perſonne n'eſt capable d'y mêler de l'amertume.*

Comme je finiſſois, ma chere Dumenil qui avoit entendu tout cet entretien ouvrit, la porte de ſa chambre. *Serai-je de trop*, dit-elle, *dans votre converſation ? elle m'a paru ſi enjoüée que l'envie m'a pris d'y prendre part.*

„ Hé ! où pourriez-vous être de „ trop, répondis-je, vous qui

„ charmez par tout où vous pa-
„ roiſſez ; je viens vous dire que
„ notre amour triomphe, puiſqu'il
„ nous eſt permis de nous aimer.

J'ai toûjours cru, reprit-elle, *avoir été parfaitement libre ſur cet article. Je ne connois même perſonne en pouvoir de contraindre mon cœur.*

Je lui repliquai que ſi nous avions été juſque-là libres de nous aimer, nous ne l'avions point été de le faire paroître ; & qu'à peine oſions-nous nous le dire ; mais que nous n'avions plus d'obſtacles à ſurmonter, puiſqu'il nous étoit permis de nous voir & de nous parler ſans aucune contrainte : & je lui fis le raport exact de tout ce que Madame Dumenil m'avoit dit la veille. Je ne vis jamais les paſſions ſe ſucceder ſi rapidement ſur un viſage, qu'en ce moment, ſur celui de ma Reine. La joie, la triſteſſe, la haine, la complaiſance, l'amour, la tendreſſe, la reconnoiſſance, & juſqu'à

qu'à l'admiration & la ſurpriſe elles parurent toutes d'une maniere à ne pouvoir s'y méprendre.

„ Dieux, s'écria-t'elle, lorſque „ j'eus fini ! La joie que je ſens „ ſera-t'elle de longue durée ; & „ dois-je compter que vous ne me „ prépariez point des peines bien „ plus rigoureuſes, que le plaiſir „ que vous me procurez n'eſt doux?

Je lui repartis, que loin d'être ingenieux à anticiper des traverſes imaginaires, nous devions juger de l'avenir par le préſent, & oublier entierement le paſſé, qui avoit été une alternative d'amertume & de douceur. Lui aiant repréſenté que nous avions lieu d'être contens de notre ſort, je lui fis faire réflexion que ſi j'euſſe été tel que je croiois être, il n'y auroit jamais eu moien de conduire unîment nos amours à leur fin : & qu'il nous auroit falu ſurmonter des obſtacles, qui étant maintenant levés nous laiſſoient libre le

chemin qui aboutiſſoit à notre félicité.

„ Je le vois, je le ſens, & j'en „ ſuis perſuadée ; mais qui m'aſ„ ſurera, dit-elle, que loin de „ moi, vous tiendrez votre cœur „ en garde contre tant de beautés „ qui pourront l'ataquer ? Helas ! „ je ne crains que trop d'être ex„ poſée aux événemens de l'ab„ ſence : & faut-il que cette crainte „ ralentiſſe les plaiſirs que vous „ m'avez annoncés ?

Hé quoi, ma chere Reine, lui dis-je, *je puis donc ſans crime m'abandonner à la même incertitude ; puiſque vous pouvez tomber dans le même cas où vous me croiez expoſé. Scellons par tout ce qu'il y a de plus ſacré notre fidélité & notre conſtance : & les opoſant à tous les aſſauts qui pourront être livrés à nos cœurs, aſſurons-nous d'une victorieuſe réſiſtance, ou du moins attendons pour nous plaindre avec raiſon, que le mal ſoit préſent.*

Ce discours judicieux que je prononçai d'un ton ferme & assuré, fit un tel éfet chez elle que reprenant sa tranquilité, elle me dit que c'étoit le meilleur parti que nous eussions à prendre, & qu'elle n'écouteroit jamais plus ses imaginations frivoles auxquelles elle imposoit dès lors un éternel silence : & m'aiant fait asseoir auprès d'elle sur un canapé, serrant ma main dans la sienne, elle me demanda pourquoi je lui avois si long-tems caché ce que je savois de ma naissance & notre consanguinité, & qu'elle avoit voulu un jour me mettre sur les voies en me demandant si je n'avois point quelques nouvelles de mes parens ; mais que j'avois éludé ne faisant point semblant de l'entendre.

Rapelez-vous, dit-elle, *la qualité de votre cousine que ma chere mere me donna le soir de mon enlevement ; & vous avoüerez que je n'avois pas tort d'être inquiéte, & de chercher à sortir de mon in-*

quiétude, en aprenant ce qui m'intéreſſoit ſi fort. La Loiſon qui étoit préſente ne manqua pas à mon retour de me dire que ma mere vous avoit dit que j'étois votre couſine, & bien plus que je vous étois deſtinée.

„ Mes ſens & mon eſprit, lui „ dis-je, étoient alors ſi boule„ verſés que je n'y fis qu'une lé„ gere atention ; & quand je fus „ plus tranquile après votre retour, „ je voulus faire des réflexions ſur „ le terme de couſine ; mais je „ conclus qu'il lui étoit échapé au „ milieu des tranſports de tri„ ſteſſe, de colere & de rage où „ elle étoit, lorſqu'elle s'en étoit „ ſervie : il eſt vrai, continuai-je, „ que réflechiſſant ſur la queſtion „ que vous me fîtes dernierement „ au ſujet de mes parens, je ne ſus „ à quoi me fixer ; mais hier au „ ſoir dès que Madame m'eut in„ ſtruit de ma naiſſance, je crus „ bonnement que vous en ſaviez

„ quelque choſe & que ce n'étoit
„ que pour me ſonder, que vous
„ m'aviez fait la queſtion dont il
„ s'agit. Voilà juſtement, conclus-
„ je, les embarras où l'on ſe jéte
„ quand on ne parle qu'à demi.
„ Tant il eſt vrai que lorſqu'on
„ s'aime il faut ſe dire ce qu'on
„ penſe, ce qu'on craint, ce qu'on
„ eſpére, pour prévenir une infi-
„ nité d'acablantes incertitudes.

Elle me repliqua, qu'elle étoit charmée que le même ſang coulât dans nos veines, puiſque le même amour animoit nos cœurs : & bien loin, dit-elle, que ce nouveau titre de couſin dont vous êtes préſentement revêtu, ſoit un obſtacle à nos amours & à l'union à laquelle j'aſpire, il n'en ſerrera que plus étroitement les nœuds. Partez donc, ajoûta-t'elle, en laiſſant couler des larmes, cher Chevalier, tendre amant, couſin uniquement cheri, partez, puiſque le Deſtin vous l'ordonne ; mais ſi la gloire vous en-

gage à cultiver des lauriers, ſouvenez-vous de ne pas négliger les Mirthes : & qu'à votre retour, que je ſouhaite être promt, j'aie le plaiſir de ne point les voir flêtris, afin que j'en flaire l'agréable odeur.

Comptez, repartis-je, mon aimable couſine, Reine de mon cœur, ſur mon éternelle conſtance. Ni ce que je dois à ma gloire, ni l'abſence, ni les beautés qui s'ofriront à mes yeux, rien du monde n'eſt capable de vous ravir mon cœur : vous êtes l'unique qui le captiverez juſqu'au dernier de ſes mouvemens. L'amour vous y a gravée ſi profondément, qu'il ne ſauroit lui-même en éfacer les traits qu'il a pû y imprimer.

La Loiſon à qui il n'étoit échapé aucune de nos paroles, fut charmée de voir notre amour au point où elle ne ſe ſeroit jamais imaginée, qu'il pût ateindre. Elle s'aprocha d'un air qui marquoit une joie ſincére. „ Hé bien, dit-elle, ne

„ vous l'ai-je pas toûjours dit, que
„ le puiſſant amour feroit pour vous
„ ce que mes ſoins ne pourroient
„ faire ? Combien de fois ne vous
„ ſeriez-vous pas broüillés à n'en
„ jamais revenir, ſi je n'avois pas
„ mis tout en œuvre & tout riſqué
„ pour vous ménager des éclair-
„ ciſſemens & d'heureux momens,
„ où l'amour ſoûtenu de mon mi-
„ niſtére vous réuniſſoit plus for-
„ tement que jamais ? Parlez ma
„ bonne maitreſſe, dit-elle à ma
„ couſine, vous qui connoiſſez en-
„ core mieux que Monſieur, par-
„ lant de moi, le zéle que j'ai eu
„ à vous ramener du plus amer dé-
„ ſeſpoir à la plus douce eſpéran-
„ ce ? & vous, Monſieur, ajoûta-
„ t'elle, en m'adreſſant la parole,
„ ſouvenez-vous, s'il vous plait,
„ que me prétant tous les jours à
„ votre amour, je vous ai procuré
„ mile entrevûës avec Mademoi-
„ ſelle qui étoient ſeules capables de
„ le nourrir. Toute la recompenſe

„ que j'en ſouhaite eſt le plaiſir de
„ vous voir unis pour toûjours, &
„ de ne pas oublier la Loiſon qui
„ a eu à coup ſur, autant de fidé-
„ lité pour vous que vous en avez
„ eu l'un pour l'autre.

Je ne pus m'empêcher de ſoûrire de l'ingénuité de ſes expreſſions. *Doutez-vous*, lui dis-je ma bonne Loiſon, *que ma couſine & moi puiſſions jamais oublier vos bons ofices. Comptez donc ſur le ſouvenir éficace que nous en aurons toute notre vie. Au reſte je recommande à vos ſoins votre aimable maitreſſe. Quant à mes interêts, je l'en ai fait la dépoſitaire; j'eſpere que les réuniſſant aux ſiens propres, elle les ménagera avec le méme zéle.*

„ Soiez tranquile, reprit-elle;
„ ſi elle étoit capable de les ou-
„ blier, je ſerois très-propre à lui
„ en rapeler la mémoire. *Jarny*,
„ ajoûta-t'elle, en portant la main
„ à ſa coëfure, que ne puis-je te-
„ nir ici votre place! mais patien-

„ ce ; je ferai au moins tout ce
„ que je pourrai pour l'amuſer, &
„ je défie tous ces amans à la dou-
„ zaine, de la mieux divertir que
„ moi.

Fort bien, repartis-je... *fort mal*, repliqua ma chere couſine ; *car elle ne ſauroit vous remplacer dans mon cœur, ni vous ſupléer à mes yeux ; hé qui ſeroit capable de me dédommager de votre abſence ?* „ Moi, „ moi dit bruſquement la Loiſon, „ car ma langue ſera le fidéle écho „ des ſentimens de Monſieur vo- „ tre nouveau couſin, votre vieux „ amant, en un mot votre futur.... *Il eſt vrai*, reprit ſa maitreſſe, *qu'elle eſt aſſez fole pour me divertir quelque quart d'heure.*

Je ſortis de l'apartement de l'adorable Dumenil, & je me rendis à celui de ma chere tante pour recevoir ſes ordres. J'y trouvai de Mons qui étoit venu pour lui dire adieu ; je compris qu'elle l'entretenoit du miſtére de ma naiſſance & qu'il é-

toit bien aiſe d'aprendre que j'étois ſi proche parent de Mademoiſelle Dumenil ; eſperant ſans doute que bien loin de mettre quelque obſtacle à l'amour qu'il avoit pour elle, je pourrois le favoriſer. Telles furent alors mes conjectures & elles ne me trompérent point.

Nous allions ſortir de Mons & moi, pour ne pas interrompre ma tante qui avoit commencé d'écrire une lettre dont elle me devoit charger, quand Madame de Mons entra. Elle y venoit pour la prier de diférer de quatre jours notre départ, parce que ſon fils étoit obligé de voir un Seigneur de la Cour, qui devoit nous recommander au Gouverneur de Doüai. Elle obtint ce qu'elle ſouhaitoit, & nous ſortîmes.

Cet incident nous fit à tous deux la même impreſſion : & je ne doute point qu'il ne vit ſur mon viſage la même joie, que j'aperçus dans le ſien. On diroit que l'amour eſt une

eſpéce d'inſtinct qui fait que les rivaux s'entreconnoiſſent. Efectivement on ſe trompe rarement quand on ſoupçonne en avoir. L'amour les déſigne par tant de traits, qu'il eſt dificile de s'y méprendre; on va même plus loin; car on ſent bien s'ils ſont heureux.

Dès que nous fûmes dans l'antichambre, il me ſauta au coû : & après m'avoir témoigné le plaiſir qu'il reſſentoit de me voir hors de l'incertitude d'où Mademoiſelle Dumenil m'avoit retiré, il me dit, les larmes aux yeux, que ſon amitié pour moi lui étant une caution ſufiſante de la mienne, il ne pouvoit s'empêcher de me faire confidence de l'amour qu'il reſſentoit pour Mademoiſelle Dumenil; & qu'il eſperoit que je voudrois bien le ſervir.

Prévenu depuis quelque tems qu'il aimoit ma maitreſſe, je ne fus point ému d'une déclaration qui en toute autre circonſtance m'au-

roit furieuſement alarmé. Je ne fus donc point embarraſſé de lui répondre. Je lui dis, que quoiqu'il me convint peu de me prêter à ſon amour ſans l'aveu de ma chere tante, je voulois pourtant bien paſſer pardeſſus cette bienſéance, & le favoriſer en tout ce qui me ſeroit poſſible.

Il me repliqua, qu'il me croioit aſſez de ſes amis pour ne pas douter de mon oficioſité; mais que pour s'en convaincre, il m'en demandoit une preuve avant notre départ. *Je vous conjure mon cher Chevalier*, continua-t'il, *de me procurer une entrevûë avec votre aimable couſine. Vous le pouvez aiſément dans la conjoncture préſente, en me menant dans ſon apartement; d'où vous ſortirez un peu après que nous y ſerons entrés. Elle ne ſauroit trouver mauvais qu'en partant je prenne la liberté de lui dire adieu.*

„ Je tombe d'acord, repliquai-

„ je, que vous ne lui êtes pas aſ-
„ ſez étranger pour qu'elle déſa-
„ prouve la liberté que vous dites
„ & que vous pourriez même pren-
„ dre ſans moi ; mais je ne ſai ſi
„ cette viſite ſe faiſant à l'inſu de
„ Madame ſa mere, lui fera plai-
„ ſir. Quoiqu'il en ſoit, ajoutai-
„ je, je veux bien riſquer ; mais
„ trouvez bon que j'aille parler à
„ ſa Femme de chambre, afin
„ qu'elle prévienne ſa maitreſſe &
„ qu'elle nous annonce. *Allez*, dit-
il. *Je vous atens : mais ne me fai-
tes point languir.* Je ſouhaite, lui
dis-je en partant, qu'elle vous re-
çoive avec autant de plaiſir que
j'ai d'ardeur à vous le procurer.

Je trouvai préciſément mon ado-
rable ſortant de ſon apartement
pour aller dans celui de ſa mere.
Elle étoit dans un ſi charmant
négligé, & d'une certaine triſteſſe
qui lui donnoit un air ſi tendre, que
j'en fus frapé comme d'un nouvel
objet pour moi ; & d'autant plus

que je ne doutai point que mon départ ne l'eût jétée dans cet état. *Reprenez, je vous prie*, lui dis-je, *votre air riant. Je ne pars que demain & peut-être plus tard. D'ailleurs je viens vous demander audience pour un ſujet qui ne vous eſt point indiférent; mais conſervez-moi votre cœur auquel il vous demande la permiſſion de venir donner un aſſaut. Je ne ſais ſi cette nouvelle maniere d'ataquer ſera ſuivie de la conquête.*

„ Je ne puis, dit-elle en ſou-
„ riant, vous répondre rien de
„ déciſif qu'après le combat que
„ vous venez m'annoncer. La pla-
„ ce vous apartient. Tant pis pour
„ vous, ſi vous ne l'avez pas ſufiſam-
„ ment fortifiée par votre tendreſſe
„ & votre fidélité. Je n'ai donc
„ rien à craindre, repris-je, ſi
„ ces ſentimens ſont ſufiſans pour
„ la rendre imprénable; mais ſi
„ l'ennemi trouve des intelligen-
„ ces dans la place, puis-je m'en

„ assurer la possession ? Hé bien, „ repliqua-t'elle, voions comment „ il s'y prendra pour l'ataquer ? „ L'évenement vous aprendra le „ reste ; mais, ajouta-t'elle, dé- „ fiez-le de ma part de s'en ren- „ dre le maitre ; car je compte „ sur le secours invincible que vous „ me donnerez.

Enchanté de cette reponse dont le jeu étoit à mon avantage, je courus chercher de Mons. *Cessez d'être réveur*, lui dis-je, *la belle qui vous ocupe est prête à vous recevoir. J'ai fait une partie de ce que vous souhaitez, je m'aquiterai de ce qui me reste à faire en vous laissant seul avec elle, achevez un ouvrage si heureusement commencé.*

De Mons satisfait de l'heureuse issuë de ma négociation, & me sautant au coû, *que je vous ai d'obligation*, me dit-il ! *Allons donc, & que sous vos auspices je parle au plûtôt à la beauté que j'adore.*

TAYLOR INST. OXFORD

Quelque desintéressé que je lui eusse paru, & tout assuré que je devois être du cœur de mon aimable cousine, je sentis tressaillir le mien : & craignant d'être suplanté, je ne le menai qu'en fremissant à son apartement. Il s'en faut bien que je l'y acompagnasse avec le même empressement, que j'étois allé lui ménager une audience que j'aurois souhaité en ce moment m'avoir été refusée ; mais il n'étoit plus tems de s'en dédire, il me falut avaler la couleuvre.

Cependant malgré ma timide répugnance je l'acompagnai, & l'aiant introduit chez Mademoiselle Dumenil, je n'y restai que pour être témoin du début de mon ami qui me parut très-tendre. C'en fut assez pour me persuader qu'il l'aimoit éperdûment. Je sortis après avoir promis de revenir dans le moment : & étant monté dans ma chambre pour m'habiller, puisque mon départ

part étoit remis, je me repentis de la démarche que j'avois faite, & j'en acusai plûtôt ma témerité que l'amitié que j'avois pour de Mons.

Ce n'étoit point que je craignisse qu'elle me fit perdre le cœur de ma maitresse dont j'étois aussi sur qu'on pût l'être; mais je m'imaginois que trouvant mauvais que j'eusse sorti, elle auroit pu penser que je voulois la mettre à l'épreuve, & qu'il me feroit un fidéle raport de la maniere dont elle repondroit à sa tendre déclaration. J'avoue que cette crainte m'agita beaucoup: & pour tâcher de reparer ma faute, je m'habillai très-vite afin de les rejoindre.

Ma jalousie qui jusque-là ne s'étoit point fait sentir, se reveilla vivement en entrant, le voiant aux genoux de ma Reine les yeux baignés de larmes. Nos yeux s'étant rencontrés, elle ne put s'empêcher de rougir, & je sentis le feu me monter au visage. S'apercevant

bien de mon embarras, elle crut m'en rétirer en me disant, que je devois remarquer que mon ambassade n'étoit point inéficace, & que celui qui m'avoit envoié ne lui étoit pas moins agréable que l'Ambassadeur même. Vous voiez bien mon cher cousin, ajoûta-t'elle, qu'il est bon d'envoier des mediateurs de merite. C'est le moien de faire réussir les négociations qu'on entreprend.

Je lui répondis que j'étois charmé de l'aveu qu'elle faisoit d'avoir reçu au moins une preuve de mon estime, en lui présentant un gentilhomme aussi acompli que de Mons; & que je la croiois de trop bon gout pour n'en pas connoître non seulement le mérite; mais encore pour le laisser sans recompense.

„ Je vous sais bon gré de la bonté „ que vous avez pour votre ami; „ & je ne suis pas moins sensible „ au sentiment d'estime, dont „ vous dites m'avoir donné une

„ preuve. Vous m'êtes trop bon pa-
„ rent pour ne pas rendre ſervice à
„ ceux qui m'aiment. Soûtenez je
„ vous prie ce caractére, & vous
„ trouverez en moi la fille du mon-
„ de la plus reconnoiſſante.

Je compris parfaitement le ſens qu'elle prétendoit que je donnaſſe à ſes paroles ; mais de Mons qui les prit à la lettre, y repondit avec tout ce que l'amour peut inſpirer de plus tendre. La Loiſon qui avoit été ſpectatrice de toute cette ſcéne comique, prenant la parole avec ſa liberté ordinaire,
„ vraiment Mademoiſelle, dit-
„ elle à ſa maitreſſe ; la charmante
„ Dulcinée du Tobozo ne vous
„ valoit pas. Elle n'avoit qu'un
„ Chevalier pour défendre ſa gloi-
„ re, ſa beauté, ſes perfections,
„ contre tous allans & venans ; &
„ vous en avez deux qui vont mon-
„ ter Roſſinante & Flanquine
„ pour vous publier toute entiere
„ dans les climats flamans où vous

„ aurez dix mile beautés jalouſes.
„ Que ne ſuis-je homme ! je me
„ ſens capable de faire le perſon-
„ nage de deux Sancho. Que je
„ vous ferois d'ambaſſades ma
„ chere maîtreſſe ! mais je me
„ garderois bien de prendre les
„ diamans pour des glans, & les
„ perles pour des pois. Pour vous
„ Meſſieurs, dit-elle, en nous a-
„ dreſſant la parole, vous êtes
„ droles de devenir amoureux
„ d'un objet que l'abſence va vous
„ dérober. Ma foi oüi. Vous ſe-
„ rez trop tard pour avoir une
„ heureuſe moiſſon.

Cette plaiſante fille interrompit ainſi notre converſation, & nous paſſâmes encore demi heure à rire de cent folies qu'elle nous dit. Je les regardai comme autant de ſaillies flateuſes, tandis que de Mons ne les attribuoit qu'à un eſprit badin. Hé comment auroit-il pu en découvrir le ſens ; puiſqu'il ignoroit que je fuſſe aimé, & que la

Loiſon fût dans mes interêts ? quoi-qu'en pluſieurs ocaſions il eut aperçu qu'elle ne m'étoit point indiférente.

Quelque peu avantageuſe que fut à de Mons cette entrevuë, il en ſortit avec une ſatisfaction marquée ſur ſon viſage & dans toutes ſes maniéres ; & moi qui avois au contraire tout lieu d'être content, je me retirai auſſi triſte & réveur, que ſi j'euſſe vû ma maitreſſe donner la préference à mon rival. J'avois beau me rapeler toutes les preuves d'un amour conſtant qu'elle n'avoit ceſſé de me donner depuis long-tems, & me perſuader même qu'en cette ocaſion tout s'étoit paſſé à mon avantage ; ma jalouſie trouvoit de quoi ſe nourrir enſce qui auroit dû la détruire. Je ne compris jamais mieux qu'alors, qu'en amour on eſt jaloux de ſon ombre. Paſſion extravagante & bizarre, qui, quoiqu'en diſent certains rafineurs atrabilaires, n'eſt propre

qu'à rendre les amans malheureux, en mêlant de l'amertume à la plus douce des passions, & rendant souvent public un amoureux commerce, dont l'agrément se perd avec le secret.

Je me proposois de sonder le cœur de ma cousine pendant que mon ami feroit ses affaires à Versailles ; mais je ne pus me dispenser de l'acompagner. Madame de Mons m'en pria, ma bonne tante me parut le souhaiter. Il falut que mon amour inquiet cedât à la complaisance.

La grosse pluie qu'il faisoit au moment que nous allions partir pour Versailles, ne nous permit point de suivre le dessein que nous avions pris d'y aller à cheval. Nous nous en allâmes au bureau pour prendre une chaise ; mais il n'y en avoit plus. Le directeur nous fit plaisir, en nous disant que deux aimables Demoiselles étant sur le point de partir dans un Carosse à

quatre places, elles seroient bien aises d'avoir notre compagnie. Nous entrâmes dans le salon où elles étoient pour la leur ofrir. De Mons qui leur en fit la politesse fut très-surpris de parler à Geneviéve qui l'accepta avec beaucoup de politesse. Jamais je ne fus plus embarrassé que quand je l'aperçus. J'aurois bien voulu prendre un autre parti, mais il ne me fut pas possible de me faire entendre à de Mons. Il étoit si fort ocupé à les entretenir pendant qu'on ateloit les chevaux au Carosse, qu'il ne jéta jamais les yeux de mon côté pour apercevoir les signes que je voulois lui faire de nous retirer.

Toutes réflexions faites, je pris le parti de profiter de la conversation agréable & polie que de Mons avoit commencée. Elle continua sur le même ton jusqu'à Séve où il fit arrêter pour ofrir des rafraichissemens à ces Demoiselles. On y mit pié à terre : & tandis

qu'on préparoit la colation ; elles nous propoſérent un tour de promenade dans le jardin du cabaret. Il donna le bras à une, & Geneviéve fut mon lot.

Je ne m'atendois pas à moins dans ce tête à tête qu'aux reproches de Geneviéve. L'idée que j'avois de ſon ſentiment me donnoit lieu de craindre quelque indiſcretion. L'amour irrité ſuſpend rarement ſa vengeance. Je fus néanmoins agréablement ſurpris de ſon ſilence ſur tout ce qui s'étoit paſſé. Elle ne me parla pas plus de la Malonniere que ſi elle ne l'eut jamais connu. Tous mes écarts, & ce que je lui avois dit de dur à ſon ocaſion parut être oublié. Elle débuta par me demander comment je m'étois porté depuis qu'elle n'avoit eu le plaiſir de me voir ?

Qui n'eut été ſurpris de cette ouverture ſi ineſperée ? Je le fus extrémement : & elle le comprit ; puiſque ſans me donner le tems de

lui repondre, „ Vous voiez bien, „ reprit-elle, que l'amour recom„ penſe ma fidélité par le haſard „ qu'il me procure. Depuis que je „ vous ai perdu, je ne ſais com„ ment, la compagnie des hom„ mes m'eſt devenuë inſuportable; „ & je vous avouë que je n'en „ ai pas été moins heureuſe. Quoi„ qu'éloigné de moi vous n'avez „ pas été abſent de mon eſprit. Je „ m'imaginois être comme un voia„ geur qui égaré de ſa route dans „ les tenébres de la nuit, eſpére la „ reprendre au lever du ſoleil. L'eſ„ pérance de vous retrouver me „ tenoit lieu de votre préſence, „ & je n'ai recherché la ſocieté de „ qui que ce ſoit pour m'en dé„ dommager, que celle de l'aima„ ble Demoiſelle que vous voiez „ avec votre ami. Quel compte „ me tiendrez-vous d'une conduite „ que mon amour m'a impoſée, „ & dont il a été l'auſtere régle?

Elle parla d'un ton, d'un air ſi

nouveau pour moi ; ſes maniéres furent ſi engagantes & ſes atraits ſi puiſſans que j'aurois pu croire que ce n'étoit pas la charmante Geneviéve qui m'eut parlé. „ Je ne puis „ me perſuader, lui dis-je, que „ votre cœur m'ait ſitôt rapellé, „ ſans que perſonne ait ménagé mes „ interêts. Pouvez-vous avoir ſi facilement oublié qu'il m'a échapé, „ parce que j'ai pris trop de ſoin „ de le conſerver ? C'eſt le ſeul „ crime dont vous puiſſiez m'acuſer. Vous le trouvez aparemment graciable, puiſque loin de „ le punir, vous ne le jugez pas même digne de reproche. Raportons-nous en à l'amour. C'eſt de „ lui ſeul que nous devons atendre juſtice : & ſes arrêts décideront ſi vous le voulez bien, de „ la droiture de nos cœurs.

„ J'y conſens, repliqua-t'elle ; „ mais comment jugera-t'il ? Je le „ ſais. Il va nous mettre hors de „ cour & de procès, compenſer

„ les dépens & nous rétablir dans
„ nos anciens droits. Vous garde-
„ rez mon cœur, je ſerai maîtreſſe
„ du vôtre. Vous plaindrez-vous
„ d'un ſi judicieux jugement ? Vous
„ connoiſſez ma candeur. Que je
„ ſache à quoi je dois m'en tenir ?
„ A tout ce que vous déſirez de
„ moi, lui repartis-je. Oublions
„ le paſſé ; nous n'avons tort ni
„ l'un ni l'autre.

Cette repartie lui fit faire deux pas en arriére, diſant qu'elle ne ſavoit ce que je voulois dire. „ Croiez-vous, ajoûta-t'elle, que
„ toutes les épreuves où vous avez
„ mis ma fidélité m'aient cauſé ni
„ étonnement ni plaintes ? Vous
„ vous trompez. Mon amour n'en
„ étoit que plus flaté. Eh quoi !
„ ſeroit-il poſſible que vous n'aiez
„ pu ſoûtenir les miennes ? Ho je
„ vois bien que vous ne ſavez pas
„ encore tous les rafinnemens de
„ l'amour. Mais afectons déſormais
„ de les ignorer, & laiſſons en l'u-

„ ſage à ceux qui aſſaiſonnent leur
„ amour de défiance. Que ce ſel
„ eſt inſipide à des amans qui ont
„ le goût naturel ? N'en uſons
„ point, cher Chevalier. Aimons-
„ nous ſans qu'aucun évènement
„ puiſſe nous donner de l'inquié-
„ tude.

Cette converſation auſſi vive que naturelle, renouvella toute la tendreſſe que j'avois euë pour l'aimable Geneviéve. Mon cœur en fut ſi épris en ce moment que je ſouhaitai avoir ocaſion de me plaindre de ma fidéle Dumenil pour être autoriſé à m'en détacher. Le parti des armes que j'allois prendre me parut ſi dégoûtant, que je l'aurois abandonné, ſi cette charmante beauté à qui je me communiquai, ne m'eut conſeillé de le ſuivre.

Après avoir accepté ſon cœur, puiſqu'elle vouloit bien me le rendre, je lui dis que le voiage que j'allois faire en Flandre ne pouvoit être de mon goût, puiſqu'il de-

voit nous séparer. Elle me répondit qu'elle étoit d'avis que j'entrasse au service, & que c'étoit justement le poste où elle me souhaitoit. C'est le vrai moien, continua-t'elle, de nous voir avec plus de liberté. Je vous suivrai non seulement en esprit; mais je vous verrai même plus souvent, & plus long-tems que vous ne pensez. Elle ajoûta, que quoiqu'elle ne doutât point que Mademoiselle Dumenil m'aiant destiné ce poste ne me mit en état de le soûtenir avec honneur, elle vouloit renchérir sur sa generosité en me donnant le double de ce qu'elle m'avoit assuré.

Je vis bien qu'elle vouloit me posseder à quelque prix que ce fut, & je ne pus lui refuser ma reconnoissance : hé que pouvois-je lui donner que celle qu'elle souhaitoit & dont elle étoit digne. Je lui jurai un amour tendre & constant. Elle me parut pleinement satisfaite; & je ne lui permis pas de

douter que je ne fuſſe content.

De Mons & la Demoiſelle avec qui il ſe promenoit vinrent nous réjoindre, & nous nous mîmes à table où nous reſtâmes auſſi long-tems que notre Cocher voulut nous le permettre. De Mons qui paroiſſoit charmé de la Demoiſelle qui lui étoit tombée en partage, étoit d'un aimable gaieté, & je m'aperçus qu'il n'étoit pas indiférent à cette belle. Etant ſorti pour quelque beſoin, il me ſuivit pour me dire qu'il étoit charmé que le haſard m'eut procuré le moment de me reconcilier avec Geneviéve, & qu'il n'avoit pas moins d'obligation que moi à la fortune de lui avoir fait rencontrer la compagne de ma belle maitreſſe, & nous rentrâmes enſemble.

Cependant le Cocher qui nous avoit déja fait avertir qu'il étoit tems de partir, vint nous dire lui même qu'il ne pouvoit plus diférer. Nous montâmes en Caroſſe,

& nous arrivâmes à Verſailles, où nous prîmes tous quatre un logement dans le même Hôtel.

Fin de la troiſiéme Partie.

Mad: Smelly

L'ENFANT TROUVE,

OU

L'HISTOIRE

DU

CHEVALIER DE REPERT,

Ecrite par lui-même.

QUATRIE'ME PARTIE.

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.
Virg. Eclog. 2.

A PARIS,

Aux Dépens de la Societé.

M. DCC. XXXIX.

L'ENFANT TROUVE.

QUATRIE'ME PARTIE.

VErſailes étoit ſi rempli de monde que l'entrée de l'Ambaſſadeur de Perſe y avoit atiré, que nous eumes beaucoup de peine à y trouver place : & ſachant bien qu'il en ſeroit de même ailleurs, nous nous contentames d'une chambre & d'un cabinet où il y avoit un lit de camp, mais aſſez grand pour deux perſonnes.

Quoiqu'il fut déja tard, de Mons ſuivant mon conſeil fut rendre ſes lettres, & faire ſes afaires, tandis que les Demoiſelles & moi fumes

nous promener dans le Parc. De Mons devoit venir nous joindre au Boſquet des Bains d'Apollon où je lui avois donné le rendez-vous. Nous nous promenames aſſez longtems avant d'aller nous y repoſer. Les charmantes figures des Nimphes en marbre blanc, & les autres beautés de ce lieu nous fournirent un ample & agréable ſujet de converſation qui ne tomba qu'à l'arrivée de notre quatriéme qui revint nous joindre à point nommé.

Notre compagnie s'étant ſeparée en deux, je donnai le bras à Genevieve, à qui je donnerai toûjours ce nom, & ſon aimable compagne fut le partage de de Mons. Nous primes notre eſſor indiferemment de tous côtés, après nous avoir promis de nous trouver ſur la terraſſe du Château d'où l'on deſcend dans le parterre. Le haſard me conduiſit avec ma compagne au Baſſin de Latone où cette Déeſſe chargée du double fruit de ſon amour, eſt ar-

rosée de l'eau que lui dardent une infinité de grenoüilles. Genevieve qui afecta de me la faire remarquer, „ Voiez-vous, dit-elle, cette malheureuse amante? elle est pourtant dans une atitude qui marque „ son insensibilité pour les insultes qu'elle reçoit. Il est même aisé „ de juger par ses traits sereins & „ par son front uni, que son amour „ en triomphe. Je serois assez de „ ce goût. Il me semble que l'amour doit nous faire mépriser „ tout le reste : & quand tous les „ élemens me refuseroient l'asile, „ il me suffiroit d'en trouver un „ dans le cœur de mon amant.

Mais, lui répondis-je, *si vous étiez abandonnée d'un amant, quel parti prendriez-vous?* Celui de cesser de vivre, reprit-elle brusquement. La mort n'est-elle pas l'agréable ressource d'une amante trompée? *C'est un peu trop* repliquai-je, *d'autres que vous se dédommagent d'un amour mal recompensé par*

la conquête de quelque autre cœur. Fi fi, dit-elle, *cela ne convient qu'à une volage qui n'aime qu'elle-même.*

Plusieurs sujets de conversation de cette nature nous conduisirent insensiblement au bosquet de la Colonade où nous trouvâmes de Mons & sa Compagne qui essuioit ses larmes. Nous voulumes retrograder comme si nous ne les eussions point aperçus; mais il nous cria d'aprocher, en nous disant que nous ne ferions pas de trop.

Genevieve qui étoit de très-belle humeur, *Qui est-ce qui vous a piquée*, dit-elle *à son amie? S'il paroissoit du sang, j'infererois que vous êtes blessée au corps; mais ne voiant que des larmes, je m'assure que vous êtes blessée au cœur.* Helas, répondit-elle, en jétant un profond soupir; je sens bien que je suis blessée je ne sais où; & je n'aurois jamais cru être si sensible au plaisir & à la peine que je ressens tout à la fois. Est-ce donc ainsi que l'amour trai-

te ſes Sujets? Ah que les premiers coups qu'il porte ſont équivoques! Genevieve qui ſe mit à rire, lui dit qu'aparenment elle avoit fait quelque réſiſtance au puiſſant Dieu qui la vouloit ſoumettre à ſon empire, que tous ſes traits étoient doux & charmans, & qu'elle ne devoit atribuer les peines qu'elle ſoufroit, qu'aux rigueurs du préjugé commun à ſon ſexe qui étoit ſon plus cruel bourreau, & capable de mêler de l'amertume à toutes les delices qui lui étoient ofertes.

Je vis cette belle afligée ouvrir des grands yeux, & après les avoir tenus long-tems fixés ſur de Mons ſe tourner du côté de ſon amie. Je crois, lui dit-elle, en éclatant de rire, & verſant encore plus de larmes; je crois que vous dites vrai, je ſuis bien fole étant libre dans le combat dont je ſuis l'arbitre de ne pas faire triompher le plaiſir de la peine, la realité de la chimere, & l'agréable verité du menſonge incom-

mode. Cette ſaillie nous mit tous de belle humeur.

Relinde étoit le nom de la Demoiſelle dont je parle. C'étoit ſans contredit une très-belle fille. Elle avoit l'air noble, le port avantageux, une démarche majeſtueuſe. Sa taille fine, ſon teint d'albâtre, ſes yeux beaux & tendres, ſa bouche petite & vermeille, ſes dents blanches & bien arrangées, tant de beaux traits joints à une gorge des mieux priſes, à un bras rond & à une main pleine & potelée, frapoient les plus inſenſibles aux apas de la beauté. A ce portrait ne ſemble-t-il pas qu'il eſt peu d'objets plus propres à plaire?

Il eſt vrai que cette belle fille avoit tout ce qu'il faut pour enlever le coup d'œil, & pour faire une belle paſſion; mais Genevieve avec moins de beauté, étoit bien plus capable de la ſatisfaire & de la rendre durable. Elle ſavoit vivre; elle avoit des ſentimens, de la dou-

ſeur, un bon caractére, un air enjoué & modeſte : & ce qui la diſtinguoit de Relinde, c'eſt que ſans ſe piquer d'être ſavante, elle aimoit la lecture, & la converſation des perſonnes d'érudition. Avec une foible teinture des ſciences, elle parloit hiſtoire, poëſie, galanterie, parure ; & ſi la converſation rouloit ſur la nature & la politique, elle n'étoit pas muete. Elle en parloit avec beaucoup de diſcernement. En un mot joignant aux ſentimens du cœur ce que l'eſprit a de plus délicat, elle brilloit avec ceux qui paſſoient pour en avoir beaucoup ; & il ſembloit qu'elle n'en eut point avec ceux en qui il étoit très-borné. Le grand art de ſe proportionner lui étoit naturel : & elle n'ignoroit point celui de ſe conduire avec prudence. Je ne doute pas que ſi quelque accident lui eut enlevé les charmes que des traits mediocres lui donnoient, elle n'auroit pas moins

conſervé les cœurs qui lui auroient été ſoumis; elle auroit même triomphé d'une infinité d'autres. Telle eſt la ſuperiorité des Dames d'eſprit ſur les plus belles Agnés de tous les ſiecles.

Quelque ſincere que fut mon amour pour l'aimable Dumenil, je me ſentois encore plus de penchant pour Genevieve. Ces deux paſſions me paroiſſoient légitimes & même neceſſaires pour en faire une pleine & parfaite. Elle auroit deſiré quelque choſe ſi l'une ou l'autre lui euſſent manqué. Toutes les deux jointes enſemble formoient l'objet complet de mon cœur. Trouvant d'un côté la beauté ſoutenuë du bon cœur, & de l'autre un eſprit étendu, cultivé, joint à un cœur des plus genereux & aux manieres les plus engageantes, pouvois-je m'empêcher de les réunir dans le mien?

Cependant la nuit aprochoit, & nous primes le chemin de l'auberge, où nous demandames d'être

ſervis en particulier. La table de la Sale étoit trop nombreuſe pour que nous y priſſions place. Quelque bonne amie que fut Relinde de Genevieve, nous ne nous expliquames point elle & moi ſur les meſures qu'elle m'avoit dit vouloir prendre pour nous voir à Douai pendant le ſéjour que j'y allois faire. Nous reſtames long-tems à table où la converſation qui fut generale ne roula que ſur la galanterie. De Mons ne laiſſoit pourtant pas de tenir à Relinde en ſecret certains diſcours qui lui enluminoient le viſage. Genevieve qui s'en apercevoit comme moi me touchoit du pié pour m'en faire remarquer les fréquentes alterations : & me ſouriant elle me faiſoit entendre par l'éloquence de ſes yeux que de Mons avoit l'air de mener un peu loin ſa belle Agnés.

Je compris qu'elle avoit bien vite connu mon ami, qui étoit éfectivement l'homme du monde le plus

rapide dans ſes conquêtes, dont il s'aſſuroit toûjours d'une maniere à les tenir ſoumiſes. Il étoit dificile de lui reſiſter tant ſes ataques étoient vives & bruſques. Helas penſois-je en quelles mains Relinde eſt-elle tombée? Ma Maîtreſſe avoit une ſi grande penetration qu'elle ſentit ce que je penſois. Elle prit le tems, tandis que de Mons parloit tout bas à ſa belle, de me reciter à l'oreille le haſard qu'elle couroit.

Nous quitames enfin la table après l'avoir tenuë plus de quatre heures, de ſorte qu'on penſa à ſe coucher dès qu'on eut ſoupé. Le choix des lits fut dévolu aux Dames qui prirent celui du Cabinet où elles coucherent enſemble : & la précaution de Relinde faillit à les faire brûler vives. Nous eumes toutes les peines du monde à les ſauver.

A peine nous fumes endormis que le feu prit à l'Hôtel par l'eſcalier qui étoit le ſeul qui menât aux apartemens des deux étages dont

il étoit composé. Ce fut par l'imprudence d'un Domestique étranger, qui s'y étant couché sur de la paille n'éteignit point sa chandelle. Elle fondit le chandelier d'étain : & la mêche enflammée étant tombée dans sa litiere y mit le feu, qui en moins de deux heures reduisit toute la maison en cendres.

Comme nous étions dans notre premier sommeil, nous eumes toutes les peines du monde à nous éveiller, & sans deux Gentilshommes qui couchoient dans l'apartement tout près du nôtre, nous aurions infailliblement péri dans les flammes. Ils fraperent si rudement à la porte, que nous nous éveillames en sursaut de Mons & moi. Ces Messieurs nous aiant crié de nous sauver du feu qu'ils nous annoncerent, nous n'eumes que le tems de prendre nos culotes pour courir éveiller nos Dames que nous ne savions pas avoir verrouillé la porte. Nous eumes beau faire, il

falut enfoncer la porte & les aller ſecouer pour les retirer du ſommeil lethargique où elles étoient plongées. Nous vous atendons un inſtant, nous dirent ces Meſſieurs, pour vous conduire au grénier que nous connoiſſons bien, dont nous pourrons entrer dans la Maiſon voiſine; mais faites vite, ajoutérent-ils; vous n'avez pas de tems à perdre.

Dès que ces filles eurent apris que le feu étoit à l'Hôtel, elles tombérent en foibleſſe, & reſterent immobiles. Nous les pinçames partout où nous nous aviſions pour les faire revenir; nous les inondames, pour ainſi dire, de l'eau qui étoit dans un pot & dans une cuvette de porcelaine; nous les barboüillames d'eau de Carmes, ce qui leur rapella enfin les ſens, mais qui ne leur rendit point les forces.

Les officieux Gentilshommes nous aiant crié de les ſuivre au plus vîte parce que le feu gagnoit le paillier

des dégrés du premier, nous primes le parti de les charger en chemise sur nos épaules; de Mons se chargea de Relinde, & je pris Genevieve, qui soit que l'amour me rendit le fardeau leger, ou parce qu'elle avoit moins d'embonpoint que sa compagne, ne m'incommoda point du tout. Nous suivimes nos guides, qui sans perdre le tems, abatirent le platras de separation, & ouvrirent un passage de plein pié avec le grenier de la maison où nous cherchions un asile contre la fureur des flammes.

Nous le traversames parmi des charpentiers & des maçons qui commençoient à couper les charpentes pour ôter l'aliment au feu: & les aiant descenduës au rez de chaussée où nous les mimes, ne voulant pas aller plus loin, croiant avoir le tems d'aller chercher nos hardes, nous priames les deux Gentilshommes de leur faire compagnie usqu'à notre retour. Nous remon-

mes au plus vite, mais aiant tr
vé les Auberges tout en feu, nous
descendîmes avec la même celeri
& nous reprîmes comme Anch
nos cheres Divinités pour sui
nos guides qui nous menerent d
une Auberge de l'autre côté de
mé à cinquante pas loin de ce
qui etoit en feu, où nous fumes
spectacle touchant à quantité d
personnes des deux sexes qui y é
toient logées.

Nos Demoiselles s'étant rassurée
nous prierent avec tant d'instanc
de les ramener à Paris, que nous n
pumes les refuser. Je pris l'Hôtes
en particulier pour la prier de nou
donner des bas, des bas, de
souliers, car en effet nous avion
perdu sur la station que je lui
donnai d'une bourse de cinquante
pour qui elle accepta après
beaucoup d'autres qu'elle reçu, avec la
promesse de me la rendre en rece-
vant les lettres que je lui emprun-
terai. Nous montâmes équipés, com-
me

on peut croire, d'une maniere
le, dans un carrosse que nous
es sur le champ. Il étoit deux
res avant le jour. Dès qu'il com-
ça à paroître, nous nous entre-
rdames avec des éclats de rire
nous dédommageoient de la
ur que nous avions euë, & nous
mes au logis de Genevieve,
près avoir envoié un Laquais
un Fripier des mieux assortis
Paris pour nous habiller au plû-
donna de ses nipes à Relinde.
Fripier vint, & de Mons &
nous primes des habits noirs
nous suffisoient pour pouvoir al-
chez nous avec plus de décence
dans l'équipage où nous étions
nus de Versailles. Je renvoiai
r le champ les vieilles hardes à
sailles, avec ordre de raporter
bourse. Genevieve toujours gra-
se nous dit d'un air très-enga-
qu'elle comptoit que nous
rions la journée chez elle, &
elle tacheroit de nous dédom-

tames au plus vite, mais aiant trouvé les dégrés tout en feu, nous redeſcendimes avec la même celerité, & nous reprimes comme Anchiſe nos cheres Divinités pour ſuivre nos guides qui nous menerent dans une Auberge de l'autre côté de la ruë à cinquante pas loin de celle qui étoit en feu, où nous fumes un ſpectacle touchant à quantité de perſonnes des deux ſexes qui y étoient logées.

Nos Demoiſelles s'étant raſſurées nous prierent avec tant d'inſtance de les ramener à Paris, que nous ne pumes les refuſer. Je pris l'Hôteſſe en particulier pour la prier de nous donner des habits, des bas, des ſouliers, & tout ce dont nous avions beſoin, ſur la caution que je lui donnai d'une bourſe de cinquante loüis d'or qu'elle accepta après m'en avoir donné un reçu, avec la promeſſe de me la rendre en recevant les nipes que je lui emprunterois. Nous partimes équipés, comme

me on peut croire, d'une maniere risible, dans un carrosse que nous primes sur le champ. Il étoit deux heures avant le jour. Dès qu'il commença à paroître, nous nous entre-regardames avec des éclats de rire qui nous dédommageoient de la fraieur que nous avions euë, & nous arrivames au logis de Genevieve, qui après avoir envoié un Laquais chez un Fripier des mieux assortis de Paris pour nous habiller au plûtot, donna de ses nipes à Reliride.

Le Fripier vint, & de Mons & moi nous primes des habits noirs qui nous suffisoient pour pouvoir aller chez nous avec plus de décence que dans l'équipage où nous étions revenus de Versailles. Je renvoiai sur le champ les vieilles hardes à Versailles, avec ordre de rapporter ma bourse. Genevieve toujours gracieuse nous dit d'un air très-engageant qu'elle comptoit que nous passerions la journée chez elle, & qu'elle tacheroit de nous dédom-

nager de notre fraieur & de nos pertes, du moins par le bon cœur & la bonne mine, ſi la bonne chere qu'elle tacheroit de nous faire, n'en étoit pas capable. Elle ajouta, en nous quitant avec Relinde, qu'elles alloient reparer le ſommeil qu'elles avoient perdu la nuit.

De Mons m'aiant propoſé de nous promener dans le jardin du logis, nous allames nous aſſeoir dans une allée très-favorable aux reflexions que notre avanture nous donnoit lieu de faire. L'incendie que nous avions échapé, & nos habits que nous avions perdu, nous intereſſoient trop peu, pour en être long-tems le ſujet. Le recit que me fit de Mons des progrés de ſon amour remplirent preſque tout notre tems. Il me parut épris pour cette beauté, & il m'avoüa qu'il n'en étoit point haï.

Le voiant dans ce moment de candeur, je voulus en profiter, & ſavoir s'il donnoit à ce nouvel objet

la préference ſur Mademoiſelle Dumenil, jamais homme ne me parut dans un plus grand embarras ; & pour l'aider à en ſortir, *Hé quoi*, lui dis-je ! *n'y a-t-il donc qu'une place dans votre cœur ? Un ſeul objet eſt-il capable de le remplir ? S'il eſt ainſi, il faut neceſſairement qu'il ſoit lui ſeul doüé de toutes les aimables qualités qu'on trouve ſeparées dans tous les autres.*

Il me répondit en jétant un profond ſoupir que ne pouvant trahir ſon cœur, il étoit forcé de m'avoüer que Relinde le poſſedoit ſans partage, & qu'il étoit au deſeſpoir d'avoir fait des avances à ma chere couſine, qui pourroit compter très-mal à propos. „ Je l'eſtime infini-„ ment, me dit-il ; mais depuis „ que la beauté que j'adore a ſu „ m'engager ſans aucun artifice, je „ ne ſens plus ce que je ſentois pour „ Mademoiſelle Dumenil. Je ne „ laiſſerai pourtant pas de ména-„ ger ſon cœur ; & je ne negli-

„ rai rien pour m'y loger, ſi je n'y
„ ai point encore de place. Elle
„ peut, à ce que je puis juger juſ-
„ qu'ici, beaucoup mieux flater
„ mes interêts que Relinde qui ne
„ me paroît point riche ; car en
„ m'avoüant avec beaucoup de
„ naïveté qu'elle m'aimoit, il lui
„ a échapé de me dire en pleurant
„ amerement, qu'elle étoit bien
„ malheureuſe de m'aimer malgré
„ le peu de fortune qu'elle avoit à
„ eſperer. Vous entriez préciſé-
„ ment dans la Colonade ; & vous
„ avez vû couler les larmes, dont
„ elle acompagnoit & ſa tendreſſe
„ & ſes regrets.

Je vois bien, lui dis-je, que cette belle enfant n'aiant point éprouvé juſqu'à ce moment les traits de l'amour, vous devez être ſûr de votre conquête. Je vous avouë qu'il n'eſt rien de plus doux que celle d'un cœur neuf & innocent ; & que je ne ſuis point étonné que vous en ſoiez ſi fort épris. Croiez-moi

ſuivez votre victoire? Vous n'avez pas long-tems à atendre pour être heureux.

Outre que je ne lui diſois rien que de vrai & qu'il ne ſentit bien, j'avois des raiſons pour lui tenir ce langage en faveur de ma jalouſie; car quoique j'aimaſſe Genevieve à la fureur, j'aimois toûjours la charmante Dumenil. Hé! pouvois-je lui refuſer un cœur qui lui apartenoit ſi legitimement? N'étois-je pas à ſon égard dans le cas de de Mons avec Relinde? Que dis-je? Nos cœurs n'avoient jamais aimé quand l'amour nous bleſſa; mais de Mons en avoit déja aimé d'autres que Relinde; & je ne doûte point que ſi ma chere Couſine lui avoit fait le même aveu, donné les mêmes eſperances, & peut-être les mêmes avantgoûts, qu'il n'auroit regardé une beauté dont il étoit épris, que comme un objet d'amuſement auquel il ne ſe ſeroit pas ataché.

J'étois donc au comble de ma

joie, me voiant pour ainſi dire en paiſible poſſeſſion de mes deux Maîtreſſes : & pour l'afermir plus fortement, je me reſolus de fomenter la nouvelle paſſion de de Mons. Il m'étoit d'autant plus aiſé d'y réuſſir qu'il ne ſavoit pas être mon Rival, & que ſa Belle étant priſe à ne pouvoir ſe dégager, il n'étoit pas neceſſaire que j'enflammaſſe ſon cœur. L'amour en avoit aſſés fait. Il me ſuffiſoit d'engager de plus en plus celui de mon ami dans des fers qu'il trouvoit legers & agréables.

Après m'avoir long-tems entretenu des atraits de Relinde, il me demanda où j'en étois avec Genevieve. Quelque prévenu qu'il fut en faveur de ſa Belle, il trouvoit que ſa Compagne avoit beaucoup de charmes. Il s'étendit beaucoup ſur ſon enjoûment, ſa politeſſe & ſon eſprit aiſé : & certainement il ne dit rien de trop. L'éloge qu'il en fit lui revenoit de droit.

Charmé comme on l'eſt ordinairement quand on entend dire du bien de ce qu'on aime, j'apuiai ſon ſentiment. Je lui dis que ce qui me touchoit le plus en cette aimable perſonne, étoit ſa generoſité qu'elle pouſſoit au dernier periode; & que je me prometois qu'il ſeroit enchanté des manieres, dont elle acompagneroit la bonne chere qu'elle nous feroit. Quelque brouillé que j'aie paru avec elle, ajoûtai-je, je vous avouë que je n'ai pas ceſſé de l'aimer : & la jalouſie m'a bien plus armé contre la Malonniere, que ſes inſultes & ſes manieres choquantes. Il faut même que j'aimaſſe éperdûment Genevieve pour m'être engagé dans des combats où la fureur m'a ſoutenu, je ne m'imaginois rien moins que de combatre pour ſa querelle en me batant avec lui.

Nous en étions là quand nous vimes entrer dans notre alée les deux charmans ſujets de notre con-

verſation. Trois heures de ſommeil qu'elles venoient de prendre aiant avantageuſement reparé les déſordres où les avoient jété les accidens de la nuit, elles nous parurent brillantes dans le charmant négligé où elles étoient. Nous n'eumes pas de peine à comprendre qu'elles nous cherchoient par le vif tranſport avec lequel Relinde s'écria, *ho les voilà!*

Soit que je ne fuſſe pas ſi vif que de Mons qui l'étoit extrémement, ou que la politique ralentit mon ardeur, je parus aſſés tranquile, tandis qu'il courut à elles avec une promtitude étonnante. Genevieve à qui rien n'échapoit & qui étoit toûjours très-naturelle, ne put s'empêcher de dire touchant ſa Compagne, qu'elle étoit bienheureuſe de voir ſon Amant voler à ſes apas. Il faut que j'en aie bien peu, continua-t-elle, puiſque celui qui m'aſſure de ſon amour, ne s'émeut ſeulement point en ma préſence. Ne

le prendroit-on pas pour un Senateur ocupé de quelque cauſe épineuſe. Cet habit noir, cet air réveur, cet eſprit interieur m'en donnent l'idée; mais je ne ſuis point fiere, ajouta-t-elle, moins encore injuſte, il a plus d'apas que moi, je vais courir à lui, & partant en même tems avec une modeſte rapidité, elle vint s'aſſeoir près de moi. *Ne ſera-t-on pas trop hardie*, reprit-t-elle, en me prenant la main, *de vous diſtraire de l'objet qui vous ocupe ſi fort.*

Je lui répondis que ſa prétenduë hardieſſe me dérobant un des plus doux momens de ma vie, je ne pouvois l'excuſer; mais que puiſqu'elle reparoit au même inſtant ſa faute, j'étois charmé qu'elle l'eut commiſe. *Ma ſituation vous aprête à rire*, ajoûtai-je, & *c'eſt vous qui la cauſez.* Ho pour le coup, s'écria-t-elle, vous êtes un ingenieux Tourneur. Je veux l'être à mon tour, en vous diſant, que ſachant

bien que mon portrait vous occupoit agréablement, je n'ai pas voulu vous laiſſer languir pour l'original. Je vous le préſente, il eſt capable de vous faire plus de plaiſir; mais laiſſons-là la fadaiſe, elle ne convient point aux vieux Amans comme vous. Voiez un peu l'ardeur de cet amoureux couple, dit-t-elle, en parlant de de Mons & de ſa belle? Comment ſe retirera-t-elle de ſon aprentiſſage?

Je repartis qu'il ne faloit point s'en embarraſſer, & qu'il me paroiſſoit qu'ils prenoient le chemin le plus uni de tous ceux que l'amour a fraié pour arriver à la felicité. Elle me repliqua, qu'elle ſeroit bien fâchée qu'on éteignit un ſi beau feu, & qu'elle n'étoit pas du nombre des avides inſatiables de ſon ſexe, qui n'établiſſent leurs plaiſirs en ce genre, que ſur les débris de ceux des autres. *J'aime Relinde*, ajouta-t-elle: *& je ſerois charmée que la fortune l'eut miſe en*

état de rendre heureux votre ami, que je crois meriter de l'être.

Oüi certainement, repartis-je, & peut-être qu'il n'y a pas beaucoup de diférence dans leur fortune. Au reſte ne la connoiſſant pas je ne puis en décider. Hé bien; reprit-elle, je vais vous faire en peu de mots ſon hiſtoire; mais je vous prie de ne lui point marquer que vous en ſoiez informé.

„ La Bretagne, dit-elle, eſt la „ Province de France qui l'a vû „ naître. Son pere qui étoit un „ Gentilhomme du Païs aſſez ri„ che pour vivre noblement avec „ un fils & Relinde les ſeuls en„ fans qu'il eut de ſon épouſe, De„ moiſelle iſſuë de la noble Mai„ ſon de Biragues, ſe trouva com„ pliqué pendant la Minorité de „ Louïs XV. dans les troubles ex„ cités en Bretagne par la Politi„ que Eſpagnole. Il fut envelopé „ dans les diſgraces qu'encourut „ la plus brillante Nobleſſe de cet-

„ te Province, & il eut le ſort de
„ bien d'autres, qui fut de perdre
„ la tête à Nantes après l'avoir vû
„ abatre à ſon fils.

„ Son Epouſe, Dame d'un me-
„ rite generalement reconnu,
„ parut ſuporter ce coup avec une
„ grandeur d'ame peu ordinaire à
„ notre ſexe. Elle y reſiſta pendant
„ dix-huit mois, ſoutenuë de l'eſ-
„ perance de rentrer du moins
„ dans une partie des biens de ſon
„ Epoux qui avoient été confiſ-
„ qués. Les ſiens n'étoient pas
„ fort conſiderables. Etant venuë
„ à Paris avec Relinde qui faiſoit
„ toute ſa conſolation, pour ſoli-
„ citer plus éficacement la Cour,
„ elle fit d'inutiles démarches au-
„ près du Regent que rien ne fut
„ capable de fléchir. Qu'il eſt dur,
„ mon cher Chevalier, d'être obli-
„ gé d'aborder en ſupliant le meur-
„ trier d'un époux!

„ Plus elle avoit eu ſoin de ca-
„ cher ſon chagrin, plus il avoit

„ fait de ravages au dedans. Le
„ deſeſpoir d'obtenir ce qu'elle
„ ſouhaitoit, mit le comble à ſes
„ maux. Elle en fut acablée, &
„ elle expira vingt-quatre heures
„ après le refus de la grace ou plû-
„ tôt de la juſtice qu'elle eſperoit.
„ Relinde devenuë orpheline fut
„ miſe par Madame de Château-
„ Briant ſa parente dans le Cou-
„ vent où je l'ai connuë, & d'où
„ elle n'eſt ſortie que depuis trois
„ mois, malheureuſe époque qui
„ marque en même tems celle de
„ la mort de cette bonne Dame,
„ qui laiſſa ſa niéce livrée à ſon
„ ſort & à la conduite du deſtin.
„ Loin de ſucomber ſous le poids
„ de tant d'adverſités précipitées,
„ elle prit courage: & s'étant adreſ-
„ ſée à un Avocat de probité, elle
„ lui mit en main les papiers qui
„ concernoient ſon bien, & que
„ Madame de Château-Briant lui
„ avoit remis avant mourir dans
„ une caſſete, où elle trouva les

„ diamans de ſes oreilles, de ſa
„ Croix & d'une Bague, que vous
„ pouvez avoir remarqué qu'elle
„ lui avoit deſtinés.

„ Le genereux Avocat après
„ avoir éclairci ſes droits, & l'a-
„ voir miſe elle-même en poſſeſ-
„ ſion d'un bien qui lui reſtoit,
„ malgré les groſſes dépenſes que
„ ſa mere avoit faites pour ſolici-
„ ter en faveur de ſon mari & en-
„ ſuite de ſa chere fille, cet Avo-
„ cat, dit-elle, ne voulut jamais
„ rien accepter pour ſon honorai-
„ re, qui auroit certainement ab-
„ ſorbé la moitié du bien, il eſt
„ vrai qu'il avoit des vûës dans ce
„ déſintereſſement, mais elles n'é-
„ toient point ſordides. Trouvant
„ ſa Cliente aimable, douce & mo-
„ deſte, il lui préſenta ſon fils Ofi-
„ cier au Service du Roi.

„ Touchée du bienfait qu'elle
„ venoit d'en recevoir, elle lui
„ donna ſa parole. Il en écrivit à
„ ſon fils qui étoit en garniſon à

„ Strasbourg, d'où il partit auſſi-
„ tôt impatient de voir la beauté
„ que ſon pere lui deſtinoit, &
„ dont il lui faiſoit un riche por-
„ trait. Il ne pouvoit être autre-
„ ment s'il étoit reſſemblant. Mais
„ quelle affliction pour ce pere d'a-
„ prendre que ſon fils étoit arrêté
„ à Verdun par une fluxion de poi-
„ trine des plus dangereuſes ! il
„ part ſur le champ après avoir
„ tendrement embraſſé ſa Bru fu-
„ ture, & malgré la plus rapide
„ diligence, il n'eut pas la conſo-
„ lation de le trouver en vie. Il n'y
„ avoit tout au plus que deux heu-
„ res qu'il avoit expiré quand il
„ arriva.

„ Je puis dire que Relinde en
„ cette occaſion fit l'impoſſible. Elle
„ regretta, ſans le connoître, celui
„ qu'elle avoit aimé ſans l'avoir ja-
„ mais vû. Vous ſentez bien que
„ ſon cœur n'eut pas de peine à ſe
„ détacher d'un objet auquel elle
„ ne s'étoit engagée que par rai-

„ ſon. Elle reprit donc ſa liberté ;
„ mais il ne tint pas au pere du dé-
„ funt qu'elle ne la perdit ſi elle
„ avoit voulu la lui ſacrifier, ou
„ plûtôt à tout ſon bien qu'il lui
„ ofroit avec ſon cœur & ſa main.
„ Je vous avouë qu'elle auroit
„ accepté le parti ſi elle avoit ſuivi
„ mon conſeil ; car enfin après tant
„ de preuves d'amour pouvoit-elle
„ douter qu'elle ne fût heureuſe?
„ Mais ce jeune tendron ne voulut
„ pas ſe couronner de cheveux
„ gris. Elle remercia modeſtement
„ ſon prétendu beau-pere, diſant
„ que ſe regardant comme veuve
„ de ſon fils, elle vouloit lui être
„ fidele au-delà du tombeau.
„ L'Avocat ſatisfait de cette
„ honnête & raiſonnable refus, a
„ depuis ce moment regardé Re-
„ linde comme ſa fille & ſon heri-
„ tiere. Il a un aſſez gros bien pour
„ que votre ami s'en contentât ;
„ mais outre cet heritage incertain
„ ſur lequel toute autre qu'elle

„ compte-

„ compteroit, elle jouït de quinze
„ cens livres de rente établies sur
„ la Communauté des Dames du
„ Val de Grace, & hippothequées
„ sur tous leurs biens. L'Avocat
„ qui la protege & qui la conduit
„ sans aucun interêt, a comme vous
„ voiez assuré le pain de sa cliente.
„ Telles sont les suites du sort in-
„ fortuné de Relinde.

Mais, lui dis-je, il ne me paroit pas tel que je le croiois, & je veux bien vous dire sans consequence, que s'il falloit garder la proportion dans les biens, mon ami n'en peut guéres esperer davantage. *Que me dites-vous*, reprit-elle, *j'ai oüi dire que ce seroit quelque jour un riche heritier.* Je l'assurai que je savois de bonne part ce que j'avançois, & qu'au reste s'il falloit faire atention au bien, je serois bien malheureux puisque je n'en devois atendre de personne. Elle me répondit avec une fierté mêlée de tendresse, que je n'en devois esperer que d'elle

ſeule, & que le ſien ſeroit toûjours à moi tant que je voudrois en diſpoſer.

Cette generoſité me toucha ſi fort, que je me répandis en ſentimens d'amour & de reconnoiſſance, dont je lui promis l'éternelle durée. Elle parut y être ſenſible, & elle me proteſtoit à ſon tour un amour conſtant, quand nos deux nouveaux Amans vinrent nous joindre dans un Cabinet de Charmille où elle m'avoit mené pour me raconter l'hiſtoire de Relinde. Je la trouvai mile fois plus belle qu'auparavant, & je fremis quand je ſentis mon cœur s'émouvoir à ſon abord, ne pouvant bien diſcerner ſi l'amour ou la pitié en étoient le mobile.

De Mons & ſa Belle nous parurent fort contens l'un de l'autre. Genevieve qui étoit toûjours de belle humeur ne put s'empêcher de dire à Relinde, qu'elle comptoit lui être redevable du ſejour que ſon

Amant faiſoit chez elle, & que malgré l'amitié qu'il avoit pour moi, il n'y auroit pas reſté ſi long-tems, ſi elle n'eut eu des charmes aſſés puiſſans pour l'arrêter. Relinde répondit fort naïvement qu'elle avoit lieu de le croire, puiſqu'elle n'avoit rien negligé pour lui rendre ſa compagnie agréable. Hé vive l'amour, s'écria Genevieve ! voilà comme il faut ſe rendre aux vœux des tendres & fidéles Amans. Courage, ma chere Relinde, ajoûta-t-elle ! j'eſpere que votre ſincere amour ſera tôt ou tard couronné. C'eſt à la perſeverance mutuelle à y metre la derniere main.

Mon ami répondit ſans ſe gêner que l'amour avoit trop bien commencé leur felicité, pour ne pas la rendre parfaite. Je vous en felicite, lui dis-je mon cher ami : & je ne vois rien dans votre amoureuſe carriere qui ſoit capable d'en arrêter le cours. Bon bon, reprit Genevieve, laiſſez au Deſtin le ſoin de

notre ſort à venir, rendons heureux le preſent puiſque nous en ſommes les maîtres. Cependant allons voir ſi Bachus & Cerés veulent bien concourir à prévenir la langueur & l'aſſoupiſſement de Venus.

Nous n'eumes pas pris le chemin de la Sale qu'un Laquais vint nous annoncer le diner. Une converſation enjoüée & néanmoins aſſaiſonnée de ſentimens tendres & délicats acompagna la bonne chere que nous fit Genevieve, & dont elle ſoutint l'agrément par des manieres aiſées & polies. De Mons ne put s'empêcher de me marquer par ſes coups d'œil la ſatisfaction qu'il en avoit. On ne pouvoit éfectivement donner de meilleure grace.

Après-diné Genevieve m'aiant propoſé une partie d'Echets qui nous retenoit dans la Sale, procura à Relinde le plaiſir du tête à tête avec de Mons. Ils s'en furent dans le jardin pour uſer de leur liberté en nous laiſſant la nôtre. Saiſiſſant

l'ocaſion de me parler déciſivement du deſſein qu'elle avoit ſur moi, voici le langage qu'elle me tint.

„ Après les témoignages invin-
„ cibles que nous avons, dit-elle, en-
„ tre vous & moi, mon cher Che-
„ valier, que nos cœurs ſont faits
„ l'un pour l'autre, pourrions-nous
„ ſans crime rendre vaines les diſ-
„ poſitions de la nature? Je n'en
„ crois rien: & je m'aſſure que vous
„ penſez comme moi, s'il eſt vrai
„ que vous ſentez ce que je ſens.
„ Ne nous amuſons donc point à
„ des ceremonies & des minaude-
„ ries fades qu'une certaine mode,
„ ou ſi vous voulez, l'uſage a intro-
„ duit parmi les Amans ordinai-
„ res par un ſacrilege abus de la na-
„ ture, & penſons ſainement à ren-
„ dre durable notre felicité. Je la
„ fais conſiſter à vous poſſeder deſ-
„ potiquement, trouvez-vous la
„ vôtre dans le plaiſir que vous
„ devez avoir de me poſſeder moi-
„ même: parlez? mais parlez-

„ moi avec candeur & ſans déguiſement ?

Quoique je viſſe bien où elle tendoit, & que la fin qu'elle ſe propoſoit ne pouvoit être de mon goût, puiſque pour y répondre il me faloit abſolument renoncer à l'aimable Dumenil, & encourir la diſgrace de ma chere & bonne Tante, je ne balançai pas à lui dire qu'elle avoit tort de me fonder ſur l'amour que j'avois pour elle & dont elle devoit être convaincuë. Rapellez-vous, ajoûtai-je, tous les ſentimens, les ſoupirs, ma paſſion dont je vous ai fait la Dépoſitaire, & je m'aſſure que vous ne me demanderez plus un aveu mile fois réïteré & confirmé par tant de témoignages. Vous ſeriez bien plus qu'injuſte de ſoupçonner ma candeur. Oüi je vous aime éperdûment, je veux bien vous le repeter encore ; mais je ne le dirai plus. Mon ardeur, ma conſtance, ma fidélité vous aſſureront la poſſeſſion de mon cœur.

„ Hé bien, mon cher Cheva-
„ lier, reprit-elle! ne ſoiez donc
„ pas ſurpris des meſures que je
„ veux prendre pour me le conſer-
„ ver? Les plus belles, les plus
„ tendres paſſions qui paroiſſoient
„ ne devoir jamais s'éteindre, ſe
„ ſont bien ſouvent ralenties peu
„ après leur naiſſance, & ſe ſont
„ amorties dans le tems qu'elles
„ devoient être les plus vives. Je
„ ne ſuis point jalouſe, je ſuis mê-
„ me aſſez crédule pour ranger vo-
„ tre cœur parmi les biens que je
„ poſſede; mais votre départ ne
„ laiſſe pas de m'alarmer; & votre
„ ſejour ici m'inquiéte. Votre pré-
„ ſence fait toute ma felicité, je
„ fremis de votre éloignement pro-
„ chain. Que faire dans cette per-
„ plexité? Dois-je eſperer que l'ab-
„ ſence nourrira notre amour? ou
„ dois-je craindre qu'elle ne le ren-
„ de languiſſant? Je ſais bien que
„ s'il y reſiſte, il eſt à toute épreu-
„ ve. Mais Dieux! m'en ferez-

„ vous caution ? Non, non, je
„ veux m'en assurer moi-même en
„ disposant si bien les choses, qu'ils
„ ne puissent se refuser à mes dis-
„ positions.

„ Agréez-les, mon cher Che-
„ valier, continua-t-elle, Amant
„ uniquement & tendrement che-
„ ri, elles doivent vous plaire si
„ vous m'aimez. Les voici, écou-
„ tez-moi ? Vous n'aurez jamais
„ une si belle ocasion de sortir vo-
„ tre garderobe de la maison de
„ votre Tante. Il vous est naturel
„ de feindre d'emporter vos nipes
„ quelque quantité que vous en
„ aiez. Ne pouvant retenir votre
„ corps, que j'aie du moins la con-
„ solation d'être la Dépositaire de
„ tout ce qui lui apartient.

„ Je ne veux ni languir ni vous faire
„ languir. Je sais que l'amour s'en-
„ nuie, que l'ennui est bientôt sui-
„ vi de dégoût, ce qui met en peu
„ de tems l'amour au tombeau. Je
„ ne puis mieux prévenir ces fu-

„ neſtes éfets de l'abſence qu'en la
„ privant de tout ce qu'elle a d'a-
„ freux, à peine lui laiſſerai-je le
„ nom, nous n'avons que faire de
„ Poſtes ni de Meſſageries. Point
„ de Mercure, s'il vous plaît, l'a-
„ mour m'inſpire quelque choſe
„ de mieux. Ne pouvant vous
„ acompagner dans votre voiage
„ pour ne pas me découvrir à vo-
„ tre ami avec qui vous devez le
„ faire, je me propoſe de vous aller
„ voir dans votre garniſon huit
„ jours aprés que vous y ſerez ar-
„ rivé : & pour que vous ne croiez
„ pas mon amour ſoupçonneux,
„ je vous préviens que je prendrai
„ des habits de votre ſexe auſſi-
„ bien que ma Femme de Cham-
„ bre qui portera ma livrée, &
„ que je vous ſurprendrai en quel-
„ que lieu que vous puiſſiez être.
„ La premiere entrevûe me dé-
„ terminera à une ſeconde, & ainſi
„ ſucceſſivement juſqu'à votre re-
„ tour. C'eſt ainſi que je veux mé-

„ nager des momens qui nous ren-
„ dront notre éloignement insen-
„ sible. Je compte que l'hiver vous
„ ramenant au Logis où votre apar-
„ tement est tout prêt, vous pour-
„ rez trouver un expédient pour
„ cacher nos amours à votre Tan-
„ te & à votre Cousine. Vous sa-
„ vez bien qu'il m'en coûte pour
„ me prêter à de pareils ménage-
„ mens; mais ils sont à propos &
„ j'en vois l'utilité. Il ne faut pas
„ rompre brusquement avec les
„ gens à qui nous avons des obli-
„ gations essentielles. Cependant
„ je crains que le sang ne s'unissant
„ à l'amour que vous avez eu &
„ que vous avez peut être encore
„ pour votre Cousine, n'altere &
„ n'annéantisse même celui que
„ vous avez pour moi. Je ne vous
„ presse pas encore pour la cere-
„ monie de notre union. Qu'avan-
„ ceroit-elle? Peut-être mes mal-
„ heurs si en me donnant la main
„ & le nom, vous lui donniez vo-

„ tre cœur. J'ai trop de vanité
„ pour ne pas vous laiſſer libre;
„ afin d'être convaincuë, lorſque
„ je vous propoſerai le Ciel, la
„ Terre, les Autels à témoin de
„ notre amour, que vous me don-
„ niez la préference ; je vous la
„ demanderois tout à l'heure, ſi
„ le parti que vous voulez & que
„ vous devez ſuivre ne m'impoſoit
„ ſilence. Partez, dit-elle en finiſ-
„ ſant ; je m'imagine vous acom-
„ pagner dès que pour vous join-
„ dre, je ne me reſerve que le tems
„ de m'y préparer : & ôtant une
„ bague du doigt elle la mit à un
„ des miens, diſant qu'elle me don-
„ noit ce gage pour qu'il me fit
„ ſouvenir de notre inviolable u-
„ nion.

Elle parla avec tant de grace & de tendreſſe que je ſentis mon cœur pancher plûtôt que jamais de ſon côté. L'aimable Dumenil ne put le tenir en balance. Cependant ſans m'écarter un moment du

ſyſtême où j'étois de me ménager mes deux Maîtreſſes, je l'aſſurai avec ſincerité de la préference que je lui donnois ſur tous les objets du monde : & aplaudiſſant aux meſures qu'elle vouloit prendre pour ne pas laiſſer ralentir notre ardeur, je lui dis qu'aiant une aveugle déference pour ſes ſentimens, je ne pouvois qu'adopter ceux qu'elle venoit de me communiquer, qui outre qu'ils étoient très-juſtes, favoriſoient trop mes vœux pour que je ne les goûtaſſe pas. *Je vous aurois prévenu*, ajoûtai-je, *ſi je m'euſſe cru permis de vous parler conformément à mes deſirs. Eh plut au Ciel m'écriai-je, que les conjonctures pûſſent empêcher notre ſéparation & autoriſer notre étroite & charmante ſocieté? Mais puiſqu'elles ſont inſurmontables, je partsi contente avec les eſperances que vous me donnez, ſoutenuës alternativement par la poſſeſſion elles ne peuvent que me rendre heureux.*

Il parut sur son visage une certaine serenité qui ne me permit point de douter qu'elle ne fut satisfaite de ma réponse : & les larmes, qui contre son ordinaire lui échaperent, me prouverent éloquenment que j'étois sincerement aimé. Il est aisé de juger si me voiant paisible posseſſeur des deux objets de ma felicité, je n'avois pas lieu de me feliciter de la situation du monde la plus gracieuse.

Notre compagnie rentra à même tems que nous quitions les échets pour l'aller joindre. Relinde s'aprochant d'un air enjoué de la table ; Vraiment, dit-elle, avec votre jeu vous vous êtes privés de la promenade du monde la plus agréable ; pour moi, ajouta-t-elle, je quiterois tous les jeux pour la conversation & pour profiter du beau tems. Si vous l'avez trouvé beau dans le jardin, repartit Genevieve, il nous a paru très-beau dans la chambre. La beauté des objets ne consiſte que

dans le plaiſir qu'ils procurent. Quant au jeu que nous avons joué, il eſt ſi ſerieux & ſi intereſſant, que nous nous y ſommes atachés le plus agréablement du monde. On dit qu'il eſt propre à former les conquerans, & moi je crois qu'il l'eſt encore plus à enſeigner la maniere de gagner les cœurs, & de s'en aſſurer la conquête. Il faut que je vous l'aprenne pour le joüer avec Monſieur, parlant de mon ami; & vous verrez qu'il n'eſt point de promenade qui le vaille.

De Mons ne me propoſant point de ſortir, je vis bien qu'il étoit abſolument pris, & qu'il vouloit avancer ſes afaires: & moi qui certainement ne m'ennuioit point, je ne me preſſois pas beaucoup de me rendre au logis. Genevieve qui ne ſavoit comment nous amuſer, ofrit le café, & propoſa la Comedie françoiſe. Relinde en treſſaillit de joie, & de Mons aiant dit qu'il vouloit abſolument nous la donner, on en-

voia le Laquais chercher un carroſſe. Nous y montames, & l'heure du Téatre étant encore loin, les Dames paſſant près du Luxembourg voulurent abſolument y entrer. Nous eumes beau les prier de Mons & moi de nous en diſpenſer, ſous prétexte que nous nous trouvions dans un équipage emprunté; elles nous répondirent, comme ſi elles en étoient convenuës, qu'elles nous trouvoient très-bien; & qu'à moins de vouloir plaire à d'autres, nous ne pouvions leur refuſer cette complaiſance. Comment donc pouvoir s'en défendre?

A peine nous fumes près du grand Baſſin, que je vis dans une allée qui rentroit dans la nôtre, Mademoiſelle Dumenil qui venoit vers nous avec une Demoiſelle de ſes amies, qui venoit ſouvent au logis. Je ne fus jamais ſi déconcerté. Genevieve qui s'en aperçut, me preſſa le bras que je lui donnois, ſans que je lui fiſſe connoitre que je le ſentiſſe.

Laſſée de mon ſilence & du ſien, elle le rompit pour me dire d'un air riant ſi le traité que nous venions de faire chez elle, ne me donnoit point aſſez de force pour ſoûtenir la préſence d'un objet qu'elle voioit s'avancer, & que je n'avois pas moins aperçu qu'elle-même. J'eus beau feindre & faire l'étonné. Raſſurez-vous, dit-elle, je ne ſuis pas ſi ſevere que vous pourriez penſer. Si vous croiez même que malgré votre habit étranger elle vous ait reconnu, je conſens de tout mon cœur que vous alliez la joindre, à condition que je vous poſſederai à ſouper, pour que je n'atende pas long-tems à être informée de ſes alarmes.

Comme j'avois eu le tems de faire des reflexions, je mis les choſes au pis aller, & je lui ofris de la joindre avec elle pour nous promener enſemble. Je le veux bien, dit-elle, & elle m'entraina éfectivement auprès de ſa rivale. De Monsqui étoit der-

derriere nous, ne put ſe diſpenſer de nous ſuivre avec Relinde. Genevieve qui n'étoit du tout point timide, lui dit en l'aprochant, qu'elle lui ramenoit ſon charmant Couſin qu'elle avoit trouvé errant dans le Luxembourg, & cherchant de tous côtés un objet, qui, s'il en faloit juger par ſon embarras, lui tenoit fort au cœur; mais qu'elle avoit eu le plaiſir de lui voir un air content dès qu'il l'avoit aperçuë.

L'aimable Dumenil que ce début fit rougir, lui répondit que dans quelque embarras que fut ſon Couſin en cherchant l'objet qui l'occupoit, elle ne doutoit pas qu'il ne fut redevable au haſard de l'avoir dédommagé en lui faiſant trouver quelque choſe de mieux que ce qu'il cherchoit. Il ſe dit de part & d'autre pluſieurs choſes gracieuſes: & de Mons qui n'étoit pas moins embarraſſé que moi, ſe contenta de lui faire un compliment ordinaire ſur ſa bonne ſanté. Pour moi qui

m'étois rassuré, je lui dis que l'accident dont nous portions le deuil de Mons & moi, nous avoit procuré la compagnie que nous lui présentions, & qui avoit été capable de nous faire oublier le désastre de la nuit précedente.

Elle parut s'y interesser, & souhaiter d'en aprendre les circonstances. De Mons prenant aussi-tôt la parole, lui raconta l'incendie que nous avions échapé, mais il se garda bien de citer les Demoiselles qui comme nous en avoient essuié le danger. Il finit disant que nos habits avoient été brûlés. Nous avions des habits noirs qui étoient les premiers qui nous avoient été oferts. La promenade fut continuée ; la conversation roula sur plusieurs autres sujets moins atristans ; & nos quatre Demoiselles parurent d'assez bonne intelligence. De Mons donna le bras à Mademoiselle Dumenil & à sa compagne, je les donnai à Genevieve & à Relinde que je dé-

termitrai à ne point aller à la Comedie.

Nous étant insensiblement trouvés à un des coins du jardin du côté de la porte de St. Michel, où l'on donne toutes sortes de rafraichissemens, & voiant toutes ces Dames de belle humeur, je leur proposai des liqueurs fraîches. Nous les pressames de Mons & moi d'une maniere si engageante, qu'elles les accepterent, ce qui nous obligea d'entrer dans une sale où je fis aporter quantité de confitures, de pâtes & de biscuit. Relinde peu contente de voir son amant en conversation avec la Dumenil, prit un air rêveur qui se laissa assez apercevoir pour nous faire entreregarder. Aiant pitié de sa foiblesse je quitai Genevieve après l'avoir touchée du pié, pour relever de Mons : & elle s'entretint avec l'Inconnuë. Mon ami qui comprit mon dessein oficieux, me ceda la place ; & après avoir fait un tour dans la Sale, alla s'asseoir

auprès de Relinde qui reprit son air. Genevieve se leva, disant qu'elle étoit lasse d'être assise, & s'aprochant de nous, ne serai-je point de trop dans votre conversation, dit-elle à Dumenil?

Elle lui dit avec une politesse naturelle que pour elle, elle ne souhaitoit rien tant que son entretien; mais qu'elle ignoroit si son cher Cousin étoit de son sentiment, à quoi elle repliqua, qu'il étoit trop poli pour exiger des Dames de lui demander la même permission: & prenant la Dumenil sous le bras, que je sois ici votre Confidente, reprit-elle? Vous en pourriez choisir de moins fidéle & peut-être de plus jalouse. Votre Cousin, ajoûta-t-elle, a assez de merite pour séduire en pareille occasion l'amitié la plus solide. Ne vous fiez pas à tout le monde, & donnez-moi votre confiance.

L'aimable Dumenil lui repartit d'un air riant, qu'elle seroit char-

mée des bons ofices qu'elle lui offroit si elle en avoit besoin, & qu'elle sentoit qu'elle ne pourroit faire un meilleur choix; mais qu'elle n'oseroit s'assurer de ne point l'avoir bientôt pour Rivale, puisqu'elle connoissoit si bien le merite de son Cousin, d'autant mieux que sur son principe l'amitié n'avoit pas eu le tems de se former entr'elles. Au reste, ajoûta-t-elle, peut-être avec quelque malice, nous vivons mon Cousin & moi sous le même toit, nous pourrons bien faire nos afaires nous-seuls. J'ai même une Mere que je puis dire être la moins suspecte de toutes les Confidentes autorisées par la plus parfaite amitié.

A ce prix-là notre sort est digne d'envie, repliqua-t-elle, & si les timides Amantes avoient cet avantage, elles s'épargneroient bien de cruels momens. La conversation continua quelque tems entre nous sans qu'il parut une ombre de jalou-

fie de part ni d'autre, & toute la compagnie s'étant réunie on se divertit à merveille ; & nos Demoiselles ne penserent plus à la Comedie.

Cependant la nuit qui aprochoit devant nous separer, nous ne fûmes pas peu embarrassés comment nous nous partagerions pour les acompagner. Nous sortimes enfin, & nous primes le chemin du Palais, où étant arrivés, je me détachai pour envoier le Laquais de Genevieve chercher un second carrosse. Tout se passa néanmoins sans aucun embarras. De Mons acompagna Relinde & Genevieve, & je ramenai la Dumenil qui, sans s'informer par quel hasard nous avions rencontré Genevieve & Relinde, dont la beauté l'avoit charmée, ne me parla que du hasard qui nous avoit fait courir à Versailles. Quoique j'eusse crainte jusque-là que sa jalousie ne se réveillât, je fus mortifiée de n'en appercevoir aucun trait, &

je devins réveur & distrait ne pouvant tirer un bon augure de sa tranquille indiférence dans cette occasion très-capable d'alarmer son amour. Souhaitant alors ce que je craignois, je fis mon possible pour la sonder en lui parlant de Geneviève & de Relinde; mais elle parut en être charmée jusqu'à me proposer de lui en procurer la connoissance avant mon départ.

Quelle que fut l'inquiétude où me jéterent sa tranquile situation & la proposition qu'elle me fit, je ne pus me dispenser de lui promettre de la satisfaire: & après lui avoir donné jour au lendemain, je lui dis qu'elle n'avoit qu'à concerter elle-même les moiens que je pourrois prendre pour y réussir sans qu'elle fit les avances. Elle en décida bien vîte, me disant sur le champ, qu'il n'y avoit qu'à se montrer de propos déliberé comme nous venions de faire par hasard, & que Geneviève pourroit alors la prier d'aller

chez elle pour s'y repoſer. *Comme elle eſt plus libre que moi*, ajoûta-t-elle, *il eſt plus naturel que j'aille chez elle où nous pourrons nous lier d'amitié, afin qu'elle puiſſe venir enſuite au Logis. Je ſuis ſûr qu'elle ſera bien reçûë de ma chere Mere. C'eſt aſſez qu'elle ſoit de votre goût & du mien dont il eſt la regle.*

Je n'eus rien à repliquer à ſon projet. Il m'inquiétoit extrémement, & je ne ſavois à quel motif l'atribuer. Je le mis néanmoins à profit pour tenir la parole que j'avois donnée à Genevieve de me trouver chez elle à ſouper : & je dis à la Dumenil que j'allois de ce pas prendre des meſures pour ſatisfaire ſes deſirs, puiſqu'auſſi-bien il me falloit neceſſairement joindre de Mons pour recevoir cinquante Louïs que nous avions donné à une Dame de Verſailles pour ſûreté des habits que nous lui avions renvoiés après avoir acheté ceux de haſard qu'elle nous avoit vû : & étant arrivés à la por-

te du Logis, je la priai de ne point dire à ma Tante qu'elle nous eut rencontrés : *Adieu*, me dit-elle, *divertissez-vous de votre mieux, & moi je vais me repaître des espérances que vous me donnez.*

Etant arrivé chez Genevieve j'y parus si embarrassé qu'elle me railla le plus agréablement du monde ; Relinde & de Mons qui n'en comprenoient pas bien le sujet en furent bien étonnés ; mais Genevieve racommodant les choses rendit la conversation enjoüée, & après nous avoir mis en train, elle sortit pour aller donner quelque ordre à ses Domestiques. Je la suivis bientôt & l'aiant arrêtée, je lui dis que la Dumenil charmée de sa conversation m'avoit paru souhaiter faire connoissance avec elle à dessein de lier une societé.

Elle parut si peu embarrassée de cette ouverture, que j'eus lieu de croire qu'elle n'en étoit pas éloignée. Elle me répondit qu'elle

prendroit les mesures que je lui conseillerois pour la voir, à condition, néanmoins que la société qu'elle pourroit faire avec la Demoiselle n'apportât aucun obstacle à l'execution du projet qu'elle avoit fait de me voir à ma garnison de plus souvent & le plus long-tems qu'il lui seroit possible.

Je lui repliquai qu'il n'étoit rien de si aisé que de trouver des prétextes pour s'absenter quand elle le trouveroit à propos, sans que personne pût s'apercevoir du motif qui lui feroit quiter Paris, & que connoissant son esprit intriguant, je m'assurois qu'elle viendroit secretement à bout de tout ce qu'elle entreprendroit. Pour satisfaire son impatience, ajoûtai-je, il faudroit vous voir demain comme si le hasard s'en mêloit, & que vous la priassiez de venir se rafraichir chez vous: & je ferai si bien que de Mons sera de la partie; mais faites en sorte que Relinde ne s'y trouve pas.

Elle me donna parole de se trouver au jardin de l'Hôtel de Soubise où nous nous rendrions à cinq heures du soir. Tout étant ainsi concerté je rejoignis Belinde & de Monsquine ne s'étant pas même aperçûs de mon absence s'entretenoient de leurs amours. Geneviève qui les suivoit de près les interrompit par des discours enjoüés à son ordinaire, qu'elle continua pendant le soupé qui fut servi à l'instant. On y railla beaucoup la belle Belinde qui bien loin de se défendre d'aimer son Amant, déclara hautement qu'elle sentoit pour lui de la tendresse qu'elle n'avoit jamais senti pour personne, & qu'il n'étoit à lui être infidéle, ni voile & une grille n'acheroit son amour pour toujours. Et s'il suffit à Monsieur, dit-elle, se tournant vers lui, d'être tendrement aimé, pour qu'il me soit fidéle, il doit être persuadé qu'il l'est plus que ne le fut jamais le plus heureux des Amans.

De Mons qui rougit de cette naïve déclaration, se contenta de lui dire qu'elle n'auroit jamais lieu de le traiter de parjure, & qu'elle devoit s'en tenir aux sentimens dont il l'avoit fait la dépositaire. Cet assaut de tendresse fut suivi d'un tout autre sujet qui fournit à la conversation jusqu'à onze heures que nous nous retirames de Mons & moi, laissant Relinde qui coucha avec Genevieve.

Arrivant au logis, je fis apercevoir à de Mons qu'il y avoit encore du monde dans la sale. Se doutant bien que Madame sa mere pouvoit être de la compagnie, il entra avec moi. Elle y étoit en effet. Mademoiselle Dumenil l'avoit fait prier à souper, pour lui annoncer notre retour de Versailles; & l'on peut bien s'imaginer qu'elle n'avoit pas manqué de lui raconter l'incendie dont nous avions eu bien de la peine de nous sauver.

Mon premier empressement fut

de chercher des yeux ma chere Couſine. Je la découvris derriere un Acteur qui joüoit avec Meſdames de Mons, Dumenil & la Demoiſelle que nous avions rencontrée au Luxembourg. Elle me parut ſi atachée à la converſation qu'elle avoit avec un jeune homme qui m'étoit inconnu, qu'elle ne s'étoit pas aperçuë que je fuſſe entré. J'en étois même fort près ſans qu'elle s'en aperçût.

Il n'en falut pas davantage pour me jéter dans l'inquietude. Madame Dumenil que je ſaluai, l'aiant luë dans mes yeux, & l'atribuant au haſard que j'avois couru dans mon voiage, me dit qu'il faloit ſe rejoüir. Quelque tempête, dit-elle, que l'on ait eſſuié, on a beaucoup de plaiſir de la raconter à ceux qui prennent nos interêts. Je lui dis que j'aurois déjà commencé le recit que je voulois lui en faire, ſi je n'avois pas craint d'interrompre ſon jeu. Elle me repliqua qu'il alloit finir à

l'instant, & qu'on me donneroit audience.

Ma Cousine, que ce court entretien rendit distraite de celui qu'elle avoit avec mon Inconnu, s'étant tournée de mon côté, me demanda si je ne m'étois point dédommagé à Paris des disgraces de Versailles. Je lui répondis que j'avois fait tout ce que j'avois pû pour me tranquiliser, mais que c'étoit envain, puisque je trouvois par-tout des sujets d'inquiétude. Elle me repartit du même ton, que j'avois cela de commun avec bien d'autres qui se plaignoient mal à propos des ocasions qu'ils recherchoient.

Elle n'eut pas dit, qu'on quita le jeu, & la compagnie s'étant tournée de mon côté pour m'entendre, me pria de raconter mon avanture. J'en fis un détail exact; mais au lieu de citer les Demoiselles que nous avions sauvées, je leur substituai une vieille Dame & sa Femme de chambre. Je fis même beaucoup plus

grand l'embarras où nous nous étions trouvés : & j'ajoûtai qu'il me faloit retourner à Verſailles le lendemain au point du jour pour avoir la bourſe que j'avois mis entre les mains de la Maitreſſe de l'Auberge où nous avions eu l'aſile, & j'en fis voir le billet. De Mons penetrant mon deſſein, dit qu'il m'acompagneroit. Je n'en avois d'autre que d'aller chez Genevieve à qui ma bourſe devoit être remiſe. Il étoit déjà tard quand j'eus fini mon recit, & la compagnie ſe retira.

Je ne voulois pourtant pas me coucher ſans avoir apris de Mademoiſelle Dumenil le nom de l'Inconnu qui avoit paſſé la ſoirée auprès d'elle. Je pris cependant congé de ma chere Tante pour monter à ma chambre où mon Laquais m'acompagnoit. Je lui dis d'aller m'y atendre ſous prétexte que j'avoir afaire ailleurs, & je me promenai dans le Coridor de l'aparteſment de ma Couſine. Elle ne fut

pas long-tems à monter ; mais ne voulant point lui faire comprendre que je l'entendois, je me retirai dans un coin du Coridor que je ne quitai que quand elle fut entrée dans sa chambre, où je frapai à l'instant que la Loison en fermoit la porte.

Se doutant bien que c'étoit moi, elle ne fit pas dificulté de l'ouvrir en faisant un éclat de rire qui continua jusqu'à ce que sa Maitresse, qui prit son serieux, lui eut dit qu'elle ne savoit où étoit le sujet de rire. La Loison lui répondit avec sa naïveté ordinaire, qu'elle rioit de nous voir tous deux jaloux. *Croiez-moi*, ajoûta-t-elle, *expliquez-vous l'un & l'autre si vous voulez dormir cette nuit.*

Ma Cousine & moi ne pumes nous empêcher de rire à notre tour de cette saillie. *Quel sujet*, me dit-elle, *auriez-vous d'être jaloux ?* Hé quel sujet en auriez-vous, lui répondis-je, vous-même ? Elle me repliqua

pliqua qu'elle pourroit bien en trouver quelqu'un ſi elle vouloit écouter cette folle paſſion ; mais qu'elle ne me croioit pas capable de lui donner quelque fondement. Il eſt vrai, reprit-elle, que j'ai été d'abord ſurpriſe de vous trouver au Luxembourg, ſans être venu au Logis ; mais dès que j'ai ſû votre avanture, je me ſuis raſſurée, attribuant au haſard tout ce qui s'eſt paſſé ſous mes yeux. Cependant il faut que je vous avouë que j'ai bien de la peine à croire qu'il vous ait lui ſeul procuré toutes les ocaſions où je vous ai rencontré avec la Demoiſelle à qui vous donniez hier le bras, & je m'aſſure que je ne vous ai pas vû toutes les fois que vous vous êtes trouvés enſemble.

Je lui avoüai fort ingenûment que j'avois l'honneur de l'avoir vûë quelquefois, & même dans ſa maiſon où je m'étois trouvé en très-bonne compagnie ; qu'elle ne devoit point être ſurpriſe que quand un Cava-

lier avoit une fois connu quelque aimable Demoiſelle, il ne recherchât de la voir, & qu'enfin je l'avois toûjours trouvée d'un ſi bon cœur & d'une ſociété ſi agréable que j'aurois été ravi de lui en procurer la connoiſſance ſi je n'avois craint d'alarmer ſon amour délicat. Je me promets votre aprobation dès que vous l'aurez frequentée.

Elle me parut plus tranquille que je n'euſſe crû. Je lui ſouhaitai une bonne nuit, très-ſatisfait de la façon dont elle avoit pris tout ce que je lui avois dit d'avantageux pour Genevieve, & je fus me coucher. Le grand jour me trouva le lendemain entre les bras du ſommeil ; auſſi avois-je grand beſoin de me dédommager de celui que j'avois perdu les deux nuits précedentes. Mes premiers pas furent deſtinés pour ma chere Couſine, & la trouvant très-galamment habillée, je lui demandai à quel deſſein elle avoit pris ces airs conquerans. Après m'avoir

dit mille jolies choſes qu'elle aſſaiſonnoit d'un air très-enjoué, elle me ſomma d'exécuter la partie que j'avois formé la veille, de lui procurer la compagnie de Genevieve.

Un des motifs qui me conduit dans votre apartement, lui dis-je, eſt de convenir avec vous des meſures que nous prendrons pour ſatisfaire vos deſirs, & tenir ma parole. Quoique de Mons ne ſoit pas informé de notre partie, je me flate qu'il voudra bien en être, ſurtout ſi vous l'en prévenez vous-même; car il ne manquera pas de venir ce matin vous faire ſa cour.

Elle me répondit d'un ton ſerieux, que regardant mon ami comme un voiſin qui ſe plaiſoit à lui faire de tendres declarations pour des motifs de politeſſe & d'enjouement, elle ne l'avoit jamais mis au nombre de ſes courtiſans, & que ſi je l'avois autrement penſé, je m'étois fort groſſierement trompé. *Vraiment*, ajouta-t-elle, *il ſe-*

roit assez plaisant de vous voir jaloux en des occasions où la délicatesse de mon amour est si fort mise à l'épreuve. Ne nous reprochons rien sur cet article, repris-je ; car nous n'aurions raison ni l'un ni l'autre. Ne pensons qu'à bien emploier notre après-dinée : & pour que tout se fasse dans l'ordre, je vais de ce pas prévenir ma chere Tante de notre partie dont j'ai un charmant augure. Je l'espere tout comme vous, repliqua-t-elle, mais on ne doit pas beaucoup compter sur les aparences, quelque plausibles qu'elles puissent être.

Il ne me falut pas beaucoup plaider auprès de Madame Dumenil pour en obtenir un Arrêt favorable à notre partie, sur-tout quand je lui eus fait entendre que de Mons ne l'avoit faite que pour procurer à ma Cousine la connoissance d'une très-aimable Demoiselle qui ne lui étoit pas indiferente, & que le dessein de mon ami étoit de lier en-

tre elles une agréable ſocieté.

Cela me fait un vraj plaiſir, dit ma Tante; & pour ſatisfaire l'impatience où je ſuis de verifier le caractere que vous me faites de cette aimable perſonne, faites enſorte de la conduire ici. Je me trouverai dans la cour, & je me flate qu'elle ne me refuſera pas de ſouper avec nous. Elle ajoûta que nous pouvions prendre ſon équipage, & partir immediatement après-diné pour profiter plus long-tems de la bonne compagnie où nous devions nous trouver, & qu'elle eſperoit nous revoir vers l'heure du ſoupé.

Après avoir obtenu ce congé, je remontai chez ma chere Couſine pour lui rendre compte de ma négociation auprès de Madame ſa Mere. Quoiqu'elle parut contente de l'heureuſe iſſuë, elle ne put s'empêcher de me dire que l'empreſſement que j'avois de nouer cette partie, pourroit être ſuſpecte à toute autre qu'à elle; mais qu'aiant un

meilleur eſprit, elle ne l'atribuoit qu'au deſir que j'avois de lui procurer du plaiſir. Vous ſentez, lui dis-je, ma chere Couſine, le motif qui me fait agir. J'eſpere que vous me remercierez de la ſocieté que je veux vous procurer avec cette aimable perſonne. Je ſouhaite qu'elle puiſſe vous dédommager de mon abience. Ah! reprit-elle, en jétant un profond ſoupir, je ne ſçais que penſer de vos expreſſions & de vos démarches; mais je vous avouë qu'elles ne laiſſent pas de m'alarmer.

De Mons étant entré comme elle achevoit de parler, je n'eus pas le tems de m'expliquer avec elle pour la retirer de ſa perplexité. La gaieté dont il étoit ne lui permit pas de s'en apercevoir. Il s'aprocha de ma Couſine après m'avoir pris la main, & il lui demanda ſi elle étoit contente de l'avanture du Luxembourg, & comment elle trouvoit les Demoiſelles avec qui elle nous avoit rencontrés? Elle ſe con-

tenta de lui répondre d'un air froid qu'elle les trouvoit fort heureuſes d'avoir eu nos hommages à notre arrivée de Verſailles.

Ce trait jaloux fut ſufiſant pour réveiller l'amour qu'il avoit d'abord ſenti pour ma Couſine, & que la vûe & les entretiens de Relinde avoient ſuſpendu. Il paſſa tout d'un coup de l'une à l'autre extrémité; & la triſteſſe aiant pris la place de ſa gaieté nous nous aſſimes tous trois fort éloignés l'un de l'autre, & tandis que nous nous entre-regardions de Mons & moi dans un morne ſilence, elle ſe deshabilla & ſe mit en negligé. La diſcretion ne nous permetant pas de reſter plus longtems à ſa toilete, nous primes un très-ſerieux congé & nous ſortimes prenant machinalement le chemin du jardin, où aiant fait un ou deux tours ſans nous dire mot, nous nous aſſimes ſur deux bancs diférens. Nous atendions l'un de l'autre l'ouverture de la converſation, mais

le même silence fut parfaitement gardé.

De Mons sentant probablement sa passion pour ma cousine s'enflammer ne faisoit que la fomenter : & moi qui prenois sur mon compte tout ce qu'elle avoit dit, j'étois aux expediens pour que notre partie de l'après-midi ne fut point rompuë. Lassé de réver, je rompis le silence pour lui dire que je m'étois douté qu'elle ne manqueroit pas de lui marquer la jalousie qu'elle avoit conçu nous voiant au Luxembourg. *Hé qui diable*, dit-il *! auroit pû prévoir un hasard auquel nous ne serions pas exposés en dix ans une fois*?

J'en convins; mais je lui répondis qu'il n'étoit plus question que d'en reparer les suites, & j'ajoûtai qu'avant qu'il fut entré chez ma Cousine, j'étois dans le dessein d'aller chez lui pour le prévenir de la partie que j'avois faite avec Genevieve de lui procurer une entre-

vûë avec elle, & que je l'avois mis de cette partie ; mais que j'avois eu la précaution d'en exclure Relinde pour éviter le coup qui venoit de le fraper : & ſans lui donner à connoître qu'il avoit plus porté ſur moi que ſur lui-même, je lui conſeillai de rentrer dans l'apartement de ma Couſine pour ſe juſtifier dans ſon eſprit, en lui confirmant ce que je lui avois déja dit pour ſa juſtification, que j'avois beaucoup plus à cœur que la mienne. *Je vois bien*, repris-je, *que vous l'aimez malgré les atraits & la tendreſſe de Relinde, c'eſt à vous à prendre les meſures que votre amour vous inſpirera pour vous ménager ſon cœur. Je me préterai à mon tour à tout ce qui pourra le favoriſer.*

Quelque part que je priſſe à ce qu'elle m'avoit dit avant qu'il n'entrât dans ſa chambre, & quoique je fuſſe perſuadé qu'elle me décochoit tous les traits de ſa jalouſie, j'étois néanmoins inquiet de la ré-

ponſe qu'elle avoit donnée à mon ami que je regardois comme un Rival naiſſant ; & prenant en ce moment le parti d'un fidéle Confident, je voulois m'en éclaircir par le diſcours qu'elle lui tiendroit à ſa ſeconde viſite ; ne doutant pas que ſe confiant à ma diſcretion il m'en cachât la moindre circonſtance.

Animé de cette eſperance j'emploiai toute ma rétorique pour le déterminer à faire la démarche que je ſouhaitois : & je l'aſſurai cependant que j'allois parler à ma Tante, pour qu'elle uſât du pouvoir qu'elle avoit ſur ma Couſine, afin que notre partie qu'elle avoit aprouvé ne manquât point. Il prit donc le parti que je lui conſeillois : & ſortant enſemble du jardin il monta à l'apartement de notre jalouſe, & j'entrai dans celui de ſa Mere, à qui je dis que je venois pour la remercier de la permiſſion qu'elle avoit donnée à ma Couſine d'être de la partie dont je lui avois parlé

le matin, qui ne me paroiſſoit pas maintenant de ſon goût. Je la priai de vouloir bien s'emploier pour la lui faire goûter, l'aſſurant qu'elle me remerciroit de lui avoir procuré la ſocieté de la Demoiſelle en queſtion qui mouroit d'envie de ſe lier d'amitié avec elle, depuis qu'elle l'avoit vûe au repas où le Marquis de B. avoit formé le deſſein de l'enlever. Je lui donnai enfin tant d'envie de la connoitre & de la voir qu'elle m'aſſura que la partie ſe feroit, eſperant bien que ma Couſine ſe prêteroit à ſes deſirs. *Vous n'avez qu'à revenir dans une heure*, ajoûta-t-elle, *& vous ſaurez de quoi il eſt queſtion, afin que vous preniez les meſures convenables à votre projet. Je compte*, dit-elle en me quitant, *que le Chevalier de Mons ſera de votre partie.* N'en doutez pas, lui dis-je Madame? C'eſt en ſa faveur que la partie eſt faite. J'eſpere que Madame ſa mere en ſera pleinement ſatisfaite.

Quels talens les Amans n'ont-ils pas de perſuader quand ils ſouhaitent qu'on favoriſe leur amour ? Mais auſſi combien de menſonges n'entaſſent-ils pas les uns ſur les autres pour faire autoriſer leurs démarches ? On ne peut trop admirer l'induſtrie de cette charmante paſſion, dont une Mere eſt ſouvent à ſon inſçû & contre ſes propres interêts, l'Avocat qui plaide contre ceux de ſa propre fille.

Je rentrai dans le jardin pour y atendre de Mons qui ne fut pas long-tems ſans m'y joindre, je le vis venir à moi d'un air triſte & mortifié qui ne m'annonçoit à la verité rien de favorable à notre partie, mais qui me laiſſoit entrevoir en même tems, que s'il étoit mon Rival il n'étoit pas ſi heureux que je le craignois. Mon amour s'étant raſſuré, je pris un ton plus gai pour lui dire que j'avois lieu de bien augurer de notre deſſein, puis qu'il étoit du goût de ma chere

Tante, & qu'elle alloit de ce pas en favoriſer l'exécution, en uſant de ſon pouvoir ſur ſa fille pour qu'elle y contribuât.

Cette nouvelle que je crus devoir lui faire plaiſir ne fit qu'augmenter ſon chagrin. Il leva les yeux au Ciel en frapant du pié ſans me rien dire. Qu'y a-t-il donc de nouveau, lui dis-je? Avez-vous été mal reçû? Votre amour a-t-il été rebuté? Que vous a-t-on dit? Que vous a-t-on fait?

„ Ho parbleu, dit-il, il faut que „ le diable ſe mêle de mes afaires. „ Je n'ai vû de ma vie un ſi grand „ changement; votre Couſine, „ continua-t-il, m'a traité fort ca„ valierement. Elle m'a dit que ne „ ſachant le motif de mes démar„ ches, elle me prioit de ne plus „ aprocher de ſa chambre, & que „ qui que ce fût lui feroit plaiſir „ de ne point y entrer. Si ma ſim„ plicité a été juſqu'ici abuſée, a„ t-elle ajoûté, je ne prétens plus

„ qu'on la mette à l'épreuve. Qu'on
„ cherche ailleurs des manteaux,
„ je ne ſuis pas faite pour en ſervir
„ à des gens qui me regardent com-
„ me un plaſtron. L'amour, la for-
„ tune & la jalouſie m'ont aſſez
„ joüée pour que je cherche un
„ abri contre leurs traits malins.
„ Allez, allez Monſieur, a-t-elle
„ dit en me tournant le dos, je ne
„ ſerai plus dorénavant trompée
„ des hommes. Le Ciel ſera lui
„ ſeul le témoin & l'objet des ac-
„ tions de mon cœur.

„ Je vous avouë que j'ai reſté ſans
„ parole, & que me trouvant ſeul
„ dans ſa chambre d'où elle s'eſt
„ retirée dans ſon Cabinet, j'en
„ ſuis ſorti livré à tout ce que le
„ déſeſpoir a de plus afreux. Ce-
„ pendant il y a encore quelque
„ lueur d'eſperance. J'ai oüi la voix
„ de Madame Dumenil, qui eſt
„ ſans doute montée dans le Ca-
„ binet par l'eſcalier dérobé. Qu'au-
„ gurer de tout ceci?

Ce discours qui me jéta dans la plus déſeſperante inquietude ne me permit point de replique, & frapant du pié les yeux levés au Ciel à mon tour, je vis non ſeulement notre partie rompuë, mais encore mon amour ſans eſperance de me conſerver ma chere Couſine, que j'aimois dans un ſens auſſi éperdûment que Genevieve. Cependant les dernieres paroles de mon ami, Rival découvert, me raſſurant un peu, je lui dis que je ſaurois bientôt le ſujet qui l'avoit irritée.

De Mons qui croioit que je ne la regardois que comme ma parente, me dit en m'embraſſant qu'il comptoit ſur mes bons ofices auprès de la Mere & de la fille. Vous êtes heureux, continua-t-il, il eſt aiſé de comprendre que tout roule ſur moi. Ah malheureux moment qui m'a procuré la vûë de Relinde! & plus malheureux celui qui nous a découverts à l'aimable objet que j'adore!

Qu'on juge à cette ouverture en quel état se trouva mon cœur ? J'étois de la derniere rage sans pouvoir taxer de Mons d'avoir donné aucune ateinte à notre amitié ni à mon amour qu'il ignoroit, ni acuser ma Cousine d'infidélité, les aparences m'en devoient faire soupçonner moi-même, & je violois depuis quelque tems les loix de l'amitié. Ces reproches secrets m'acablerent & me plongerent dans une profonde réverie. Mon ami ne fut pas moins réveur que moi. Il prit une allée du jardin & je me gliſſai dans un Cabinet de verdure pour donner un libre eſſor à mille réflexions inquiétantes.

M'y étant long-tems oublié, mon Laquais vint m'interrompre pour me dire que ma Tante m'atendoit dans ſon apartement. L'envie que j'avois d'aprendre quel parti avoit pris ma Couſine m'y fit voler. Elle ne me donna pas le tems de l'aprocher ; & elle me dit que ſa fille n'étoit

n'étoit pas éloignée de sortir l'aprés-diné avec de Mons & moi à dessein de voir l'aimable Demoiselle dont je lui avois fait le portrait, qu'elle étoit si contente de l'avoir vûë une fois qu'elle étoit charmée de trouver l'ocasion de la revoir, & que bien loin de la fuir comme je pensois, elle la rechercheroit toûjours avec empressement.

Je répondis à Madame Dumenil qu'aparemment ma Cousine afectant une petite malice avoit voulu me faire quelque peine, en m'insinuant qu'elle ne vouloit point être de notre partie; que j'en avois certainement beaucoup ressenti, la croiant dans cette resolution, & que je ne savois à quoi atribuer l'éloignement qu'elle pouvoit avoir pour l'aimable Demoiselle de qui elle avoit reçu beaucoup de politesses.

Hé bien, repartit ma chere Tante, elle m'a paru dans une toute autre disposition, je n'ai pas eu besoin du pouvoir que j'ai sur son es-

prit ; elle étoit portée à seconder vos desirs, il est vrai qu'elle m'a prié d'ordonner au Cocher d'arrêter à la porte du Couvent des Religieuses de la Raquete où elle a une amie qu'elle aime, dont elle est tendrement aimée & qu'elle n'a pas vû depuis long-tems, elle ne veut lui parler qu'à la porte & remonter dans le Carrosse pour profiter plus long-tems de la belle après-dinée & de la compagnie de cette aimable Demoiselle. Cependant souvenez-vous, ajoûta-t-elle, de l'emmener, je me charge de l'engager à souper avec nous, & je partagerai mon plaisir avec Madame de Mons que je vais de ce pas envoier prier de souper au Logis.

Mes chagrins disparurent en l'entendant parler de la sorte. Je sortis de sa chambre avec une entiere satisfaction, & pour tirer de peine mon ami, je courus dans le jardin où je l'avois laissé, pour l'informer de la malice de ma cousine. Le dis-

cours de ma Tante que je lui repetai, ne lui permit pas d'en douter, & pour achever de s'en convaincre, il m'entraina à toute force dans l'apartement de Mademoiselle Dumenil.

De Mons débuta en entrant par lui dire qu'il vouloit éprouver si elle étoit severe dans les peines qu'elle imposoit à ceux qui transgressoient ses défenses. Nous entrons, dit-il, dans votre chambre, quoique vous en aiez interdit l'entrée à tous les hommes sans nulle exception ; mais nous ne craignons rien, votre air doux & clément nous promete nt un jugement peu rigoureux auquel nous nous soumetrons toûjours avec plaisir.

Elle prit parfaitement bien ce début, & après nous avoir dit qu'elle n'avoit eu d'autre vûë en ne me recevant pas le plus poliment du monde, que d'être en liberté pour écrire une lettre à une de ses amies qu'elle devoit voir un moment en chemin

faisant l'après-midi, avant de joindre la compagnie où l'on vouloit l'introduire ; mais qu'elle voioit bien qu'il faloit peu de chose pour nous alarmer. Pour moi, ajoûta-t'elle, je ne prens jamais de parti sans raison, & quand je l'ai une fois pris, je ne l'abandonne jamais.

C'est ce qui s'apelle, lui dis-je, une fille de resolution, une *Virtuose*. Qui le croira ? *Ceux*, reprit-elle, *qui en auront des preuves à n'en pouvoir douter*. Vous aviez pourtant, repliquai-je, pris ce matin le parti contraire à celui que vous venez de prendre depuis une demi heure. *Vous vous trompez*, repartit-elle, *je n'ai certainement pas changé. J'avois resolu ce matin de sortir avec vous cet après-midi ; j'espere que ma resolution aura lieu, à moins que vous ne refusiez de m'acompagner pour être les témoins d'une démarche que vous vous êtes peut-être imaginés devoir me coûter beaucoup. Vous verrez que je*

la ferai avec plaiſir, & que je la ſoutiendrai avec honneur.

Je lui dis que je n'avois jamais douté de ſa fermeté dans les juſtes reſolutions qu'elle prenoit, que j'avois mile preuves de ſa conſtance; mais qu'elle me permetroit de lui dire que je ne lui avois propoſé la partie prémeditée que ſous une idée agréable pour elle. Et moi, dit de Mons, qu'on n'a point conſulté, je l'ai acceptée avec plaiſir, car je n'en ai point de plus grand que celui de me trouver où vous êtes. *Vous êtes trop galans*, dit-elle, *je vais donc me diſpoſer à y paroître dans mon mieux.*

Nous ſortimes de ſa chambre avec autant de ſatisfaction que nous avions d'inquiétude avant d'y entrer : & de Mons s'étant retiré chez lui, je courus chez Genevieve pour lui confirmer l'exécution de notre deſſein. Je la prévins même que Madame Dumenil étoit charmée d'avance de la connoitre,

& qu'elle vouloit abſolument l'avoir à ſoupé. Elle m'en marqua ſa joie. Je veux, ajoûta-t-elle; me mettre dans mon beau pour ne point ſervir de mouche ſi je puis, aux Dames qui ſeront de la partie; mais il faut que Relinde en ſoit, je l'ai ainſi reſolu cette nuit & je vais lui envoier mon Laquais pour la faire diner avec moi. Vous le pouvez, répondis-je, puiſque cela vous fait plaiſir. J'eſpere que nous paſſerons agréablement la journée; & ſi je vous prévins hier au ſoir pour exclure Relinde, vous ſavez mes raiſons. C'étoit uniquement pour ne pas mettre Mademoiſelle Dumenil & cette belle fille en compromis. Elles pourront bien ſe diſputer le cœur de mon ami; mais au bout du compte peu nous importe. Ce ſont leurs afaires. Faiſons toûjours les nôtres.

Je la quitai après lui avoir dit de ſe trouver avec Relinde & ſon Laquais ſur le Boulevard de la porte St. Antoine où nous les joindrions

vers les trois heures. Je me felicitois d'avoir réuſſi à lui procurer la connoiſſance de ma Couſine. L'eſperance que j'avois de mieux les entretenir toutes deux ſe fortifia, & je comptois qu'étant en mon abſence l'eſpion l'une de l'autre, elles me rendroient compte en particulier à mon retour de tout ce qui ſe paſſeroit.

La ſoupe étoit ſervie quand j'arrivai au Logis où je trouvai de Mons que ma Tante avoit retenu à diner. Le peu de tems que nous paſſames à table fut agréablement rempli par Mademoiſelle Dumenil qui de la meilleure humeur du monde eut mile ingenieuſes ſaillies, qui m'étoit un augure de la plus charmante après-dinée. Tandis que nous dinions on mit les chevaux au carroſſe, & nous partimes dès que nous fumes ſortis de table. Outre l'enjoûment qui paroiſſoit dans toutes les manieres de ma Couſine, elle s'étoit miſe du meilleur goût du monde, & ſoit que ce fut un

de ſes beaux jours ou que ſon cœur ſe trouvât ſatisfait par l'exécution du deſſein qu'elle avoit en tête, je ne la vis jamais ſi aimable. Helas que je paiai ce court plaiſir, & qu'il me coûta de peines !

Nous arrivames enfin à la porte du Monaſtere des Annonciates de la Raquete à l'iſſuë de leur diner. Ma Couſine nous dit de l'air enjoüé qu'elle avoit eu depuis la viſite de de Mons, qu'elle n'avoit qu'un mot à dire à ſon Amie qu'elle ne verroit qu'un moment à la porte. Je vous prie, dit-elle, Meſſieurs de me laiſſer ce moment de liberté. En cas que vous m'aimiez, je vous promets que votre jalouſie ne doit point s'alarmer. Adieu adieu, ajoûta-t-elle, en riant & entrant dans la Cour; vous ne me verrez plus.

De Mons & moi nous promenames dans le grand chemin en atendant ſon retour; & nous entretenant de ſa gaieté avec beaucoup de

ſurpriſe, nous nous laſſames enfin de l'atendre. Mon ami ſe détacha pour aller voir ſi elle revenoit; mais ne la trouvant ni à la porte ni au Parloir, il revint me joindre ſaiſi d'un tremblement univerſel qui me fit tant d'impreſſion que je faillis à tomber à la renverſe. Ah, s'écria-t-il, l'adieu qu'elle nous a fait ne ſera que trop juſte! comment donc, lui dis-je, qu'eſt-elle devenuë? où eſt-elle? eſt-ce qu'elle eſt morte? Hé je n'en ſai rien, replique-t-il; mais je n'ai vû perſonne pour en aprendre des nouvelles.

Il n'eut pas dit que nous reſtames immobiles nous entre-regardant l'un l'autre ſans nous dire mot. Cependant revenus de notre étonnement nous courumes à la porte où nous tintames d'une grande force & ſans interruption, juſqu'à ce qu'une Religieuſe eut ouvert la petite fenêtre grillée de la porte. Notre impatience ne nous permit pas d'atendre qu'elle nous queſtionnât,

nous lui dimes tous deux à la fois, & comme si nous nous fussions donné le mot, pourquoi & par quel ordre on retenoit une Demoiselle dont nous étions chargés?

Elle nous répondit sans s'émouvoir qu'une Demoiselle venoit d'entrer dans leur Couvent dans le dessein d'y rester. Je ne sai Messieurs, ajoûta-t-elle, si c'est celle que vous cherchez. Oüi Madame, répondis-je d'une voix tremblante, & je vous prie de lui dire que son Cousin souhaite lui parler pour pouvoir en rendre compte à Madame sa Mere. Elle nous fit une profonde inclination & nous ferma la fenêtre au nez. Choqué de cette maniere monachale comme d'une insulte, je tintai une seconde fois avec plus de violence que la premiere, tandis que de Mons s'en prenoit au Ciel & à la terre, frapant des piés & batant de la tête contre les murs comme un homme au déseſpoir. Je sonnai si rudement & si long-tems soit de

rage ou par diſtraction, que je rompis la chaine de cuivre qui étoit attachée à la cloche, & n'aiant plus d'autre moien de me faire entendre, je fus chercher un gros pavé & j'en frapai ſi fort, que ſi la Superieure ne fut venuë j'aurois certainement briſé la porte.

Elle ouvrit auſſi-tôt la petite fenêtre dont j'ai parlé, & elle nous dit d'un ton impoſant, qu'elle étoit ſurpriſe que des Gentilshommes comme nous fiſſent une pareille inſulte à leur Maiſon, ſachez, dit-elle Meſſieurs, que Mademoiſelle Dumenil que vous cherchez eſt ici en ſureté, & que ni elle ni moi ne ſommes point obligées de vous rendre compte du motif de ſa retraite. Croiez-moi retirez-vous ſi vous êtes ſages: & puiſque Madame ſa Mere vous a chargés de la lui ramener, vous pouvez lui dire qu'elle eſt ici & qu'en moins de deux heures elle ſaura toutes choſes: & au même inſtant elle ſe retira, nous

laiſſant dans une acablante ſurpriſe.

Le Cocher & le Laquais qui entendant le bruit que nous avions fait, étoient acourus dans le veſtibule ne furent pas moins étonnés que nous. Ils s'entre-regardoient, jétant quelquefois les yeux ſur nous comme ſi nous étions devenus foux. Après cette ſcene muete qui ne laiſſa pas d'être aſſez longue, nous primes le parti de ſortir & de retourner au Logis pour avertir ma Tante de la retraite de ſa fille. Mais de Mons m'aiant fait refléchir que je ſufiſois moi ſeul pour annoncer cette mauvaiſe nouvelle à Madame Dumenil, il s'en alla au-devant de Genevieve & de Relinde pour les avertir de ne point compter ſur la partie que nous avions faite; mais nous fumes bien étonnés de ne point trouver notre Carroſſe. Le Cocher & le Laquais courant chacun de leur côté ſur le pavé qui menoit à Paris & au Faubourg S. Antoine, nous laiſſerent dans une con-

ſternation qui ne peut s'imaginer. *Quelle fatale journée, dit de Mons ! qu'avons-nous donc fait au Deſtin pour en être ſi cruellement traités ?* Et nous rapellant à l'inſtant toutes les paroles de ma Couſine, l'éternel adieu qu'elle nous avoit dit, nous déſeſperames de la revoir de notre vie. La triſteſſe s'étant emparée de nos cœurs, nous tombames dans une ſi profonde réverie, que nous ne penſions à rien moins qu'au vol du Carroſſe de ma Tante. Le Cocher & le Laquais étant même revenu nous joindre, ne pouvoient nous faire entendre qu'ils n'en avoient apris aucune nouvelle. Ils furent enfin obligés de crier de toutes leurs forces pour nous retirer de la diſtraction ou plûtôt de l'aſſoupiſſement où nous étions. Nous en ſortimes ; mais ce ne fut que pour nous livrer à un excès de fureur que je ne ſaurois exprimer. Nous étions en éfet dans des tranſports qui éfraierent tous

les paſſans, dont la plûpart rebrouſſerent leur chemin n'oſant nous aprocher.

Le Directeur ou le Chapelain de ce Couvent, qui ſans ſavoir ce qui s'étoit paſſé, nous examinoit de ſon apartement qui donnoit ſur le grand chemin où nous étions, & nous prenoit pour des gens agités par le malin eſprit, tandis que les Domeſtiques immobiles étoient dans un merveilleux étonnement, deſcendit, & nous aprocha pour s'informer du ſujet de nos tranſports; mais de Mons ſans lui donner le tems de parler, le prit à la gorge, le renverſa, & lui aiant mis un genoüil ſur l'eſtomac, il l'auroit infailliblement étoufé ſi nos Domeſtiques & quelque paſſant ne le lui euſſent ôté des mains; car pour moi j'étois hors d'état de lui donner du ſecours: je ne m'apercevois pas même de cette violence, tant j'étois étourdi de l'avanture.

Cependant la populace du Fau-

bourg commençant à courir sur nous, nous nous reveillames, pour ainsi dire, & le Laquais nous aiant crié de nous sauver, nous gagnames le pont aux choux, espece de Faubourg de Paris joignant au Boulevard, d'où nous entrames dans la Ville. Nos sens que nous avions repris, nous permetant de faire reflexion à cette derniere avanture dont les suites pouvoient être bien plus facheuses pour nous que la perte de ma Cousine & du carrosse de ma Tante, je pris le chemin du logis acompagné des deux Domestiques, & de Mons retourna sur le Boulevard pour chercher Genevieve & Relinde qui devoient nous y atendre.

Madame Dumenil qui étoit à une fenêtre qui donnoit sur la cour, m'y voiant entrer avec le Cocher & mon Laquais, vint au-devant de moi très-alarmée. Eh! mon Dieu, dit-elle, qu'est-ce que je vois? Où avez-vous laissé ma fille? Helas, Ma-

dame, lui dis-je! je ne sais pourquoi elle s'est renfermée dans le Couvent où nous l'avons conduite : & comme je lui faisois le recit de toutes les circonstances de sa retraite, j'eus le chagrin de la voir tomber dans une foiblesse dont on eut bien de la peine à la faire revenir.

Elle n'eut pas repris ses sens qu'un Domestique du Couvent lui rendit une lettre de ma Cousine qui faillit à la désesperer : & comme elle achevoit de la lire, un second Domestique de ce Monastere lui en remit une de la part de la Superieure qui lui faisoit des plaintes de l'insulte que nous lui avions faite, & de la violence avec laquelle le Chapelain avoit été traité. Grand Dieu, s'écria-t-elle, à quelles épreuves ne suis-je pas exposée? Vite, Cocher, reprit-elle, qu'on prépare mon carrosse? Mais Madame, répondit le Cocher, on nous l'a enlevé. Ah Ciel, reprit-elle, puis-je resister à ces coups redoublés? On a volé

mon

mon carroſſe, ajoûta-t-elle. Hé comment cela eſt-il arrivé? Je commençois à lui faire un détail de toutes les circonſtances de notre avanture; mais ſans ſe donner le tems de m'écouter, elle entra dans ſon apartement, d'où elle ſortit auſſitôt aiant pris ſa coëfe pour aller chez une Dame voiſine de ſes amies dont elle emprunta le carroſſe pour ſe rendre au Couvent en queſtion.

Quoi qu'elle me vit plus mort que vif, elle ne me dit mot. Elle partit même ſans me laiſſer la lettre de ma Couſine, ce qui me jéta dans la plus afreuſe incertitude. J'entrai dans la Sale comme un homme aliené: & ne trouvant aucune ſituation capable de me tranquiliſer, je frapois du pié, je me couchois ſur des chaiſes, je me promenois à grands pas. Les ſoupirs, les ſanglots, les larmes, les exclamations, les juremens, le déſeſpoir, tout fut de la partie. Mon eſprit égaré, mon cœur agité, mes ſens étourdis, aucune

de mes facultés ne trouvoit où se fixer. J'étois dans un état digne de pitié.

Je me trouvai néanmoins assez tranquile après m'être couché sur un sopha, où j'eus l'esprit assez libre pour réflechir sur tout ce qui venoit de se passer. Je me rapelois des circonstances qui m'éfraioient, & je ne pouvois comprendre comment nous avions pû tomber dans des excés qui me faisoient horreur. Helas, pensois-je! est-ce donc ainsi que les peines naissent de la source des plaisirs? Que sont devenus ceux que nous nous prometions sur des aparences frivoles? Ciel que tu es impenetrable dans tes influences!

J'en étois là lorsque de Mons entrant dans ma chambre, & se jétant dans un fauteuil, s'écria avec fureur: Assouvis ta rage, cruel Destin, & détermine les Dieux à m'écraser de leur foudre pour ne point survivre à ton injustice: mais qu'ai-je besoin d'un bras étranger pour

me priver de la vie, puisque je puis me l'ôter de ma propre main : & tirant son épée, il alloit s'en percer si je n'avois été assez actif pour l'en empêcher. Eh quoi, lui dis-je, en lui saisissant le bras ! avez-vous perdu toute esperance ? Il n'y a encore rien de désespéré. Ma Tante est allée pour calmer toutes choses ; nous pouvons même esperer qu'elle prévientra les suites que pourroient avoir les insultes que nous avons faites à cette Maison Religieuse, & sur-tout au Prêtre qui la dirige.

Eh ce n'est pas tout, me dit-il. Le Destin veut nous acabler. Genevieve & Relinde viennent de nous être ravies : & si nous ne leur donnons un prompt secours, nous ne les reverrons jamais. Mr. d'Argenson les a fait enlever pour les envoier à la Louisiane. Elles seront sans doute embarquées sur un vaisseau que je savois déjà devoir partir incessamment pour transporter du monde dans cette nouvelle Colonie.

Dieux, m'écriai-je, comment résister à de si violentes épreuves. Allons, mon cher ami, rapellons tout ce qui nous reste de force & de courage pour délivrer ces infortunées filles qui meritent un meilleur sort. Qu'un zele commun nous unisse, puisque le même amour nous lie en quelque façon. Ma chere Cousine est du moins en lieu sûr & tranquile ; tournons donc nos vûës du côté des autres qui sont dans un danger évident. Risquons tout, la vie même s'il le faut, pour les en garantir.

Cette resolution rendit le calme à mon ami, & ces évenemens furent la pierre de touche qui décida de mon amour en faveur de Geneviève. Cependant quelque zelé que je fusse pour sa liberté, je ne pus renoncer à la prudence que je devois avoir dans cette conjoncture ; & pour ne pas y donner atteinte, je priai de Mons d'aller parler à Keravel, qui étant très-repandu par-

mi les Grands & les Dames du premier rang avec qui il joüoit tous les jours, étoit très en état de nous servir dans cette ocasion. Il comprit bien que je ne pouvois me dispenser d'atendre le retour de ma Tante: & comme il alloit sortir, le Laquais de Genevieve entra avec une Lettre qu'il me mit en main. Je l'ouvris sur le champ pour satisfaire mon impatience & celle de mon ami qui ne partit qu'après en avoir lû le contenu. Le voici.

MON CHER CHEVALIER,

Le Ciel dispose de nos desseins bien autrement que nous ne pensons. D'Argenson m'a fait enlever avec Relinde au moment que nous vous atendions sur le Boulevard de St. Antoine. J'ignore par où nous avons merité ce sort. Cependant quelques innocentes que nous soions, nous avons lieu de craindre celui qu'ont subi tant de filles de condition &

d'honneur, que la tirannie a conduit au Miſſiſipi depuis que des têtes feléés & des eſprits brulés ont formé le projet de coloniſer cet afreux déſert. Quoi qu'il en ſoit, vous pouvez vous flater de n'y être pas moins aimé qu'en Europe. J'eſpere pourtant que la mort préviendra mon départ, ou du moins mon arrivée dans cette nouvelle & maudite partie du monde qui va donner lieu à la ſeparation de deux cœurs, dont il n'y aura jamais de plus ſincere, plus conſtante & plus parfaite union. Adieu, cher Chevalier. Relinde en fait un des plus tendres à votre ami. Elle ne vous oublie pas. Adieu encore une fois, c'eſt votre fidele Genevieve qui vous le dit pour jamais.

Nous fumes très-ſenſibles à cette lettre ; mais nous ne primes pas moins la courageuſe reſolution de délivrer nos amies de la tirannie à quelque prix que ce fut. De Mons

guidé par ſon amour irrité, s'en alla chez Keravel, & je reſtai au logis pour atendre ma Tante de qui j'eſperois aprendre quelque conſolante nouvelle. Continuant à me promener en cherchant des expediens pour donner du ſecours aux aimables priſonnieres, je vis entrer dans la cour le carroſſe de ma Tante. Il étoit conduit par un Mouſquetaire de mes amis qui menoit deux de ſes camarades. Ma ſurpriſe fut des plus agréables. Je tirai un bon augure de cette reſtitution, & j'eſperai qu'il en ſeroit de même de mes Maitreſſes.

Le Cocher poſtiche accompagné de ſes deux amis, me voiant dans le veſtibule où je m'étois avancé, vint à moi en éclatant de rire. Que penſez-vous, dit-il, de notre coup de carnaval? Vous êtes fort heureux, continua-t'il, que nous aions paſſé à la Raquête, car d'autres auroient pu faire ſerieuſement ce dont nous n'avons fait qu'un badinage.

J'ai reconnu le carroſſe de Madame Dumenil, & ne voiant ni Maitre, ni Cocher, ni Laquais, j'y ai fait monter mes amis & les vôtres, pour aller faire un tour, croiant que vous étiez au Parloir pour quelque tems ; car, ajoûta-t'il, les viſites qu'on y fait ſont toûjours longues ; mais n'y aiant trouvé perſonne à notre retour je l'ai ramené bride abatuë pour vous ôter de l'embarras où vous vous êtes ſans doute trouvé.

Je leur dis que j'étois charmé que ce carroſſe abandonné fut tombé entre leurs mains, & que je trouvois ma Tante fort heureuſe de le retrouver, parce que nous le croïons perdu ; mais que s'ils vouloient s'en ſervir encore, je leur donnerois le Cocher du Logis pour les mener où ils trouveroient bon. Après bien des politeſſes de part & d'autre ils penſoient à ſe retirer. Je les priai néanmoins de ſi bonne grace de ſe rafraichir, qu'ils me prirent au mot.

Je n'avois d'autre deſſein que de leur conter l'avanture des deux captives, pour les engager à leur procurer la liberté par les ſollicitations des amis qu'ils avoient à la Cour & & à la Ville.

Un des trois qui étoit allié à la Maiſon de Noailles, dont le credit étoit puiſſant ſous la Regence, m'offrit galamment ſes bons ſervices. Dès que nous ſaurons qui les a dénoncés au Lieutenant de Police, continua-t'il, il ſera fort aiſé de le confondre, & même de le punir comme il merite, ſi, comme je crois, les Demoiſelles ne ſont point ſcandaleuſes. Si vous connoiſſez le Chevalier d'Argenſon, ajoûta-t'il, il eſt d'ailleurs fort de mes amis; j'eſpere qu'il ne nous manquera pas en cette ocaſion.

A peine il eut dit, que de Mons arriva avec Keravel. Je fus charmé de cet à propos. Je menai tous ces Meſſieurs dans ma chambre pour y traiter des meſures convenables

à l'exécution de mon dessein. D'ailleurs j'étois bien-aise que ma Tante trouvât libre la Sale qui faisoit partie de son apartement. Le sentiment que le Mousquetaire avoit déja mis au jour, fut generalement aprouvé; & pour découvrir l'Auteur malin de la prise des Demoiselles, nous conclumes que de Mons iroit sans paroitre, montrer la maison de l'Avocat Protecteur de Relinde à ce Mousquetaire, qui tacheroit de lui tirer le ver du nez. Ils partirent aussitôt après nous avoir fait esperer de revenir sans délai.

Cependant nous passames en revûë toutes les Dames qui par leur credit pouvoient favoriser le dessein où j'étois de servir Genevieve & Relinde; & après en avoir noté un bon nombre, nous suspendimes le choix que nous en devions faire jusqu'à ce que nous fussions informés du sujet de leur enlevement. Nos Messieurs ne nous laisserent pas long-tems en suspens. Ils revin-

rent parfaitement instruits de la bouche même de l'Avocat que nous soupçonnions en être l'Auteur. Ce vieux fou jaloux de ce que Relinde qu'il aimoit éperdûment, alloit souvent chez Genevieve qui remplissoit presque tout son tems, dont le barbon auroit souhaité d'ocuper la meilleure partie, & s'imaginant que cela ne pouvoit être sans qu'elle y vit des amans, l'avoit dénoncée à Mr. d'Argenson qui en ce tems-là, où la nature & l'équité étoient continuellement violées, ne se donnoit pas la peine de faire des enquêtes pour démêler le crime d'avec l'innocence.

C'en fut assez pour fonder l'esperance de les délivrer. Deux de la compagnie se chargerent de l'évenement dont ils me promirent une heureuse issuë avant trois jours; car à Paris on ne fait pas si aisément agir le beau sexe, & c'étoient deux puissantes Dames dont on devoit emploier le crédit. La Compagnie

étant ſortie nous reſtames tranquiles de Mons & moi, & nous ne nous ocupames plus que de la démarche de ma Couſine. Le ſujet nous en étoit inconnu, quoique nous cruſſions ſans doute avec juſteſſe que notre voiage de Verſailles & la promenade du Luxembourg lui en avoient fourni l'ocaſion.

Nous nous fixames à cette réflexion; de Mons s'imaginoit en être l'unique ſujet, & moi j'étois perſuadé être celui de ſon dépit; mais j'avois cet avantage qu'il ne pouvoit atribuer la fureur dont il m'avoit vû poſſedé qu'à la tendreſſe que le ſang autoriſe, & que je ne pouvois douter que l'amour n'eut été la cauſe de ſon tranſport. Je me trouvois heureux qu'elle n'en eut pas été le témoin. Sa préſence n'auroit pû que réveiller ma jalouſie, que ſais-je ſi le voiant ſi paſſionné, elle ne l'eut point jugé digne d'un amoureux retour.

Cependant Madame Dumenil de

qui nous atendions la fin de notre perplexité, arriva enfin au Logis la triſteſſe peinte ſur le viſage : & nous ne l'aprochames qu'en tremblant dans l'incertitude de l'arrêt qu'elle alloit rendre, que nous regardions ou du moins que je regardois comme déciſif de ma tranquilité. „ Vous voilà Meſſieurs, dit-„ elle ? vous me paroiſſez bien tran-„ quiles, tandis que vous devriez „ rougir & trembler de vos actions „ extravagantes & de l'exceſſive „ inſulte que vous avez faites aux „ Dames de la Raquete & à leur „ Chapelain. Quelque malheureu-„ ſe & déſeſperée que je ſois d'a-„ voir perdu ma fille ſi elle perſiſte „ dans ſon deſſein, je ſuis encore „ plus ſenſible à votre infame pro-„ cedé. Vous n'auriez pas agi plus „ vertement quand même des in-„ ſolens Raviſſeurs auroient enle-„ vé ma fille de vos mains. Vous „ deviez comme moi ne pas vous „ en prendre aux Religieuſes, ni

„ à ce qui leur apartient & n'accu-
„ ser que la legereté de la Demoi-
„ selle que vous acompagniez. Il
„ devoit vous suffire de savoir où
„ elle étoit, pour m'en rendre
„ compte. Je ne sai où vous aviez
„ l'esprit, mais vous êtes tombé
„ dans un vilain cas. Il est heureux
„ pour vous d'avoir à faire à un si
„ honnête homme que le Chape-
„ lain & à des Dames si clementes;
„ vous seriez même dans des em-
„ barras dont la moindre suite se-
„ roit d'être pour toûjours éloi-
„ gnés de Paris, si je ne les avois
„ prévenus. Je ne vous en parle
„ point pour vous alarmer; mais
„ je vous rassure pour que vous
„ évitiez de pareils écueils qui ne
„ pourroient que vous être fune-
„ stes. Soiez donc sages à vos dé-
„ pens; car si vous ne retirés au-
„ cun avantage de vos propres fau-
„ tes, comment profiterez-vous de
„ celles d'autrui?

„ Au reste, ajoûta-t-elle, ma

„ fille dit être contente & je lui ai
„ dit que je ne l'étois point, nous
„ verrons quand sa ferveur se sera
„ ralentie si elle refusera de me sa-
„ tisfaire. J'espere pourtant ressen-
„ tir les bons éfets de l'éducation
„ que je lui ai donnée. Fasse le
„ Ciel que mon atente ne soit pas
„ vaine !

Cette juste reprimende faite avec un air d'autorité mêlé de tendresses nous remplit de confusion. Pour moi je n'eus point la force d'y répondre. Eh qu'aurois-je pû aléguer pour excuser les fautes que j'avois amassées les unes sur les autres ? Elles étoient trop lourdes & trop sensibles pour pouvoir les pallier ; de Mons ne demeura pas court. Il répondit à ma Tante avec l'air respectueux qu'il avoit toûjours eu pour elle, qu'il s'étoit oublié à la verité jusqu'à un point violent ; qu'il avoit même très-grand tort d'avoir attaqué le Prêtre, mais qu'il étoit très-pardonnable ; car enfin

» à ce qui leur a[illegible]
» fer que la legere[illegible]
» felle que vous a[illegible]
» devoit vous fu[illegible]
» elle étoit, pou[illegible]
» compte. Je ne l[illegible]
» l'esprit, mais v[illegible]
» dansun vilain ca[illegible]
» pour vous d'avo[illegible]
» honnête homm[illegible]
» lain & à des Dan[illegible]
» vous feriez mê[illegible]
» barras dont la[illegible]
» roit d'être pr[illegible]
» gnés de Paris[illegible]
» prévenus. Je[illegible]
» point pour[illegible]
» je vous raf[illegible]
» évitiez de[illegible]
» pourroien[illegible]
» ftes. Soi[illegible]
» pens; c[illegible]
» cun av[illegible]
» res, co[illegible]
» celles[illegible]
» A.[illegible]

es irriter,
urs plain-
onc reſo-
urs mains
ait gueri
vez faite,
viſe elle-
it ſon re-
me per-
ong-tems
ait toute

tranquile
eu d'eſpe-
ma Conſi-
ation & ſa
être les ga-
is moi-même
it bientôt, il
elle Dumenil
artoſſe. Il eſt
te pas qu'elle ne
nment : & je lui
de Carnaval que
ait nos amis. Elle
ſe de revoir ſon Car-

Madame, reprit-il, l'enlevement de Mademoiselle Dumenil m'avoit fait une si forte impression, elle est même encore si fraiche, que l'aiant vû subitement disparoître, ma premiere idée, que le zele ne me donna pas le tems d'examiner, a été qu'on l'avoit enlevée une seconde fois de nos mains. Je vous avouë que la réflexion est tard venuë à mon secours. Croiant ma Voisine insultée, j'ai été saisi de fureur. C'est à quoi vous devez atribuer tous mes égaremens, je suis très-reconnoissant de la bonté que vous ávez eu de les disculper ou du moins d'en obtenir la grace, vous nous avez fait sentir que vous avez calmé les Dames & leur Aumônier, nous sentons aussi l'obligation que nous vous avons.

„ Oüi, j'ai fait tout ce que vous „ dites, repliqua-t-elle; mais il „ m'en a coûté la peine inexprima„ ble que j'ai de leur laisser ma fille, „ que j'aurois ramenée avec moi

„ si

„ si je n'avois craint de les irriter,
„ & qu'elles portassent leurs plain-
„ tes contre vous. J'ai donc reso-
„ lu de les laisser entre leurs mains
„ jusqu'à ce que le tems ait gueri
„ la plaie que vous leur avez faite,
„ à moins qu'elle ne se ravise elle-
„ même en me demandant son re-
„ tour. Car je ne saurois me per-
„ suader qu'elle me prive long-tems
„ de sa compagnie qui fait toute
„ ma consolation.

La voiant un peu plus tranquile je lui dis qu'elle avoit lieu d'esperer un promt retour de ma Cousine, que sa bonne éducation & sa docilité devoient en être les garans ; & que j'esperois moi-même qu'elle la retrouveroit bientôt, il en sera de Mademoiselle Dumenil comme de votre Cartoche. Il est revenu ; je ne doute pas qu'elle ne revienne incessamment : & je lui racontai le tout de Carnaval que nous avoient fait nos amis. Elle me parut fort aise de revoir son Car-

roſſe ſans avoir été obligée d'en faire faire la recherche, & elle dit qu'elle avoit un bon augure de tout le reſte.

Quelque curieux que je fuſſe de ſavoir le contenu de la lettre que ma Couſine avoit écrite à ſa Mere, je ne trouvai point à propos de lui parler, je remis ma ſatisfaction à un meilleur tems, & je ſortis avec de Mons pour travailler éficacement à procurer la liberté à Genevieve & à Relinde. Nous étions aſſez tranquiles ſur ma Couſine, nous n'aſpirions plus qu'à donner tous nos ſoins à ces deux aimables priſonnieres, nous entrames chemin faiſant chez Madame de Mons qui n'étant nullement informée de ce qui ſe paſſoit, fut ſi ſurpriſe du recit que nous lui fimes que je compris très-bien qu'elle avoit des vûës ſur ma Couſine par raport à ſon fils; mais j'étois ſi occupé de Genevieve, que l'amour que j'avois pour elle dominant alors dans mon cœur ſuf-

pendit ma jalousie. Je sentis mieux que jamais que je ne pouvois lui refuser la préference.

De Mons que Relinde n'ocupoit pas moins, voiant aprocher le moment de notre départ, & craignant d'être obligé de partir avant qu'elle ne fut délivrée, pria & pressa si fort Madame sa Mere de le diférer de huit jours, qu'elle ne put le refuser. Elle se chargea même d'y faire consentir ma Tante avec d'autant plus de facilité, que n'aiant plus la compagnie de ma Cousine, elle seroit bien-aise d'avoir la mienne jusqu'à ce qu'elle fut consolée. Cette circonstance servit beaucoup à relever nos esperances : & pour qu'elles ne fussent point vaines, nous sortimes plus resolus que jamais de faire rendre justice à nos Maîtresses oprimées ou de les venger.

Nos premiers pas nous conduisirent au Logis de Genevieve pour en aprendre des nouvelles ; mais

la Femme de Chambre & le Laquais que nous trouvames tout en larmes en ſavoient moins que nous, & au lieu d'en aprendre quelque choſe de conſolant, nous fumes obligés nous-mêmes de leur donner quelque conſolation en leur faiſant part de nos eſperances. Nous ſortimes pour aller nous promener à l'Hôpital general à deſſein d'eſpionner, de fureter & de prendre langues. Nous en parcourumes tous les coins & recoins ſans rencontrer qui que ce fut de qui nous puiſſions aprendre quelque choſe; & comme nous penſions à nous retirer après avoir bien rodé autour du bâtiment de force, nous vimes venir à nous une des folles, qui n'étant pas malfaiſante avoit la liberté d'aller & de venir dans la Cour. Elle vint à nous de l'air du monde le plus compoſé, & nous faiſant de profondes reverences à meſure qu'elle nous aprochoit. Nous aiant enfin abordés, „ Que ſouhaitez-

„ vous Meſſieurs, dit-elle? Vous
„ pouvez vous adreſſer à moi, j'ai
„ tout pouvoir dans cette Maiſon
„ en qualité de ſœur de Proſerpi-
„ pine Déeſſe des enfers qui regne
„ avec un auſſi ſouverain empire
„ en ce lieu que dans les enfers mê-
„ me, dont il fait partie. Conten-
„ te de dominer ſur les Manes qui
„ deſcendent ce tenebreux ſéjour,
„ elle m'a donné le domaine ſur
„ les corps que la tirannie renfer-
„ me ici où le Soleil eſt témoin des
„ cruautés & de l'injuſtice qu'on
„ y exerce. Parlez, c'eſt moi, c'eſt
„ Proſerpinete qui vous donnera
„ une favorable audience. Vous
„ obtiendrez ce que vous deman-
„ derez. D'Argenſon & la Pata-
„ clin mes deux principaux Mini-
„ ſtres vous expedieront au plus
„ vîte.

Malgré le noir chagrin qui nous dévoroit nous ne pûmes nous empecher de rire de l'idée auſſi juſte que plaiſante de cette fole. De Mons

qui aimoit à ſe divertir des foux, lui répondit qu'à ſon port majeſtueux il étoit aiſé de juger qu'elle avoit le premier rang dans cette Maiſon, & qu'il ne doutoit nullement que ſon autorité n'y fut abſoluë. J'ai, continua-t-il, une grace à vous demander. *Parlez hardiment*, lui dit-elle, *en lui faiſant les cornes. Voiez la marque de mon autorité?* Hé bien, reprit-il, c'eſt à votre autorité que je conjure, & par le formidable Bident de traiter favorablement ou du moins de ménager deux belles Demoiſelles qu'on a conduit ici à deux heures après-midi.

J'en aurai ſoin, dit-elle, & je les ferai ſortir avec autant de gloire qu'elles ont eſſuié de honte en y entrant. Il s'aſſembla inſenſiblement autour de nous un grand nombre de foles qui faiſoient toutes un perſonnage diférent. Elles parloient ſi haut élevant leur voix aiguë que les fenêtres grillées du bâtiment

furent en un inſtant remplies de filles deſtinées pour la Colonie. De Mons aïant jété les yeux de leur côté y remarqua Relinde qui lui fit ſigne de la main d'aprocher. Il me tira par la manche pour me faire remarquer ſa Maîtreſſe; mais je fus agréablement ſurpris d'apercevoir Genevieve. Cependant comme nous craignions d'être obſervés, nous nous débarraſſames peu à peu de cette troupe de foles, & afectant de nous promener ſans aucun deſſein nous ne laiſſions pas d'aprocher des fenêtres de nos deux priſonnieres, en marchant obliquement & ſans jamais tourner le viſage de leur côté.

Nous en arrivames enfin aſſez près pour nous faire entendre & ſans perdre le tems nous leur dimes que nous avions découvert l'auteur de la tirannie, & qu'on travailloit à leur faire rendre au plûtôt leur liberté. Nous leur fimes comprendre que tandis que nous étions

alleés dans cette Maiſon pour trouver l'ocaſion de leur donner des eſperances, nos avions emploié tout ce qu'il y avoit de plus acredité auprès de M. d'Argenſon, & que ſi contre toute aparence il s'aviſoit de refuſer leur liberté, la reſſource de l'autorité du Regent étoit toute prête: & leur aiant dit adieu ſans aucun geſte, nous leur promimes de revenir le lendemain à la même heure, ſupoſé qu'elles fuſſent encore retenuës.

Contens de notre avanture nous jugeames à propos de continuer notre promenade en nous éloignant peu à peu du corps de Logis pour mieux tromper les eſpions, ſi par haſard on en avoit apoſté, & la nuit aprochant nous ſortimes pour aller informer nos amis communs de l'entrevûe que nous avions euë avec les aimables Victimes pour leſquelles ils s'intereſſoient.

Keravel que nous rencontrames en chemin, nous dit que Madame la

Maréchale d'E... s'étoit engagée de faire rendre la liberté aux priſonnieres, & que ſi l'on pouvoit connoître celui qui les avoit dénoncées au Lieutenant de Police, on le feroit punir comme il meritoit. Il n'eſt pas dificile de s'imaginer combien cette nouvelle nous fit plaiſir. Cependant pour ne pas mettre pluſieurs Dames en compromis dans cette afaire, nous quitames notre ami commun pour aller avertir nos autres amis de ſuſpendre les bons ofices des perſonnes de diſtinction qu'ils devoient emploier. Nous ne doutions pas que la protection de la Maréchale d'E... ne fut ſufiſante quand même cette afaire auroit été de plus groſſe conſequence.

Etant entrés dans un Café pour écrire des billets à nos amis pour les prier de ne plus ſe donner de mouvemens au ſujet des priſonnieres, je fis remarquer à de Mons l'Oficier qui avoit ſervi de ſecond à la Malonniere dans le combat où il

perdit la vie. Il me parut qu'il nous reconnoiſſoit très-bien : après avoir fait deux ou trois tours dans la Sale, il nous joignit d'un air plûtot triſte que ſerieux. *Vous ne trouverez pas mauvais*, dit-il, *Meſſieurs, que je prenne la liberté de m'informer de l'état de votre ſanté.* Nous ne pumes que répondre poliment à ſon compliment, & j'ajoutai que je ne croiois pas avoir l'honneur de le connoître. Il me repartit qu'il avoit eu celui de me voir dans ma chambre pour une malheureuſe afaire dans laquelle il n'avoit pu refuſer ſon miniſtere à ſon ami qui en avoit été la victime. De Mons ſans atendre ma réponſe lui dit qu'il ſe le rapelloit parfaitement. J'en ſuis au fait, repris-je, & je me remets à preſent Monſieur.

„ Parbleu, Meſſieurs, reprit-il, „ j'ai eu trop de preuves de votre „ probité & de votre courage, „ pour ne pas vous découvrir une „ afaire qui me touche au cœur,

„ & dont je porte l'affliction peinte
„ ſur mon viſage. Nous ſommes,
„ continua-t'il, dans un tems cri-
„ tique pour les Demoiſelles de Pa-
„ ris, que la tirannie ſemblable à
„ un torrent impetueux, entraine
„ ſans diſtinction les ſages & les
„ libertines ſous des ſpecieux pré-
„ textes. La mere, ajoûta-t'il, fait
„ prendre ſa fille dont elle eſt ja-
„ louſe. Le frere livre ſon frere
„ pour reſter ſeul heritier. En un
„ mot, perſonne n'eſt à l'abri de
„ l'injuſte opreſſion qui s'exerce
„ en cette Ville depuis la fatale
„ chimere du Miſſiſipi.

„ J'aurai donc l'honneur de vous
„ dire que j'aime une Demoiſelle
„ que d'Argenſon m'a enlevée : &
„ malgré tous les témoignages que
„ les plus honnêtes gens rendent
„ de ſa ſageſſe, il ne veut abſolu-
„ ment pas la relacher. Je médite
„ les moiens de l'enlever à mon
„ tour, & ſi je ſuis aſſez heureux
„ d'être ſecondé, le coup ſera fa-

„ cile à faire. On doit la conduire
„ demain à Poiſſi ſur une charette
„ avec bien d'autres, d'où l'on doit
„ la mener à Roüen & de-là au Ha-
„ vre de Grace pour y être em-
„ barquée ſur un Vaiſſeau du Roi.
„ Elle doit partir demain au point
„ du jour. Voudriez-vous, Meſ-
„ ſieurs, à charge de revanche,
„ vous joindre à deux Mouſque-
„ taires de mes amis, à condition
„ que j'entreprendrai moi ſeul l'a-
„ faire ſous vos yeux, ne voulant
„ point vous expoſer ſans un beſoin
„ preſſant. Nous ſerons cinq, & je
„ ſais que toute l'eſcorte ne conſi-
„ ſte qu'en quatre viles Archers de
„ l'Ecuelle, qui certainement ne fe-
„ ront pas beaucoup de reſiſtance.

Nous lui répondimes d'une commune voix, que le croiant aſſez galant homme pour ne pas nous emploier pour une dévergondée, nous ſerions charmés de lui rendre ſervice, & qu'il n'avoit qu'à nous donner le rendez-vous où & à quelle

heure il lui plairoit, que nous nous joindrions à lui & à ſa compagnie.

„ J'accepte vos ofres, nous re-
„ pliqua-t'il. Après avoir bien exa-
„ miné le terrein, je ne trouve rien
„ de mieux que d'aller atendre le
„ convoi entre St. Germain & Poiſ-
„ ſi où nous nous embuſquerons au
„ bord de la forêt, qui en atendant
„ qu'il arrive, nous dérobera aux
„ yeux des paſſans. C'eſt là, s'il
„ vous plait, où vous aurez la bonté
„ de vous rendre à ſix heures du
„ matin. Vous m'y trouverez avec
„ mes deux amis: & pour que vous
„ ne ſoiez pas dans l'incertitude à
„ qui vous rendrez ſervice, je ſuis
„ bien-aiſe de vous dire que je ſuis
„ le Chevalier de Janſon Lieute-
„ nant au Regiment de Roial-Vaiſ-
„ ſeaux; & la Demoiſelle ſur qui
„ votre generoſité rejaillit, eſt la
„ fille unique de M. C. Banquier
„ dans la rue Monconſeil. Mal-
„ heureuſement pour elle ſon Pere
„ s'eſt remarié. La femme qu'il a

» épouſée eſt jeune à la verité,
» mais elle n'eſt pas jolie, & la fille
» de ſon mari l'eſt à manger. Elle
» joint à la beauté du corps le meil-
» leur eſprit & le plus genereux
» cœur du monde. Elle a toutes
» ces belles qualités de trop pour
» plaire à ſa Belle-mere. Cette
» femme enrage de jalouſie; &
» elle eſt venuë à un ſi haut point,
» que par le moien d'un Exemt de
» d'Argenſon qui la cajole, elle a
» fait enlever ſa belle-fille. Pour la
» faire trouver en flagrant delit elle
» l'envoia malicieuſement aux Da-
» mes de Long-Champ dans le Bois
» de Boulogne, la faiſant acompa-
» gner d'un Caiſſier de ſon mari
» qui n'étoit pas dans le complot.
» Cet Exemt qui avoit le mot du
» guet s'embuſca avec deux Ar-
» chers, la ſaiſit avec inſulte, &
» l'aiant miſe en croupe, il la por-
» ta à l'Hôpital general, où elle
» eſt enfermée depuis dix jours,
» ſans qu'aucune ſollicitation ait

„ été capable de lui procurer la li-
„ berté." Voilà, Meſſieurs, une o-
caſion digne de vous & de moi, je
ſerois au déſeſpoir de vous emploier
dans quelque autre moins glorieu-
ſe.

Touchés de ſon recit, & nous voiant preſque dans le même cas, nous lui promimes de nous trouver au rendez-vous à l'heure marquée: & ſortant du Café avec lui, nous le quitames pour aller arrêter deux bons chevaux, avec ordre de nous les tenir prêts à deux après minuit. C'étoit heureuſement dans les plus longs jours de l'année. De Mons qui trembloit de voir Relinde dans le même cas où il pourroit avoir beſoin à ſon tour auſſi-bien que moi du Chevalier de Janſon & de ſes amis, me parut embraſſer de bon cœur cette ocaſion. Il n'eut pas beſoin de m'encourager à m'y prêter, je ne craignois pas moins que lui que d'Argenſon ne fut inexorable; mais je n'en faiſois rien

paroître, quoique le recit de Janson eut rouvert ma plaie, dont je ressentis autant de douleur qu'au moment qu'elle avoit été faite.

Fin de la quatrième Partie.

L'ENFANT TROUVÉ,

OU

L'HISTOIRE

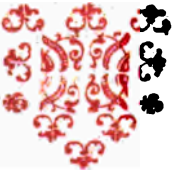
DU

CHEVALIER DE REPERT,

Écrite par lui-même.

CINQUIE'ME PARTIE.

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.
Virg. Eclog. 2.



A PARIS,

Aux Dépens de la Societé.

M. DCC. XXXIX.

L'ENFANT TROUVÉ.

CINQUIE'ME PARTIE.

APrès avoir arrêté des chevaux, je gagnai le logis avec de Mons que j'y menai ſouper, me doutant bien que ma Tante auroit retenu Madame de Mons, & que cette bonne amie ne la laiſſeroit pas ſeule. Nous les trouvâmes en éfet toutes deux ſeules dans la ſale, cherchant à pénetrer le motif de la retraite de ma Couſine. Il leur étoit bien dificile de le conjecturer, à moins qu'elle n'en eut donné lieu dans la lettre qu'elle avoit écrite à ſa mere. Mourant d'envie d'en ſavoir le contenu,

je priai ma chere Tante de m'en permettre la lecture. Peut-être, lui dis-je, qu'examinant bien ſes termes, je pourrai trouver la verité.

Ma Tante ne fit aucune dificulté de me la remettre; ce qui me prévint d'abord que de Mons & moi n'y étions point du tout chargés. En voici les termes.

Madame & tres-honnorée Mere,

Si les mouvemens de mon cœur étoient ſoumis à l'autorité que Dieu & la nature vous donnent ſur moi, je ne me croirois pas innocente en faiſant une démarche que je regarde comme très-glorieuſe. Si ma perſonne vous eſt ſoumiſe, mon cœur ne reconnoît de mobile que Dieu ſeul. J'ai foulé aux piés la chair & le ſang pour ſuivre l'eſprit de Dieu, pour ſeconder ſa grace. Jugez de mon crime. Vous ne pouvez, je

m'assure, lui refuser votre aprobation & vos aplaudissemens. En vain vous aviez des desseins sur moi, le Ciel qui dispose de tout en a autrement décidé. Il m'en a inspiré un, qui sans être de votre choix, ne laissera pas d'être de votre goût. Votre piété m'en est caution. Votre tendresse est trop bien reglée pour ne pas tendre à mon bonheur; & je sais d'avance que vous serez charmée de mon procedé, quand les momens qu'exige la nature se seront évanouis.

Ne croiez pas, Madame, que le dépit ou quelque frivole passion ait aucune part à ma retraite. Quelque liberté que vous m'aiez donnée, je n'en ai jamais mésusé. J'ai toujours reglé mes sentimens sur les vôtres. Vos afections ont été le niveau des miennes: & si la grace ne prévaloit en moi, elles ne cesseroient jamais de l'être. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai senti le penchant qui vient d'éclorre. Vous le savez Madame,

...ON INST... ...OXFO...

je vous en ai plusieurs fois entretenuë à cœur ouvert. J'espere qu'aiant pû prévoir le coup que je vous porte, vous en êtes moins rudement frapée. Permettez-moi de continuer dans la liberté que je me suis permise. C'est la seule circonstance qui manque à ma felicité pour être parfaite. Oserai-je faire ici des remercimens aux deux Messieurs, mon cher Cousin & mon cher Voisin qui m'ont acompagnée avec joie à l'autel du sacrifice. Leur complaisance a augmenté l'estime & la tendresse que le sang & l'amitié firent naître. Madame de Mons voudra bien, s'il lui plaît, recevoir de ma part toutes les marques de ma consideration la plus respectueuse. J'espere que vous ferez toutes deux votre mutuelle consolation. La certitude que j'en ai, fait toute la mienne. Accordez-moi la grace de m'en venir donner quelquefois. Tous les momens que Dieu n'exigera pas de moi, vous

ſont deſtinés. Je ſuis avec un très-profond reſpect

Madame & très-honnorée Mere,

Votre très-humble & très-obéiſſante Fille & Servante DUMENIL.

De Mons aiant pris à la lettre les termes de ma Couſine, il donna pleinement dans le paneau. Il ne douta point être le ſujet à qui ma Tante deſtinoit ſa fille. Il s'en flata, & il devint tranquile. L'eſperance du changement qu'il atendoit par les ſoins de Madame Dumenil, diſſipa toutes ſes craintes. S'étant donc raſſuré de ce côté-là, il ne penſa plus qu'à Relinde. Il n'étoit ocupé que des moiens de la remettre en liberté. Pour moi qui ne pris point le change, je perſiſtai dans l'aſſurance où j'étois, que ma Tante ne deſtinoit ſa fille à aucun autre qu'à moi. Je remis tout à ſes ſoins. Ils

fixerent les mouvemens de mon esprit & les inquiétudes de mon cœur.

On soupa avec assez de tranquilité, & chacun donna un libre essor à son esprit. La conversation roula sur plusieurs filles, qui après avoir fait la même démarche que Mademoiselle Dumenil, ne l'avoient pas long-tems soûtenuë. Nous esperâmes tous un prompt changement. Cette idée nous rétablit dans une situation naturelle, & le tems du soupé se passa moins tristement que je ne croiois quand nous nous mîmes à table. Il n'y eut que la Loison qui ne pouvant se consoler de la perte sans retour qu'elle croioit avoir fait de sa bonne Maîtresse, qui postée derriere la chaise de ma Tante, laissoit de tems en tems échaper quelques soupirs? Ne pouvant plus se contenir elle se mit à maudire les Couvens de la maniere dont ils étoient établis. " Que ces maisons, dit-elle,

„ font mal reglées ! on n'en de-
„ vroit permettre l'entrée qu'aux
„ filles débauchées qui ne ſauroient
„ trop ſe cacher au monde. Les
„ ſages ſont faites pour l'ornement
„ & le bonheur de la ſocieté. Les
„ familles en ſeroient mieux re-
„ glées, les maris plus heureux,
„ les enfans mieux élevés, en un
„ mot, c'eſt une erreur groſſiere
„ d'autoriſer une retraite ſi perni-
„ cieuſe. Maudit ſoit le moment,
„ ajoûta-t-elle, que j'ai été à la Ro-
„ quête pour y porter la lettre de
„ ma bonne Maîtreſſe. Si j'euſſe
„ penetré ſon deſſein, j'en aurois
„ averti Madame. On auroit pré-
„ venu le coup, & ces Beguines
„ qui ſe voiant malheureuſes ne
„ cherchent qu'à augmenter leur
„ nombre comme pour adoucir
„ leurs peines, n'auroient pas
„ ma bonne Maîtreſſe entre leurs
„ mains : & adreſſant la parole à
„ ma Tante, ſi Madame veut,
„ dit-elle, me permettre d'aller

„ demain lui parler, je m'assure
„ que si je ne l'en fais pas sortir je
„ l'ébranlerai du moins assez pour
„ qu'elle n'y reste pas long-tems,
„ ha ha, vertu de ma vie, comme
„ je m'y prendrai pour la remet-
„ tre dans son sens. Vraiment,
„ vraiment je lui citerai les exem-
„ ples de tant d'autres qui aiant
„ fait la même folie se sont fait
„ moquer d'elles, que je m'as-
„ sure qu'elle rougira craignant
„ d'être le jouet des gens d'es-
„ prit.

Elle a raison, dit Madame de Mons. La vertu doit se produire & le vice doit se cacher. Je trouve que les hommes auroient bien fait de reduire cette maxime en loi. On ne verroit pas tant d'infidelités dans les mariages, ni les désordres qui regnent dans les familles qui sont deshonnorées par la mauvaise conduite des femmes, qu'il faloit renfermer au lieu de les mettre en ménage.

Je ſens la juſteſſe de ce que vous dites, repartit Madame Dumenil, mais malheureuſement ; & ceux qui ont porté les loix n'en ont pas prévû l'injuſtice. Un faux zele les a établies, & l'uſage generalement ſuivi les autoriſe ſans rime ni raiſon. On a dreſſé des Autels pour y égorger indiféremment les boucs puants & les innocentes brebis. Oh par ma foi, ſi j'avois le pouvoir en main, ces Autels ſeroient bientôt renverſés. Taiſez-vous ſole, dit ma Tante, je ne vous croiois pas ſi ſavante. Par ma foi Madame, reprit la Loiſon, on ne peut ignorer ces choſes quand on veut écouter la nature & le bon ſens. Ah, que ce ſont de bons Pedagogues!

Je ne pus m'empêcher de me ranger du côté de cette fille, & après avoir étendu les principes qu'elle poſoit, je conclus qu'il ne ſeroit pas mal de l'envoier à la Raquette pour conferer avec ſa maitreſſe ; mais ma Tante qui avoit

raiſon d'atendre que nos inſultes fuſſent oubliées, ne fut point de cet avis. Elle ſe contenta de dire que le tems qui étoit un puiſſant maître, lui promettoit le retour de ſa fille, & qu'elle jugeoit à propos d'atendre qu'il en diſposât.

Ce ſujet aiant continué pendant le ſoupé, ne fut interrompu que quand l'heure vint de ſe retirer. Madame de Mons étant ſortie avec ſon fils, je ſouhaitai le bon ſoir à ma Tante, & je montai à ma chambre pour me repoſer en atendant le moment que de Mons & moi devions monter à cheval. Je renvoiai mon Laquais avec ordre de m'éveiller à deux heures préciſes, & je me jétai ſur mon lit. La fatigue que j'avois eu dans la journée, & les revolutions que j'avois eſſuié, m'aiant comme acablé, il ne me fut pas dificile de m'aſſoupir. A peine je commençois à ſommeiller, que la Loiſon vint dans ma chambre. Quoique j'euſſe beſoin de me re-

poſer, je la vis avec plaiſir. „ Hé „ bien, dit-elle ! donnerez-vous „ toujours du chagrin à l'aimable „ enfant qui vous adore? “ Je lui répondis qu'elle me parloit grec, & que je ne ſavois pas ce qu'elle vouloit dire. „ Quoi, repliqua-t-el- „ le : vous ne vous contentez pas „ d'aller à Verſailles avec cette „ Genevieve pour laquelle je vous „ ai vû fou, de la ramener chez el- „ le, d'y paſſer la journée, de la „ trainer au Luxembourg, & *cæ-* „ *tera*, mais vous avez encore vou- „ lu lui faire un hommage, que „ dis-je, un ſacrifice de ma chere „ maitreſſe qui eſt la victime vo- „ lontaire de ſon conſtant amour „ pour vous : & vous dites que je „ vous parle grec. Allez, Mon- „ ſieur le Chevalier, continua-t'el- „ le, ſi j'avois prévu ce qui arrive, „ je l'aurois conduite par un che- „ min tout opoſé à celui que je lui „ ai fait ſuivre. Encore ſi elle ne „ vous avoit pas donné mille preu-

„ ves de ſon amour ; ſi vous aviez
„ lieu de ſoupçonner ſa fidelité ;
„ ſi elle couroit d'amant en amant
„ comme vous galopez de belle en
„ belle, je ne ſaurois que dire ; mais
„ de quoi vous plaignez-vous ?

Je ne me plains nullement, lui dis-je, ſa tendreſſe m'eſt viſiblement connuë. J'y ſuis ſenſible, & je me pique de conſtance & de fidelité. *A d'autres, à d'autres*, reprit-elle, *vous ne me vendrez pas vos coquilles.* Vous badinez, ma chere Loiſon, lui repartis-je. Elle n'eſt certainement pas fondée dans ſes ſoupçons. Cette Genevieve dont vous me parlez, eſt une Demoiſelle que je vois quelquefois par un principe de reconnoiſſance. Que penſeroit de moi ma chere Couſine, ſi j'étois coupable d'ingratitude. Parlez-moi ſerieuſement, & ne me cachez rien. Je ſuis ſûr que vous ſavez tout le miſtere de ſa retraite. *Oüi*, dit-elle, *& je ne viens ici que pour vous le dévoiler. Mais chut*

& ne vous en prévalez point.

„ Ma chere Maitreſſe a ſû votre
„ allée & votre venuë de Verſail-
„ les. Vous ne fûtes pas dans le
„ caroſſe que vous prîtes avec deux
„ Demoiſelles qu'elle en fut aver-
„ tie par un pur hazard. Elle m'en
„ parla avec chagrin. Je la calmai
„ de mon mieux, & elle me parut
„ aſſez tranquile ſur votre compte;
„ mais vous aiant trouvé aux Lu-
„ xembourg avec les mêmes filles,
„ dont on lui avoit fait le portrait,
„ ſon amour fut irrité juſqu'à la fu-
„ reur. En verité elle étoit dans un é-
„ tat à toucher les plus durs rochers.
„ Son amour pour vous triomphoit
„ cruellement dans ce furieux ac-
„ cès: l'aiant ramenée peu à peu,
„ j'atribuai votre conduite à la ſeu-
„ le politeſſe. Elle m'écouta, &
„ après avoir plaidé éloquemment
„ votre cauſe, je lûs dans ſes yeux
„ & dans ſon triſte ſilence l'arrêt
„ que ſon cœur rendit en votre fa-
„ veur. Hé bien, dit-elle, puiſque

„ vous me garantissez la fidelité du
„ Chevalier, je veux que vous soiez
„ témoin de la mienne. Il va partir.
„ Je veux me retirer dans un Cou-
„ vent jusqu'à son retour, afin que
„ personne ne puisse l'informer de
„ ma conduite. Quelque innocen-
„ te qu'elle fut dans le monde, où
„ je ne pourrois me dispenser de
„ me produire quelquefois même
„ en compagnie des hommes; il
„ pourroit me traiter de volage.
„ Ma facilité dont il a des preuves
„ pourroit peut-être lui en four-
„ nir contre ma constance, je veux
„ ménager mon repos, satisfaire
„ mon amour, ne m'ocuper que
„ de mon Amant dans ma solitu-
„ de, lui épargner les peines que
„ cause la jalousie la plus mal fon-
„ dée. Je veux, en un mot, lui
„ faire voir que je l'aime, & que
„ je n'aime que lui. Soiez discrete,
„ ma chere Loison, a-t-elle ajoû-
„ té; vous êtes la dépositaire des
„ secrets de mon cœur, le témoin
de

„ de mes peines & de mes plaisirs;
„ soiez, je vous prie, la Confiden-
„ te de l'intrigue que je ménage;
„ je partirai demain pour me ren-
„ fermer. Je vous chargerai d'une
„ lettre qui doit me faire ouvrir la
„ porte de ma charmante solitude;
„ je ne puis atendre le moment de
„ l'adieu qu'il doit me dire, helas
„ il me seroit insuportable. Je pro-
„ fiterai donc de l'ocasion qu'il me
„ procure lui-même, & je sens d'a-
„ vance le plaisir que j'aurai de le
„ voir me conduire lui-même dans
„ la prison où va me renfermer
„ mon amour.

„ C'est ce qui s'apelle aimer, re-
„ prit-elle, en trouvez-vous treize
„ à la douzaine de ces cœurs ten-
„ dres & constans qui se condui-
„ sent avec tant de sagesse. Voilà
„ le fruit de mes leçons; je n'en
„ ai jamais donné qui aient été si
„ bien mise à profit. Ah volage que
„ vous êtes, que n'avez-vous égale-
„ ment profité de celles que je vous
„ ai données!

„ Au reſte, elle m'a promis
„ d'engager Madame à me retenir
„ auprès d'elle pendant votre ab-
„ ſence. Comptez que je ne vous
„ ſerai pas inutile, j'ai apris d'ail-
„ leurs & de la bouche même de
„ ma tendre Maîtreſſe, que votre
„ mariage eſt fixé à l'entrée de
„ l'hiver prochain, que Mars
„ vous donnera de la pêle au cû.
„ Partez content. Tenez-vous
„ joieux & revenez autant amou-
„ reux que ma charmante Maî-
„ treſſe eſt aimable.

Ce dénouement qui auroit comblé de plaiſir tout autre Amant que moi, ne fit que m'inquiéter. J'aimois ma Couſine, mais je n'aimois pas moins Genevieve; je puis même dire que je les aimois également, car elles l'emportoient alternativement l'une ſur l'autre ſelon les occaſions qui ſe préſentoient. Mon amour pour ma Couſine impoſoit quelquefois ſilence à celui que j'avois pour Genevieve, & celui que

je reſſentois pour cette genereuſe fille, faiſoit également taire mon cœur ſur ma chere Couſine.

Cependant n'aiant point le tems de l'entretenir plus au long, je la remerciai de ſes bons ofices, & lui aiant mis cinq Loüis dans la main, je la priai de me les continuer. J'ajoûtai qu'elle ne manquât pas de m'écrire toutes les ſemaines auſſi naturellement qu'elle m'avoit toûjours parlé. Je renfermerai, lui dis-je, dans vos lettres celles que j'écrirai à votre aimable Maîtreſſe. Je compte ſur vous. Vous le pouvez, dit-elle, & elle ſe retira.

J'eus beau tâcher de m'endormir, il ne fut pas en mon pouvoir de fermer les yeux. Le point du jour paroiſſant, je me levai, & mon Laquais étant entré à l'inſtant, je l'envoiai éveiller de Mons pour pouvoir nous rendre à point nommé ſur le chemin de St. Germain à Poiſſi, où nous devions trouver le Chevalier de Janſon & ſes amis.

Mon Laquais que j'avois envoié éveiller de Mons ; m'aiant raporté qu'il étoit levé & prêt à partir, je ſortis du Logis pour le prendre en paſſant. Je le trouvai un peu pâle & abatu ; & lui en aiant demandé le ſujet, il m'avoüa franchement que ſon amour pour ma Couſine s'étoit ſi fort reveillé, qu'il ne lui avoit pas permis un moment de ſommeil. Encore, ajoûta-t-il, s'il n'y eut eu que l'inſomnie, j'aurois été du moins tranquile ; mais mon eſprit & mon cœur étoient ſi agités, que j'ai certainement été travaillé d'une violente fiévre. Je vous avouë mon cher ami, ajoûta-t-il, que cette conjoncture m'a dévelopé ce que je n'avois pas ſenti.

C'eſt donc fini, lui dis-je. Vous n'aimez plus Relinde ? Je ne ſais que vous dire, reprit-il, mon amour pour cette fille a d'abord été trop violent pour être de longue durée. Cependant elle ne m'eſt pas indiférente, & je ſouhaite de tout mon

cœur qu'elle ſoit délivrée des mains de ſes Brans. Je ne negligerai même rien pour l'en retirer. Son ſort m'aflige : & je ne puis bien démêler ſi c'eſt l'amour ou la pitié qui s'intéreſſent pour elle dans mon cœur. C'eſt une incertitude, repliquai-je, dont vous pourrez ſortir quand ſon ſort ſera décidé.

Nous ſortîmes à l'inſtant pour aller prendre les chevaux que nous avions arrêtés. Je ne ſais comment nous nous étions ſi vîte prêtés aux deſirs du Chevalier de Janſon, que nous ne connoiſſions que ſur ſa parole. La démarche que nous faiſions fut en chemin le ſujet de notre entretien : & nous ſentions tous deux que nous la faiſions de bon cœur. La triſteſſe de cet Oficier à qui nous allions rendre ſervice nous avoit réellement touchés. Je ne doute point que l'afligeante ſituation de nos Maîtreſſes n'eut beaucoup de part au motif qui nous faiſoit agir. Jamais on n'entre mieux

dans les peines des autres que quand on eſt dans l'adverſité.

Nous étions au point d'entrer dans le Village de Chatou ſitué dans une vaſte plaine, qu'aiant tourné bride du côté de Nanterre d'où nous venions, nous aperçûmes la charrete chargée des malheureuſes filles & eſcortée par quatre Archers, ce qui nous obligea de doubler le pas. Nous ne mimes pas beaucoup de tems à nous rendre au lieu déſigné. Janſon qui nous aperçut, étant venu au-devant de nous, nous marqua ſa reconnoiſſance en des termes les plus obligeans. Il aprit de nous que la charrete n'étoit pas loin. " Tant mieux, „ dit-il, j'ai une ferme eſperance „ d'enlever à la tiranie l'infortu„ née beauté pour qui vous vou„ lez bien vous intereſſer. Je m'aſ„ ſure que quand vous l'aurez vûë, „ vous ſerez charmés de lui rendre „ ſervice. La conſolation que vous „ aurez de lui avoir procuré la li-

„ berté, eſt la plus douce recom-
„ penſe que puiſſe atendre votre
„ generoſité. Suivez-moi, ajoûta-
„ t-il, mes amis nous atendent pour
„ diſpoſer à propos l'ataque de ſa
„ mépriſable eſcorte que vous avez
„ vû.

Il nous conduiſit à l'entrée du Bois qui borde d'un côté le grand chemin de Poiſſi à St. Germain, où nous trouvâmes les deux Mouſquetaires, dont il nous avoit parlé la veille. Ils ne nous étoient pas inconnus. Ils dirent même qu'ils nous avoient vû pluſieurs fois chez la Nourice du Roi & aux Ecuries de Madame où éfectivement nous allions aſſez ſouvent. Un des deux nous dit fort poliment, qu'ils étoient charmés d'être à même de partager avec nous la gloire de combatre pour l'innocence opprimée, & qu'ils étoient perſuadés que cette noble fin étoit capable d'animer notre valeur. Après avoir répondu à ce compliment qui fut

de notre goût, nous convînmes de ne point nous ſeparer, & de fondre tête baiſſée ſur l'eſcorte, en criant tuë, tuë; & que ſi elle faiſoit mine de la moindre reſiſtance, il faloit ſans balancer ne point donner le tems de ſe reconnoître, faire feu ſur ceux qui la compoſoient & ſabrer impitoiablement ceux qui échaperoient aux coups de nos piſtolets.

Ces meſures étant priſes, le Chevalier de Janſon à qui nous cedâmes l'honneur de commander, tira de ſa poche de grands nés poſtiches, dont les mouſtaches relevées & d'un crin noir, nous donnerent un air redoutable. Nous prîmes chacun celui qui nous convenoit le mieux: & en atendant le convoi, nous ne fîmes rouler la converſation que ſur la cruelle tiranie de d'Argenſon, que nous ſouhaitions être à la tête de l'eſcorte pour venger d'un ſeul coup tant d'innocentes filles, dont il avoit ravi la liberté

& la reputation. Ces entretiens ne laiſſerent pas d'animer notre zele & d'enflammer notre courage.

Le Convoi parut enfin, & nous le vîmes aſſez près de nous dans un chemin creux où nous ne jugeâmes à propos de l'ataquer. L'eſcorte étoit derriere, ce qui nous fit reſoudre de la laiſſer paſſer & de la prendre à dos quand elle ſeroit dans le chemin uni où aboutiſſoit l'eſpece de Ravin qu'elle ſuivoit. Les cris lugubres que pouſſoient trente filles entaſſées ſur la charrete irritant notre colere, nous mîmes le ſabre à la main, & les aiant pendus à nos bras, nous armâmes nos piſtolets chargés à trois bales. Allons mes amis, dit Janſon, il eſt tems de me ſuivre; & débouchant du Bois nous fondîmes ſur l'eſcorte comme un oiſeau ſur ſa proie. Nous nous étions diſpoſés d'une certaine façon à empêcher que les Archers ne gagnaſſent la forêt, afin que s'ils étoient forcés de prendre

la fuite, nous puſſions les découvrir de loin dans la plaine qui étoit leur unique reſſource. Janſon joignit l'Exemt, & lui aiant mis le piſtolet à l'eſtomac après avoir ſaiſi la bride de ſon cheval, il lui fit rendre ſes piſtolets, ſon mouſqueton & ſon épée. Nous ſurprîmes les trois Archers de la même façon, & après leur avoir dit de ſe retirer hors de la portée de notre vûë, nous nous aprochâmes de la charrete, où ſe firent entendre des cris de joie, qui retentiſſant dans la forêt, formoient un bruit étonnant que mile échos repetoient.

Janſon & un des Mouſquetaires aiant mis pié à terre, monterent auſſi-tôt ſur la charrete où ces malheureuſes étoient atachées deux à deux avec des cordes. La curioſité arrêtoit mes yeux ſur lui pour voir ſa Maîtreſſe, à qui il étoit naturel qu'il donnât ſes premiers ſoins, mais quelle ne fut point ma ſurpriſe de la voir combinée avec Relinde qui

ne me reconnoiſſoit pas. Mon afreux nés poſtiche étoit très-capable de lui dérober mes traits. Eſt-ce vous, lui dis-je, infortunée Relinde, Dieux que vois-je? & aiant arraché mon nés de plâtre, parlez-moi donc, lui dis-je, qu'eſt devenuë Genevieve. Helas, dit-elle, la voici triſte compagne de mon ſort: elle n'eût pas prononcé ces paroles qu'elle tomba en foibleſſe. M'étant auſſi-tôt jetté en bas de mon cheval, je monte avec une ardeur incroiable ſur la charrete, & courant à Genevieve, je coupe les cordes dont elle étoit garrotée avec une fille qui me parut très-aimable, & après avoir prié l'ami de Janſon de remonter à cheval pour apeller de Mons qui s'étoit éloigné de nous avec notre cinquiéme pour obſerver les Archers. *Criez-lui ſeulement*, lui dis-je, *que Relinde eſt ici*, Il part ſur le champ & le ramene au galop.

Cette entrevûë ineſperée fut le

plus touchant ſpectacle du monde. De Mons étant ſauté de ſon cheval ſur la charrete, ſe jette à corps perdu ſur Relinde, qui avec le ſecours de l'eau divine revint auſſitôt de ſon évanoüiſſement. Toutes ces filles ſe mirent à crier, miſericorde, nous priant de les détacher au plûtôt pour leur donner le tems de ſe ſauver dans la forêt : & quoique nous n'euſſions reſolu que d'enlever les trois pour qui nous nous intereſſions, nous donnâmes la liberté à toutes, à qui la crainte d'être repriſes & la joie d'être délivrées ſembloient donner des aîles, ſi vite elles couroient pour trouver un àzile.

Janſon & ſes amis ne pouvoient revenir de l'étonnement que leur avoit cauſé cette avanture. Ne perdons point ici le tems, dirent-ils, la victoire qui eſt entre nos mains pourroit bien nous échaper, ſi nous ne nous retirons au plûtôt avec notre avantage. Le Mouſquetaire qui

étoit reſté à cheval courant auſſitôt après ſon Camarade le ramena : & nous chargeant chacun d'un trophée, Janſon mit ſa Maîtreſſe en croupe, de Mons prit Relinde, & Geneyieve fut mon partage. Cette genereuſe fille m'adreſſant la parole, hé mon Dieu, dit-elle, aiez pitié de ma Compagne, & faites-lui part de mes plaiſirs, puiſqu'elle a partagé mes peines. Voilà deux Cavaliers qui pourroient bien la prendre avec une autre de leur choix.

Admirant ſa préſence d'eſprit & ſon bon cœur au milieu même de la confuſion & du trouble, j'apellai les deux Mouſquetaires auxquels je repetai les vœux de Genevieve. Ils avoüerent que le feu qui les animoit ne leur avoit pas permis de faire cette reflexion ; & aiant apellé le Charretier, l'un ſe fit mettre en croupe cette aimable fille, & ſon Camarade en aiant vû une aſſiſe dans un abatement univerſel ſur la

charrete, il en fit charger la croupe de son cheval, après avoir exhorté celles qui restoient, & qui n'avoient pas encore repris leurs forces, de rappeller tout leur courage & de se sauver dans Poissi, d'où elles pourroient pousser plus loin, après avoir pris un verre de vin. Ce sage conseil nous aiant donné lieu de refléchir à leur indigence, nous leur donnâmes chacun un écu. Ce petit secours fortifia bien plus ces malheureuses que l'avis qu'on venoit de leur donner.

Nous rentrâmes d'abord dans le Bois pour consulter sans être vûs sur le parti que nous prendrions. Ne nous amusons point, dit Janson, & ne nous endormons pas sur les mirthes & les lauriers que nous venons de cueillir. Je croi que nous ferons bien de nous en aller dans Paris où nous entrerons par la Porte St. Denis. J'ai un ami dans un quartier qui n'en est pas loin, chez qui nous serons en sureté. Nous

prendrons enſuite les plus juſtes meſures pour mettre ces Dames à l'abri d'une nouvelle inſulte. Au reſte il eſt dificile qu'on les reprenne, ſur-tout quand elles voudront ſe conduire avec circonſpection. Nous trouvâmes ces meſures très-juſtes, d'autant mieux que ſi nous euſſions gagné quelque Village, nous aurions pû être plûtôt découverts.

On prit donc la route de Paris par des ſentiers & des chemins de travers ſans être expoſé à être reconnu de qui que ce fut. Nos nés nous défiguroient entierement, & les Démoiſelles coloient leurs viſages à notre dos dès qu'on apercevoit des paſſans. Nous allames ſi bon train que je ſuis ſûr que nous arrivâmes à Paris avant les Archers. Janſon nous aiant indiqué la rue & la maiſon où nous devions nous rendre, nous fimes deſcendre les filles avant d'aborder la barriere du Fauxbourg : & leur aiant dit de ſe ſepa-

rer pour n'entrer dans Paris qu'une à une & à vingt pas l'une de l'autre, nous les avertimes de ne pas ſe perdre de vûë de peur de s'égarer.

Après ces précautions nous entrames nous-mêmes un à un dans la Ville, & aiant mis pié à terre dans trois differentes hôteleries où nous mimes nos chevaux, nous atendimes les filles qui avoient la maitreſſe du Chevalier de Janſon à leur tête. Nous lui dimes de marcher devant nous avec de Mons & ſes deux amis, & je les ſuivis de vingt pas. Dès que nous eumes enfilé la petite ruë où étoit la maiſon du rendez-vous, je dis aux quatre autres d'y entrer deux à deux tandis que j'atendrois les filles. Janſon ſe tint à la fenêtre, & je me poſtai au milieu de la ruë vis-à-vis de la porte pour leur ſervir de fanal.

Tout fut ſi à propos exécuté, que nous entrames tous ſans être aperçûs de perſonne. Il eſt vrai que cette ruë n'étoit pas fréquentée.

Qu'on

Qu'on juge de la parfaite ſatisfaction que nous eumes d'avoir rendu la liberté à de ſi aimables perſonnes? Mais auſſi quelle ne fut point leur joie de ſe voir entre les bras de leurs amans qui contre leur atente les avoient ravies à leurs tirans? combien de larmes de joie ne répandirent-elles pas? tout ce que l'amour & la reconnoiſſance peuvent exprimer de plus tendre y fut mile fois repeté. Jamais les paſſions ne furent mieux remuées que par cette ſcene tragique, dont le dénoüement n'eut pourtant rien que de conſolant pour tous les acteurs.

La converſation de commune qu'elle fut aſſez long-tems, devint enfin particuliere. Janſon, de Mons & moi impatiens de converſer tête à tête avec nos maitreſſes, nous mimes dans diferens coins de la chambre, & les deux Mouſquetaires s'amuſerent avec les deux filles pour qui la pitié nous avoit intereſſés. Genevieve me baiſa mile fois les

mains en les baignant de ſes larmes. Relinde perdit vingt fois la parole en voulant donner des preuves de ſon amour reconnoiſſant à de Mons. L'amante de Janſon eut ſouvent beſoin du ſecours des autres dans les foibleſſes où tomboit ſon cœur dans la joie où elle étoit d'avoir retrouvé ſon amant qu'elle croioit perdu pour jamais; & quoique les deux autres ne connuſſent aucun de leurs liberateurs, elles ne pouvoient trop leur marquer leur reconnoiſſance. Le plus violent amour n'inſpira jamais de ſi tendres ſentimens.

Ce qui rendit cette ſcene encore plus touchante, furent les démarches que toutes ces aimables eſclaves firent comme ſi elles les avoient concertées, dès qu'elles eurent apris à laquelle de leurs compagnes elles étoient redevables de leur liberté. Sachant donc que c'étoit à la maitreſſe de Janſon, elles furent toutes à la fois lui en faire hommage en ſe jettant à ſes piés, mais d'un

si grand cœur & avec tant de graces, que nous fumes pénetrés d'une douce consolation qui nous fit malgré nous couler des larmes.

„ Helas cheres & aimables compagnes de mon malheureux sort, „ dit-elle, pourquoi me faire un „ tribut que vous ne me devez pas? „ Si j'ai donné, continua-t'elle, à „ Mr. le Chevalier de Janson l'occasion d'où, à l'aide de ces generoux Cavaliers il retire autant „ de gloire que de plaisir, c'est „ vous, Mesdames, qui le lui faites „ entierement. J'en ai une sensible „ consolation d'avoir subi un si triste sort en votre compagnie, & „ ma joie & mon plaisir seroient à „ leur comble, si j'osois esperer „ que vous voudrez bien me mettre au nombre de vos fideles amies. Outre que vous meritez „ par toutes sortes d'endroits mon „ sincere devouement, l'insulte „ que j'ai soufferte, l'injustice qu'on „ m'a faite, qui me sont commu-

nirent leur compliment par une reverence plus profonde que la premiere.

Un des Mousquetaires auxquels il ne revenoit aucun interêt de leurs démarches & des nôtres, finit cette scene. Par ma foi Mesdames & Messieurs, dit-il, vive l'amour pourvû qu'on dine. Je crois qu'il est tems. Oublions le passé, & joüissons du present ; je vais voir si l'on veut bien couvrir la table. Ces reflexions banissant tout d'un coup la tristesse, repandirent la gaieté sur toute l'assemblée, & nous mirent de belle humeur. Le dîné fut servi. On n'y dit rien d'atristant. Le tems s'écoula le plus agréablement du monde.

Dès que nous eumes quité la table, de Mons & moi fimes faire attention à nos Messieurs qu'il faloit renvoier nos chevaux. Un des Mousquetaires se chargea de ceux de Janson & de son camarade, & nous sortimes ensemble après avoir

prié Janſon & ſon ami de faire compagnie aux Dames. Il fut même jugé à propos qu'elles couchaſſent dans la maiſon où nous étions & de ne les ramener chez elles, ou bien où elles voudroient aller, que le lendemain. Donnez donc votre parole, reprit Genevieve, que vous ſerez ce ſoir des nôtres. Nous l'entendons ainſi dit de Mons. Nous ne ſommes pas gens à abandonner notre proie. Que ne dites-vous du moins vos conquêtes, reprit la maitreſſe de Janſon ? l'idée que vous me donnez de bec & d'ongles me fait friſſonner.

Après que nous eumes donné les ordres pour nos chevaux, nous fumes faire un tour au Logis, où nous primes pour la premiere fois les habits d'ordonnance du Regiment que nous allions joindre, afin d'être moins aiſément reconnus par les Archers de l'eſcorte dont nous avions enlevé le convoi. Keravel que nous rencontrames en retour-

nant joindre notre compagnie, nous aborda avec étonnement. Hé d'où venez-vous, dit-il? Je vous cherche depuis les dix heures avant midi pour vous dire que vos amies ſont à l'heure qu'il eſt bien près de Rouen. Cette triſte nouvelle eſt toute la réponſe que d'Argenſon a donnée à la Maréchale d'E.... mais ne déſeſperez pas de les revoir, les fers ſont au feu pour obtenir leur renvoi du Regent. Ce Prince ne refuſe rien à la perſonne qui doit ce ſoir lui en demander l'ordre que vous pourrez envoier ou porter vous-même demain au point du jour, pour les joindre en cette Ville avant qu'elles n'en partent pour le Havre de Grace où elles doivent être embarquées.

Nous le remerciames de ſes ſoins; & nous lui dimes qu'elles n'étoient pas ſi loin qu'il penſoit, & que s'il vouloit venir ſouper avec elles, qu'il n'avoit qu'à nous ſuivre. Comment donc, repliqua-t'il tout étonné, par

quel ſtratagême les avez-vous délivrées ? Nous lui racontames notre avanture en peu de mots, & nous le preſſames de venir ſe divertir avec les cinq Demoiſelles que nous avions porté en croupe. Ho ho, reprit-il, c'eſt aſſez plaiſant. Je ſuis mortifié de ne pouvoir ſouper avec elles & avec vous. J'ai donné ma parole ; mais j'irai vous voir vers minuit : & il continua ſon chemin & nous le nôtre.

En paſſant par la ruë du Commiſſaire Moncrif, nous entendimes des Archers qui parlant à une troupe de Bourgeois leur racontoient l'enlevement que nous avions fait ; ajoûtant qu'on avoit repris dix des filles qui s'étoient ſauvées dans la forêt ; mais qu'on déſeſperoit de reprendre les autres, qui ſans doute ne s'expoſeroient plus à la gueule des loups. La nouvelle de cet enlevement s'étoit tellement repanduë dans Paris, que nous n'entendions autre choſe dans toutes les

ruës où nous paſſions, juſques là qu'un Savetier travaillant dans ſon échope chantoit déja une chanſon à ce ſujet, faiſant allüſion à la délivrance des ames du Purgatoire, procurée par des pelerins de Cithere. Cette idée nous fit extrêmement rire, & nous en fimes part à la compagnie en arrivant, ce qui nous fournit matiere pendant une partie de la journée. Le reſte du tems fut rempli par quelques contes plaiſans, & ſur tout par les hiſtoires des deux inconnues qui voulurent bien nous en régaler, ainſi que du motif qui les avoit fait enlever. Celle qui avoit été atachée avec Genevieve commença la ſienne en ces termes.

„ La Guienne eſt la Province
„ de France qui m'a vû naître.
„ Uſtule Vivienne de St. Chamar
„ m'y donna le jour dans la cin-
„ quiéme année de ſon mariage
„ avec Guillaume-Loüis d'Allem...
„ Gentilhomme des plus diſtin-
„ gués du Païs. Mon Pere étoit au

„ Service du Roi dans l'Armée
„ d'Italie, d'où il n'avoit pû pen-
„ dant deux ans obtenir de la Cour
„ un congé pour revenir en Fran-
„ ce, quand ma Mere me mit au
„ monde. Je fus miſe en nourrice
„ dans un Village dépendant du
„ Marquiſat de mon Pere, où je
„ reſtai ûn an & demi, & d'où ma
„ Mere me retira pour me faire
„ elle-même élever ſous ſes yeux.
„ Au retour de la guerre mon
„ Pere revint au Logis: & m'aiant
„ vû en arrivant entre les bras d'un
„ Domeſtique. Il demanda qui j'é-
„ tois. Ma Mere ne manquant
„ point de prétexte pour couvrir
„ l'irregularité de ſa conduite, lui
„ dit que j'étois l'enfant d'un pau-
„ vre Gentilhomme de Perigord
„ qu'elle avoit pris chez elle pour
„ me donner l'éducation, & que
„ m'aiant priſe en amitié, elle ſe-
„ roit bien-aiſe de me retenir au-
„ près d'elle juſqu'à un certain
„ âge. Elle n'eut point de peine à

„ perſuader mon Pere. Il aprouva
„ tout ce qu'elle avoit fait: & je re-
„ ſtai dans le Château juſqu'à l'âge
„ d'onze ans, avec tous les avanta-
„ ges de fille de la maiſon. C'étoit le
„ tendre nom qu'on m'y donna toû-
„ jours: & je n'en donnai jamais d'au-
„ tres au Marquis & à la Marquiſe
„ que ceux de Pere & de Mere,
„ dont j'éprouvois toute la tendreſ-
„ ſe qui ſuivent naturellement de ces
„ deux qualités; je ne doutois pas
„ même que je ne fuſſe plus cherie
„ du Marquis que de ma Mere.

„ Je n'eus pas ateint le commen-
„ cement de ma douziéme année,
„ que je fus miſe dans un Couvent
„ de Perigueux & recommandée
„ à la Superieure qui étoit paren-
„ te & amie de la Maiſon. Elle ne
„ negligea rien pour mon éduca-
„ tion. On me traita toûjours dans
„ ce Monaſtere comme la fille du
„ Marquis, & je n'y eus jamais d'au-
„ tre nom ainſi que dans la Ville,
„ que celui de Madem. d'Allem..

„ on m'y regardoit comme l'uni-
„ que heritiere des gros biens de
„ ma famille. Hé, pouvois-je dou-
„ ter qu'ils ne me revinſſent quel-
„ que jour?

„ Ma Mere étant venuë à mou-
„ rir au bout de ſix ans ſans autre
„ fruit de ſon mariage que moi. Je
„ fus auſſi-tôt recherchée par plus
„ d'un Gentilhomme comme un
„ des meilleurs partis de la Provin-
„ ce. La demande en fut faite à
„ mon Pere, qui ne voulant pas
„ ſans doute ſe démentir de la
„ joüiſſance des grands biens de
„ ma Mere, ne faiſoit que tempo-
„ riſer, ſous prétexte que j'étois
„ encore trop jeune. L'Evêque de
„ cette Ville & la Superieure de cet-
„ te Maiſon ſe mêlerent en vain de
„ mon établiſſement avec le Com-
„ te de St. Gel... Gentilhomme de
„ Xaintonge, mon Pere levant le
„ maſque fit éclorre le deſſein qu'il
„ méditoit. Il déclara que j'étois
„ ma maîtreſſe & que je pouvois

„ me marier ſans le conſulter, puiſ-
„ que n'étant point ſa fille, je n'é-
„ tois point ſoumiſe à ſon autorité.
„ Cette déclaration fit grand
„ bruit : & quoique tous les hon-
„ nêtes gens en fuſſent ſcandaliſés
„ je n'en fus point alarmée. Helas!
„ pouvois-je prévoir l'injuſte infa-
„ mie dont j'étois menacée & que
„ j'ai malheureuſement eſſuiée?
„ L'orage qui fondit ſur ma tête
„ commença par une privation ab-
„ ſoluë de tous les ſecours que j'a-
„ vois juſqu'alors reçus de ma fa-
„ mille. Mon Pere me renia au-
„ tentiquement pour ſa fille, &
„ me fit ſignifier une défenſe de
„ prendre cette qualité, ſous les
„ peines portées par les loix. Me
„ voilà donc proſcrite & taxée
„ d'impoſture.
„ L'Evêque, pluſieurs Gentils-
„ hommes de marque, les Dames
„ de qualité, la bonne Superieure
„ qui m'avoit donné une éducation
„ ſortable à ma naiſſance, tout ce

„ qu'il y avoit enfin de gens d'hon-
„ neur dans la Province ſe rangea
„ de mon côté. Toutes les bour-
„ ſes me furent ouvertes pour me
„ faire rétablir dans les droits que
„ me donnoient la nature & les
„ loix. J'intentai un procès à mon
„ Pere: & il fut condamné au pre-
„ mier Tribunal à me reconnoître
„ pour ſa fille & à me faire une
„ penſion de mile écus.

„ Il interjéta apel de cette Sen-
„ tence au Parlement de Bour-
„ deaux dont nous reſſortiſſions.
„ J'y fus citée en perſonne: & m'y
„ étant renduë acompagnée de
„ deux Dames & de deux Gentils-
„ hommes de mes parens, & mu-
„ nie de cent lettres de recom-
„ mandation, j'eus la conſolation
„ d'y trouver de la protection au-
„ delà de mes eſperances; mais
„ malgré les puiſſantes ſollicitations
„ des Dames de la Ville & de tout
„ ce qu'il y avoit de plus acrédi-
„ té, mon Pere obtint un Arrêt

„ ſur Requête qui me condamna
„ à être empriſonnée juſqu'à fin
„ de cauſe. Mon Conſeil m'obli-
„ gea de me rendre à la Concier-
„ gerie, où l'on me donna une
„ Chambre très-nuë que les Da-
„ mes me firent proprement meu-
„ bler. J'eus la liberté d'y recevoir
„ compagnie, & j'avois tous les
„ jours la meilleure de la Ville,
„ dont une partie reſtoit à man-
„ ger. De ſorte qu'il ne fut jamais
„ de ſi agréable priſon.

„ Mon Procès alloit le mieux du
„ monde. Ma filiation étoit prou-
„ vée par les plus autentiques té-
„ moignages. La marque d'un jam-
„ bon que j'avois emportée en naiſ-
„ ſant, & qui étoit diſtinctement
„ imprimée ſur mon bras gauche,
„ fut verifiée par la Sage-femme
„ qui avoit aidé ma Mere dans ſon
„ acouchement, & par la Nourri-
„ ce qui m'avoit reçuë de ſes mains.
„ Tous les Domeſtiques de la mai-
„ ſon dépoſoient qu'on m'y avoit

„ toû-

„ toûjours traitée en fille & en he-
„ ritiere. L'Evêque & la Supe-
„ rieure du Monaſtere prouvoient
„ que le Marquis m'avoit donné
„ ce titre dans toutes les lettres
„ qu'ils en avoient reçu, & dans
„ les paiemens qu'il avoit fait de
„ ma penſion, mon acte bâtiſtaire
„ me déclaroient fille legitime du
„ Marquis & de la Marquiſe d'Al-
„ lem.. en faloit-il davantage pour
„ confondre l'impoſture inoüie
„ d'un Pere dénaturé?

„ Tout cela fut inſufiſant pour
„ me faire rendre juſtice. La voix
„ du Ciel & de la terre ne put ſe
„ faire entendre des Juges iniques.
„ Mon Pere n'eut ni cœur ni oreille
„ pour celle de la nature. En un
„ mot je fus condamnée en puni-
„ tion de ma prétenduë impoſture
„ à être raſée, revêtuë d'un ſac,
„ ceinte d'une corde, marquée de
„ la fleur de lis, & à être enſuite
„ renfermée pour le reſte de mes
„ jours dans une Maiſon de corre-

„ ction pour y être foüetée de
„ verges trois fois la semaine.
„ Tel fut mon Arrêt dicté par
„ les cruelles Furies des enfers ;
„ sollicité par un puissant Prince,
„ & prononcé par des Juges inti-
„ midés, qui l'assaisonnerent de
„ leurs sanglots & de leurs larmes.
„ Je fus en conséquence renfer-
„ mée dans un cachot jusqu'à son
„ exécution. Tous ceux qui étoient
„ convaincus de mon innocence
„ & de mes droits oserent à peine
„ me plaindre. Toute la Ville de
„ Bourdeaux étoit en deuil. La
„ tristesse étoit peinte sur tous les
„ visages. Les Petits & les Grands,
„ que dis-je, toute la Guienne ne
„ put refuser des larmes à mon
„ cruel sort : & le Ciel ne fut ni
„ compatissant à mon état, ni flé-
„ chi par les vœux des honnêtes
„ gens, ni irrité par la plus noire
„ de toutes les injustices. Dieux !
„ de qui en devois-je donc atendre
„ la vengeance ? "

„ Cependant le Pere barbare qui
„ m'avoit renié pour ſa fille ne pou-
„ vant ſe refuſer à un reſte de ten-
„ dreſſe que l'interêt n'avoit pû
„ étoufer, concerte avec mes pre-
„ miers Juges le moien de me ſou-
„ ſtraire à la rigueur de l'injuſte ar-
„ rêt qu'ils avoient prononcé. Ils dé-
„ terminerent mon Pere à donner
„ 500. écus au fils du Géolier pour
„ qu'il m'enlevât de mon cachot.
„ Vous croiez bien que j'acceptai
„ ſans balancer la propoſition qu'il
„ m'en fit le lendemain de mon
„ reſſerrement, qui étoit la veille
„ du jour que je devois ſervir de
„ ſpectacle au Public. Le tems
„ preſſoit. J'en profitai & je ſuivis
„ mon prétendu Raviſſeur juſque
„ dans l'Ile de Gerzai, où me trou-
„ vant libre & hors de danger, je
„ lui refuſai la main, puiſque je ne
„ pouvois me reſoudre à lui don-
„ ner mon cœur : & m'étant em-
„ barquée ſur un Paqueboth An-
„ glois j'arrivai à Londres, où aiant

„ vécu pendant ſix mois des lar-
„ geſſes de la Ducheſſe de la For-
„ ce dont une Terre de ma Mere
„ relevoit, je me reſolus de repaſ-
„ ſer en France eſperant trouver
„ jour à rétablir mes afaires; mais
„ en vain j'ai ſollicité & fait ſolli-
„ citer la Cour qui n'ignoroit pas
„ l'injuſtice qu'on m'avoit faite,
„ tout ce que je pus obtenir fut
„ une penſion de ſix cens francs
„ dont on chargea mon Pere & ſes
„ heritiers.

„ J'ai vécu depuis ce tems-là
„ dans l'obſcurité qui devoit me
„ mettre en oubli. Je n'ai vû que
„ le fils d'un Procureur qui atend
„ la mort de ſon Pere pour m'é-
„ pouſer. Je paſſois tranquilement
„ mes jours dans cette eſperance;
„ mais l'enfer a encore déchaîné
„ une Furie pour en troubler le
„ repos. Un neveu de mon Pere
„ & ſon ſeul heritier qui eſt à Pa-
„ ris depuis un an m'aiant décou-
„ verte, & craignant que je ne

„ trouve une assez puissante pro-
„ tection capable de me procurer
„ au moins une partie de la justice
„ qui m'est dûë aux dépens de ses
„ esperances, il a si fort sollicité
„ par lui-même & par ses amis le
„ Lieutenant de Police, qu'il m'a
„ fait enlever au sortir de l'Egliſe
„ de St. Victor; & après m'avoir
„ detenuë deux mois dans l'Hô-
„ pital general, il m'a destinée
„ pour la *Loüisiane*, où il m'en-
„ voioit avec ces Demoiselles &
„ celles que vous avez vû, lorsque
„ vous êtes venu nous enlever à la
„ cruelle tiranie qu'on exerçoit sur
„ nous. Jugez donc Messieurs, dit-
„ elle en finissant, combien je vous
„ dois pour la liberté que vous
„ m'avez renduë & que je vais met-
„ tre hors d'insulte, en me reti-
„ rant dans un Village à une ou
„ deux lieuës de Paris, que je re-
„ garde dès ce moment comme
„ une afreuse *Babylone*.

Cette malheureuse Demoiselle

nous fit ſon hiſtoire avec tant de candeur & d'un air ſi noble, que nous ne pûmes lui refuſer notre pitié. Nous fûmes perſuadés des veritès qu'elle venoit de nous raconter, par le témoignage que nous rendirent les deux Mouſquetaires qui étoient des Gentilshommes de ſa Province, dont elle connoiſſoit parfaitement les familles & les alliances. Nous en étions encore aux reflexions ſur cette hiſtoire tragique lorſque Keravel entra. Il ne put s'empêcher de marquer la ſurpriſe où il fut de voir avec nous ces cinq aimables Demoiſelles qu'on eut cru avoir été choiſies parmi les plus acomplies de Paris. *Par ma foi*, s'écria-t-il, *ſi l'on envoie de ſi aimables perſonnes au Miſſiſſipi, je parts dès demain pour y aller finir mes jours. Il faut aparemment qu'on veuille y tranſporter le temple de Cithere?* Cette ſaillie égaia un peu la converſation, & tout le monde fut de belle humeur. Cependant

ne voulant point nous ſeparer ſans aprendre l'hiſtoire de l'autre Inconnuë, nous la priâmes de vouloir bien nous la raconter, ce qu'elle fit ſans qu'il fut beſoin de réiterer nos prieres.

„ Ma naiſſance, dit-elle, n'eſt „ pas digne de votre atention. Je „ ſuis pourtant née d'honnêtes pa- „ rens dont la probité n'a point été „ recompenſée des biens de la for- „ tune. Un Village de Champagne „ m'a vû naître, & la Ville de Re- „ thel m'a donné l'éducation. A „ peine j'eus atteint l'âge de quinze „ ans, que bien des gens que je „ croiois ſinceres, me diſoient „ ſans ceſſe que j'avois des atraits, „ de la beauté, que j'étois aima- „ ble, & je ne laiſſois pas de leur „ en ſavoir bon gré. De jeunes „ Meſſieurs beaucoup au-deſſus de „ ma condition, venoient ſans ceſſe „ me dire qu'ils m'aimoient, je les „ croiois fort ſimplement, & je les „ en remerciois de la meilleure gra-

„ ce du monde. Un jour ma mere
„ qui étoit reſtée veuve avec trois
„ filles dont j'étois l'ainée, m'en-
„ voia à Reims pour y faire une
„ commiſſion de ſa part. J'étois
„ partie à pié un jour de chaleur
„ exceſſive. Je me trouvai ſi fati-
„ guée vers l'heure de midi, que
„ je fus obligée de m'aſſeoir ſur un
„ gazon dont mon chemin étoit
„ bordé. L'agrément que j'en re-
„ tirai m'y fit reſter trop long-tems
„ pour pouvoir gagner le gîte que
„ je m'étois propoſé. Reflechiſſant
„ enfin au chemin qui me reſtoit à
„ faire, je me levai pour continuer
„ mon voiage; mais j'étois ſi har-
„ raſſée que j'avois de la peine à
„ marcher.

„ Un Cavalier qui me joi-
„ gnit très-bien monté, aiant pitié
„ de mon état, m'offrit de ſi bon-
„ ne grace la croupe de ſon che-
„ val, que je l'acceptai, & avec
„ d'autant plus de plaiſir que je
„ craignois d'être ſurpriſe par la

„ nuit ſans ſavoir ou aller. Après
„ qu'il m'eut bien queſtionnée &
„ qu'il eut apris tout ce qu'il vou-
„ lut ſavoir, il me dit que nous
„ nous arrêterions dans une hôtel-
„ lerie champêtre où ſa ſœur l'a-
„ tendoit à ſouper, & que le len-
„ demain il me porteroit encore
„ en croupe juſqu'à un demi lieuë
„ de Reims. Moi qui agiſſois bon-
„ nement & ſans y entendre fineſ-
„ ſe, je le remerciai de ſa bonté
„ en acceptant ſes ofres.

„ Nous arrivâmes à l'entrée de
„ la nuit à l'auberge en queſtion
„ où je vis une très-aimable Dame
„ & des mieux faites. Efective-
„ ment il la nomma ſa ſœur & ils
„ s'embraſſerent fort tendrement.
„ Après lui avoir fait compliment
„ ſur ſa bonne ſanté, il lui dit qu'il
„ lui amenoit une femme de cham-
„ bre, moins pour la ſervir que
„ pour lui faire compagnie dans
„ dans ſon Château où il dit qu'elle
„ reſidoit toûjours. La belle Da-

„ me le remercia ſans s'émouvoir,
„ lui diſant qu'elle recevoit de bon
„ cœur tout ce qui lui venoit de
„ ſa part : & m'aiant fait aprocher,
„ elle me demanda ſi je croiois
„ pouvoir m'acommoder de ſon
„ humeur.

„ Ne ſachant quel parti prendre
„ entre des gens que je ne con-
„ noiſſois point, & voulant cepen-
„ dant ſoûtenir la gageure, je lui
„ répondis que je ſentois parfaite-
„ ment que je vivrois tranquile au-
„ près d'elle. Hé bien, reprit-elle,
„ je vous regarde dès ce moment
„ non comme ma femme de cham-
„ bre, mais comme ma fille, &
„ vous coucherez ce ſoir avec moi.
„ J'en ſuis charmée, lui dis-je, Ma-
„ dame, je ne puis jamais être plus
„ en ſureté. Cette réponſe m'atira
„ pluſieurs amitiés & de belles pro-
„ meſſes. Elle m'en faiſoit encore
„ toutes des plus avantageuſes lors
„ qu'on vint couvrir la table & ſer-
„ vir le ſoupé.

„ On me fit mettre à table où je
„ repris un peu mes forces & mon
„ caquet. Le Cavalier & la Dame
„ qui me faiſoient mile queſtions,
„ rirent beaucoup de mes naïves
„ réponſes, tandis que ſans me dé-
„ concerter je ne perdois pas un
„ coup de dent. Elle le remarqua
„ ſi bien qu'elle ne put s'empêcher
„ de me dire qu'elle étoit charmée
„ de me voir de ſi bon apetit. Dès
„ qu'on eut ſoupé, on penſa à ſe
„ coucher. La Dame & le Cava-
„ lier commençant à ſe déshabil-
„ ler, me dirent d'en faire autant,
„ & que n'y aiant que ce lit dans
„ le cabaret, il falloit que je cou-
„ chaſſe à côté de ſa ſœur. Je ne
„ me fis point prier, & m'étant
„ déshabillée je me mis au lit preſ-
„ que en même tems que la Dame
„ y entroit; & il ſe coucha de l'au-
„ tre côté.

„ Nous ne fumes pas tous trois
„ au lit qu'elle fit un éclat de rire,
„ & me tirant par la chemiſe; il

„ eſt plus naturel ma chere, dit-
„ elle, que mon frere couche au-
„ près de vous que de moi. Ce-
„ dez-moi votre place, & vous ſe-
„ rez ainſi au milieu. Comme il
„ vous plaira Madame, repartis-
„ je, & je me mis à ſa place. Je
„ n'eus pas le tems de m'y ſituer
„ comme il faut, qu'on frapa à la
„ porte du cabaret, & auſſi-tôt a-
„ près à celle de la chambre avec
„ une extrême violence. Le Ca-
„ valier qui voulut courir à ſes ar-
„ mes n'en eut pas le tems. La
„ porte fut enfoncée, & quatre
„ Archers de la Marêchauſſée étant
„ entrés, nous ſaiſirent tous trois.
„ J'eus beau dire que je ne con-
„ noiſſois ni le Cavalier ni la Dame,
„ je ne fus point écoutée ; & le
„ point du jour aiant paru je fus
„ menée à Soiſſons avec eux. Ils y
„ furent pendus au bout de huit
„ jours en qualité de voleurs de
„ grands chemins. La Dame étoit
„ un jeune homme traveſti, & je

„ vous assure que tout le monde s'y „ seroit trompé.

„ Vous êtes sans doute impatiens „ de savoir ce que je devins. Voici „ le parti que je pris. Ces voleurs „ aiant declaré qui j'étois, & par „ quel hazard je m'étois trouvé „ avec eux, on me rendit la liber- „ té ; mais je n'osai jamais m'en „ servir pour retourner chez ma „ mere. Je craignois qu'on ne vint „ à découvrir que j'avois couché „ avec ces deux voleurs, car le ca- „ baret où j'avois été menée, n'é- „ toit qu'à trois lieuës de notre „ Ville. Je pris donc la resolution „ de venir à Paris où je fus placée „ au bout de huit jours dans la „ maison d'un Notaire pour être „ garde de deux petits enfans. J'y „ ai resté quatre ans sur ce pié-là : „ & les enfans n'aiant plus besoin „ de moi, la mere me retint auprès „ d'elle en qualité de femme de „ chambre. J'avois raison de m'y „ plaire puisque j'y avois le Maître-

„ Clerc pour amant, outre que j'étois encore la confidente de ma „ Maîtreſſe qui aimoit à la fureur „ un Mouſquetaire des mieux „ tournés des deux Compagnies.

„ Il y a environ un mois qu'il vint au logis en l'abſence de ma „ Maîtreſſe ; & m'aiant trouvé „ ſeule dans ſon apartement qui „ eſt aſſez éloigné de l'étude du „ Notaire, il voulut badiner avec „ moi, & me jéta ſur le lit de la „ Dame où l'empreinte de mon „ corps reſta marquée. Elle entra „ juſtement avant que j'euſſe eu le „ tems de refaire ſon lit ; & aiant „ aperçu cette malheureuſe & innocente empreinte dont je n'ai „ ſur ma foi retiré aucun avantage, elle ſe déchaina ſur le Mouſquetaire comme une furie, & „ après l'avoir indignement traité, „ elle me ſauta au viſage, m'y fit „ trente égratignures, & faillit à „ m'arracher les yeux.

„ Les cris que je jétai atirerent

„ le Notaire & le Maitre-Clerc
„ mon amant, qui étant entrés
„ tandis que le Mouſquetaire ta-
„ choit de m'ôter des mains de
„ cette jalouſe Bacchante, prirent
„ chacun un parti. Le Notaire qui
„ venoit pour me fraper fut arrêté
„ par ſon Clerc. La Maîtreſſe qui
„ en vouloit à ce dernier parce
„ qu'elle croioit que j'en étois ai-
„ mée, le prit par les cheveux; &
„ moi qui ne pouvois voir maltrai-
„ ter mon amant, j'arrachai la coë-
„ fure à la Maîtreſſe; le mari
„ m'aiant pris au même inſtant par
„ le haut de ma robe, me la dé-
„ chira du haut en bas, & me ren-
„ verſa ſur le Clerc. Le Mouſque-
„ taire qui juſqu'alors avoit ri de
„ tout ſon cœur, ne pouvant plus
„ ſoufrir qu'on me maltraitât ſi
„ mal à propos, ſe mit à ſon tour
„ en colere, & aiant renverſé le
„ Maitre & la Maitreſſe chacun
„ de leur côté, il me conduiſit hors
„ de la chambre. Le Clerc outré

„ de rage donna un coup de poing
„ ſur la tête au Notaire, qui étant
„ allé tomber, donnant de la tem-
„ ple ſur la pointe d'un chênet du
„ foier, fut tué roide. Le Clerc
„ ſe ſauva ; & voulant le ſuivre je
„ fus arrêtée par deux voiſins qui
„ entendirent la Maitreſſe crier au
„ voleur. Le guet qui commençoit
„ à marcher étant ſurvenu, je fus
„ priſe & conduite au Chatelet
„ d'où je ne ſortis trois jours après
„ y être entrée que pour être ren-
„ fermée à l'Hôpital general où
„ ces Demoiſelles ſont venuës me
„ faire compagnie, & d'où nous
„ ſommes parties enſemble pour le
„ Miſſiſſipi ; mais graces à vous,
„ Meſſieurs & à ces aimables He-
„ roïnes, me voici ſaine & ſauve,
„ & dans le deſſein de paſſer en
„ Angleterre, charmant Païs où
„ regne la liberté, & où l'on n'en-
„ tend point parler d'eſclavage.

Nous rimes beaucoup de cette plaiſante avanture que cette belle fille

fille nous raconta d'un air enjoué, capable de chaſſer la triſteſſe que nous avoit donnée Madem. d'Allem dont nous plaignions le malheureux ſort. Genevieve qui malgré l'inſulte qu'on venoit de lui faire étoit toujours de belle humeur, s'adreſſant à elle, *N'y avoit-il donc*, dit-elle, *ni chien ni chat dans cette maiſon pour s'intereſſer dans cette ſcene égratignante & mordante?* Pardonnez-moi, reprit-elle; mais l'un faiſoit l'amour ſous les goutieres, l'autre careſſoit la belle chienne de chaſſe du Mouſquetaire: nous faiſions leur métier, & ils faiſoient le nôtre. Vous avez raiſon Mademoiſelle, dit de Mons, les amans faute de s'entendre tombent ſouvent dans le même cas.

Toute la compagnie aiant pris part à ce badinage, la ſoirée ſe paſſa en joie & en plaiſir. Il ſembloit que nos filles euſſent tiré le rideau ſur le paſſé. Cependant nous penſâmes à nous retirer pour les laiſſer

reposer. Il étoit plus d'une heure après minuit quand nous les quitâmes après leur avoir promis de les rejoindre assez matin pour les conduire où elles voudroient aller. Je me joignis en chemin à Keravel pour le prier d'obtenir du Regent l'ordre dont il m'avoit parlé. Il étoit très-necessaire à la sureté de Genevieve & de Relinde. Il me dit de dormir en repos, & qu'à coup sûr il l'auroit avant midi.

Les mouvemens que je m'étois donné n'avoient pas laissé de me fatiguer. Je ne fus pas au lit que je m'endormis profondément jusqu'à sept heures. Comme je me levois, mon Laquais vint me dire que de Mons m'atendoit dans le jardin. M'étant à l'instant habillé je descendis, & nous allâmes ensemble trouver nos Demoiselles qui avoient passé la nuit à converser & à rire. Les deux Mousquetaires arriverent bientôt après nous, & nous n'atendions plus que le Chevalier de Jan-

son pour prendre notre parti. Il arriva enfin pendant que nous prenions le café. Après avoir bien concerté nos mesures, il fut convenu que les deux Mousquetaires se chargeroient de mettre les deux inconnuës en sureté. Il les mirent dans un carrosse, & les acompagnerent avec promesse de venir nous raporter le parti qu'elles avoient pris. Janson qui n'avoit pas encore eu le tems de chercher un azile pour sa maitresse, jugea à propos de la laisser dans la maison où nous étions. Le Bourgeois qui l'ocupoit, étoit le meilleur ami qu'il eut dans Paris, & sur lequel il pouvoit compter.

Ne voulant pas exposer Geneviéve & sa Compagne à être repriſes, pour ne pas nous jéter dans de nouveaux embaras; je prévins Janson de mon dessein; & sur l'assurance qu'il me donna qu'elle pouvoit rester avec sa Maitresse tant qu'il leur plairoit & sans aucune crainte

du dedans ni du dehors; je leur dis que j'aurois vers midi la Sauvegarde que Keravel m'avoit promiſe, & qu'alors elles ſeroient en ſureté dans Paris. J'ai pris les mêmes meſures, dit-il, & Mademoiſelle, parlant de ſa Maîtreſſe, ne ſortira point d'ici que je n'aie obtenu la même Sauvegarde qu'on m'a fait eſperer. Ces filles charmées des ſages précautions que nous prenions ne purent retenir les ſentimens de leur reconnoiſſance. En verité, dit Genevieve, on ne peut être plus heureux que nous les ſommes dans notre déſaſtre. A combien de titres ne vous devons-nous pas nos cœurs? Seroit-il de ſuplice aſſez grand pour nous punir, ſi par un éfet de l'inconſtance nous tombions dans l'infidélité? & s'écriant toutes d'une voix, Que nos cœurs, dirent-elles, ſoient perçés de nos propres mains plûtôt que de manquer à ce que nous vous devons par mile endroits! Ciel! lance tes carreaux

ſur nos têtes pour prévenir notre ingratitude ſi tu prévois que nous devions un jour en être coupables ?

Si l'amour fit en ce moment des progrès dans les cœurs de nos belles, celui que nous avions pour elles ne prit pas moins d'acroiſſement. Il ne fut jamais de ſi tendres expreſſions, que celles qui acompagnerent les proteſtations qui s'y firent mutuellement d'une inviolable fidelité. Janſon qui de ſon côté ſentoit la generoſité avec laquelle nous nous étions prêtés à ſon amour, ſaiſit le moment de nous en remercier. Vous voulez bien Meſſieurs, nous dit-il, que je vous demande votre amitié. Faſſe le deſtin que vous paſſiez uniment vos jours ; mais s'ils venoient à être traverſés, j'ai une vie à ſacrifier à votre vengeance. Oubliez je vous prie, ajoûta-t-il, en m'adreſſant la parole, la démarche que je fis pour vous faire couper la gorge. Vous ſavez les

cruelles loix du point d'honneur. Pouvois-je me refuſer à mon ami? Je ſens bien, repris-je, ce que vous voulez dire. Vous ne nous avez pas été inconnu, quand par le plus grand bonheur du monde que nous benirons ſans ceſſe, vous nous avez propoſé la partie que nous avons exécutée : & ſi nous vous avons ofert nos bras, nous ne penſions qu'à vous prouver l'eſtime que vous meritez; mais ne ſommes-nous pas heureux d'en avoir retiré le plus grand avantage & le plus flateur que nous aions jamais à eſperer? Que cette ocaſion où les mêmes interêts nous lient, ſoit encore l'indiſſoluble lien de nos cœurs, & faiſons voir à toute la terre que l'amitié n'eſt ni moins tendre ni moins forte que l'amour.

Les Demoiſelles touchées de ces beaux ſentimens leur aplaudirent par leurs larmes, & ſe laiſſant emporter par la tendreſſe elles nous embraſſerent ſi étroitement & avec

tant de force, que nous fûmes obligés de nous dégager malgré elles quelque douce que fut la violence qu'elles nous faiſoient. Jamais l'amour ne joüa de plus tendre ſcene. Qu'il eſt doux en éfet d'être veritablement aimé d'une Maîtreſſe, & de ſe voir diſtinctement gravé dans le cœur d'un ami?

Ces prudentes meſures étant priſes, nous priâmes de Mons de faire compagnie aux Demoiſelles, & nous ſortîmes Janſon & moi pour travailler à les mettre à l'abri de toute inſulte. Il s'en alla chez une bonne amie de ſon Oncle qui avoit un puiſſant crédit à la Cour, & je fus joindre Keravel où il m'avoit donné rendez-vous en me quitant la nuit. Je ne reſtai avec lui qu'autant qu'il le falut pour le prier de ſe trouver à midi au même lieu où je reviendrois pour avoir des nouvelles de ce qu'il me faiſoit eſperer.

Le preſſentiment que j'avois d'en

aprendre de ma Couſine me conduiſit au Logis. Je commençai même à m'impatienter de n'en avoir point encore reçu. Mon amour s'alarmoit déja d'un ſilence qui me menaçoit de la perte de ſon cœur. J'y arrivai plein de cette inquiétante idée : & comme j'alois entrer dans l'apartement de ma Tante pour lui ſouhaiter le bon jour, la Loiſon qui étoit ſur le Perron du Jardin impatiente de me voir, me fit avec beaucoup d'empreſſement ſigne d'aprocher.

Je la joignis flotant entre la crainte & l'eſperance dans l'incertitude où j'étois de ce qu'elle m'alloit annoncer. L'amour que j'avois pour Genevieve convaincu que j'en étois aimé, n'avoit du tout point ralenti celui que je ſentois pour ma chere Couſine. Tant il eſt vrai qu'on peut aimer & même à un égal degré deux objets également aimables. J'ai trop éprouvé cette inconteſtable verité pour ne pas me recrier

contre l'injuſtice & l'impoſſible ridicule de ceux qui ſont dans l'erreur opoſée.

„ J'ai des nouvelles à vous donner de votre chere Couſine, me dit la Loiſon. Je fus la voir hier au ſoir aſſez tard : & la voiant acablée de triſteſſe, j'emploiai mon talent ordinaire pour l'en retirer. Il ne me falut pas faire de grands éforts dès que je lui eus repeté la converſation que j'avois euë avec vous ſur ſon compte ; la ſerenité commença à renaître ſur ſon viſage ; ſes yeux qui étoient preſque éteints quand je l'abordai, ſe ranimerent ſenſiblement. Eh que vous êtes un heureux mortel ! je ne compris jamais mieux la ſincerité de ſon amour, que quand je lui eus apris les folies que vous aviez faites à la porte du Couvent, & l'afliction où vous fûtes plongé à votre retour, dont je l'aſſurai que Madame avoit eu bien de la

„ peine à vous consoler. Comme
„ elle ne savoit point tout ce qui
„ s'étoit passé tant elle étoit distrai-
„ te au dehors, & occupée à vous
„ donner des preuves de son amour,
„ elle laissa couler des larmes de
„ joie.

„ Atendez un moment, dit-el-
„ le, fidéle Loison, il seroit cruel
„ de le faire plus long-tems soufrir.
„ Je m'en vais lui écrire tout ce
„ que je trouverai de plus capable
„ de le rassurer & de calmer ses
„ alarmes, puisque vous finissez
„ les miennes. Bon, dis-je, en l'a-
„ tendant. La voilà reprise. Mon
„ pauvre Chevalier aura bientôt
„ des preuves de l'amour de sa
„ Maîtresse & de la fidélité de sa
„ Confidente. Elle revint après
„ m'avoir fait assez long-tems aten-
„ dre. Aparemment que son cœur
„ avoit oublié son langage. Voilà
„ me dit-elle, cher Loison, une
„ lettre pour le Chevalier. J'y ha-
„ zarde tout ce que j'ai de plus

„ précieux. Ciel, dit-elle en ſou-
„ pirant ! qui m'aſſurera qu'il n'a-
„ buſera point de ma candeur ?
„ Qu'allez-vous, repris-je, vous
„ fourrer dans l'eſprit ? En verité
„ vous vous rendrez vous-même
„ la malheureuſe victime de l'a-
„ mour ; & je ſortis. Je ne trou-
„ vai jamais mes pas ni mieux em-
„ ployés ni mieux recompenſés. Je
„ me felicitois d'avoir ſi bien nego-
„ cié ; mais je fus mortifiée de
„ ne pas vous trouver au Logis
„ pour vous conſoler autant que
„ je l'avois rendue tranquile. La
„ voilà cette précieuſe lettre, dit-
„ elle, en ſautant & me la faiſant
„ baiſer pluſieurs fois. Je l'ouvris
„ avec beaucoup d'empreſſement.
„ En voici le contenu.

Vous avez tort de croire que je vous fuis, mon cher Chevalier ; je fuis le reſte des hommes pour donner un azile à ma fidelité. Que ſais-je ? ne pourroit-elle pas ſoufrir quelque échec ſi je ne m'éloignois de leur com-

pagnie pendant votre abſence? Il me faloit un prétexte. Un dépit afecté m'en a ſervi. Je penſe que vous devez être ſatisfait de cette preuve de mon amour. Partez quand il vous plaira, vous trouverez entier à votre retour le ſceau inviolable que je viens de mettre ſur mon cœur. J'ai crû votre départ plus prochain, mon erreur me l'a fait trop tôt prévenir par ma retraite. Je pouvois joüir plus long-tems du plaiſir de vous voir ſans contrainte & ne pas moins prévenir le triſte moment de notre ſéparation; moment cruel auquel je ne me ſentois pas la force de ſurvivre : la Loiſon m'aſſure que vous ne partez pas de cinq à ſix jours. Si elle m'a dit vrai, venez-moi confirmer que vous voulez vivre pour votre Couſine qui ſent à tout moment le plaiſir inexprimable de mourir entre vos bras. Je vous atens ce ſoir à dix heures à la porte du Jardin. L'amour m'en a donné la clef. Vous la trouverez ouverte.

La Loiſon qui l'avoit lûë avec moi, s'étant miſe à faire des ſingeries : *Vivat*, s'écria-t-elle, l'incomparable Loiſon ! n'a-t-elle pas la main du monde la plus heureuſe pour manier les cœurs. Hé bien, ajoûta-t-elle ! ne prendrez-vous pas un autre fois de mes Almanachs ? Ne manquez donc pas d'aller vous-même mettre le ſcelé ſur ce qui vous apartient. Mort de ma vie, je trouverai bien le moien d'empêcher que perſonne n'y touche.

Cette ſaillie m'aiant un peu diverti fut bientôt ſuivie de l'inquiétude où je me trouvai, ne pouvant décider ſi Genevieve que je devois ramener le ſoir chez elle, me permettroit de la quiter à l'heure du rendez-vous que me donnoit ma tendre & conſtante Couſine. Connoiſſant ſa délicateſſe, j'étois ſûr qu'elle ne ſurvivroit pas à mon défaut. Je penſois donc à la ſatisfaire; mais je ne voulois pas déplaire à ſa Rivale. Je les aimois éperdûment

toutes deux. L'amour joüoit deux diférens perſonnages dans ces deux intrigues. Celle que j'avois avec Genevieve étoit ſimple, naturelle & ſans ménagement : l'amour y préſidoit en Berger & l'autre étoit délicate, compaſſée & pleine de ceremonie. Le même Dieu n'y paroiſſoit qu'avec une reſpectable majeſté & ſans bandeau. La circonſpection étoit neceſſaire. Il ne faloit manquer en aucun point du ceremonial. C'étoit un Monarque qui s'offenſoit aiſément.

Tout autre que moi n'auroit pas été moins embaraſſé. Je pris neanmoins mon parti. Je conclus de cacher à Genevieve la Sauvegarde que j'eſperois recevoir des mains de Keravel, & de lui dire qu'elle ne ſeroit expediée que le lendemain. On peut bien s'imaginer que je ne pouvois ménager mes deux Maîtreſſes qu'avec le ſecours du déguiſement & du menſonge. Qui ne reconnoît à ce trait la Reine des ver-

tus de notre ſiécle, la politique dont tout le monde ſoutient le trône & l'éleve même ſur l'autel.

Quoique l'ombrage que je prenois de la paſſion de de Mons pour ma Couſine ne m'eut pas beaucoup inquieté juſqu'alors, je n'étois pas neanmoins trop tranquile ſur l'avenir : & ce n'étoit pas ſans quelque fondement. Je n'avois que trop compris le deſſein que Madame de Mons avoit ſur ma chere Dumenil, & je ne pouvois douter qu'elle ne fit tous ſes éforts pour la marier avec ſon fils. Que n'avois-je donc pas à craindre de mon abſence? Je laiſſois, pour ainſi dire, ma Couſine entre les mains de cette Dame qui ne bougeoit pas du logis. Elle avoit beaucoup de credit dans l'eſprit de ma bonne Tante qui la regardoit avec raiſon comme ſa meilleure amie. Elle pouvoit ſolliciter le cœur de ma Maitreſſe ſans aucun obſtacle; & je ne voiois perſonne à qui je puſſe remettre mes

interêts. La Loiſon les prenoit à cœur à la verité & je comptois ſur ſes bons ofices ; mais cette Mere adroite, inſinuante, & qui ſe faiſois écouter, ne pouvoit-elle pas ou la gagner par des promeſſes, ou trouver le moien de l'éloigner ? C'étoit là le ſujet de mon inquietante jalouſie.

Quel plaiſir ne dut donc pas me faire la lettre que je venois de lire ? Elle m'aſſuroit ſi ſolidement le cœur de ma Maitreſſe, que toutes mes alarmes finirent. Sa retraite qui m'avoit tant fait de peine, fut la plus ſûre caution que je puſſe avoir de ſon cœur. Elle diſſipa toutes mes craintes. Il ne me reſtoit plus qu'à la voir avant mon départ pour la rendre inébranlable dans tous les aſſauts qu'on pourroit lui livrer pour me la ravir : & puiſqu'elle me donnoit un rendez-vous qui me l'alloit mettre entre les bras, je me reſolus de n'y point manquer, & de profiter d'une ocaſion plus flateuſe pour

mon

mon amour que je n'eûſſe jamais oſé eſperer. Les adieux des amans ſont toûjours paſſionnés. Que ne pouvois-je point atendre de celui qu'elle me ménageoit.

Jamais mon eſprit & mon cœur ne ſe trouverent dans une plus heureuſe aſſiéte : & pour me maintenir dans cet état tranquile, je conclus de cacher mon amour à de Mons, de lui ofrir mes bons ofices & de profiter de ſa confidence.

Après avoir ainſi pourvû à mes interêts dont j'avois d'ailleurs remis le ſoin à ma fidele Loiſon qui étoit la femme du monde la plus propre à mener mon intrigue, je fus atendre Keravel au lieu marqué. Il y vint un peu après midi, & m'aiant remis en mains la ſauvegarde du Regent, il me dit tout ce qu'il y a de plus obligeant, & m'ofrit ſes ſervices à Paris & à la Cour pendant mon abſence. C'étoit la meilleure protection que je puſſe deſirer. Il étoit faufilé avec tout ce

qu'il y avoit de mieux. Le jeu dont il faiſoit un métier, le lioit avec tant de monde des deux ſexes, qu'il étoit impoſſible qu'il ne s'en trouvât qui par leur qualité, leur rang ou leurs emplois ne parviniſſent juſqu'au Trône.

Recevant avec beaucoup de ſenſibilité les preuves de ſon bon cœur, je le priai de ne point parler de cette ſauvegarde juſqu'au lendemain à la même heure, & de n'en faire aucune mention en cas qu'il vint dans la journée pour ſe réjoüir avec nous chez l'ami du Chevalier de Janſon où nous la paſſerions. Il me promit d'y venir paſſer deux ou trois heures de l'après-midi, & qu'il ne parleroit de la ſauvegarde que comme d'une expedition qui devoit ſe faire le lendemain dans la matinée.

Content de mes précautions, je le quitai pour aller dîner avec ma compagnie où je me préſentai d'un air enjoué qui reveilla la belle humeur de Genevieve & de ſes com-

pagnes. Janſon n'atendit pas que je parlaſſe de ma ſauvegarde que j'avois en poche. Il me dit que celle qu'il eſperoit ſeroit expediée le ſoir, & que ſi je pouvois obtenir celle que je deſirois, les Demoiſelles pourroient partir le lendemain.

Je lui répondis que j'étois ſûr de celle de Genevieve & de Relinde. Cela étant, dit Genevieve, je prie toute la compagnie à diner chez moi demain. La partie fut faite, & je me chargeai d'aller au ſoir chez Genevieve pour y donner ſes ordres. On alloit ſervir comme Keravel entroit. De Mons le voiant: Ah! dit-il, Meſdames, voilà votre liberateur. Heureux, repartit Keravel, ſi je pouvois meriter ce titre dont je ferois plus de gloire que de celui d'amant. Et après nous avoir aſſuré qu'il auroit le lendemain à ſon lever l'expedition que nous ſouhaitions, les Dames ne laiſſerent pas tomber le ſentiment qu'il venoit de mettre au jour. On y dit

de part & d'autre mile jolies choſes : ces aimables filles qui ne reſterent point court ſur ce ſujet, brillerent par leurs ſaillies & leurs expreſſions, qu'on peut dire ne manquer jamais au ſexe ſur cette matiere, tant il s'y exerce pour ainſi dire dès le berceau.

Quoi que je ne fuſſe pas moins de belle humeur que les autres, je ne laiſſois pas d'être quelquefois diſtrait. Les moiens que je devois prendre pour ne pas manquer au rendez-vous qui m'avoit été donné m'embaraſſoient, & j'en étois aux expediens, ne voiant pas comment je pourrois quiter la compagnie préciſement à l'heure qui m'avoit été aſſignée. Si je ne me trouvois pas à ſouper avec la compagnie, il étoit ſûr que Genevieve en auroit pris l'alarme. M'y trouver & ſortir bruſquement pour exécuter mon deſſein, elle n'auroit pas manqué de me taxer d'infidelité ; outre que la compagnie ne m'auroit jamais

permis de ſortir. Que faire dans cette perplexité ; je ne pouvois mettre de Mons dans ma confidence pour le charger d'excuſer mon abſence ; car j'aurois mieux aimé mourir que de manquer à ma chere Couſine : je ne ſavois en un mot à quoi me déterminer.

Keravel qui ſortit pour quelque beſoin fut ma ſeule reſſource. Je le ſuivis pour le prier de me rendre un bon ofice, en prévenant la compagnie que la Dame qui devoit ſolliciter la ſauvegarde, dont j'étois déja en poſſeſſion ſans que perſonne en ſut rien, vouloit abſolument me voir ; & qu'elle ne pouvoit me donner audience qu'entre l'Opera & le ſoupé, auquel elle pourroit bien me retenir. Cet oficieux ami voulut bien ſe prêter à ma tricherie ſans en être complice. Je la lui avois palliée en lui aprenant la retraite de ma Couſine, dont ma bonne Tante étoit ſi afligée que je ne pouvois me diſpenſer de lui faire

compagnie à ſoupé pour la dédommager en quelque façon de celle de la fille.

Nous rentrâmes quelque moment l'un après l'autre, & nous entrâmes dans la converſation qui fut des plus enjouées. Relinde s'y mit en fraix de naïveté, & Genevieve y charma par ſes agréables & fines ſaillies. Aiant trouvé un moment vuide, je me levai diſant à Genevieve que je m'en allois où elle ſavoit bien, & que je rejoindrois inceſſamment la compagnie. A propos, dit Keravel, je ne crois pas que vous puiſſiez revenir comme vous l'aſſurez. Le plaiſir qu'on a d'être ici, m'a fait oublier de vous dire que la genereuſe perſonne qui a ſollicité la tranquilité de ces Dames, m'a chargé de vous mener ce ſoir chez elle. Ce ne peut être qu'après l'Opera. Je ne ſai ſi la politeſſe vous donnera la liberté d'en ſortir avant ſouper. Elle eſt ſi preſſante qu'il vous ſera

dificile de lui resister. A ce prix-là, repartis-je, ses bons ofices ne sont pas chers. Il est aisé de les paier. Je crois que ces Demoiselles sont assez reconnoissantes pour se désinterresser de ma presence dans la soirée, à moins que je ne vienne un peu tard. Je tacherai d'éviter le jeu pour lui dérober les momens que je leur destine. Et je sortis avec les applaudissemens de la compagnie avec qui je laissai mon complaisant ami qui fut prié au diné du lendemain.

Mon premier soin me conduisit à la maison de Genevieve où je trouvai ses deux Domestiques, à qui aiant apris que leur Maîtresse s'y rendroit le lendemain, je donnai en même tems l'ordre de préparer le diné, & de l'argent pour y pourvoir noblement. Ces pauvres enfans charmés de cette nouvelle, m'assurerent qu'ils alloient travailler de concert afin que tout fut selon le cœur de leur bonne & genereuse Maîtresse.

Libre de cette commiſſion je fus au Logis à deſſein de m'y repoſer en atendant l'heureux moment que l'amour m'avoit marqué. Après avoir fait compagnie à ma Tante qui avoit déja celle de Madame de Mons & de deux autres amies, je me retirai dans ma chambre pour me repaitre de flateuſes eſperances; mais dès que je vis aprocher la nuit, mon impatience ne me permit pas d'y reſter. D'ailleurs je ne voulois point me trouver au Logis à l'heure du ſoupé pour ne pas être obligé de faire compagnie à ma Tante. Je pris donc le parti d'aller ſouper dans une Auberge du Pont aux Choux, où il étoit dificile que je trouvaſſe quelqu'un de ma connoiſſance.

Je m'emparai d'un petit cabinet qui ne pouvoit contenir tout au plus que trois perſonnes, afin d'être moins expoſé à la cohuë. Ne voiant pas grand monde à l'heure du ſoupé, je crus pouvoir m'y

trouver ſeul, & m'y livrer ſans témoin aux douces & agréables reflexions que la conjoncture me permettoit de faire; mais je n'eus pas mangé deux morceaux d'une poularde qu'on me ſervit, qu'un Cavalier entra me demandant ſi je voulois agréer ſa compagnie. Quelque envie que j'euſſe d'être ſeul, la politeſſe ne pouvoit m'autoriſer dans un refus. Je lui répondis donc qu'il me feroit honneur, & il s'aſſit vis-à-vis de moi à la petite table où j'étois.

Notre ſilence fut quelque tems aſſez profond, & juſque-là il n'avoit été rompu que pour nous ſaluer en bûvant. Je ne ſai ſi la triſteſſe où il me parut être, ne lui fit point croire que je n'étois pas moins triſte. Il eſt vrai que je fus aſſez ſerieux; mais il me dit que me voiant dans une Auberge ſi reculée & renfermé dans ce petit Cabinet, il avoit lieu de penſer que j'avois aparemment quelque ſujet de

m'éloigner du grand monde : & ſans me donner le tems de lui répondre, il ajoûta qu'il n'avoit choiſi ce lieu que pour la même fin. Ah, s'écria-t-il, en jétant un profond ſoupir, que l'amour eſt un cruel tiran ! pourquoi nous enflammer pour des objets que ſon ſouverain pouvoir ſoufre qu'on nous raviſſe ?

Il n'en dit pas davantage ; mais les larmes qu'il laiſſa couler me firent comprendre que ſon cœur étoit bleſſé. Qu'on eſt malheureux, reprit-il, de n'avoir aucun dépoſitaire des peines qu'on endure ! il ſemble que ce ſoit un ſoulagement pour un malheureux quand il trouve un ami complaiſant qui veuille écouter le recit de ſes infortunes. Il eſt déchargé d'une partie du fardeau qui l'acable.

S'il ne tient qu'à cela, lui dis-je, pour vous ſoulager, je me ferai un plaiſir de vous entendre. Une afaire que je ne puis diférer, me permet de vous acorder quelque quart

d'heure dont vous pouvez profiter ſi vous me jugez digne de votre confiance. Il accepta l'ofre que je lui fis & il parla ainſi.

„ Il n'eſt pas ſurprenant qu'étant
„ étranger à Paris ou je ſuis arrivé
„ depuis deux mois, je n'aie point
„ eu le tems de faire quelque ſo-
„ cieté dans laquelle j'aie pu choi-
„ ſir un ami. Il eſt ſi dangereux ſur-
„ tout en cette Ville de hazarder
„ ſon amitié, que j'ai toûjours re-
„ culé à me livrer, n'aiant pas eu
„ le tems de connoître des ſujets
„ ſur qui je puſſe compter. Ce
„ n'eſt pas pour vous faire un com-
„ pliment que je ſuis forcé de vous
„ avoüer que la premiere fois que
„ j'ai eu l'honneur de vous voir,
„ j'ai ſouhaité avoir celui de vous
„ connoître & de vous frequenter;
„ mais les ocaſions m'ont manqué.
„ Me promenant ſur le Boulevard
„ quand vous êtes paſſé, j'ai pris
„ la liberté de vous ſuivre de loin
„ pour voir ſi vous ne vous arrête-

„ riez point en quelque lieu dont
„ l'entrée me fut libre : & vous
„ aiant vû entrer dans cette Au-
„ berge. Je vous y ai ſuivi eſperant
„ trouver le moment favorable
„ que votre politeſſe m'acorde.

„ Je ſuis un Gentilhomme de
„ Xaintonge. Mon nom eſt Beau-
„ champ. Trois ſemaines après
„ mon arrivée à Paris une Dame
„ de ma Province m'aiant prié de
„ l'acompagner chez une de ſes
„ amies, j'y vis une Demoiſelle
„ qui frequentoit cette maiſon où
„ il y a deux ſœurs fort aimables,
„ mais qui laiſſerent mon cœur
„ libre & tranquile, tandis que
„ l'Inconnuë me le ravit & le mit
„ aux fers. Je ſentis avec plaiſir la
„ perte de ma liberté. Rien ne me
„ parut ſi doux que mon eſclava-
„ ge.

„ Cependant un mois s'étant é-
„ coulé ſans avoir trouvé l'ocaſion
„ de lui ouvrir mon cœur, quoique
„ je frequentaſſe aſſidûment la mai-

„ ſon où je l'avois vûë & que j'eſ-
„ peraſſe l'y rencontrer, je ne fus
„ jamais aſſez heureux; mais une
„ des Demoiſelles qui alloit quel-
„ quefois chez elle m'aiant un jour
„ prié de l'y acompagner, je trou-
„ vai le moment favorable à mès
„ deſirs. Mon cœur ſe manifeſta,
„ mes yeux parlerent, & peut-être
„ me flatai-je mal à propos que les
„ ſiens me répondirent.

„ Quoiqu'il en ſoit je ne fus point
„ rebuté. Je crus que cela ſufiſoit
„ pour oſer eſperer; & je comp-
„ tois avoir gagné beaucoup dans
„ cette ſeconde entrevûë qui ſe fit
„ en préſence de ſa Mere & de
„ quelques Dames qui ocupées au
„ jeu ne furent point d'incommo-
„ des témoins. Vous ne devez pas
„ douter que je ne me flataſſe d'ê-
„ tre aimé quelque jour. C'en fut
„ aſſez pour enraciner mon amour,
„ fomenter ma charmante paſſion
„ & me rendre conſtant.

„ Je me repaiſſois d'une felicité

„ fondée ſur l'avenir, lorſque vous
„ entrâtes dans la Sale où étoit la
„ compagnie. Votre préſence alar-
„ ma mon amour peu afermi; ce-
„ pendant votre phiſionomie me
„ plût. L'impatience me prit de
„ ſavoir qui vous étiez. Je m'en
„ informai à l'objet de mon amour:
„ & j'apris que vous étiez un de
„ ſes plus proches parens. Jamais
„ nouvelle ne me fit plus de plai-
„ ſir. Mon cœur en treſſaillit de
„ joie & mon amour ſe raſſura.
„ Mes eſperances enfin renaqui-
„ rent, & cette courte éclipſe les
„ avoit rendu plus vives. Vous ne
„ me fûtes plus ſuſpect.

„ La Demoiſelle que je ramenai
„ chez elle, m'aiant raillé de mon
„ amour dont elle s'étoit aperçûë,
„ me donna lieu, après lui avoir
„ avoüé que j'aimois, de la prier
„ de m'être favorable auprès de
„ ſon amie. Touchée des termes
„ tendres & vives dont je me ſer-
„ vis, elle me répondit ſans balan-

„ cer que ma flamme lui paroiſſoit
„ trop pure pour qu'elle me refu-
„ ſât de la fomenter autant que la
„ bienſéance & ſa délicateſſe pour-
„ roient lui permettre ; mais pré-
„ parez-vous, dit-elle, aux com-
„ bats que vous livreront pluſieurs
„ Rivaux. Vous ſentez bien, ajoû-
„ ta-t-elle, que cette Demoiſelle
„ bien faite, belle, charmante &
„ bien partagée de la fortune n'eſt
„ pas ſans Amans. Elle en a ſans
„ doute ; mais oſez eſperer quand
„ vous n'auriez d'autre titre que
„ celui de dernier venu. Il n'en
„ faut quelquefois point d'autre
„ pour l'emporter ſur les premiers
„ en dâte. La nouveauté plaît, &
„ notre ſexe y eſt le plus ſenſi-
„ ble.

„ Cet entretien ne releva pas
„ peu mes eſperances. J'ai vû de-
„ puis ce moment deux fois l'in-
„ comparable que j'adore. J'ai oſé
„ le lui déclarer : & quoiqu'elle ait
„ reſté muéte, elle ne m'a point

„ paru ſourd ; je ne ſais ſi je me
„ flate en vain, mais ou ſes yeux
„ ſont trompeurs, ou je ne dois
„ pas croire m'être abuſé.

„ Mon cœur étoit tranquile. Le
„ préſent ſembloit me répondre
„ de l'avenir, lorſque j'ai apris ce
„ matin de la bouche de ſon amie
„ qu'elle s'étoit retirée au Couvent
„ de la Roquête, ſans que j'aie pu
„ aprendre quel eſt le motif de ſa
„ retraite. La fortune vous a fait
„ naître ſur les pas de mon amour
„ inquiet. Au nom du plus puiſſant
„ & du plus charmant des Dieux,
„ retirez moi de l'incertitude dont
„ je ſuis agité ; & rendez, s'il vous
„ eſt poſſible, le calme au plus alar-
„ mé de tous les Amans.

Quelque ſerain que fut l'air que j'afectai pendant ce diſcours, je n'en étois pas plus tranquile. La jalouſie que j'avois bannie, revint s'emparer de mon eſprit & mon cœur en fut la triſte victime. L'Inconnu qui me parut avoir naïvement

ment parlé ne m'avoit laiſſé rien à deſirer. Croiant donc tout ſavoir je fus moi-même la caution de la fidelité de ma chere Couſine pour le paſſé ; mais ne pouvant l'être pour l'avenir mon eſperance reçut un terrible échec.

Je lui répondis neanmoins ſans me troubler, que quoique je l'euſſe vû chez ma Tante, j'aurois eu de la peine à me le remettre, s'il ne m'eut lui-même mis ſur les voies : & après lui avoir rapellé le merite de ma Couſine, je lui dis pour ne pas entierement ruiner ſes eſperances, que ſi j'étois pour demeurer à Paris, je me ferois un ſenſible plaiſir de ſervir ſon amour ; mais que devant partir en deux ou trois jours pour mon Regiment, je ne pouvois lui donner des preuves de mon eſtime & du plaiſir que j'aurois de voir ma chere Couſine répondre à ſes vœux. Vos interêts, ajoûtai-je, ſont entre les mains de Madem. R.... ils ne peuvent qu'être ména-

gés à votre avantage. Ne cherchez point ailleurs. Vous trouverez là toute la ressource possible.

Je vous suis obligé, reprit-il. Je suivrai votre conseil & je ne manquerai pas de me rendre demain chez Madem. R... pour profiter de l'offre qu'elle m'a fait de me mener voir Madem. votre Cousine. Peut-être que je pourrai découvrir le motif de sa retraite; mais faste le Ciel pour mon repos qu'elle ne l'ait pas faite à ce dessein de me fuir comme un objet qui lui déplaît. Il ne faut point, lui repliquai-je, être ingenieux à se tourmenter, le tems & le hazard nous donnent d'assez mauvais momens. Croiez-moi, reprenez votre tranquilité, & prenez le parti que je vous conseille.

A mesure que je lui parlois, je m'apercevois de l'air serain qui renaissoit sur son visage. Il me fit mile remercimens qu'il acompagna de la derniere politesse: & il me marqua beaucoup de reconnoissance

pour le ſervice qu'il eſperoit de moi & que je n'avois pas deſſein de lui rendre. En un mot il fut content ; mais je le fus bien plus quand je le vis lever & prendre congé de moi pour rentrer dans la Ville.

La déclaration naïve qu'il me fit de ſon amour me jéta dans une profonde réverie qui faillit à me faire manquer au rendez-vous, & ſi je n'euſſe regardé par diſtraction à ma montre, je n'y aurois point penſé, je ne pouvois m'imaginer que ma Couſine m'eut caché ſa nouvelle conquête. Cependant je partis conduit plûtôt par la curioſité que par l'amour, & j'arrivai à la porte du Jardin du Couvent préciſément à l'heure marquée. Le volant entre-ouvert j'allois la pouſſer quand j'entendis quelqu'un ſoupirer à dix pas de moi : je ne fus jamais plus embaraſſé. Je ne ſavois ſi je devois entrer ou faire mine de continuer mon chemin pour découvrir qui ce pouvoit être ; & pour avoir le tems

de me conſulter, je m'arrêtai près de la muraille comme ſi j'euſſe eu quelque preſſant beſoin.

Mon Inconnu qui fit moins de façon que moi ne balança pas à m'aprocher. Il s'arrêta pour atendre que j'euſſe ſatisfait à mes beſoins : & m'aiant reconnu au premier mouvement que je fis, eſt-ce vous, dit-il, Monſieur le Chevalier ? Ne pouvant plus feindre, je lui répondis que c'étoit moi-même. Ne croiez pas, lui dis-je, que je ſois votre eſpion, ni que je m'imagine que vous ſoiez le mien. Si l'amour vous mene ici, c'eſt un tout autre motif qui m'y conduit. Je vous dirai en deux mots que ma Couſine m'a fait tenir une lettre par laquelle elle me marque de me trouver ici pour m'aprendre pourquoi ſa Mere l'a renfermée dans ce Couvent. Elle me conjure de ne pas manquer au rendez-vous qu'elle me donne pour ne pas la priver du bon ofice qu'elle atend de moi.

Elle ajoûte qu'on a ſû qu'un Gentilhomme étranger l'aimoit & qu'il ne lui étoit pas indiférent ; & elle finit en m'aſſignant le lieu où vous me voiez. Je n'ai pas voulu vous en parler avant d'avoir apris d'elle-même ſi vous n'êtes point le ſujet de ſa lettre. Cependant puiſque vous vous trouvez ici, je vais tâcher de vous ménager une entrevûë, je vous laiſſerai même quelque inſtant de liberté avec elle.

Vous me donnez la vie, reprit-il, en ſe jétant à mon cou, ah, continua-t-il, que j'ai été heureuſement inſpiré ! j'eſpere que la troiſiéme nuit que je paſſe autour de cette maiſon compenſera les peines que les deux premieres m'ont donné, il me ſemble que je l'entens ſe promener près de la porte, entrez au plûtôt ; je vous recommande mes interêts, & je vous atens ici. On voit bien que pour cacher mon jeu j'étois forcé de prendre ces meſures, qui certaine-

ment n'étoient point de mon goût ; mais la prudence me les ſuggera dans cette incommode conjoncture, & je ne pus m'y refuſer.

J'entrai d'aſſez mauvaiſe humeur dans le Jardin & je trouvai mon aimable Couſine ſur mes pas, qui m'apercevant vint m'embraſſer le plus tendrement du monde. " Pardon mon cher Chevalier, me „ dit-elle, ſi je vous ai cauſé tant „ d'alarmes. J'avouë que j'ai eu „ tort de ne vous avoir pas communiqué le deſſein que j'ai exécuté avec un peu trop de précipitation. Vous pouvez compter „ que la jalouſie n'y contribuë en „ rien, & que le ſeul amour dont „ vous êtes l'objet me l'a inſpiré. „ Je n'ai conſulté ni prudence ni „ devoir. Le zele que j'ai eu à „ vous donner des preuves de ma „ fidélité m'a emporté, & je l'ai „ ſuivi ſans aucun ménagement. „ Que puis-je faire pour reparer „ ma faute? Me voici prête à ſu-

„ bir la ſentence qu'il vous plaira
„ prononcer.

„ Helas, lui dis-je, Reine de
„ mon cœur, je ne viens ici moi-
„ même que pour entendre mon
„ arrêt, mais qu'ai-je à craindre ſi
„ vous rendez juſtice à ma fidélité?
„ Votre retraite ou plûtôt votre
„ fuite à failli à me mettre au dé-
„ ſeſpoir, & vous en avez ſans
„ doute entendu ou du moins apris
„ les ſuites. La lettre que vous
„ avez écrite à ma Tante a remis
„ mes ſens & mon eſprit qui é-
„ toient en verité bouleverſés : j'ai
„ été content après l'avoir lûë. J'ai
„ cru que mon amour y trouvoit ſon
„ compte. Je ne ſai ſi je me ſuis
„ flaté ſans fondement. Celle que
„ m'a remit la Loiſon a confirmé
„ ma tranquilité, & je ne viens
„ que pour aſſurer la vôtre.

Je ne puis être tranquile, repritelle, qu'autant que vous ſerez perſuadé de ma conſtance, & ſi cette maiſon étoit ſon tombeau, elle ſe-

roit celui de mon cœur. Vous m'y retrouverez à votre retour auſſi tendre & auſſi fidéle que vous m'y laiſſerez. Je n'ai juſqu'ici rien à me reprocher. J'eſpere que l'avenir ne me rendra pas coupable. Partez, mon cher Couſin, Amant éperdûment aimé, partez avec cette aſſurance, & ſi vous n'êtes pas ingrat, je ſuis ſûre de votre cœur.

Ces ſentimens furent exprimés avec tant de candeur & ſoûtenus d'une ſi vive tendreſſe que nous fûmes l'un & l'autre pleinement ſatisfaits. Cependant pour m'aquiter de la promeſſe que j'avois faite à mon Inconnu, je lui fis le recit de l'avanture qui m'étoit arrivée, dont elle badina beaucoup : & lui aiant fait comprendre qu'elle ne pouvoit ſe diſpenſer de le voir pour l'obliger au ſilence, & de le flater de tout ce qu'il pouvoit eſperer, elle voulut bien que je le fiſſe entrer. Je ſortis donc pour l'apeller & j'admirai la diſcrétion qu'il avoit euë de s'éloi-

gner de la porte du Jardin qui avoit reſté ouverte. Il en étoit à cent pas lorſqu'entendant ma voix il me joignit porté ſur les aîles de l'Amour. Entrez, lui dis-je, vous ſerez bien reçu & je vous atendrai à la porte. Non non s'il vous plaît, répondit-il, je ſouhaite que vous ſoiez témoin de mes plaiſirs, puiſque vous avez bien voulu être dépoſitaire de mes peines. Préſentez-moi, je vous prie, à votre charmante Couſine; j'atens tout de la grace que je vous demande.

Ne pouvant donc le refuſer, je rentrai avec lui, & l'aiant mené dans la charmille où je l'avois laiſſée, voici lui dis-je, ma chere Couſine, le Cavalier dont je vous ai parlé. Il eſt au déſeſpoir de vous voir renfermée dans un Cloître. Il craint d'en être la cauſe innocente. Expliquez-vous avec lui, & ne vous refuſez pas à la raiſonnable envie qu'il a d'aprendre de vous-même ce qu'il peut y avoir ſur ſon comp-

te. Je n'eus pas achevé de parler, qu'il ſe jéta à ſes pieds où il joüa le perſonnage de D. Quichotte. Il ſoupira, il ſanglota. Ses gemiſſemens & ſes larmes ne lui aiant permis qu'un compliment entrecoupé, je n'entendis que la réponſe qu'il lui fit lorſqu'elle voulut le relever. Non dit-il, incomparable beauté, je ſuis reſolu de mourir à vos pieds, & de vous faire hommage de ma vie, ſi vous ne recevez pas celui que je vous fait de mon cœur.

Hé bien Monſieur vivez, lui dit-elle, *mon ingratitude ſeroit bien cruelle ſi je livrois à la mort un amant qui ne veut vivre que pour me plaire.* Cependant je m'éloignai inſenſiblement pour les laiſſer libres. Quoique je fuſſe raiſonnablement éloigné, j'entendois néanmoins tout leur entretien. Il fut des plus artificieux de la part de ma Couſine. Je ne pouvois concevoir qu'elle en fut capable; & les reflexions que j'eus lieu de faire,

me tourmenterent cruellement. Elles furent ſi captieuſes que je m'imaginai que toutes les preuves d'amour qu'elle me donnoit pouvoient bien être feintes. Il me naiſſoit pourtant des idées de ſa candeur & de ſa bonne foi, dont je ne pouvois douter lorſque je me rapellois les fortes preuves que j'en avois reçuës. Il y avoit donc du pour & du contre dans mes idées, mais la raiſon & la nature étoient du côté de ma charmante Reine, & je n'avois pour moi qu'une crainte mal fondée.

Tandis que ces deux ſcenes ſe paſſoient dans le jardin, il en commençoit une plus tragique dans le Couvent. Le feu y aiant pris tout à la fois aux quatre coins, s'éleva enfin au-deſſus des toits, & je ne doute pas que nous ne fuſſions les premiers à nous en apercevoir. N'entendant perſonne ſe mettre en mouvement au-dehors ni au-dedans de la Maiſon, je quite ma maîtreſſe

& mon Inconnu après leur avoir dit de ſe retirer dans un cabinet de charmille qui étoit au fonds du jardin, & je m'en allai fraper rudement à la porte du perron qui y donnoit, je frapai même de propos déliberé avec tant de force, que je l'enfonçai pour qu'on ne s'aperçût point qu'on l'eut ouverte par dedans. Toutes les Dames s'étant éveillées au bruit que j'avois fait, ſe diſperſerent comme des brebis pourſuivies du loup. Il en vint trois au perron à qui je dis qu'il faloit dormir bien fort pour ne pas m'entendre. Le feu qui éclairoit dans le jardin les épouvanta. Elles coururent ſans me répondre pour tacher de ſauver leurs nipes. On ſonna le tocſin, & le Couvent fut à l'inſtant rempli de toutes ſortes de gens. Prêtres, Moines, Cavaliers, Artiſans, hommes & femmes, le Guet enfin, tout cela vint à l'ordinaire ou pour donner du ſecours, par curioſité ou pour piller.

Penſant tout d'un coup aux hardes de ma chere Couſine, je courus au Cabinet où je la croiois avec mon Inconnu, mais pendant que j'y allois par une allée, elle avoit couru à ſa chambre par une autre. Je tremblai pour elle. L'Inconnu s'en aperçut & me propoſa d'aller ſur ſes pas pour nous informer où étoit ſa chambre. Comme nous aprochions du perron, nous vimes une Demoiſelle qui couverte d'un manteau d'écarlate étoit conduite par un Cavalier qui lui donnoit le bras, & à qui elle dit croiant ſans doute n'être pas entenduë ; Sauvez-moi vite ou je ſuis perduë ſans reſſource. Mes parens, ajoûta-t-elle, aiant apris cet incendie, n'auront pas manqué d'envoier du monde pour m'enlever ; vous ſavez que notre logis n'eſt pas loin d'ici : & éfectivement ils doublerent le pas.

Nous continuâmes auſſi vite notre chemin, & aiant enfilé l'eſcalier, je rencontrai la Loiſon qui

très-étonnée de me voir, me dit qu'elle ſuivoit ma Couſine que cinq ou ſix perſonnes m'éclipſoient. Nous fendimes la preſſe, & l'aiant jointe je lui dis de me montrer ſa chambre, & que l'Inconnu & moi étions plus que ſufiſans pour enlever tout ce qui lui apartenoit. Elle nous la montra, & m'en aiant donné la clef, je ne balançai d'y entrer avec mon compagnon quoique le feu eut déja pris au plancher. La Loiſon ſe retira avec ſa maitreſſe qui me dit que je la trouverois dans l'allée de charmille.

Je me chargeai d'abord d'une caiſſette; l'Inconnu envelopa tout ce qu'il trouva dans la garderobe; mais s'étant voulu amuſer à défacrocher la cache d'un ſerin, le plancher lui manqua ſous les deux pieds & il tomba dans le refectoire, heureuſement pour lui, ſur deux Moines dont l'un eut la tête écraſée de la chaiſe ſur laquelle il étoit monté lorſqu'il tomba.

Je fus étonné le voiant ainſi diſparoître à mes yeux au milieu des flammes, & l'y croiant étoufé je courus dans l'apartement d'embas qui répondoit à cette chambre où j'eus le plaiſir de le trouver ſain, n'aiant qu'une égratignure qu'il s'étoit faite au viſage avec une épingle d'une coëfure qu'il tenoit d'une main. Les robes & les jupes qu'il avoit priſes dans la garderobe ne lui étoient point échapées. Ce n'eſt rien, dit-il en venant à moi, allons-nous-en vite joindre votre Couſine qui pourroit bien s'impatienter de ne pas vous voir, craignant peut-être qu'il nous ſoit arrivé quelque accident.

Mon Dieu, s'écria-t-elle, dès qu'elle nous eut aperçus, que je ſuis aiſe de vous voir : nous avons oüi dire à pluſieurs perſonnes qui ſe retirent qu'un Cavalier chargé des nipes d'une Demoiſelle étoit tombé dans le feu. J'ai crû que c'étoit un de vous deux. J'en ſuis en-

core toute tremblante, & en même tems ſufoquée de joie. Raſſurez-vous, Mademoiſelle, repartit l'Inconnu, & ne prodiguez point ainſi vos faveurs. Le malheureux qui vient d'échaper des flammes ne merite pas que vous vous intereſſiez pour lui. C'eſt moi, ajouta-t'il. Le deſtin ne m'a épargné dans cette ocaſion qui devoit m'être funeſte, que pour vous ſacrifier les jours qu'il me laiſſe. Ils vous ont été deſtinés dès le moment : & puiſqu'il n'a pas voulu les terminer dans cette legere ocaſion où je vous rendois un petit ſervice, j'ai lieu d'eſperer que m'en procurant de plus eſſentieles, je pourrai meriter un de vos pitoiables regards.

En verité, dit-elle, *Monſieur, on ne peut rien de plus galant, je ſens tout à la fois & ce que vous valez, & ce que je vous dois. Je ne ſuis pas en état de vous en dire davantage. Je me trouve foible, ôtez-moi d'ici, je vous prie.*

La

La Loiſon lui répondit qu'elle pouvoit partir quand il lui plairoit, & que le carroſſe de ma Tante l'attendoit à la porte du Couvent. L'Inconnu & moi lui aiant donné le bras, & la Loiſon m'aiant pris l'autre, nous leur fimes faire le tour des murs du jardin pour joindre le carroſſe où nous montâmes tous quatre. La triſteſſe de mon Inconnu fut chaſſée par une joie qu'il marquoit en toutes manieres. Il avoit l'air tranquile & content : & moi j'étois dans la plus afreuſe inquietude ne ſachant que penſer de cette étrange avanture.

Ma chere Dumenil s'étant raſſurée m'adreſſa la parole pour interrompre mon ſilence & ma rêverie. Elle me dit être mortifiée de nous avoir ſi fort expoſés pour un ſi petit objet que ſes hardes ; & elle nous proteſta que ſi elle eut crû le danger ſi grand, elle les auroit abandonnées à la merci des flammes. Nous en vinmes à parler de cet in-

cendie qui ne nous paroiſſoit point avoir été cauſé par le haſard ; car enfin comment le feu eut-il pu prendre tout à la fois les quatre extrêmités du Couvent ? & nous étant rapellés la Demoiſelle qu'acompagnoit un Cavalier, & les paroles qu'elle avoit làchées, nous la ſoupçonnâmes fortement.

Ma Couſine qui comprit ce que nous voulions dire, nous dit que cela ſe pourroit bien. Elle nous raconta l'hiſtoire d'une jeune perſonne de condition que ſes parens avoient forcée d'entrer dans cette Maiſon, pour la ravir à un amant qu'elle voioit malgré eux. Elle ajoûta que cet heureux amant étoit un Laquais de ſon pere de qui elle étoit devenuë éperdûment amoureuſe, & qu'elle voioit ſans aucun ménagement : envain on l'a chaſſé du Logis dès qu'on s'en eſt aperçu, elle a bien ſû le joindre où il lui a plû le voir. C'eſt elle aſſurément & ce Laquais que vous avez

rencontrés, conclut-elle ; ſeroit-il poſſible que l'amour l'eut portée à l'extrêmité que nous penſons !

L'Inconnu lui repliqua que l'amour étoit capable de tous les excés imaginables, & que c'étoit avec beaucoup de verité qu'on le diſoit auſſi fort que la mort même qui n'épargne aucun vivant. J'ajoûtai qu'il y avoit dans le monde tant d'exemples de pareilles amours, que je n'étois point ſurpris du gout de cette Demoiſelle ; que chacun aiant le ſien, il étoit naturel de le ſatisfaire, & qu'il ſeroit ridicule de blâmer un met parce qu'on en aime un autre.

Ce ſujet fournit à la converſation juſqu'à notre arrivée chez ma Tante que nous trouvâmes dans une grande inquietude. Elle avoit apris de pluſieurs curieux qui paſſoient ſous ſes fenêtres en revenant du feu, qu'aiant pris tout d'un coup violemment dans les quatre coins du Monaſtere, la plûpart des filles

qui y étoient renfermées avoient peri dans les flammes. Quoique nous lui préſentaſſions ſa chere fille, nous eumes de la peine à la raſſurer. Elle ne croioit pas la voir quoi qu'elle fut ſous ſes yeux. Le Cavalier qui étoit avec nous s'étant fait connoître, elle le remit auſſitôt & lui fit beaucoup de politeſſes. J'avouë ma foibleſſe; tout cela n'étoit point de mon goût, malgré l'incertitude d'être aimé, où il m'avoit paru, & l'aveu naïf que m'avoit fait ma Couſine de ſe ſouvenir à peine de l'avoir vû. Ces réflexions très-capables de me retirer de toute incertitude, n'éfacerent pourtant pas entierement les impreſſions que m'avoient fait la jalouſie la plus mal fondée. Tant il vrai que les volages Amans ſont plus ſuſceptibles de cette ridicule paſſion que les Amans fidéles. Car enfin ſi ma Couſine eut été informée de ma manœuvre, n'étoit-elle en droit d'uſer de repréſailles?

Ma Tante s'étant raſſurée, l'Inconnu ſe retira, & chacun penſa à ſe coucher. Mais quelque fatigué que je fuſſe, la parole que j'avois donnée de ramener Genevieve chez elle où nous devions diner, & les ſoins que je ne pouvois refuſer à ma Couſine ocuperent ſi fort mon eſprit, que je ne pus dormir de toute la nuit. Il ne me fut pas dificile de me lever au point du jour pour trouver quelque expedient propre à me retirer de mon embarras. Toutes réflexions faites, je pris le parti d'aller éveiller de Mons pour lui annoncer le retour de ma chere Dumenil. J'eſperois que me tenant compte de mon empreſſement, il me mettroit plus avant dans ſa confidence. Je le trouvai levé & dans le deſſein de venir m'éveiller pour que nous priſſions les meſures dont nous étions convenus la veille.

Après avoir apris de moi l'incendie du Couvent en queſtion, & que ma Couſine étoit au Logis, il

ne pût retenir ſa joie. Elle ne me toucha point, & je tombai d'une inquiétude dans une autre. J'afectai néanmoins d'être tranquile; & l'aiant prié de vouloir bien ſe charger de ramener nos Dames chez Genevieve où j'irois les joindre à l'heure du dîné, je vis bien que ma propoſition n'étoit point de ſon goût : & je n'en doutai point, lorſqu'au lieu d'entrer dans mon ſens il me dit qu'aiant déja eu le plaiſir de la revoir, je pouvois bien moi-même faire compagnie à nos aimables Captives, & qu'après qu'il auroit vû ma Couſine il me releveroit au plûtôt, & qu'en atendant le dîné, je pourrois revenir au Logis pour y faire ma cour.

Ne pouvant me refuſer à ſes deſirs ſans lui donner lieu de ſoupçonner ce que je voulois lui cacher, je le quitai; & étant rentré chez moi, je n'eus d'autre reſſource que la Loiſon. Elle étoit couchée ſeule dans l'apartement de ſa Maîtreſ-

ſe qui avoit couché avec ſa Mere. Je frapai à ſa porte qu'elle m'ouvrit auſſi-tôt, & je la chargeai de dire à ma Couſine que j'étois ſorti en atendant ſon levé pour aller voir un cheval que je voulois acheter. Allez, dit-elle, vous avez tout le tems, car je crois que nos Dames ſe leveront un peu tard, parce qu'après que vous les eutes quitées hier au ſoir, elles veillerent encore plus de deux heures. De vous dire, ajoûta-t-elle, quel fut le ſujet de leur converſation, c'eſt ce que j'ignore, car on me donna de la pêle au cû, & l'on m'envoia coucher comme un petit Marmot.

De Mons qui me rencontra comme j'allois ſortir, me demanda s'il étoit jour chez les Dames. Je lui dis qu'il ne pouvoit eſperer de les voir de plus de trois heures. M'apercevant de ſon inquiétude, je lui fis entendre que nous devions aller ramener nos Maîtreſſes, & que nous aurions le tems entre le dîné & le

convoi à revenir au Logis pour y faire notre cour ; qu'au reſte il nous ſeroit impoſſible de voir ma chere Couſine hors des yeux de ſa Mere avec qui elle étoit couchée. Cette circonſtance à laquelle il ne s'atendoit point le rendit réveur. Il ne laiſſa pourtant pas de ſe déterminer pour le parti que je lui ofrois.

Nous arrivâmes à la porte de la maiſon où étoient nos priſonnieres qui nous atendoient avec impatience. Le Chevalier de Janſon y avoit déja été pour aprendre à ſa Maîtreſſe qu'il avoit obtenu pour elle la protection du Regent, dont il lui avoit donné le ſaufconduit. Je préſentai à Genevieve celui que Keravel m'avoit donné la veille. Elle le lût tout haut à Relinde qui par un tranſport de joie vint m'embraſſer & me remercier du meilleur cœur du monde.

Elle mena auprès de la fenêtre ſon favori de Mons avec qui elle eut une courte converſation. Ge-

nevieve ſe contenta de me préſenter la main en jétant ſur moi un coup d'œil tendre & gracieux, elle me dit que ſa bouche n'étoit pas aſſez éloquente pour me faire entendre tout ce qu'elle reſſentoit. A quoi tient-il donc que nous ne partions, dit Relinde? La Maîtreſſe de Janſon répondit avec beaucoup de douceur qu'elle atendoit de notre politeſſe que nous ne partirions pas ſans ſon cher Chevalier. Tout le monde en convint: De Mons qui paroiſſoit plus empreſſé que moi, quoi qu'il le fut peut-être moins, ſortit diſant qu'en atendant que Janſon arrivât il alloit chercher deux carroſſes.

Cependant j'amuſai ces Demoiſelles par le recit que je leur fis de l'incendie de la nuit; mais je ne leur fis aucune mention de Mademoiſelle Dumenil, dont elles ne ſavoient point la retraite. Nous avions jugé à propos de Mons & moi de ne leur en point parler, pour ne pas jéter dans leur cœur

des ſemences de jalouſie. J'égaiai un peu le triſte ſpectacle dont je leur fis le détail, en leur faiſant l'hiſtoire de la Demoiſelle, qui ſelon toutes les aparences, étoit l'amoureuſe Incendiaire. Il n'en falut pas davantage pour introduire l'amour ſur la ſcene, il n'y fut parlé que de ſes charmes & de ſa force. Sentant tous ce que nous en diſions, il nous étoit aiſé d'en parler avec énergie.

Cette converſation n'étoit pas finie que le Chevalier de Janſon rentra avec de Mons. Allons, dirent-ils Meſdames, il eſt tems de partir. Elles reçurent cette nouvelle avec joie, & monterent ſur le champ en carroſſe. Nous obligeâmes Janſon d'en prendre un pour ſa Maîtreſſe & pour lui, & nous prîmes l'autre nous quatre. Arrivant à la porte de Genevieve, cette aimable fille qui étoit d'une extrême politeſſe voulut décendre la premiere pour recevoir Janſon & ſa Maîtreſ-

ſe à la ſortie du carroſſe. *Agréez*, dit-elle au Chevalier, *que je vous enleve votre amie pour un moment :* & l'aiant priſe par la main elle la conduiſit juſque dans le Salon, tandis que Janſon vint donner la main à Relinde. Graces au Ciel, dit Genevieve quand la Compagnie fut entrée, me voilà chez moi où je ne croiois rentrer de ma vie ; mais quelque plaiſir que je reſſente de m'y revoir la Maîtreſſe, j'en ai un inexprimable d'y poſſeder l'aimable & charmante Compagnie. Elle baiſa les Dames & fit aux Cavaliers une gracieuſe reverence en nous remerciant de l'honneur que nous lui faiſions. Point de ſerieux, je vous prie, reprit-elle, rien de triſte ni de chagrin. Que tout reſpire ici le plaiſir & la gaieté.

Il n'en falut pas davantage pour nous mettre tous de belle humeur. Elle nous conduiſit dans le Jardin où nous nous recreâmes à pluſieurs petits jeux. De Mons qui n'avoit pas

moins d'impatience que moi de voir ma chere Couſine, aiant regardé à ſa montre me fit ſigne qu'il étoit tems de partir. Nous prîmes congé de la charmante Compagnie ſous prétexte d'une petite afaire que nous allions terminer en moins d'une heure. Les Dames ſe contenterent de nous ſouhaiter bon voiage & promt retour.

La Compagnie étoit déja nombreuſe au Logis. Nous y trouvâmes Madame de Mons, & l'Inconnu Poitevin avec les Demoiſelles qui l'avoient introduit chez ma Tante. Il courut à moi dès qu'il m'eut aperçu, & me fit un compliment tel que je devois atendre d'un amant qui me prenoit pour un confident propre à favoriſer ſes amours. Il ne me quitoit point; il marchoit à mon côté comme un courtiſan qui recherche un coup d'œil favorable de ſon Prince. En un mot, je m'en trouvois adoré comme un de ſes Dieux tutelaires. Eſt-il poſ-

ſible que l'amour manie de la ſorte l'eſprit & le cœur des humains? Il fait bien plus lorſqu'il polit & aprivoiſe en un inſtant les plus brutes & les plus farouches.

La Compagnie charmée de voir ma Tante au comble de ſa joie pour avoir recouvré ſa fille, ſa chere & fidele compagne, ne tariſſoit point ſur les complimens qu'elle lui repetoit ſans ceſſe. Les Dames ne manquerent pas d'exhorter ma Couſine à ne point abandonner Madame ſa mere qui en faiſoit toute ſa conſolation. Tout le monde paroiſſoit s'intereſſer à leur union inſeparable. La fille ſe contentoit de répondre avec politeſſe qu'elle ne combatroit jamais ſes inclinations quand elles auroient un objet auſſi ſage & raiſonnable que celui de ſa retraite. Il n'y avoit que cette ſage réponſe qui pût mettre fin à ſes incommodes pédagogues.

De Mons s'étant aproché de ma Couſine avec un tendre reſpect, en

fut parfaitement bien reçu. Hé bien Monſieur, lui dit-elle, comment ménagez-vous les plaiſirs de Paris en atendant ceux que la Flandre vous promet. J'ai oüi dire que les Dames de ce Païs-là étoient l'écueil des amans fideles. De Mons lui répondit très-galamment que ſi elle vouloit en recevoir un, ſes atraits en ſoutiendroient la fidelité dans toutes les parties du monde. Elle ne lui répondit que par un ſouris; & afectant de ſe tourner du côté de ſa mere, elle me jéta un coup d'œil qui me fit comprendre que le ſentiment de de Mons devoit être le mien. Le Cavalier Poitevin encheriſſant ſur de Mons qui ne l'avoit jamais vu; Pour moi, dit-il, je ſuis ſur, & je ſens même que ſi les amans les plus conſtans de cette Province ſi renommée par ſes beautés jétoient ſeulement un coup d'œil ſur Mademoiſelle, ils lui feroient hommage de leurs cœurs. Ma Couſine lui faiſant une

profonde revérence ; Cette politeſſe, dit-elle, ſeroient bien flateuſe pour moi ſi mon cœur n'avoit pris un parti qu'il ſoutiendra juſqu'au tombeau.

Ce petit jeu ne fut pas long, mais il produiſit des éfets bien diferens. L'inconnu paſſant à l'inſtant de la joie à la triſteſſe, reſta dans un morne ſilence. De Mons qui crut être l'objet dont ma Couſine avoit fait choix, fut charmé de ſa declaration : & moi qui étois le mieux fondé, je me felicitois ſans dire mot de mon heureux ſort.

Le café qu'on préſenta, vint à propos pour faire changer la converſation. On ne s'entretint plus que de l'incendie de la veille qui faiſoit déja grand bruit dans la Ville par la maniere dont le feu avoit pris au Couvent. L'Inconnu s'étant un peu remis de ſes alarmes en raconta toutes les circonſtances qu'il releva par des réflexions divertiſſantes. La Compagnie s'étant

ainſi miſe en train, je donnai à de Mons un coup d'œil qu'il comprit d'abord. Je ſortis; il me ſuivit de près : & nous allâmes rejoindre notre Compagnie.

Fin de la cinquiéme Partie.

L'ENFANT TROUVÉ,

OU

L'HISTOIRE

DU

CHEVALIER DE REPERT,

Ecrite par lui-même.

SIXIE'ME PARTIE.

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.
Virg. Eclog. 2.

A PARIS,
Aux Dépens de la Societé.

M. DCC. XXXIX.

» quitant, nous nous chargeâmes
» mon Compagnon & moi de con-
» duire les deux Demoiſelles où
» bon leur ſembleroit. La Cham-
» penoiſe nous pria de paſſer par
» la ruë Beaurepaire, eſperant
» trouver une de ſes amies qui y
» logeoit; mais aiant apris qu'elle
» avoit changé de quartier, elle
» deſcendit du Caroſſe avec mon
» Camarade, & après nous avoir
» remerciés de nos bonnes manie-
» res, elle s'en alla avec lui, & je
» n'en ai plus oüi parler.

» Soit que celle qui me reſtoit
» en partage n'eut pas voulu me
» confier ſon deſſein en leur pré-
» ſence, où qu'elle eût changé ce-
» lui qu'elle avoit formé de s'éloi-
» gner de Paris; ſoit encore qu'y
» perſiſtant, elle voulut en confe-
» rer avec ſon Amant, elle me
» pria de vouloir lui continuer mes
» bons ofices avec la même poli-
» teſſe que je les avois commen-
» cés. Oſerai-je, dit-elle, Mon-

» ſieur, vous propoſer de vous en
» aller chez Mr. P... Procureur au
» Parlement qui demeure dans la
» rue Caſſete au Faubourg St, Ger-
» main, & de demander ſon fils
» qui ſera infailliblement dans l'é-
» tude de ſon pere, d'où il ne ſort
» jamais qu'après dîné. Il n'eſt pas
» neceſſaire de vous inſpirer ce
» que vous devez lui dire. Faites-
» lui ſeulement le raport de l'aven-
» ture dont vous avez été témoiſſ,
» & je m'aſſure qu'il vous ſuivra
» juſqu'au Luxembourg où je vous
» attendrai.

» Vous ſentez bien que je ne pus
» lui refuſer ce qu'elle ſouhaitoit.
» Son ſort me paroiſſoit trop mal-
» heureux pour que je ne contri-
» buaſſe de tout mon cœur à l'a-
» doucir. Je prens volontiers le
» parti des Victimes de la fortune.
» Je remis donc cette infortunée fil-
» le à la porte du Luxembourg, &
» après qu'elle m'eut déſigné l'en-
» droit du jardin où je la retrou-

» verois, je donnai le mot au Co-
» cher qui me mena à la maiſon
» du Procureur.

» J'y entrai pour parler à ſon fils
» qu'un Domeſtique alla avertir,
» & qui ne me fit pas beaucoup
» atendre. Curieux de ſavoir s'il
» connoiſſoit bien cette fille, je
» m'étois reſolu de ne pas d'a-
» bord lui annoncer ſa liberté, &
» de tâcher d'aprendre de lui-mê-
» me qui & d'où elle étoit. Il me
» pria d'entrer dans une Sale ri-
» chement meublée, où s'étant
» aſſis à mon côté, il me demanda
» s'il pouvoit me rendre quelque
» ſervice. C'étoit un jeune hom-
» me de très-bonne façon qui n'a-
» voit certainement rien de bour-
» geois. Il étoit bien fait & hom-
» me d'eſprit. Il me fut donc aiſé
» de prévoir à qui j'avois à faire.

» J'ai apris de bonne part, lui
» dis-je Monſieur, qu'une Demoi-
» ſelle de Province qui ſe fait nom-
» mer d'Allem... comme fille du

» Marquis de ce nom, ne vous
» étoit point inconnue. Deux per-
» sonnes qui ont ſes interêts à
» cœur m'ont engagé à venir chés
» vous pour en aprendre des nou-
» velles. Elles n'en ont point du
» tout depuis deux mois qu'elle a
» diſparu. Elles ſouhaiteroient de
» tout leur cœur en aprendre pour
» lui rendre ſervice; en profitant
» des bons ofices du plus cher ami
» qu'ait le Duc Regent.

» Il me répondit d'un air con-
» triſté, qu'il m'étoit ſenſiblement
» obligé de la démarche que j'a-
» vois la bonté de faire pour une
» infortunée Demoiſelle qui étoit
» digne d'un meilleur ſort; mais
» qu'il n'étoit plus tems de ſe don-
» ner des mouvemens en ſa fa-
» veur, & qu'éfectivement il n'a-
» voit ſu que depuis trois jours
» ſa malheureuſe avanture, par une
» lettre qu'elle avoit jettée au ha-
» zard de la charrete qui la tranſ-
» portoit à Rouen, pour être me-

» née de cette Ville au Hâvre de
» Grace, où elle devoit être embar-
» quée pour le Miſſiſſipi: & la tirant
» de ſa poche, la voila, ajoûta-t-il, la
» perſonne qui la ramaſſa, me la re-
» mit le même jour. Vous pouvez
» la lire, & vous ſaurez tout ce
» que je puis vous en aprendre.

» Je le regardois de tems en
» tems du coin de l'œil à meſure
» que je liſois la lettre, & je m'a-
» perçus qu'il lui échapoit des lar-
» mes & des ſoupirs; mais com-
» ment n'auroit-il pas été touché
» de la perte d'une ſi aimable Mai-
» treſſe; je l'étois pour le moins
» autant que lui, quoique je ne la
» connuſſe que depuis trois jours.
» Aiant achevé de la lire, je lui dis
» que l'idée qu'elle me donnoit de
» cette Demoiſelle, me mettoit ſi
» fort dans ſes interêts, que je n'é-
» tois point ſurpris que les perſon-
» nes qui s'emploioient pour elle
» le fiſſent d'un ſi grand cœur.

» Il ne me dit mot; mais je m'a-

„ tribuai son silence qu'à la tristesse
„ dont il étoit saisi. Il me quitta,
„ même ne pouvant plus y tenir en-
„ me priant de rester encore un mo-
„ ment, qu'il me rejoindroit sans
„ tarder. Il revint peu après s'étant
„ remis de son trouble, il me dit
„ sans aucun préambule, qu'il avoit
„ trouvé tant de charmes & tant
„ d'esprit chés cette Demoiselle,
„ qu'il n'avoit pû lui refuser son
„ cœur, & qu'il n'avoit attendu
„ que la mort de son pere arrivée
„ depuis un mois pour lui offrir sa
„ main & son bien. Vous pouvez
„ donc juger, conclut-il, si j'ai
„ lieu d'être affligé? Non je ne me
„ consolerai jamais de la perte que
„ j'ai faite. Rien au monde n'est
„ capable de la reparer.

„ Je suis mortifié, repris-je, de
„ de voir votre amour si traversé.
„ Je vous plains. Peut-être le mal
„ n'est-il pas sans remede. Les per-
„ sonnes accrédités qui aiment &
„ estiment Mademoiselle d'Allem-
„

» pourront bien la rapeler. Je puis
» au moins vous assurer qu'elles ne
» négligeront rien de ce qui pour-
» ra contribuer à sa liberté, &
» sans doute à votre repos. Trou-
» verez-vous bon, ajoûtai-je, que
» j'aie l'honneur de vous voir de-
» main au soir. Je compte pou-
» voir vous annoncer quelque
» nouvelle consolante. Il me re-
» mercia, & je compris que c'étoit
» de bon cœur; en me priant de
» lui dire qui j'étois. Il n'est pas
» necessaire, repris-je, vous le sau-
» rez quand il sera tems, & je re-
» montai en carosse.

» Je ne sais, nous dit-il, si vous
» comprenez le motif du discours
» misterieux que je tins à cet amant
» désolé, à qui vous pensez sans
» doute que je devois porter com-
» passion. Mais pouvois-je en avoir
» pour un homme que je regar-
» dois comme mon rival, & mon
» rival heureux, puisqu'il étoit si
» constamment aimé? Je ne chet-

„ chois, comme vous voiez bien,
„ qu'à gagner un tems dont j'avois
„ besoin pour le dénicher du cœur
„ de cette charmante fille. Ce des-
„ sein, & les moiens d'y réussir,
„ m'ocuperent jusqu'au Luxem-
„ bourg, où je la vis négligenment
„ acoudée sur un banc placé dans
„ un coin peu frequenté, mais elle
„ étoit trop enfoncée dans une triste
„ réverie pour m'apercevoir. J'en
„ aprochai même marchant d'un pas
„ assez ferme pour me faire entendre;
„ mais à peine me voioit-elle
„ dans le tems que je lui parlois en
„ face. Elle revint neanmoins bien
„ vite de cet assoupissement.

„ Heureux, lui dis-le, charmante affligée, heureux le mortel qui vous ocupe jusqu'à vous faire oublier le reste des hommes. Je viens de chez lui, je l'ai assez long-tems atendu, charmé de mettre ma patience à l'épreuve pour l'amour de vous. Une servante est enfin entrée dans

„ une Sale où l'on m'avoit introduit pour me dire que Mr. le „ fils à qui je souhaitois parler, s'étant engagé à diner en Ville, ne „ retourneroit chés lui que vers „ les cinq heures du soir; & d'où „ il partiroit sur le champ pour aller donner quelques ordres dans „ sa maison de campagne à une „ lieuë de Paris. Je ne sais, reprit-„ il, si vous serez assez indulgens „ pour me pardonner cette imposture que l'amour autorise; que „ dis-je? que l'amour inspire. Hé „ qui peut lui resister?

„ Cette aimable fille ne put entendre cette nouvelle sans frémir. Dieux, s'écria-t'elle, m'éprouverez-vous encore longtems? Que j'ai de peine, me dit-elle, Monsieur, de vous en voir tant prendre pour une malheureuse que vous ne connoissez „ point, & que vous ne pouvez „ jamais connoitre que par de „ cruelles époques.

„ C'étoit juſtement ce que je
„ ſouhaitois. Elle ne pouvoit mieux
„ débuter pour me donner lieu de
„ la plaindre, & de lui declarer
„ mon amour en lui marquant la pi-
„ tié qu'elle méritoit. Une beauté
„ que l'affliction acable, reçoit les
„ ſentimens de compaſſion comme
„ un adouciſſement des peines
„ qu'elle ſoufre. Tout homme qui
„ la plaint, en eſt toujours regar-
„ dé de bon œil. Atentive à tout
„ ce qu'on lui dit de conſolant,
„ elle s'acoutume à l'écouter & à
„ l'entendre. La douleur ſe mode-
„ re enfin, & céde la place à la re-
„ connoiſſance. Le conſolateur n'a
„ qu'à profiter de ce moment pour
„ declarer ſon amour. Il n'eſt point
„ de cœur qui ne ſe rende.

„ Prévenu de ces idées dont la
„ juſteſſe eſt tous les jours confir-
„ mée par l'expérience, j'entrai
„ d'un air touché dans toutes ſes
„ peines, & j'acuſai la fortune d'in-
„ juſtice. La douceur avec laquel-

„ le je tachois de la conſoler, ce-
„ dant la place à la colere, je me
„ promenai à grands pas en déte-
„ ſtant les peres barbares, les pa-
„ rens dénaturés, & maudiſſant le
„ caprice du deſtin. Je fis plus. Ma
„ fureur ſe déchaina contre le mon-
„ de entier. J'apoſtrophai le Ciel
„ pour en exciter la vengeance.
„ les foudres, les carreaux, les
„ goufres, les abîmes furent invo-
„ qués contre ſes tirans, il n'eſt point
„ d'exécration que je ne vomiſſe
„ contre les auteurs des malheurs
„ & des troubles de cette belle fille.
„ Elle m'écouta d'abord les yeux
„ baiſſés; mais dès que j'eus donné
„ l'eſſor à la colere, elle me regarda
„ avec une certaine douceur que
„ je pourrois nommer tendreſſe;
„ les larmes couloient de ſes beaux
„ yeux; & je vous avouë que je
„ ſentis couler les miennes; elles
„ étoient même naturelles & ſin-
„ ceres. Conſolez-vous, lui dis-
„ je, ma chere Demoiſelle; & per-

„ ſuadez-vous que vous êtes entre
„ les mains d'un fidéle ami qui ne
„ vous abandonnera jamais à la
„ merci de votre cruel ſort ? Je
„ Je vous prie de me croire digne
„ de votre confiance. Je la merite,
„ puiſque je n'ai d'autre deſſein
„ que de contribuer à vous rendre
„ heureuſe. Nous ſommes très-mal
„ ici, ajoûtai-je ; aiez la bonté de
„ me ſuivre, & je vais vous mener
„ dans une honnête maiſon où vous
„ ſerez de toute façon en ſureté.

„ Elle ſe leva m'aſſurant qu'elle
„ étoit pénetrée d'une ſincere re-
„ connoiſſance. Je me livre à vous,
„ dit-elle, ſous la garantie de votre
„ probité : & puiſque je vous dois
„ ma liberté, que je n'aie obliga-
„ tion des fruits que j'en atens qu'à
„ votre generoſité. Ciel, s'écria-
„ t-elle ! pourquoi me fais-tu naî-
„ tre des ocaſions qui donnent à
„ mon cœur de ſi dangereuſes
„ ateintes ? Dieux ! raſſurez ma
„ fidelité chancelante ?

Bon jour Mr. le Procureur, dit Geneviéve, & elle se mit à chanter, *Adieu panier vendanges sont faites.* Bon bon, dit Relinde, il n'est pas le seul qui ne moissonne point le champ qu'il a cultivé. C'est du grand, du heroïque, ajoûta la Maîtresse de Jasson, quand on peut ainsi dénicher les fauvetes. Chacun aiant mis son grain de sel, la conversation fut très-enjouée; & le diné qu'on servit en même tems, interrompant l'atention qu'on donnoit au Mousquetaire, on le pria de garder la fin de son histoire jusqu'après diné.

On ne s'y entretint que des plaisantes avantures que faisoit naître le caprice de l'Amour. On en conta de toutes les especes: & il n'y eut personne de la Compagnie qui ne se plaignit de quelque malin tour de ce petit Dieu. Geneviéve qui faisoit toûjours parfaitement les honneurs de chés elle, ne nous regala pas moins bien par

sa

ſa gaieté, ſa politeſſe & par ſes charmantes manieres, que par les mets délicats qui nous furent préſentés : quoique les plaiſirs, les graces & les ris regnaſſent à table, on ne laiſſa pas d'y plaindre le triſte ſort de l'infortunée Gaſcone. Nous aurions tous ſouhaité qu'elle eut été de la partie ; & ſi nous euſſions prévû le fâcheux contre-tems qu'elle éprouvoit, nous l'en aurions priée.

La Maîtreſſe de Janſon qui parut encore plus touchée que le reſte de la Compagnie, pour moi, dit-elle, ſi j'étois dans le cas de cette aimable Demoiſelle, & que j'euſſe comme elle éprouvé le bon cœur d'un Amant, la fortune me préſentât-elle une couronne, elle ne ſeroit pas capable de me tenter : & ſi juſque-là je ne l'euſſe pas aimé, la reconnoiſſance lui livreroit mon cœur ſans retour & ſans partage. Ainſi, Monſieur, ajoûta-t-elle, en apoſtrophant le Mouſquetaire,

euſſiez-vous les qualités du monde les plus engageantes & les plus aimables, vous feriez d'inutiles éforts pour me rendre ingrate ou infidéle.

Mais Mademoiſelle, repliqua le Mouſquetaire, de quoi vous taxeriez-vous, ſi vous rejettiez un cœur qu'on vous ofriroit avec ſincerité, après en avoir éprouvé les plus tendres mouvemens, & accepté les bons ofices dans des ocaſions eſſentielles? Elle repartit qu'on pouvoit fort bien avoir ſans crime une pareille conduite, & que ſi elle étoit dans le cas, elle ne ſeroit ni ingrate ni infidéle. *Je reſterois fidéle à mon premier Amant*, ajoûta-t-elle, *& je marquerois une parfaite reconnoiſſance à mon Bienfaiteur.* Tout le monde aplaudit à de ſi nobles ſentimens. Le Mouſquetaire même ne put s'empêcher de l'en loüer. La Compagnie aiant témoigné ſavoir le reſte de ſon avanture avec la Gaſcone, il ne ſe fit pas prier de la continuer.

„ Après avoir calmé les alarmes
„ de cette aimable affligée, reprit-
„ il, je l'aidai à monter dans le Ca-
„ rosse qui m'attendoit à la porte,
„ & je la menai chés ma Blanchis-
„ seuse qui demeuroit au gros Cail-
„ lou, Village situé sur le bord de
„ la Seine à une portée de fusil de
„ Paris. C'étoit une bonne Veuve
„ qui étoit très-proprement logée.
„ Elle n'avoit qu'une fille de quin-
„ ze à seize ans, dont elle ne lais-
„ soit pas de retirer un grand se-
„ cours dans le métier qu'elle fai-
„ soit. Elle reçut parfaitement bien
„ le dépôt que je lui confiai, me
„ promettant de lui donner de bon
„ cœur tous les soins. On l'intro-
„ duisit dans une fort jolie cham-
„ bre, & tandis qu'elle s'y repo-
„ soit, je fus pourvoir au dîné,
„ dont l'heure étoit déja passée. Je
„ ne tardai pas à la rejoindre, &
„ saisissant le moment où elle me
„ parut tranquile je voulus le met-
„ tre à profit en lui faisant la plus

„ tendre déclaration. Après lui
„ avoir apris qui j'étois & quelles
„ étoient mes facultés, je lui dis
„ que ne pouvant plus reſiſter à ſes
„ atraits, je me rendois ſon eſclave.
„ Lui aiant pris la main qu'elle me
„ permit de baiſer, je lui ofris mon
„ cœur & ma main, en lui conju-
„ rant néanmoins de ne rien faire
„ par complaiſance pour mon im-
„ portunité, & de m'avoüer inge-
„ nûment ſi elle me trouvoit digne
„ deſſes afections. Voici la réponſe
„ qu'elle me fit.

„ „ Je reſſens vivement, me dit-
„ elle, les impaiables obligations
„ que je vous ai. Je n'aurois oſé
„ eſperer de tout autre Cavalier les
„ ſervices que vous m'avez ren-
„ dus, & ſur leſquels votre gene-
„ roſité me fait encore compter.
„ Vous devez être aſſuré que le
„ tems, les ocaſions, rien au mon-
„ de ne les efacera jamais de ma
„ memoire & de mon cœur que
„ vous ocuperez agréablement le

„ reſte de ma vie. Je vous regarde
„ donc comme mon Liberateur,
„ le Dépoſitaire de mes infortu-
„ nes, bien plus comme le Confi-
„ dent de mes amours, & c'eſt de
„ vous ſeul que je veux prendre
„ conſeil.

„ J'aime un tendre & genereux
„ Amant à qui j'ai donné mon
„ cœur & promis de donner la
„ main dès que la mort de ſon pere
„ le rendra maître de l'accepter.
„ Il m'aime; helas je n'en puis dou-
„ ter. Les preuves que j'en ai ſont
„ trop ſenſibles. Elles m'ont fait
„ une impreſſion inéfaçable. Quel
„ ſeroit donc mon ſort ſi j'étois
„ capable de changer? Mais de
„ quelle peine ne devroit point être
„ puni mon crime ſi je devenois
„ infidéle? En ſeroit-il d'aſſés cruel-
„ le dans la ſociété pour égaler l'é-
„ normité de mon ingratitude?
„ Vous ſouhaitez que je vous par-
„ le ſans déguiſement; je vous fais
„ la même demande. Parlez-moi

„ en Gentilhomme d'honneur & „ de probité ; & ſi par impoſſible „ vous me faites comprendre que „ je dois ou que je puis ſans crime „ me livrer à votre paſſion, dût- „ elle être conſtante, j'accepterai „ vos ofres. Je me chargerai des „ chaines que vous voudrez me „ faire porter, & vous jouirez d'u- „ ne malheureuſe & indigne fille „ qui ne ſurviyra jamais à ce hon- „ teux eſclavage.

„ Ce ſage diſcours prononcé avec „ tant d'énergie me toucha très- „ fort ; mais mon amour n'en fut „ pas moins violent ; je ſentis même „ qu'il étoit au plus haut periode. „ Cependant le reſpect que je con- „ çus pour cette incomparable fille, „ la plus conſtante de toutes les „ Amantes, m'en impoſa juſqu'à „ me faire prononcer un arrêt qui „ condamnoit mon procedé. Je lui „ dis que pour lui donner égale- „ ment des preuves de ma probité „ & de mon amour, je ne pouvois

„ que loüer ſa ſageſſe & ſa con-
„ ſtance : & lui aiant avoüé la ſu-
„ percherie dont je m'étois ſervi
„ pour joüir plus long-tems de ſa
„ préſence, dans l'eſperance de me
„ rendre ſon cœur favorable, je
„ lui en fis des excuſes. Si je ſuis
„ coupable, ajoûtai-je, je ne puis
„ qu'acuſer mon amour : mon
„ crime étoit trop charmant pour
„ ne pas le commettre. Ce ſont
„ vos attraits qui me l'ont inſpiré.
„ Prononcez mon arrêt ; je le ſu-
„ birai ſans me plaindre.

„ Je vous condamne, dit-elle,
„ d'un ton ferme & d'un air noble,
„ je vous condamne à m'aimer
„ toûjours, c'eſt un arrêt dont mon
„ cœur ſouhaite l'entiére exécu-
„ tion. Si vous m'aſſurez de vous
„ y ſoumettre, je me promets de
„ cette ſoumiſſion ma principale
„ felicité. Au reſte, ajoûta-t-elle,
„ aprenez-moi quel ſtratagéme
„ vous avez mis en uſage.

„ Je lui dis que mon amour in-

„ genieux m'avoit inſpiré de lui
„ avoüer que j'avois parlé au plus
„ heureux de tous les hommes,
„ puiſqu'il étoit aimé de la De-
„ moiſelle du monde la plus acom-
„ plie, & que j'avois été témoin
„ des ſoupirs & des larmes dont
„ elle étoit l'objet. J'ajoûtai qu'il
„ m'avoit donné à lire la lettre
„ qu'elle avoit jettée de la char-
„ rete, qu'on lui avoit renduë le
„ même jour. En un mot je lui ra-
„ contai toute la converſation que
„ j'avois euë avec ſon Amant, &
„ le plaiſir qu'il avoit marqué, lors
„ que je l'aſſurai que des perſonnes
„ à qui le Regent n'avoit rien à
„ refuſer, s'empreſſoient de procu-
„ rer le retour de ſa Maîtreſſe.

„ Helas, dit-elle, que vous me
„ faites une avantageuſe reparation
„ de votre faute. Je ne vous la par-
„ donne pourtant qu'à demi, juſ-
„ qu'à ce que vous m'aiez condui-
„ te en quelque endroit de Paris
„ où je puiſſe le voir & vous acor-

„ der grace entiere en ſa préſen-
„ ce. J'eſpere que vous ne me la
„ refuſerez pas dès ce moment ſi
„ je vous aprens ce que je ſais.
„ Voions, dit-elle, d'un air ba-
„ din, parlez: je ſouhaite que vous
„ la meritiez.

„ N'en ſerai-je point digne ſi je
„ vous conduis au logis de votre
„ Amant. Dieu m'en garde, s'é-
„ cria-t-elle. Ah, mon Dieu, que
„ diroit le bon homme. Hé que
„ voulez-vous qu'il diſe, repris-
„ je, ſa langue eſt déja pourrie.
„ Que dites-vous, repliqua-t-elle,
„ d'un ton empreſſé? Helas ne me
„ faites point languir. Non non
„ vous ne languirez plus, repar-
„ tis-je, vous allez vivre tranquile.
„ Tous vos malheurs ſont enterrés
„ avec le bon homme.

„ Cette nouvelle la rendit im-
„ mobile & ſans parole. J'eus beau
„ tâcher de lui rapeller les ſens,
„ je ne pus réuſſir. La Blanchiſ-
„ ſeuſe que j'apellai étant montée

„ en fut très-alarmée. Je lui dis
„ qu'aparemment elle étoit ſufo-
„ quée de la joie d'une nouvelle
„ que je lui avois annoncée, & que
„ je n'avois aucune liqueur capa-
„ ble de la faire revenir. Si ce n'eſt
„ que cela, dit-elle, j'ai le reme-
„ de propre à ſon mal. Aiez la bon-
„ té de ſortir un moment & je vais
„ la guérir. Je ne ſais ce qu'elle
„ lui fit; mais je ne fus pas deſcen-
„ du qu'elle me cria que je pou-
„ vois monter. Hé quoi? me dit
„ cette bonne femme, vous igno-
„ rez les remedes propres aux va-
„ peurs des Dames. Je ne veux
„ point que vous ſortiez de chés
„ moi ſans que vous le ſachiez.
„ L'aimable d'Allem.. ſemblable au Soleil qui ſort plus brillant
„ du ſein de la nuë, ne me parut
„ jamais ſi charmante. Elle me pa-
„ rut avec un coloris & des yeux
„ vifs que je ne lui avois pas enco-
„ re remarqués. Tels furent les
„ éfets de la joie que je lui avois

causée. Son cœur qui s'étoit épanoui, avoit chassé la tristesse, & ce passage de l'une à l'autre extrémité n'avoit pû se faire sans lui causer l'accident dont je fus le témoin. Ne me trompez-vous point genereux Cavalier, me dit-elle : & puis-je compter sur la nouvelle que vous m'avez donnée. Elle est trop agréable, continua-t-elle, pour que j'ose y ajouter foi. Confirmez-la-moi, ou retractez-la si vous voulez me retirer de l'inquietude où je suis?

„ Je lui répondis que m'étant sincerement repenti de l'avoir trompée une fois, je serois indigne de sa grace si je me rendois coupable d'une nouvelle imposture. J'ai été trop touché de votre état, ajoutai-je, pour vous y faire rentrer. Comptez donc sur ce que je vous ai dit. Le pere de votre heureux Amant est mort il y a „ déja un mois. Ciel, dit-elle, les larmes aux yeux! seroit-il possi-

„ ble que tu ne fuſſes plus d'airain
„ ou de bronze, & qu'il te plut
„ enfin de finir mes malheurs ?
„ C'eſt la premiere faveur, ajoûta-
„ t-elle, en me regardant tendre-
„ ment, que j'en ai reçu de ma
„ vie. S'il m'en faiſoit autant & ſi
„ long-tems qu'il m'a cauſé de pei-
„ nes, que mon ſort ſeroit doux
„ & digne d'envie ?

„ Hé bien, repris-je, ſoiez donc
„ contente. Vous pouvez mainte-
„ nant donner l'eſſor à votre cœur.
„ Votre amour conſtant va ſans
„ doute être couronné. Que vos
„ malheurs forment dès ce moment
„ les trophées qui doivent ſervir à
„ votre triomphe : & vous Mon-
„ ſieur, repliqua-t-elle, genereux
„ ami à qui je dois tout ce que j'eſ-
„ pere, comptez ſur ma ſincere
„ amitié, & ſur les vœux que je
„ fais pour vous au Ciel. S'il vous
„ favoriſe autant que je le ſouhaite,
„ vous n'avez aucune diſgrace à
„ craindre. Faites-moi connoître

„ comment je puis contribuer à
„ votre felicité. Votre generoſité,
„ votre amour, mon eſtime, mon
„ amitié, mon amour même, je
„ ne puis vous le cacher, tout me
„ parle en votre faveur. Le tems
„ vous en donnera des preuves.
„ Que pouvois-je exiger de plus?
„ Je fus ſi ſenſible à ces ſentimens
„ que jamais je n'ai goûté de plai-
„ ſir plus pur ni plus délicat; mais
„ quelle fut la délectation de
„ mes ſens, de mon eſprit, de
„ mon cœur & de toutes les facul-
„ tés de mon ame, lorſque ſe jet-
„ tant à mon cou & m'embraſſant
„ avec tendreſſe, elle me dit d'a-
„ gréer cette preuve de la candeur
„ de ſes ſentimens. Vous ne m'a-
„ cuſerez jamais d'ingratitude,
„ ajoûta-t-elle, & je ferai gloire
„ le reſte de ma vie de vous être
„ redevable de ma liberté & de
„ ma felicité, qui ne ſauroit être
„ parfaite ſi vous ceſſiez de m'ai-
„ mer.

„ Mon cœur me dicta tout ce
„ qu'on peut répondre de plus ten-
„ dre & de plus respectueux. La
„ plus respectable souveraine, une
„ Divinité même m'en auroient
„ moins inspiré. Je n'avois jamais
„ compris que les plaisirs qui nais-
„ sent de l'estime & de l'amitié,
„ pussent être mille fois plus déle-
„ ctables que ceux que des pas-
„ sions moins pures produisent. La
„ charmante épreuve que j'en ai
„ fait me les fera toûjours préfe-
„ rer à tout ce dont les hommes
„ font le plus de cas.

„ Voila bien du sublime pour un
„ Mousquetaire, dit Relinde. Je
„ doute fort que malgré votre con-
„ viction & votre éloquence vous
„ réussissiez à établir ce heroïsme
„ dans l'Hôtel de votre Compa-
„ gnie. Il répondit que ce n'étoit
„ pas son dessein d'y prêcher ces
„ maximes; & qu'il étoit trop in-
„ teressé pour s'exposer à être
„ traité de fat, ou du moins d'é-

„ tre agregé au Régiment de la
„ Calote.

„ Quoi qu'il en ſoit, dit-il, j'a-
„ chevai genereuſement l'ouvrage
„ que j'avois commencé avec un
„ zéle intereſſé. Je fis ſervir le di-
„ né qu'on nous avoit préparé, au-
„ quel nous ne fimes pas grande
„ brêche, & cependant le caroſſe
„ que j'avois fait chercher, arriva.
„ Elle ne l'eut pas plûtôt entendu
„ qu'elle treſſaillit de joie. C'eſt
„ donc ſerieux, dit-elle, vous me
„ rendez une ſeconde fois la liber-
„ té. Partons, ajoûta-t'elle, puiſ-
„ que vous voulez que j'en faſſe
„ uſage? il me tarde que vous ne
„ receviez les hommages de mon
„ Amant. Ne me refuſez pas de
„ vous lier avec lui par amitié, au-
„ tant que vous voulez bien être
„ uni avec moi par reconnoiſſance
„ & quelque choſe de plus. Je m'aſ-
„ ſure que ſon commerce ne vous
„ ſera point à charge: & ſi vous
„ n'y trouvez pas tout le plaiſir que

„ vous pourriez ſouhaiter, je ta-
„ cherai d'y ſupléer.

„ J'acceptai l'ofre qu'elle me fit,
„ & j'ajoutai que quoique la douce
„ conſolation qui me revenoit du
„ zele que j'avois eu à lui rendre
„ ſervice, me tint lieu de la plus
„ intereſſante recompenſe, je fai-
„ ſois néanmoins grand cas de la
„ ſocieté de ſon amant, & beau-
„ coup plus encore de l'amitié
„ qu'elle m'ofroit. J'eſpere, ajou-
„ tai-je, la ménager ſi bien, que
„ vous ne m'en trouverez pas in-
„ digne. C'eſt ainſi que nous nous
„ entretinmes juſqu'à la porte du
„ Luxembourg, où elle voulut deſ-
„ cendre après m'avoir prié d'al-
„ ler chercher ſon amant. Jugez,
„ dit-il, mes Dames, de ma com-
„ plaiſance. Peut-on la pouſſer juſ-
„ qu'à ce periode?

„ Je le vis en arrivant, conduiſ-
„ ſant une Dame dont il ménageoit
„ les afaires. M'aiant auſſi-tôt re-
„ connu, il courut m'ouvrir la por-

tiere,

» tiere, & me ſerrant la main en-
» tre les ſiennes, que je vous ſuis
» redevable, me dit-il, Monſieur!
» Retirez-moi vîte, je vous prie,
» de mon incertitude. Ai-je lieu
» de craindre ou d'eſperer. Eſpe-
» rez, repartis-je, Monſieur, car
» vous joüirez bientôt de l'objet
» de vos eſperances. Je viens vous
» annoncer la liberté de l'incom-
» parable Demoiſelle de qui vous
» attendez votre félicité. Elle vous
» attend au Luxembourg. Je n'ai
» jamais pû la reſoudre à venir chés
» vous.

» Il me pria de lui épargner cet-
» te démarche, diſant qu'il ne
» pourroit retenir la joie que lui
» cauſeroit la vûë de ſa Maitreſſe,
» & qu'il ne vouloit en avoir d'autre
» témoin que moi. La liberté que
» je prens de vous emploier ſi har-
» diment, reprit-il, eſt une preu-
» ve de la confiance que j'ai en vo-
» tre générosité. J'eſpere que vous
» me la pardonnerez. Je remontai

„ en caroſſe après lui avoir deman-
„ dé un billet de ſa main, où il n'é-
„ crivit que ces mots : *Je vous a-*
„ *tens chés moi ou plutôt chés vous.*
„ Il voioit bien que je n'en voulois
„ faire uſage que pour la détermi-
„ ner à me ſuivre.

„ Je la trouvai dans une ſituation
„ toute opoſée à celle où je l'avois
„ vûë le matin. Elle vint à moi
„ avec une gaieté qui ſe manife-
„ ſtoit dans ſon port & ſes manie-
„ res. Où eſt-il donc, me dit-elle.
„ Le voilà, lui dis-je, en lui don-
„ nant ſon billet. Dieux, s'écria-
„ t-elle, c'eſt lui-même. Partons,
„ reprit-elle, mon cher liberateur.
„ Ne tardons pas à finir ſes inquie-
„ tudes. Ne nous abandonnez
„ point, s'il vous plaît. Nous avons
„ beſoin de votre préſence pour
„ moderer nos mutuels tranſports.
„ Il eſt même à propos que je
„ rapelle toutes mes forces pour
„ ſoûtenir cette entrevûë : & nous
„ partîmes après avoir engagé le

„ Cocher à nous mener vîte par
„ l'eſpoir d'un gracieux paiement.
„ Il ne fut jamais de plus tendre
„ entrevûë. Ce ſpectacle étoit des
„ plus touchans. Ils s'embraſſerent
„ ſi étroitement, que je crus qu'ils
„ reſteroient collés enſemble. Ils
„ ne purent ni l'un ni l'autre pro-
„ ferer une parole. Leurs ſanglots
„ & leurs larmes furent les tendres
„ interpretes de leur cœur. Je n'en
„ fus pas ſurpris, puiſqu'il ne me
„ fut pas poſſible de retenir les
„ miennes. Ils ſe ſeparerent en-
„ fin, & s'étant aſſis ſur un ſopha
„ elle me prit par la main, & m'aiant
„ fait aſſeoir à ſon côté elle racon-
„ ta à ſon amant tout ce que j'a-
„ vois fait pour elle. Son recit ne
„ fut pas long; mais elle le fit d'une
„ maniere ſi afectueuſe & ſi ten-
„ dre, que ſon amant qui l'avoit
„ écoutée avec une merveilleuſe
„ atention, vint m'embraſſer les
„ genoux ſans pouvoir exprimer
„ de bouche les ſentimens de la

„ plus ſincere reconnoiſſance.
„ Cette tendre ſcene qui dura
„ plus d'une heure, finit par la
„ priere que me fit le Procureur
„ de l'acompagner juſqu'à la mai-
„ ſon qu'il vouloit donner à la De-
„ moiſelle juſqu'au jour de ſes nô-
„ ces qu'il alloit avancer le plus
„ qu'il pourroit. Je ne pus me re-
„ ſuſer à ſes deſirs. Nous remon-
„ tâmes dans le même caroſſe,
„ dont il prit graſſement le Co-
„ cher malgré mes inſtances réite-
„ rées. La maiſon où il nous me-
„ na, me parut une des mieux
„ étoufées de Paris. Il me dit en y
„ entrant qu'il ne m'avoit donné
„ la peine de l'acompagner, que
„ pour me donner l'entrée de cette
„ maiſon pendant le ſéjour qu'y
„ feroit ſa maîtreſſe qu'il me prioit
„ d'y voir le plus ſouvent que je
„ pourrois, en atendant qu'elle fut
„ en poſſeſſion de la ſienne qu'il
„ me conjura de regarder comme
„ la mienne propre. Après avoir

» répondu à cette exceſſive poli-
» teſſe, je pris congé de cet aima-
» ble & heureux couple, & je me
» retirai plus ſatisfait que ſi j'euſſe
» fait la plus charmante de toutes
» les conquêtes. J'eſpere l'aller voir
» aujourd'hui pour juger ſi ſon ca-
» ractere eſt auſſi aimable dans ſa
» fortune, qu'il m'a paru l'être
» dans ſes adverſités.

Toute la Compagnie fut charmée de l'agréable ſituation de cette aimable Demoiſelle. Il n'y eut perſonne qui ne lui ſouhaitât un meilleur ſort : & chacun en raportoit les bonnes qualités qu'on lui avoit remarquées. Après qu'on eut loüé ſa conſtance, ſa fidélité, ſon bon cœur & fait ſon éloge en toutes ſortes de manieres, on ſe jetta ſur la friperie du Mouſquetaire ſans aucun ménagement. La Maîtreſſe de Janſon dit d'un ton ironique, qu'elle le plaignoit de n'avoir pû réuſſir dans le deſſein prémedité qu'il avoit formé de conquerir le

cœur de cette Belle. Et moi, dit Genevieve, je trouve que l'ataque & la défenſe ſont également glorieuſes. Relinde plus maline que les autres ſe contenta de dire que ce qui étoit diferé, n'étoit pas perdu. Les Cavaliers après avoir loüé ſa tentative blâmerent les moiens qu'il avoit mis en œuvre ; & il répondit à tout par un ſeul mot : un chien de chaſſe, dit-il, emploie auſſi-bien la ruſe que l'inſtinct pour prendre le gibier ; & il n'eſt pas moins bon, quoiqu'il manque quelquefois ſon coup. Cette idée en forma tant de diférentes dans les eſprits qu'on changea de ſujet. On ne penſa qu'à rire & à joüer. La ſcene fut dans le jardin du Logis de Genevieve.

La brune nous ſepara. Janſon emmena ſa charmante Maîtreſſe que le Mouſquetaire acompagna. Relinde demeura chés Genevieve: & de Mons & moi prétextant de faire nos adieux dans certaines mai-

ſons de la Ville nous retirâmes au Logis. Nous y trouvâmes la Compagnie que nous y avions laiſſé : Madame & Mademoiſelle Dumenil qui avoient le plus noble cœur du monde l'avoit retenuë à diner. Après le plaiſir de la promenade on s'étoit mis au jeu où l'on étoit encore quand nous entrâmes. Ma Couſine & une des amies de l'Inconnu, ſeules ſpectatrices, s'entretenoient enſemble. Nous ne pûmes moins faire que de les joindre : & aiant afecté de m'aprocher de l'Etrangere, de Mons eut beau jeu pour acoſter ma Couſine. Cependant la converſation étoit de tems en tems commune ; mais néanmoins l'Inconnu paliſſoit de voir mon ami parler cordialement à l'objet de ſes adorations : & il auroit été bien plus alarmé s'il n'eut ſû que ſon Rival étoit ſur le point de partir pour la Flandres. Quant à moi, il ne s'en défioit pas. Il me croioit au contraire ſon fidéle Confident.

Notre départ qui avoit été fixé ſans eſperance de délai, ne nous permettoit de reſter que trois jours à Paris, je penſai à les mettre à profit en m'aſſurant les cœurs de mes deux charmantes Maîtreſſes, qui m'étoient également cheres, car je n'aurois ſû à quelle des deux donner la préference. J'étois déja ſûr que ma Couſine prendroit dès le lendemain le parti du Couvent. La Loiſon m'avoit même dit le matin qu'elle en avoit obtenu la permiſſion de ſa mere. Il ne me reſtoit donc plus que de fixer Genevieve. J'avois beau compter ſur ſa fidélité, je ne la croiois pourtant pas inébranlable. Le Cavalier dont ſon deſaſtre lui avoit procuré la connoiſſance, étoit aſſés acompli pour me donner de l'ombrage.

La nuit étant venuë, la Compagnie ſe retira; & j'eus le plaiſir de ſouper ſeul avec ma Tante & ma Couſine. Vers la fin du ſoupé ma Couſine m'adreſſa la parole pour

me dire qu'elle ne vouloit point me surprendre, & qu'elle vouloit bien me dire qu'elle alloit entrer le lendemain au Couvent de l'Assomption.

J'affectai de l'en détourner en l'exhortant de faire compagnie à ma Tante, qui repartit aussi-tôt qu'elle avoit goûté les raisons qui déterminoient sa fille à prendre ce parti; desorte que ne m'avisant point de vouloir le penetrer, j'applaudis par mon silence à leur conduite. La soirée se passa à donner & à prendre des conseils pour la mienne dans l'état que j'allois embrasser. Dieu sait si la moderation m'y fut conseillée; & ce n'étoit pas sans raison; car c'est de toutes les qualités, la plus essentielle à un Guerrier.

L'heure de se coucher étant venuë, je pris congé des Dames; & je me retirai dans ma chambre sans esperance de pouvoir m'entretenir avec ma Cousine. On n'avoit pas

jugé à propos de garnir ſa chambre pour ſi peu de tems, elle couchoit avec ſa Mere. M'étant tenu quelque inſtant à la fenêtre, la Loiſon ouvrit ma porte. Je n'ai que ce moment, dit-elle, pour vous aprendre que votre chere Couſine a très-poliment remercié le Chevalier de Mons de ſes ſoins. Je vous en préviens pour que vous vous prépariez à le recevoir demain; car certainement, ajoûta-t-elle, il ne manquera pas de venir pour vous en faire la confidence, & elle referma la porte ſans m'en dire davantage.

Le ſommeil me traita aſſés bien cette nuit, quoique j'en paſſaſſe une partie à penſer aux meſures que je prendrois pour me conſerver Genevieve. Je me levai aſſés matin pour m'en entretenir avec elle. Comme je ſortois du Logis, je rencontrai de Mons près de la porte. Il venoit pour m'aprendre ce que je ſavois déja. Après l'avoir écouté & lui avoir conſeillé de

rompre ſes chaines avant qu'elles ne devinſſent plus fortes, je lui propoſai de m'acompagner où j'allois. Il me parut balancer ; mais aiant ſans doute ſuivi mon conſeil, il me dit que j'avois raiſon, & qu'il alloit ſe dédommager avec Relinde du refus que ma Couſine lui avoit fait de ſon cœur.

Nous les trouvâmes levées comptant bien d'avoir notre compagnie. La beauté de la matinée nous atira dans le jardin où de Mons prit une allée avec Relinde, & je me promenai dans une autre avec Genevieve. Je ſaiſis le moment pour lui demander ſi elle étoit encore dans le deſſein de venir me voir à Douai auſſi ſouvent qu'elle me l'avoit fait eſperer. Elle me répondit qu'elle y perſiſtoit ſi bien qu'elle ſortiroit avant diner pour lever deux habits d'homme qu'elle feroit faire à ſa taille : & ſi je pouvois diſparoître, ajoûta-t-elle, ſans expoſer mon ſecret je partirois avec vous. Mais de

Mons, repliquai-je? Elle me repartit qu'elle ne s'en défioit point, & d'autant moins qu'elle mettroit Relinde dans le même équipage & qu'elle l'emmeneroit avec elle; mais que ce parti n'étant point ſortable elle prendroit celui qu'elle avoit déja conclu.

N'eſt-il pas bien rigoureux, repris-je, de quiter ce qu'on aime? Reſſentez-vous, charmante Geneviève, les mêmes peines que j'éprouve. Helas, dit-elle! j'éloigne tant que je puis la penſée de notre ſeparation. A quoi bon la prévenir? Elle ne ſe fera que trop tôt. Mais, dis-je, en ſoûpirant, Paris eſt bien... je vous entens, repliqua-t-elle, mais la Flandres eſt un écueil que je crains furieuſement. Croiez-moi, continua-t-elle, d'un air tendre, calmez les alarmes de votre cœur? Il n'eſt perſonne non dans Paris, mais dans le monde entier qui puiſſe vous ravir mon cœur. Aſſurez-moi le vôtre, & baniſſons

nos craintes & nos soupçons qui seroient capables de nous faire passer de rigoureux momens.

Vous avez raison, repartis-je, aimable Reine de mon cœur. Ne mêlons point de fiel à nos plaisirs. Goûtons-les dans leur pureté, & rendons-nous heureux, puisque notre felicité est entre nos mains. Je veux bien vous assurer encore que vous ne verrez jamais la Captive qui vous doit sa liberté, porter d'autres chaines que les vôtres. Heureuse & cent fois plus heureuse qu'une Reine, si mon Liberateur ne tombe point dans l'esclavage parmi tant de formidables Pirates qui le poursuivront infailliblement dans le nouveau Climat, où il va respirer !

Vous n'avez rien à craindre, lui dis-je, Souveraine de mon ame, Vous remplissez mon cœur, il est impossible que quelque autre puisse y trouver place. Je ne puis vous en dire davantage. Je n'ai que ce mo-

ment pour vous dire adieu, je dois toute la journée à ma Tante avec qui je dois faire plusieurs visites: & aiant apellé de Mons qui vint nous joindre avec sa chere Relinde, nous fûmes témoin de l'adieu le plus tendre que cette belle fille arrosa de ses larmes, tandis que Genevieve parloit & écoutoit d'un œil sec.

Nous sortîmes ensemble de Mons & moi, & l'aiant laissé à la porte de sa maison je rentrai au Logis. Après avoir causé quelque instant avec nos Dames, j'engageai ma Cousine à faire un tour de jardin. Elle prit mon bras & nous y entrâmes. Hé bien, me dit-elle, vous avez sans doute fait une partie de vos adieux? Pour moi, ajoûta-t-elle, je n'ai à prendre congé que de vous. Je croi que vous partez fidéle; *Ciel*, s'écria-t-elle, *ramene-le-moi tel qu'il me quite.*

Oüi, je vous le jure, je reviendrai aussi tendre & aussi fidéle que

vous me croiez, que vous me ſouhaitez, & que je ſuis en éfet. Hé quoi, ajoûtai-je, ne connoiſſez-vous pas aſſés le pouvoir de vos charmes pour n'avoir rien à craindre, & la candeur de mes ſentimens pour vous raſſûrer? Oüi oüi, mon cher cœur, Souveraine de mes afections, l'amoureux, le fidéle Repert ceſſera plûtôt de vivre que de vous adorer: & la tendre & fidéle Dumenil, reprit-elle, ne ſurvivroit point à la perte de votre cœur. Conſervez-le-moi, cher Chevalier, avec le même ſoin que je vais prendre de vous conſerver le mien? J'eſpere que vous me conduirez ce matin à l'autel où je vais vous l'immoler & vous y faire un ſacrifice du monde entier, & de tout ce qu'il peut ofrir de flateur. Vous me retrouverez dans mon Couvent ſans avoir ſoüillé ce cœur où vous regnez deſpotiquement, de la moindre idée étrangere: & vous m'y ſerez toûjours

préſent. Elle ajoûta, que pourque de Mons ne ſe flatât point en vain, & qu'il ne prît point ſes politeſſes & la familiarité avec laquelle elle avoit vécu avec lui, pour des mouvemens amoureux, elle l'en avoit déſabuſé, en le priant de n'avoir aucune vûë ſur ſon cœur, qui ne changeroit jamais de ſentiment pour l'état qu'elle avoit choiſi.

Nous rentrâmes après nous être mutuellement juré une éternelle fidélité. Elle me promit de me donner de ſes nouvelles chaque ſemaine. Et je la prévins de les confier à la Loiſon que j'avois choiſi pour notre Correſpondante. L'impatience où elle étoit d'entrer au Couvent fit qu'elle s'habilla très-vîte. Ma Tante voulant la ſatisfaire, donna ordre qu'on mit les chevaux au Caroſſe pendant que nous prendrions le café : & nous l'accompagnâmes. Après cette ſeparation qui ſe fit d'un œil ſec, nous revinmes au Logis ma Tante & moi.

moi. Elle me dit que ma Couſine n'avoit pris ce parti que pour s'éloigner des compagnies, qui lui étoient devenuës inſuportables depuis que j'avois pris le parti des armes. Ce n'eſt pas, dit-elle, que votre choix ne ſoit de ſon goût ; mais c'eſt pour vous prouver qu'elle ne veut contracter aucun engagement que celui auquel je la deſtine. Vous ſavez bien, mon cher Chevalier, que je ne travaille que pour vous, & qu'en tout ce qu'elle fait elle n'a d'autre vûë que la mienne. Je vous exhorte à y répondre. Ménagez donc la tranquilité des jours de cette pauvre enfant, qui ne ſurvivroit pas à votre inconſtance.

Cette déclaration fit tant d'impreſſion dans mon cœur, que l'horreur de mon infidélité ſe préſentant tout d'un coup à mon eſprit, je faillis à renoncer à Genevieve ; mais ſon bon cœur, ſa tendreſſe, ſa candeur dont j'avois tant de preuves, renouerent les doux liens

qui m'y atachoient. Je répondis néanmoins à ma Tante qu'étant incapable d'ingratitude pour elle & pour ma Couſine, elle pouvoit s'aſſurer de ma conſtance : & je la priai de perſeverer dans le deſſein qu'elle avoit formé en ma faveur, & de vouloir finir quand il lui plairoit ce qu'elle avoit commencé à mon avantage.

De Mons étant entré ne nous permit pas de continuer. Il me propoſa de partir après diné. Sa propoſition me fit plaiſir ; & ma Tante l'aprouva.

Malgré la reſolution que j'avois priſe de ne plus voir Genevieve avant mon départ, je me laiſſai néanmoins fléchir par mon ami. Il me pria avec tant d'inſtances de l'acompagner chés elle, que je ne pus me refuſer à ſes deſirs. Commençant à ſe détacher de ma Couſine qui l'avoit prié de ne plus penſer à elle, il n'étoit plus ocupé que de Relinde. Il en étoit plus amou-

reux que jamais. Nous les trouvâmes à table très-atriſtées de notre départ, & il ne faloit pas moins que notre préſence pour les retirer de leur profonde réverie. La joie ſe répandit ſur leurs viſages, elles reprirent un air ſerain, & s'étant levées de table avec une extrême vivacité, elles vinrent nous embraſſer avec une tendreſſe des plus marquées.

Nous voiant botés & en équipages de Voiageurs, elles ne comptoient pas non plus que moi que notre viſite fut des plus longues. Elles la regarderent comme un court adieu que nous venions leur faire. Cependant elles firent ſi bien que nous y paſſâmes la journée & la nuit qui la ſuivit. Genevieve ſans nous prévenir, fit mener nos chevaux dans une écurie voiſine après avoir renfermé nos ſelles & nos piſtolets. On ſervit un ſecond diné, & nous nous mîmes à table avec elles. De Mons s'y livra ſi fort à la

joie & au plaiſir qu'il ne penſa plus à partir.

Genevieve qui le voioit en train m'avertit ſecretement de ce qu'elle avoit fait pour nous obliger de reſter; mais n'en parlez point, dit-elle, il faut tout rejetter ſur votre ami. Je lui répondis qu'il s'en chargeroit volontiers, & qu'il s'en feroit même un merite auprès de Relinde. Ce qui ne manqua pas d'arriver comme je l'avois preſſenti. Son deſſein étant de nous poſſeder ſans diſtraction, elle ordonna à ſon Laquais de refuſer la porte à qui que ce fut qui s'y préſentât. Jamais fille n'eut plus d'induſtrie à ménager les plaiſirs.

Nous paſſâmes le tems juſqu'au ſoupé à table, à la promenade, au jeu & à d'agréables tête-à-tête. Genevieve en profita pour me faire une confidence à laquelle je ne m'atendois pas. Votre ami, me dit-elle, a-t-il quelque Maîtreſſe, qu'il voie ſerieuſement & ſur qui il ait

quelque deſſein pour l'avenir ? Je ne crois pas, lui dis-je, qu'il en ait d'autre que Relinde ; mais je ne ſai, ajoûtai-je, s'il y penſe ſerieuſement, ou s'il ne cherche qu'à s'amuſer. Hé bien, reprit-elle, s'il aime Relinde qui empêche qu'il ne lui donne des aſſurances de ſon cœur & de ſa main ; car enfin toutes les reflexions faites, je m'aperçois qu'elle eſt ſi fort épriſe pour lui, que j'ai lieu de craindre qu'elle n'en ſoit la victime. Elle ſe livre à ſon amour ſans aucun ménagement. La pauvre fille y va de la meilleure foi du monde. Elle croit être ſincerement aimée. La nature ſeule eſt ſon guide. Je ſerois pourtant mortifiée, qu'elle s'engageât plus avant. Voions, mon cher Chevalier, ajoûta-t-elle, ſi nous ne pourrions pas l'engager lui-même. En verité c'eſt dequoi faire un heureux couple.

Je n'avois garde d'improuver ſon deſſein. Il favoriſoit trop ma jalouſie pour que je n'y donnaſſe pas tê-

te baiſſée. Quelque ſûr que je dûſſe être du cœur de la Dumenil, je me défiois des ateintes que lui donneroit Madame de Mons en mon abſence. On a beau faire, la crainte eſt inſeparable de l'amour. Le merite, les faveurs mêmes les plus précieuſes ne ſont pas des cautions capables de raſſurer le plus heureux Amant. L'abſence ſur-tout eſt ſouvent le tombeau de l'amour.

Je lui répondis que je trouvois la ſociété de de Mons avec Relinde des mieux aſſorties, & que je penſois tout comme elle, que cette bonne fille en agiſſoit avec lui de la meilleure foi du monde. Que les Amans ſeroient heureux, ajoûtai-je, ſi leurs Belles avoient la même candeur! ha ha, reprit Genevieve, d'un air ironique, vous en avez donc en qui vous deſirez la bonne foi de Relinde? O que les Amans ſont conſtans! Qu'ils ſont fidéles à les entendre! croiez-moi ſi elle eſt du caractere que vous deſirez

dans les autres, c'eſt à mes leçons à qui elle en eſt redevable. J'en ai fait ma copie. Comment trouvez-vous l'original?

J'y trouve, repliquai-je, la charmante & genereuſe Genevieve que je regarde comme le modéle des tendres Amantes qui portent leur cœur ſur leur bouche. Oh que je m'eſtime heureuſe, dit-elle, de vous avoir arraché cet aveu! eſt-ce que l'aimable Dumenil n'a point de ſi beaux traits? Et ſe donnant en même tems un ſouflet, taiſez-vous, ſe dit-elle. C'eſt bien à vous à ſonder ainſi les cœurs? Non non, cher Chevalier, je vous crois fidéle, j'en ai même des preuves: & ſi vous ne l'étiez pas, vous feriez un maître fripon, dont je me vengerois avec les armes aſſommantes que me fourniroit un ſouverain mépris.

Je regardai ce moment comme le plus favorable à mon amour: & lui renouvellant toutes les proteſta-

tions que je lui avois si souvent faites, je l'assurai de l'impossibilité où je me sentois de changer. Elle me prit la main en me priant de n'en pas dire davantage, & ajoûtant qu'après nous être mutuellement assurés de nos cœurs, il nous faloit travailler à unir inseparablement Relinde avec de Mons. S'il l'aime autant qu'il en est aimé, il ne nous sera pas dificile.

Nous ne trouvâmes point de tems plus propre à ménager cette intrigue que la fin du soupé. L'occasion nous parut belle lorsque nous entendîmes de Mons assurer Relinde d'une constance éternelle. Genevieve prenant sur le champ la parole; Relinde, dit-elle, ne vous en demande que pendant quatre-vingt ans. Voilà repris-je à mon tour, un grand rabais. Relinde me paroit de la generosité du monde la moins interessée. Qu'en pensez-vous Mademoiselle, lui dit Genevieve. Helas, dit-elle, je pense que vous me

connoiſſez mal ; car je ſuis ſi intereſſée que j'aimerois mieux perdre la vie que de ceder les droits que Mr. de Mons m'a donné ſur ſon cœur. Je repartis que cet interêt étoit légitime & qu'elle n'en étoit pas pour cela moins genereuſe : & m'adreſſant à de Mons, quelle idée en avez-vous, lui dis-je, mon cher ami ? il ne s'agit plus que de rendre un juſte arrêt. La cauſe a été plaidée en peu de mots devant vous. Que vous êtes heureux d'être juge en votre propre cauſe !

De Mons aiant été quelque tems ſans dire mot, ſe declara enfin. Mon ſilence, dit-il, doit mieux vous inſtruire que la reponſe la plus poſitive que je puiſſe vous faire. Je m'aſſure que Mademoiſelle, parlant de Relinde, s'en contenteroit parfaitement, & le prendroit pour la confirmation de la parole que je lui ai donnée & réïterée pluſieurs fois. Je vous la repete donc pour qu'elle ait des témoins irreprocha-

bles de ma candeur. J'aime la belle Relinde, & je l'aimerai toute ma vie. Je crois qu'elle doit être contente de mon cœur en attendant que je sois en état de lui donner la main.

C'est tout ce que mon amour peut exiger du vôtre, lui repartit Relinde. Si vous êtes honnête homme, l'accomplissement de la parole que vous me donnez me rendra parfaitement heureuse: & si vous ne l'êtes point, la preuve que j'aurai de votre perfidie ne contribuera pas moins à ma tranquilité, en m'éloignant d'un homme dont la societé & le peu de probité m'auroient rendu malheureuse. Si vous me manquez de foi dans l'occasion où vous pourrez satisfaire à vos promesses, je n'éprouverai pas du moins les infidelités auxquelles je serois exposée si vous me teniez parole sans être constant.

Courage mes enfans, s'écria Genevieve! que le Dieu de Cithere vous benisse & comble vos desirs! & s'adressant à Relinde, je veux bien

vous dire ma chere amie que nous courons toutes deux la même fortune. Voilà nos deux amans à qui il faut que nous donnions des preuves convaincantes de notre fidelité, pour nous fonder dans le droit d'exiger leur conſtante tendreſſe. Ainſi nous dit-elle Meſſieurs, parlant à de Mons & à moi, ne croiez pas nous quiter pour long-tems; nous aurons le plaiſir de vous rejoindre plutôt que vous ne penſez : & elle aprit à de Mons & à Relinde le projet qu'elle avoit fait de venir me voir à Douai. Elle ajoûta qu'au lieu de ſa femme de chambre de qui elle devoit être acompagnée dans ce voiage, ce ſeroit Relinde qui en partageroit la peine & le plaiſir.

De Mons qui ne put cacher ſa joie, ne nous laiſſant plus douter de la ſincerité de ſon amour, dit alors qu'il partiroit content dans l'eſperance qu'il avoit de revoir bientôt l'aimable & tendre objet de ſon cœur : & moi qui étois charmé qu'il ne pen-

sât plus à ma chere Couſine, j'eus une double joie de tout ce qui venoit de ſe paſſer. La belle humeur, la galanterie & la tendreſſe ſuccéderent à cet amoureux éclairciſſement. Les Dames eurent une charmante émulation à contribuer à nos plaiſirs, & nous partimes enfin le lendemain parfaitement contens de l'heureux progrès de notre amour.

Deux jours après notre arrivée à Douai nous fumes reçus dans le Regiment. Les Lettres de recommandation que nous avions renduës au Lieutenant-Colonel qui le commandoit, au Gouverneur de la Place & à pluſieurs autres perſonnes de diſtinction de la Ville, nous procurerent tout l'agrement que nous pouvions eſperer. Nous traitâmes d'une façon beaucoup au deſſus de l'egrefinerie tous nos camarades; en un mot nous entrâmes dans le corps par la plus belle porte.

Au bout de quelques jours que nous avions paſſés en parties de plai-

ſirs je reçus une Lettre de l'aimable Dumenil, dont voici la teneur.

Duſſiez-vous vous prévaloir de mon impatience, mon cher Chevalier, il faut que je vous avouë ne pouvoir plus tenir contre le chagrin que me cauſe votre départ. Que deviendrois-je, Dieu d'amour, ſi je n'avois pas la reſſource de ma retraite, où je puis ſans témoin me rapeler la douceur de votre préſence! Je n'y vis que de l'eſperance de vous revoir auſſi tendre & auſſi conſtant que vous l'étiez en partant. Si cette idée n'eſt qu'une illuſion, Dieux qu'elle eſt charmante! qu'ils me trompent toujours ainſi? je compte qu'ils me feront trop de grace. Mon erreur ne me ſera pas moins agréable que la verité. Soiez tranquile ſur ma fidelité comme je la ſuis ſur votre conſtance. Les murs & les grilles qui m'environnent, ſont des gardes incorruptibles de mon cœur. Mais que dis-je? mon amour n'en eſt-il pas le plus ſur? Oüi, mon cher Chevalier: & le vôtre dont je

me flate, eſt tout ce que je ſouhaite. Quelques legeres que ſoient les preuves que vous pouvez m'en donner dans une Lettre, elles me ſeront toujours cheres. Si elles vous coutent quelque peine, penſez je vous prie, qu'elles feront mon unique plaiſir en me renouvellant cette premiere tendreſſe qui m'a engagée à n'en avoir de ma vie que pour vous. Si vous ceſſez de m'aimer, je me trouverai malheureuſe de n'avoir pas merité la vôtre; mais j'aurai la conſolation d'avoir couronné mon amour, croiant digne de mes faveurs celui dont vous m'avez fait ſentir toutes les marques. Si elles n'ont été qu'aparentes, j'y ai trouvé de la realité qui ne m'a pas rendu moins heureuſe que le plaiſir que j'ai de me les rapeler. Sauvez donc toujours les aparences pour l'augmenter s'il ſe peut, ou du moins pour m'entretenir dans une ſi douce erreur.

Cette tendre lettre fit éprouver à Genevieve une rude ſecouſſe dans

mon cœur. J'y fus ſi peu le maître en ce moment, que je ne pus l'y retenir. Quelle eſt donc la foibleſſe de l'homme de faire ce qu'il ne veut point, & de ne pas faire ce qu'il veut ! Mon ſiſtême étoit d'y conſerver mes deux Maîtreſſes, & j'en vis diſparoître comme un éclair la genereuſe Genevieve. Une ſeule lettre l'en bannit, elle que j'y croiois hors d'ateinte. Elle fut renverſée par le vent du monde le plus doux, par un agréable Zephir, tandis que je la croiois à l'épreuve du plus violent orage.

Quelques jours s'écoulerent ſans que j'en donnaſſe un inſtant à Genevieve. La charmante Dumenil ocupoit ſi fort mon eſprit, que j'oubliai l'autre entierement. Je ne ſais comment cela ſe pût faire ſi vite. après les avoir ſi long-tems aimées toutes deux, & les avoir toûjours regardées comme des objets neceſſaires à ma parfaite felicité ? Que les hommes ont l'eſprit foible ! que

leur cœur eſt changeant. On voit bien que le préſent eſt toûjours ce qui les frape le plus.

Plus je liſois cette lettre, moins j'étois tranquile. L'inquietude où ma Couſine me paroiſſoit être m'en cauſoit d'inexprimables. Je fus cent fois au point de partir pour Paris. La mélancolie m'avoit ſi fort ſaiſi, que je ne me plaiſois que dans la ſolitude. Toutes les Compagnies m'étoient devenuës inſuportables. De Mons qui en fut encore plus ſurpris que ceux qui me connoiſſoient moins que lui, ne me voioit preſque plus, tant je me rendois rare ; & il étoit obligé pour me trouver, de venir dans ma chambre bien avant dans la nuit. Telle fut ma vie pendant plus de quinze jours. Je ne m'ocupai que de ma Couſine à qui je répondis en des termes les plus propres à lui exprimer mon retour amoureux.

Au bout de ce tems-là de Mons étant venu chés moi pour me faire

part

part des nouvelles qu'il avoit reçûes de Paris, fut obligé de m'atendre juſqu'à minuit, qui étoit l'heure que je me retirois d'une certaine Auberge où perſonne ne troubloit ma profonde réverie. Je n'y voiois jamais que des gens à qui j'étois abſolument inconnu. Je le trouvai en entrant au Logis dans la chambre de mon Hôte où il m'atendoit de pié ferme. Sa vûë m'étonna & j'en fus tout interdit.

Qu'avez-vous donc mon cher ami, me dit-il, dès que nous fûmes montés à ma chambre? Je ne ſais que penſer d'un ſi ſubit changement. On ne vous voit plus; & ſi le hazard fait qu'on vous rencontre, on vous voit embaraſſé; & vous fuiez comme ſi le Prévôt vous cherchoit.

J'eus beau me défendre d'être devenu d'un caractere ſi diférent de l'ordinaire, & rejetter mon air ſombre ſur des incommodités que je diſ reſſentir depuis quelque tems,

il n'en pensa pas moins: & croiant me retirer de ma mélancolie en me donnant des nouvelles de Geneviève, il tira une lettre de sa poche. Voici, dit-il, ce que m'écrit Relinde. Elle m'informe de la part de votre amie, du voiage qu'elles doivent faire en cette Ville. Si rien ne les arrête, elles seront ici dans six jours. Il faut aparemment que vous le sachiez, puisque vous ménagez tant la joie, que crainte de vous épuiser vous la conservez, pour qu'elles y participent. Au reste ne soiez point formalisé que la lettre me soit adressée; car Relinde ajoûte que sa bonne amie s'est déchargée sur elle de ce soin qu'elle ne pouvoit prendre à cause d'une brûlure qui l'obligeoit d'avoir encore la main enpaquetée pour deux ou trois jours. Lisez, ajoûta-t-il. A quoi bon, lui repartis-je, n'est-ce pas assés que vous me le disiez? Non, reprit-il, il faut que vous lisiez vous-même. J'y lûs en

éfet ces lignes. *Soiez mon fidéle écho, cher Chevalier, & aprenez à mon tendre Amant que le feu qui m'a brûlé la main, eſt moins ardent que l'amour que j'ai pour lui. J'ai été moins ſenſible à cette brûlure qu'une autre, parce que le feu qui brûle mon cœur, m'a rendu celui du foier preſque imperceptible. Ce qui me prouve inconteſtablement qu'un grand feu en éteint un mediocre.*

Comme le Soleil quand il ſe leve ſemble naître peu à peu ſur l'horiſon qu'il échaufe inſenſiblement, telle étoit Genevieve dans mon cœur à meſure que je liſois ce qu'elle m'avoit fait écrire. Elle y renâquit d'une maniere inſenſible; & elle le remplit enfin ſi fort que je n'y ſentis plus qu'elle & le violent feu qu'elle y raluma. Je le puis dire ainſi, car j'avouë qu'il s'y étoit éteint, & ſi entierement que je crus n'être plus poſſible qu'il y fut ralumé.

L'air ſerain qui ſe répandit ſur

mon visage fit croire à de Mons qu'il s'étoit trompé. Cependant je ne laissai de le désabuser de l'idée que lui avoit donné ma solitude. Je lui dis que le changement d'air avoit causé chés moi l'alteration dont il s'étoit aperçu, & qu'il ne devoit atribuer ma prétenduë mélancolie qu'à cette seule cause. Il faut esperer, me dit-il, que la présence de nos amies contre-balancera les éfets de l'air. Elles nous communiqueront celui qu'elles aporteront incessamment de Paris. Il n'en faudra pas davantage pour vous remettre dans votre situation ordinaire: & il me souhaita une bonne nuit.

Les plaisirs que je me promettois de la présence de Genevieve suspendirent si fort celui que m'avoit causé la lettre de ma Cousine, que mon cœur ne s'interessoit plus pour elle jusqu'à l'inquiétude. Je me remis dans la situation où j'étois, quand je la cultivois avec le

même ſoin que Genevieve, à deſſein de me les conſerver toutes deux. Je m'eſtimai heureux de m'en voir également aimé. Mon ſiſtême y trouvoit toûjours ſon compte.

Je recommençai le lendemain à me produire dans les compagnies, où l'on crut que je relevois de quelque maladie qui m'en avoit éloigné. La Comedie, le Bal, la bonne chere eurent pour moi les mêmes atraits. Je repris le train de mes plaiſirs; & je n'atendois que l'arrivée de Genevieve pour les rendre parfaits. De Mons & moi ne nous quitions plus: & nous n'avions d'autre ſujet d'entretien que les qualités, les atraits & l'amour ſincere des deux aimables & genereuſes filles que nous atendions.

Elles arriverent enfin au tems précis qu'elles nous avoient marqué; mais Genevieve avoit elle ſeule déguiſé ſon ſexe. Elle n'avoit pas jugé à propos de traveſtir Re-

linde. Malgré toutes sortes d'habits qu'elle avoit essaiés, il n'y en avoit point où elle pût paroître, sans être découverte. A peine furent-elles descenduës de la voiture, qu'elles nous envoierent un exprès pour nous annoncer leur arrivée & leur Auberge.

Nous nous y rendîmes aussi-tôt. Il est aisé de concevoir combien cette entrevûë fut tendre. Tout ce que l'amour a de plus doux s'y fit ressentir. La belle Relinde dont le cœur étoit satisfait, nous parut d'un éclat à charmer. Jamais nous n'en avions si bien remarqué les attraits. Tant il est vrai que l'amour releve infiniment la beauté.

Pendant le soupé qui fut servi peu après notre arrivée, elles nous regalerent des jolies avantures qu'elles avoient eu sur la route où Relinde avoit fait plusieurs conquêtes dont Geneviéve qui étoit son Mentor sous le nom de son frere, avoit toûjours moderé les tran-

ports & évité les ſuites. Nous nous doutâmes bien qu'elles ne ſeroient pas long-tems à Douai ſans qu'elles ſe trouvaſſent dans le même cas ; mais pour qu'elles ſe tiraſſent mieux d'intrigue, nous leur fimes le caractere des Oficiers qui menent les filles fort loin quand elles veulent trop les écouter. C'étoit un nouveau monde pour elles, dont nous jugeâmes à propos de leur aprendre les maximes. Les filles les plus circonſpectes s'engagent ſouvent ſans y penſer.

Le tems ſe paſſa agréablement à table, où la converſation nous retint plus long-tems que l'apetit. On vit d'amour quand on jouit de ce qu'on aime. Cependant quoique nous fuſſions aſſés libres, nous gardions des meſures dont la prudence ne pouvoit nous diſpenſer. Nous les quitâmes à minuit regrétant le tems que nous allions donner au ſommeil. De Mons qui étoit plus épris de ſa Maîtreſſe que jamais,

ne put s'empêcher de me demander si je ne la trouvois point plus aimable que ma Couſine? Ne pouvant lui répondre qu'en conformité du ſiſtême où j'étois de le dégoûter de ma chere Dumenil que je ne pouvois m'empêcher d'aimer, je lui dis que Relinde avoit outre la beauté beaucoup plus de ſolide, & que ma Couſine étoit capable de rebuter le plus tendre Amant par ſes coups de tête: & je l'entretins juſqu'à ſon Logis du dernier qu'elle avoit fait éclater en ſe renfermant au Couvent ſans qu'on put ſavoir le motif de ſa retraite. Je ne pouvois que lui plaire & que favoriſer mon deſſein en donnant dans ſon ſens. Auſſi n'y manquois-je pas quand il m'en donnoit l'occaſion; car jamais je ne lui parlois de ma chere Couſine s'il ne m'en donnoit l'ouverture.

Nous paſſâmes les trois premiers jours dans les plaiſirs & ſur-tout à nous promener hors de la Ville,

nous en sortions le matin pour y rentrer le soir. Nos tête-à-tête n'étoient ordinairement point troublés. Nous en faisions en un mot le plus charmant quadrille qu'on pût former. Mais on a beau prendre des mesures pour que le plaisir ne soit point suivi de peine; il semble que l'un naît de l'autre, & que la douceur soit la source de l'amertume.

Un jour que le beau tems nous avoit conduit dans une Auberge champêtre pour y passer la journée, nous entendîmes plusieurs personnes entrer dans la cuisine, & demander vivement & promtement à dîner. On eût dit que ces gens-là enrageoient de faim, tant ils étoient pressans. Nos Dames en furent un peu alarmées, malgré tout ce que nous pûmes leur dire pour les tranquiliser. Cependant aiant prêté l'oreille aux voix confuses qui se faisoient entendre dans la chambre haute où nous étions, sans pouvoir néanmoins en discerner aucu-

ne, je descendis comme si j'eusse eu quelque besoin. Le premier que j'aperçus fut le fils du Major de Douai que je rencontrai au bas des dégrés. L'air embaraſſé où me jetta ſa vûë excita ſa curioſité. Il me railla d'abord ſur les coups ſourds & les plaiſirs furtifs dont il me ſoupçonnoit, j'eus beau tâcher de lui perſuader que je n'étois point dans le cas, il me dit qu'il en ſeroit bientôt éclairci de ſes propres yeux. Je vais, ajoûta-t-il, manger un morceau avec quatre de mes amis, qui auſſi-bien que moi meurent de faim au retour d'une chaſſe ingrate, après quoi je monterai dans votre chambre ſi vous le jugez à propos pour me trouver à votre deſſert.

Comment pouvoir ſe défaire de cette incommode? cela me parut impoſſible à moins de riſquer beaucoup en toutes manieres. Je crus donc que le meilleur parti que je pouvois prendre étoit celui de lui

acorder au nom de la compagnie le facheux agrément qu'il demandoit ; mais auſſi je voulus bien le prévenir que la Demoiſelle qui étoit avec nous étoit une fille de condition que ſon frere acompagnoit à Paris ; que ce frere étoit un ami de de Mons & que je l'avois moi-même long-tems frequenté pendant qu'il étoit dans les Mouſquetaires. On voit bien que je ne pouvois me diſpenſer pour éviter tout carillon, de lui donner une bonne idée de Relinde. De G... qui parut ajoûter foi à mes paroles rentra dans la Cuiſine fort empreſſé pour la ſoupe, mais plus deſireux encore de ſatisfaire ſa curioſité : & moi je remontai vite dans notre chambre où je previns la compagnie de la viſite que nous allions avoir ; je ne manquai pas de repeter tout ce que j'avois dit à de G... afin que chacun le prit pour regle de ce qu'il auroit à dire.

De Mons parut conſterné de la nouvelle que j'anonçois. Relinde

qui s'en aperçût n'en fût pas moins alarmée ; mais Genevieve qui ne chanceloit jamais dans le parti qu'elle avoit à prendre dans les plus épineuses ocasions, les rassura. Hé bien, dit-elle, il faut recevoir poliment cet Oficier. Qu'y a-t-il à craindre? bien plus, ajouta-t-elle, je suis d'avis que quand nous serons au dessert nous descendions de Mons & moi pour les prier de nous faire l'honneur de monter dans notre Chambre. C'est le vrai moien de rendre la conversation generale : si quelqu'un d'entre eux acoste Relinde, elle doit répondre & même d'une façon galante aux déclarations qui pourront lui être faites.

Nous aprouvâmes tous cette resolution qui fut parfaitement bien éxécutée. La compagnie d'en bas fut priée de monter. On la reçut de bonne grace, & Relinde ne fut en reste ni de politesse, ni de galanterie. Elle étoit ce jour là dans son beau. L'enjouement, la vivacité, les bon-

nes manieres rehauſſoient infiniment tous ſes atraits. Pour moi qui ne l'avois jamais vûë ſi engageante & ſi libre, je crus qu'il y avoit du deſſein ; cependant elle me proteſta le ſoir qu'elle avoit toujours été dans ſa ſituation naturelle & qu'elle n'avoit rien dit, ni rien fait par complaiſance ni par politique, moins encore par afectation.

De Mons que Relinde avoit prévenu en l'aſſurant que tout ce qu'elle diroit de galant, n'auroit que lui pour objet, prenoit avec raiſon ſes ſentimens ſur ſon compte ; mais de G... à qui elle les adreſſoit, ne les adoptoit pas moins. Il ſe crut aimé de Relinde & il en fut épris. Les meſures que nous avions priſes ne tournerent pas ſelon nos deſirs. Elles eurent de tout autres ſuites. Cette belle ravit de G... il tenta de lui prouver ſon amour ; & elle commença à ſentir deux objets dans ſon cœur qui s'en conteſtoient la conquête. Ce n'eſt pas la premiere fois qu'un

amour feint eſt devenu ſerieux, & ſouvent funeſte à ceux qui ont été complices de la fiction.

L'amour de de G... pour Relinde fut d'abord liberal, c'eſt ordinairement ainſi que commence cette paſſion. Elle cherche à gagner ſon objet par des préſens. Cet Oficier qui étoit des mieux faits & des plus polis qu'il y eut dans les Troupes, en devint certainement le plus amoureux. Il étoit ſi engageant & ſi preſſant que nous ne pumes nous refuſer à la galanterie qu'il voulut nous faire. Il nous falut accepter le ſoupé qu'il nous ofrit dans une Maiſon de Plaiſance que ſon Pere avoit à une portée de mouſquet de l'Auberge où nous étions. Quelque ocupé qu'il fut de ſon nouvel objet, il ne laiſſa pas, ſans même qu'on s'en aperçut, de ſi bien donner ſes ordres que tout étoit prêt quand nous y arrivâmes. Il nous regala avec autant de délicateſſe que de ſomptuoſité : & aiant porté la

politeſſe à l'excès, il y avoit fait venir Mademoiſelle ſa ſœur avec deux de ſes amies pour faire honneur à Relinde & ménager les aparences.

Ces trois Demoiſelles étoient auſſi aimables que jolies. Leur converſation étoit agréable & enjouée. La Province n'avoit certainement rien de mieux. Mais quelques gracieuſes que fuſſent leurs manieres, celles de Relinde étoient bien au-deſſus. On a beau faire, jamais les Provinciales n'égaleront les Pariſienes. Elles ont le bon air & les belles manieres en partage, dont celles qui vivent éloignées de la Cour, n'aprochent que de loin.

Tout le monde prit part à la joie qui acompagna le ſoupé. De Mons même s'y livra ſans reſerve, ne penſant point ſans doute qu'elle put être ſuivie de tous les chagrins qu'il éprouva. On s'oublia ſi fort à table qu'on ne penſa à la quiter que quand le ſommeil nous mit hors d'état d'en continuer le plaiſir. Il n'étoit plus

tems de rentrer dans la Ville lorſque Relinde & Genevieve qui avoit pris le nom de Chevalier d'Iſſy, parlerent de s'en aler. Elles ignoroient les uſages des Villes de guerre, ou du moins elles n'y avoient point penſé ; car croiant entrer à Doüai auſſi aiſément qu'à Paris, elles ne furent point inquietées de l'heure; mais quand nous leur eûmes aſſuré qu'il n'étoit pas poſſible d'entrer dans la Ville elles s'entreregarderent avec une certaine ſurpriſe mêlée de triſteſſe dont toute la compagnie s'aperçut.

Cependant Mademoiſelle de G... aiant prié Relinde d'accepter la moitié de ſon lit, elle la mena dans l'apartement où elle devoit coucher avec ſes compagnes. Genevieve voulant prevenir de G... de peur qu'il ne lui ofrit de partager ſon lit avec elle, où qu'il ne la deſtinât à coucher avec quelqu'un de ſes amis, lui dit de ne point s'embaraſſer, & qu'elle coucheroit avec de Mons & moi. Deſorte que chacun aiant pris

son parti, elle entra avec nous dans la chambre où l'on nous conduisit. Sa joie fut entiere de n'y voir qu'un lit. Faut-il donc, dit-elle, que je couche avec vous ? le hazard reprit-elle, a bien du bizarre. C'eſt aſſurément aſſés plaiſant de me voir ainſi livrée à votre bonne fortune. Alons donc, ajoûta-t-elle, je m'abandonne à votre probité. Le ſommeil m'accable, il faut abſolument que je dorme.

Vous ſavez bien, lui dis-je, que vous êtes en ſureté : & ſi vous en doutiez, vous ne vous endormiriez pas ſi fort. Tranquiliſez-vous, ajoutai-je, vous coucherez ſeule. Nous primes donc le parti de Mons & moi, d'ôter du lit un matelas, un drap & une couverture que nous étendimes ſur le plancher, & aiant fermé la porte nous fimes des traverſins de nos habits, & nous nous couchâmes auſſi tranquillement que ſi nous n'euſſions pas eu Geneviéve avec nous. Elle nous imita, & il nous parut qu'elle

le dormoit avec autant de tranquilité que nous.

De Mons s'éveilla néanmoins très matin : & soit qu'il commençat à être inquiet sur la fidelité de Relinde ou qu'il eut l'esprit ocupé de quelque autre chose, il s'agita si fort qu'il m'éveilla. Ne pouvant plus dormir ni l'un ni l'autre, nous nous levâmes & nous alâmes nous promener dans une charmante avenuë de cette maison. J'y trouvai mon ami fort reveur, il ne me répondoit que par monosillabes à tout ce que je lui disois : & l'aiant enfin retiré de cet état il n'atendit point que je m'informasse quelle en étoit la cause. Il me prévint. Il faut, dit-il, que je sois bien malheureux d'éprouver tant de peines dans une ocasion que je regardois comme une source de plaisirs. Je sens bien, ajouta-t-il, les maux que l'avenir me prépare.

Je ne fus point surpris de cette ouverture. Je ne sentois pas moins que lui, que Relinde ne haissoit pas de

G... mais je ne croiois pas que l'amour que ce Cavalier avoit fait naître dans le cœur de cette belle, y eut si-tôt jeté de si profondes racines. Jugeant néanmoins à propos de lui cacher ma pensée, vous ne devez pas, lui dis-je, vous alarmer si vite. Avez-vous donc oublié la convention qui fut faite lorsque nous priâmes ces Messieurs de monter dans notre chambre ? jusqu'ici, repris-je, Relinde n'a rien avancé de trop : & vous devez vous souvenir, que vous êtes l'objet de ses sentimens, quoi qu'elle adresse la parole à de G...

Ah mon cher, repliqua-t-il, mes pressentimens sont si clairs & si fortement gravés dans mon esprit alarmé, qu'il m'est impossible de ne pas les écouter. Croiez-moi, ajouta-t-il, de G... est aimé. Il m'a certainement ravi le cœur de Relinde. Ce n'est point sur les expressions que je compte : mais que ne dois-je point penser des coups d'œil tantôt vifs &

perçans, quelquefois languiſſans & paſſionnés, & toûjours amoureux dont elle acompagne les politeſſes qu'elle fait à ce dangereux rival? Soiez donc certain qu'il eſt heureux & jugez ce que je dois être.

J'eus beau vouloir le raſſurer contre ſa jalouſie, rien ne fut capable d'éfacer les impreſſions qu'avoit fait dans ſon eſprit la conduite de Relinde. Ne pouvant donc plus reſiſter à l'ennui qui le dévoroit en notre compagnie, il voulut à toute force s'en aler en Ville. Il ne me fut pas poſſible de le retenir. Je remontai ſur le champ à ma chambre pour informer Genevieve de ce qui ſe paſſoit. Elle n'étoit pas encore éveillée; mais je fus bien ſurpris de voir qu'on avoit relevé du plancher le lit que nous y avions fait. J'avois cru fermer la porte quand j'étois ſorti avec de Mons. Cependant je ne m'alarmai pas beaucoup croiant bien que ce ne pouvoit être qu'une ſervante qui y étoit entrée pendant

notre abſence. L'évenement juſtifia ma penſée, mais il m'en aprit bien plus que je ne m'étois imaginé.

Genevieve s'étant éveillée s'habilla tout de ſuite de crainte de ſurpriſe. Elle fut très-étonnée d'aprendre la retraite de de Mons, & comptant ſur la fidelité de Relinde, elle ne douta point que cette aimable fille ne fut au déſeſpoir de cette équipée. Suſpendons, lui dis-je, notre jugement, & examinons de près ſa contenance pour décider s'il n'a point eu raiſon & ſi c'eſt une fauſſe alarme.

Nous ſortimes enſemble pour voir s'il étoit jour dans l'apartement des Dames. A meſure que nous en aprochions, nous entendions la joie qui y regnoit déja. Tous les Cavaliers y étoient, & de G... occupoit ſi fort Relinde, qu'à peine elle s'aperçut que nous y entrions. Mademoiſelle de G... nous aiant demandé où nous avions laiſſé notre ami, je fus obligé de lui dire qu'une afaire qu'il ne pou-

voit diférer l'avoit déterminé à partir de grand matin. Relinde qui m'entendoit n'en changea nullement. Elle continua de donner audience à de G.., comme ſi elle eut entierement oublié de Mons. Genevieve cherchant à rencontrer ſes yeux y réuſſit enfin. Elle lui donna un coup d'œil ſi irrité qu'elle en pâlit. De G.. qui s'aperçut de ce changement badina fort poliment de la ſeverité de ce prétendu frere, & l'impreſſion que le regard de Genevieve avoit ſur Relinde fut à l'inſtant éfacé.

On ne penſa qu'au plaiſir pendant le déjeuné qui fut ſervi dans l'apartement des Dames. Il n'y eut que Genevieve & moi qui n'y prîmes pas beaucoup de part. Nous fumes d'une humeur bien diferente de celle qu'on avoit remarquée le ſoir, & plus Relinde ſoutenoit le perſonnage qu'elle avoit commencé, plus nous étions perſuadés de ſon infidelité. Nous plaignions notre ami & je ne penſois pas que je n'étois,

pas moins à plaindre, puiſque je devois bientôt être la victime d'un pareil changement.

Nous quitâmes enfin cette maiſon de campagne pour retourner en Ville. De G..., étoit trop paſſionné pour abandonner ſa nouvelle conquête. Il l'acompagna à l'Auberge le conduiſant ſous le bras; tandis que Genevieve & moi les ſuivions. Il ſe pria à dîner avec nous pour ne pas quiter d'un moment la belle Relinde. De Mons ne doutant pas que nous ne fuſſions retournés en Ville, arriva un peu avant midi; mais trouvant ſa place priſe, il ſe retira un moment après qu'il fut entré, ſans qu'elle fit aucune mine de le retenir. La colere & la rage s'emparerent auſſi-tôt de cet Amant maltraité. Il s'en alla à ſon Logis, où il ne fut pas plûtôt arrivé qu'il m'envoia un Soldat pour me dire que le Commandant de la Place vouloit me parler. Ce prétexte ne dérangeant point la compagnie, je

la quitai pour obéir ; mais le Soldat qui avoit le mot me dit dès que je fus dans la ruë, que c'étoit de Mons qui me prioit d'aller chés lui.

Je le trouvai couché sur son lit, maudissant son sort & vomissant les injures les plus atroces contre son infidéle Maîtresse. Quelque innocent que fut son heureux Rival, il ne le traitoit pas avec moins de rigueur. Je voulus le disculper, mais il étoit hors d'état d'entendre raison. Que voulez-vous donc faire, lui dis-je, mon cher ami ? Me venger dès ce moment, me répondit-il, avec fureur & laver la perfidie de Relinde dans le sang de son heureux Amant, qui sera toûjours coupable à mes yeux. Mais, repris-je, croiez-vous bien que son cœur l'ait consultée pour se donner à vous infidéle, supposé qu'elle merite ce nom ? Et quand même il eut été maître de ses reflexions ; pouvoit-il deviner qu'elle vous apartient ? de si

juſtes titres? Non non, ajoûtai-je, mon cher ami, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut s'y prendre. Moderez-vous: & tâchez avant toutes choſes de vous convaincre que de G... ſoit votre heureux Rival. Expliquez-vous avec elle, & ſi ſon aveu vous confirme dans votre idée, plaignez votre ſort, cherchez à vous en dédommager en le rendant meilleur.

Ces avis que je lui donnai de ſang froid, fit dans ſon eſprit l'impreſſion que je ſouhaitois & rapella un peu le calme dans ſon cœur. Il les adopta, me promettant de les mettre en pratique ſans diférer. Ainſi, me dit-il, je vous prie de me faire avertir quand de G... ſe ſera retiré à quelque heure que ce puiſſe être; mais ſur-tout ne faites à l'ingrate Relinde aucune ouverture de ma jalouſie. Elle pourra moins feindre que ſi elle étoit prévenuë de mes ſoupçons. Dieux, s'écria-t-il! ils ne ſont que trop fondés.

L'heure du diné aprochant je rejoignis Genevieve & ſa compagnie. On penſoit à ſe mettre à table quand le Lieutenant-Colonel du Regiment d'Alſace entra avec un des Oficiers qui avoit été de notre partie de campagne. C'étoit un Gentilhomme Lorrain d'environ quarante ans, que la bonne mine & les talens de l'eſprit dédommageoient avantageuſement de l'âge. Il lia d'abord la converſation avec mon cher Chevalier d'Iſſy, ſur qui il avoit, en entrant, jetté le premier coup d'œil. Je ne ſais par quel preſſentiment je commençai d'en devenir jaloux; mais mon amour en fut ſi alarmé, que je paſſai le tems de la table dans une bizarre réverie. Je faiſois cependant de tems en tems des réflexions ſur la dificulté qu'auroit cet Oficier à reconnoître Genevieve ſous ſon traveſtiſſement. Elles me raſſuroient pour quelques inſtans, mais je retombois auſſi-tôt dans mon

humeur noire & mon air penſif. Tant il eſt vrai que les preſſentimens ſont plus forts que la raiſon. On en a ſouvent ſur certaines choſes qu'on ne ſauroit démêler, & qu'on ne vérifie que trop par l'évenement.

Le diné ſe paſſa en entretiens particuliers. De G... entretenoit Relinde, le Lieutenant-Colonel, Genevieve; & moi qui n'avoit point le cœur tranquile, je répondois avec beaucoup de diſtraction à un Oficier qui étoit placé auprès de moi. Cependant quelque diſtrait que je fuſſe, je ne laiſſois pas de tems en tems de jetter des regards ſur de G... & ſa Belle, & je liſois toûjours beaucoup d'amour dans leurs yeux. Je prêtois ſouvent l'oreille aux diſcours que ſe tenoient Genevieve & le Lieutenant-Colonel, & je croiois entendre des ſentimens de Maîtreſſe & d'Amant. Il eſt vrai que je n'y faiſois pas beaucoup de fond. J'avois l'eſprit aſſés

libre pour taxer ma jalousie d'infidéle interpréte.

C'eſt ainſi que s'écoula le tems que nous reſtâmes à table. Je ne ſais s'il y eut des plaiſirs ſecrets, mais il ne paroiſſoit pas du moins qu'ils intereſſaſſent beaucoup les Convives. On quita donc la table auſſi froidement qu'on s'y étoit mis: & ce dont je fus extrémement ſurpris, fut que perſonne, non pas même Relinde, n'y fit aucune mention de de Mons. De G... étant ſorti preſque auſſi-tôt que nous eûmes diné, de Mons que j'avois fait avertir entra; & après avoir ſalué la Compagnie, il acoſta Relinde qui ne le reçut pas avec ſon empreſſement ordinaire. Leur entretien fut auſſi froid que court en préſence de la Compagnie; mais mon ami aiant demandé un entretien particulier à ſon infidéle, & m'aiant fait ſigne de le ſuivre, nous entrâmes tous trois dans la chambre voiſine, où de Mons qui avoit déja pris ſon

parti, fit éclater ſa colere, ſa rage, ſa fureur, & conclut en lui donnant mile marques du dernier mépris. Allez, lui dit-il, en ſortant, mon Rival ſaura bientôt que vous êtes auſſi digne de ſon mépris que du mien ? Avez-vous oublié le ſolide fondement que j'en ai & que je puis lui communiquer ?

Soit qu'elle fut ſurpriſe de la fureur de de Mons, ou qu'elle ſe ſentit coupable de perfidie, elle ne lui repliqua pas un mot. Pour moi, ſuivant mon ami, je la laiſſai livrée aux cruels remors de ſon ingratitude & de ſa lâcheté. Après avoir repris un air calme, elle rentra dans la chambre où nous étions encore. Dès que de Mons la vit en état de faire compagnie au Lieutenant-Colonel, il pria le Chevalier d'Iſſy de paſſer avec lui & moi dans la chambre d'où nous ſortions. Il y vint, & il écouta fort tranquilement les plaintes que lui fit mon ami contre Relinde.

« Vous avez, lui dit-il, été cent fois le témoin de la sincerité de mon amour pour l'ingrate & la perfide qui me trahit aujourd'hui si lâchement. Que lui ai-je fait, pour me préferer un homme qu'elle n'a jamais connu? Il faut qu'elle soit aussi débauchée que legere pour s'abandonner ainsi au premier venu. Mais ne devois-je pas bien la connoître par l'épreuve que j'en avois fait? Elle s'étoit livrée à moi-même avec trop de facilité pour que je dûsse la croire capable de se livrer aussi facilement à tout autre. J'aurois néanmoins pensé que les services essentiels que je lui ai rendus m'auroient rendu digne de quelques ménagemens. Je me suis trompé, je sens mon erreur, vous ne devez pas être surprise que j'en revienne. Oüi je la hais pour le moins autant que je l'ai aimée. Jugez si je laisserai son crime impuni.

Le Chevalier d'Issy entrant d'abord dans ses peines, lui répondit

qu'il ſe plaindroit s'il aimoit encore Relinde qui avoit fait ſelon les aparences un nouveau choix ; mais qu'il n'étoit plus touché de l'infidélité que lui faiſoit ſa Maîtreſſe, puiſqu'il ne ſentoit plus pour elle que de l'averſion. Il eſt, continua-t-elle, des ocaſions où nous ne ſommes point maîtreſſes des mouvemens de nos cœurs. Quelque aimable que ſoit l'objet auquel on s'eſt ataché, on s'en détache ſans crime quand il s'en préſente quelque autre plus acompli ou qui paroît du moins l'être. Si Relinde perd au choix qu'elle a fait, c'eſt un malheur pour elle, le tems eſt un Dieu vengeur qui ſaura bien l'en faire repentir. Elle a repris ſon cœur, ajoûta-t-elle, vous devez être quite en reprenant le vôtre. Je ne puis la blâmer : Que ſais-je? ne puis-je pas me trouver dans le même cas? Et elle fut rejoindre le Lieutenant-Colonel que Relinde entretenoit.

Il ne fut jamais de plus grande consternation que la nôtre. Nous demeurâmes de Mons & moi plantés comme des termes, & nous entreregardant comme si nous eussions été petrifiés. Dès que nous fûmes revenus de notre étonnement nous ne trouvames point de meilleur parti à prendre, que celui de nous retirer par un escalier dérobé qui nous conduisit dans la Cour de l'Auberge, d'où nous sortîmes pour aller sur les remparts nous entretenir de cette avanture. Les expressions de Genevieve se trouvant conformes à mes pressentimens, ne me permirent point de douter que son cœur ne me fut ravi; mais je ne pouvois m'imaginer comment cela pouvoit être. Elle contrefaisoit si bien le sexe dont elle portoit les habits, que je ne croiois pas possible qu'on la reconnut sans qu'elle voulut bien elle-même se faire reconnoître.

Hé bien mon cher, dis-je à de Mons,

Mons, vous avez crû être traité vous seul avec ingratitude, que pensez-vous maintenant de celle de Genevieve? Pouvez-vous disconvenir qu'elle est extrême, & que celle de Relinde n'en aproche pas? Vous n'ignorez pas que notre amour s'est formé dès le berceau, qu'il s'est fortifié avec l'âge, & qu'il étoit au dernier periode. Le voilà cependant anéanti dans un instant. Lequel de nous trouvez-vous le plus malheureux?

J'avouë, me dit-il, que je trouve encore plus de crime dans la perfidie de Genevieve que dans l'infidélité de Relinde; mais à quoi nous sert cette diférence dès que nous sommes également malheureux & les victimes de leur trahison. Votre malheur sans diminuer le mien ne laisse pourtant pas de me consoler. Ne restons donc pas plus long-tems dans l'incertitude, & ne negligeons rien pour en sortir au plûtôt. Il me semble que vous

ne devez pas brusquement quitter la partie. Il sera tems quand vous serez assuré du changement de Genevieve. Vous pouvez encore ignorer ses sentimens présens, & pour mieux découvrir les choses, agir avec elle sans aucun retranchement de vos manieres passées.

Je lui repartis que je le voulois bien, & que je me sentois assés ferme pour me contraindre pendant vingt quatre heures, mais qu'il ne me seroit pas possible de faire plus long-tems ce personnage. Je vais donc rejoindre les perfides & leurs Amans, ajoûtai-je. Je ne les quiterai point d'ici à la nuit, & j'espere savoir sur quoi compter. Allez, me dit-il, & ne manquez point de passer cette nuit à mon Logis pour me faire part de vos découvertes.

Etant donc retourné à l'Auberge de Genevieve & de sa Compagne, je trouvai de G... sur les dé-

grés. Je sors de chés les Dames, me dit-il, pour arrêter deux carosses. Elles veulent prendre cet après midi le plaisir de la promenade ; n'en voulez-vous point être ? Je ne vous entens pas bien, lui répondis-je, est-ce qu'il y a des Dames dans l'apartement d'où vous sortez ? Je n'y en ai laissé qu'une ce matin & il ne put s'empêcher de rire du serieux avec lequel je lui parlois. Eh ! quoi donc ? me dit-il, en m'interrompant ; croiez-vous qu'on prenne si long-tems le change ? Nous savons bien qui est le Chevalier d'Issy. C'est une très-aimable Demoiselle dont le Lieutenant-Colonel est éperdument amoureux : & me voiant rougir, y prenez-vous quelque interêt ? ajoûta-t-il. Aparemment que vous avez voulu nous divertir agréablement, en nous donnant cette aimable fille pour un homme.

Il est vrai ; lui repartis-je, que nous avons été surpris de Mons &

moi de les voir arriver ici en cette équipage; mais comme elles nous ont demandé le secret nous avons avons jugé à propos de le garder: hé! par quel sort, ajoûtai-je, avez-vous reconnu le sexe d'une fille sous l'habit du Chevalier d'Issy.

Je veux bien vous le dire, reprit-il, la servante de notre maison de campagne croiant qu'il n'y eut personne dans l'apartement qu'on vous avoit donné, y entra pour quelque besoin. Elle vit sur le plancher une partie du lit qu'elle releva à dessein de le replacer où il devoit être; mais aiant tiré le rideau, elle y vit la belle gorge du Chevalier d'Issy. Etant aussi-tôt sortie elle vint m'en informer. Je lui défendis d'en parler à qui que ce fut; & elle m'a obéi. Le Lieutenant-Colonel qui nous avoit vû passer au retour de notre campagne avoit examiné de près la marche & le port du Chevalier travesti, c'est un Routier qui en sait long. Il nous suivit, &

m'aiant fait apeller dans la Cour de cette Auberge, il me pria d'examiner ce qu'il croioit avoir découvert. Je ne pus m'empêcher de lui avoüer le fait. Il eſt comme vous ſavez venu la voir. Elle lui plaît, & je ſais qu'il ne lui eſt pas indifférent. Pour moi, ajoûta-t-il, je vous avoüe que je ſuis fou de Relinde. Elle eſt du goût de mes ſœurs, & ſur leur raport mon pere & ma mere en ſont enchantés; je dois la mener au Logis où l'on doit la retenir à ſoupé avec le Chevalier d'Illy qui n'y ſera reconnu de perſonne. Le Lieutenant-Colonel doit être de la partie. Il dépendra de votre ami, & de vous de l'augmenter.

Après avoir répondu en peu de mots à cette politeſſe que je n'acceptai pas, je fis ſemblant de continuer à monter juſqu'à ce qu'il fut ſorti de l'Auberge, & revenant ſur mes pas, je décendis pour aller joindre mon ami que je trouvai couché ſur ſon lit. C'en eſt fait, lui dis-je,

Genevieve & Relinde ſont également ingrates & perfides. De G... m'a aprit toutes choſes ſans aucun miſtére : & lui aiant repeté ce qu'il m'avoit dit, il vit bien que ces deux monſtres de Citére avoint levé le maſque. Tous ceux qui liront un ſi prompt changement ſans aucune raiſon que le plaiſir de changer, en ſeront infailliblement étonnés. J'avouë que c'eſt un de ces rares exemples qu'on ne voit pas de ſiécle en ſiécle.

De Mons que je croiois devoir prendre ſon parti en homme de courage, ſe livra à une eſpéce de déſeſpoir dont j'eus de la peine à le retirer : & s'il me parut enſuite moins agité ; ce ne fut que pour méditer le deſſein de ſe venger ; qu'il exécuta dans la ſuite. Cependant Genevieve & Relinde alerent leur train. De G... obtint de ſes parens l'agrément d'épouſer Relinde, après qu'ils ſe furent informés de ſa naiſſance & de ſa petite fortune. Quant à

Genevieve elle partit pour Paris avec le Lieutenant-Colonel d'Alsace sans que nous en sussions rien que deux jours après leur départ. Pour nous qui ne voulions nous retirer qu'après les nôces de Relinde, nous vequîmes pendant quinze jours comme des Ermites. Tâchant de nous donner des consolations reciproques, nous sortions le matin de la Ville pour n'y rentrer que le soir. Jamais la solitude & la Campagne ne nous parurent avoir tant de charmes. Nous nous y plaisions à nous entretenir de notre mutuelle infortune. En un mot par tout ailleurs nous étions hors de notre élement. Telle est l'extravagance des amans & d'autant plus injuste qu'ils blâment dans leurs maîtresses, l'inconstance & l'infidelité dont ils sont ordinairement coupables.

En vain je tachai de moderer les furieux transports de de Mons quand nous eûmes apris la conclusion du mariage de Relinde avec de

G.... dans lequel les Parens trouverent un assortiment de leur goût. Son parti étoit pris. Je parlois sans qu'il voulut m'entendre. Où est donc, lui dis-je, cette philosophie, que vous dites avoir toujours eu pour guide. Hé quoi? ne vous en servez-vous donc, que quand vous êtes dans un état heureux & tranquille, & vous abandonne-t'elle à point nommé dans les occasions où ses principes doivent vous conduire?

„ Je sens bien, me repondit-il, „ que vous avez raison, mais je ne „ puis présentement l'écouter. La „ fureur & la rage se sont emparées „ de mon ame. Il faut que je me „ venge. Je ne puis absolument sur„ vivre au désespoir où je suis, de „ voir mon ingrate entre les bras „ de mon rival. Ce fer, continua„ t-il, en portant la main à l'épée, „ oui, ce fer dont je me sert contre „ les ennemis de mon Roi; pour„ quoi ne servira-t-il pas à ma ven-

„ géance ? Elle eſt reſoluë, & je
„ n'en démordrai pas. Je ne puis
„ punir le crime de Relinde, qu'en
„ arrachant de ſes bras ſon trop heu-
„ reux amant. Qu'il periſſe donc,
„ & qu'elle vive pour être cruelle-
„ ment tourmentée des cuiſans re-
„ mords de ſa noire infidelité ?

J'eus beau faire, rien ne fut capable de le calmer. Tout ce que je pus lui dire fut inutile, & ne ſembloit ſervir qu'à animer ſa colere. Le jour fatal arriva enfin. Les nônes ſe firent, & de Mons ſans plus attendre qu'au lendemain, envoia un cartel à de G... ils ſe battirent. Le rival qui fut mortellement bleſſé, languit pendant un mois, au bout duquel il expira entre les bras de Relinde. Mon ami m'aiant rejoint après ſon combat pour me dire adieu, il prit la poſte & s'en alla à Paris. On s'imagine bien que cette afaire fit grand bruit dans la Garniſon. On voulut même m'en rendre en quelque maniere complice, ſous prétexte, diſoit-

on, qu'étant assés uni avec de Mess. pour qu'il me l'eut caché, j'étois coupable de n'en avoir pas averti le Commandant de la Place. Après m'être justifié de mon mieux, je fis réflexion aux suites que pouvoit avoir cette affaire à mon égard : & prévoiant bien que je serois toûjours regardé de mauvais œil dans la Garnison ou du moins dans *l'Etat Major*, je pris la résolution de quiter mon Régiment.

A peine fut elle prise que je l'exécutai. Je partis pour Paris dans l'esperance de compenser la perte que j'avois fait de Genevieve par la possession de la Dumenil. Je pouvois, ce me semble, me flater d'en être aimé ; & sa derniere Lettre me l'avoit confirmé sans pouvoir en douter. Jamais elle ne m'avoit parlé ni écrit avec si peu de mistére. Il faloit que l'amour la pressat bien, pour qu'elle hazardât les expressions dont elle s'étoit servie pour m'en donner des preuves.

Toutes les affections de mon cœur s'étant réunies en faveur de ma Couſine, firent tout l'agrément de ma route. J'arrive à Paris comptant y voir mon amour triomphant. Mais que le deſtin eſt impenetrable! Ses rigueurs ſont d'autant plus ſenſibles, qu'on s'eſt attendu à ſes faveurs. Aiant mis la tête hors de ma Chaiſe pour donner ordre au Poſtillon de me conduire au logis de Madame Dumenil, je fus aperçu de Keravel, qui courant à moi me fit ſigne d'arrêter. Je fus alarmé de ſon début. Avez-vous apris, me dit-il, les facheuſes nouvelles qui vous intereſſent? Sur la réponſe que je lui fis de ne rien ſavoir; je vous ai pourtant écrit pour vous en informer, ajouta-t-il; mais ma Lettre eſt ſans doute encore en chemin. Ne paſſez pas outre, il faut que vous preniez langue avant de vous déterminer à décendre chez Madame votre Tante. Nous ne ſommes pas loin de l'Hôtel de Launoi;

mettez-y pié à terre & je vous ſuis.

Entre mile réflexions que le diſcours de mon ami me donnoit lieu de faire, jamais l'afaire qu'il avoit à me communiquer ne me vint en penſée. Il me retira bientôt de l'incertitude, en m'aprenant que le mariage de ma Couſine étoit conclu avec le Marquis de B., celui-là même qui lui avoit fait l'inſulte de l'enlever. Que le Prince de C... y avoit ſi éficacement travaillé qu'en peu de jours, il avoit fait entendre à la mere & à la fille que leur honneur & leur interêt ſe trouvoient dans cette aliance. Il ajoûta que ma Couſine avoit beaucoup réſiſté à ma Tante, mais que l'épouſe du Prince l'avoit priſe par tant d'endroits & lui avoit perſuadé que le Marquis l'aimoit ſi fort, que croiant être la plus heureuſe Dame de Paris, elle s'étoit relâchée; & qu'enfin le parti que la fortune lui préſentoit étant beaucoup au-deſſus de ſes eſperances, elle ne devoit pas balancer à donner la main

au Marquis qui lui offroit la ſienne avec autant d'amour que de generoſité. Je ſuis mortifié, me dit-il, que votre amour ſoit ſi mal recompenſé.

J'écoutai Keravel juſqu'à la fin; mais je fus hors d'état de lui répondre. Le ſang s'étoit glacé dans mes veines, j'avois tellement perdu l'uſage des ſens que je reſtai devant lui les yeux fixes, immobile & abſorbé dans un mortel chagrin. Il en fut étonné, il me ſecoua cependant pour me rapeller à moi, & à force de m'émouvoir il me fit enfin revenir à moi. C'en eſt trop, lui dis-je, mon cher ami, le Deſtin eſt ſans doute reſolu de m'acabler. Il ſemble que le Ciel en courroux veuille faire de moi un exemple capable d'éfraier les plus heureux Amans. Vous ignorez ſans doute, continuai-je, la perfidie de Genevieve à mon égard; mais vous vous ſouvenez bien de tout ce que j'ai fait pour elle, auſſi-bien que des

démarches auxquelles je vous ai engagé en ſa faveur. Que n'ai-je pas riſqué pour lui rendre la liberté ?

Comment donc, me dit-il, tout ſurpris, vous eſt-elle infidéle ? Ne voulant pas le laiſſer plus long-tems ignorer ce qui s'étoit paſſé à Douai, je lui racontai le merveilleux changement de cette ingrate Maîtreſſe. Il n'en fut pas moins ſurpris que de la conduite de ma Couſine. Vous êtes malheureux, me dit-il ; & je ne vois d'autre moien de reparer vos pertes, qu'en prenant le parti que j'ai pris & que je ſuis réſolu de ne jamais abandonner. Je vis ſur le commun. Les parties de plaiſir avec les Dames ſont de mon goût, je m'y trouve aſſés ordinairement ; mais j'y conſerve ma liberté. Elles ont beau me tendre des piéges, parce qu'il leur paroît que je ne ſuis pas inſenſible ; je ſuis toûjours ſur le *qui vive* ; & ſi elles m'arrachent des politeſſes qu'elles prennent pour des

traits galans, c'eſt là tout au plus que ſe borne ma galanterie. Auſſi je vis content; & ſelon les aparences je n'aurai jamais lieu de me plaindre de l'inconſtance & de l'infidelité d'aucune maîtreſſe.

Ah mon cher que vous êtes heureux, repris-je, en ſoupirant; & que ne puis-je vous imiter. Tout ce que je puis faire maintenant, c'eſt de déplorer mon ſort & de lui en ſubſtituer un qui me paroît des plus doux, je veux me venger de mon infidéle par un ſouverain mépris, & de mon indigne rival en l'arrachant de ſes bras. A ce prix là j'eſpere que mon amour ſera ſatisfait; & plus encore qu'il décendra pour jamais avec le Marquis dans le tombeau.

Keravel s'imaginant que le tems pourroit me faire prendre un tout autre parti que celui auquel il me voioit déterminé, me conſeilla de paſſer quelques jours dans l'Auberge où j'étois. Au bout de trois ou

quatre jours, ajoûta-t-il; vous annoncerez votre arrivée à votre Tante, & vous lui demanderez la permiſſion de la voir. Peut-être que l'entretien que vous aurez avec elle pourra vous être utile, non que je m'atende à la voir changer de deſſein, ni à rien conclure contre la parole qu'elle a donnée au Prince de C...; mais elle pourra bien favoriſer votre retraite d'une maniere gracieuſe pour vous. Je crois, reprit-il, que c'eſt tout ce que vous avez de mieux à eſperer.

Les avis étoient des plus ſenſés; auſſi je m'y tins ſans replique. Cependant après que mon ami m'eut quité pour vaquer à quelque afaire, je paſſai le tems à réver aux moiens que je pourrois prendre pour m'éloigner des objets de mon amour paſſé qui étoient devenus ceux de mon mépris & de ma haine. Je n'avois point d'argent pour mettre en exécution le projet que je faiſois d'aller ſervir en Eſpagne, où les Ofi-

Oficiers François étoient parfaitement bien reçus, mon unique reſſource étoit la bourſe de ma Tante. D'ailleurs étant bien-aiſe de ſavoir quels reſſorts le Marquis de B... avoit fait joüer pour obtenir ma Couſine, & ne trouvant point de meilleur expédient que de m'en informer de la Loiſon, je me déterminai à lui faire demander une entrevûë.

Je connoiſſois une Niéce qu'elle avoit dans Paris. C'étoit une fille adroite & très-propre à me ſervir. Je me propoſai donc d'aller lui parler vers la brune pour la charger de ma commiſſion. Keravel qui me fit compagnie la plus grande partie de la journée me croiant fatigué, ſe retira d'aſſés bonne heure; de ſorte que j'eus la liberté de ſortir à l'entrée de la nuit. Je ne cherchai pas long-tems cette fille ſans la trouver. Elle ſe prêta de bonne grace à mon empreſſement. Elle courut parler à ſa Tante, & après lui avoir

apris mon arrivée & où je logeois, elle me rejoignit me portant parole que la Loiſon ſe rendroit le lendemain au plus matin à mon Auberge pour m'informer de toutes choſes.

Cette promeſſe aporta quelque calme dans mon eſprit. Je retournai à mon Auberge ; & aiant un peu mieux ſoupé que je n'avois diné, je paſſai aſſés tranquilement une partie de la nuit ; mais ne pouvant plus dormir dès que le jour aprocha, je me levai atendant avec impatience la fidéle Loiſon de qui j'eſperois aprendre le dénouement de l'intrigue du Marquis.

Elle vint enfin à point nommé, & je vis bien par ſon début que mes interêts lui étoient toûjours chers. „ Ah, dit-elle, en entrant, que „ vous êtes malheureux Mr le Che„ valier ! qui eut pû le croire que „ ma Maîtreſſe eut été capable d'un „ ſi promt & ſi afreux changement? „ Je vous avouë que malgré mon

„ expérience j'en ſuis ſi étonnée
„ que je ne puis en revenir. Elle a
„ ſi peu reſiſté à Madame, & Ma-
„ dame s'eſt laiſſée ſi facilement
„ gagner, que j'ai crû que vous
„ leur aviez donné quelque ſujet
„ de ſe plaindre de votre conduite. Oüi j'ai crû que vous aviez
„ donné des preuves d'infidélité à
„ ma chere Maîtreſſe. Dieux! pen-
„ ſois-je, quelque beauté flamande
„ auroit-elle charmé le tendre A-
„ mant de ma Maîtreſſe? S'eſt-il
„ marié bruſquement, ou bien a-
„ t-il fait quelque démarche qui
„ le rend indigne de l'amitié de ſa
„ Tante & de l'amour de ſa Cou-
„ ſine? En vain j'ai ſondé le guet
„ & tâché de tirer le ver du nés
„ de nos Dames, je n'ai pû rien
„ découvrir. Malgré cela je n'ai
„ pas laiſſé de vous écrire où en
„ étoient les choſes, & les meſu-
„ res qu'on prenoit pour vous ra-
„ vir l'objet de votre tendre amour.
„ Aparemment que vous êtes parti

„ avant l'arrivée de ma lettre. Or
„ je ne pouvois plûtôt vous écrire;
„ car l'afaire en queſtion a été mé-
„ nagée ſi ſecretement & en ſi peu
„ de tems que je n'en ai rien ſu
„ que depuis trois jours.

Mais quoi, lui repartis-je, le Marquis ne l'a donc pas long-tems vûë avant la concluſion? ou peut être l'a-t'il vûë au Couvent ſans que vous en aiez rien ſû?

„ Je m'en vais, reprit-elle, vous
„ mettre au fait en deux mots, en
„ vous informant de toute la ma-
„ nigance de cette déteſtable afai-
„ re. Il y a environ dix jours, dit-
„ elle, que je fus très ſurpriſe de
„ voir entrer dans la Cour le Ca-
„ roſſe du Prince de C... j'étois
„ dans l'apartement de Madame,
„ lorſqu'il y fut introduit. Ne vou-
„ lant pas me faire dire d'en ſortir,
„ je pris le parti de me retirer. Mais
„ je n'allai pas bien loin. La Gar-
„ derobe de Madame, qui comme
„ vous ſavez, a communication avec

„ cet apartement, & d'où je pou-
„ vois tout entendre, fut très-fa-
„ vorable à ma curioſité. Le Prince
„ ne fit pas de fort longs compli-
„ mens. Il entretint bruſquement
„ ma maîtreſſe du merite de Ma-
„ demoiſelle votre Couſine, dont
„ il exalta juſqu'au dernier point les
„ belles qualités: & lui aiant rapelé
„ l'inſulte qui avoit été faite à ſa
„ fille par le Marquis de B...; il
„ lui fit entendre que ce Gentil-
„ homme vouloit de tout ſon cœur
„ lui en faire reparation, & qu'il
„ ne pouvoit la faire plus autenti-
„ que & plus pleine, qu'en lui ofrant
„ ſes gros biens & ſa main, & en
„ lui confirmant la poſſeſſion de ſon
„ cœur.

„ Madame, que cette ouverture
„ devoit rebuter, le prit ſur un tout
„ autre ton. Trouvant ſans doute
„ ſa vanité flatée d'une aliance qui
„ ne pourroit que lui faire honneur,
„ ſi le Marquis n'avoit pas fait la
„ lâche démarche que vous ſavez.

„ bien, elle remercia le Prince de
„ ſes peines, & lui marqua faire
„ beaucoup de cas de l'honneur
„ que le Marquis vouloit lui faire;
„ mais elle l'aſſura en même tems,
„ qu'ignorant les diſpoſitions de ſa
„ fille, elle ne pouvoit lui donner
„ une réponſe poſitive, & qu'elle
„ craignoit qu'on ne travaillât en-
„ vain pour la faire conſentir, non
„ ſeulement à épouſer le Marquis,
„ mais non pas même à le voir.

„ Le Prince, qui pour je ne ſais
„ quelle raiſon, paroiſſoit avoir
„ cette afaire à cœur, repliqua à
„ Madame qu'il ſe chargeoit d'a-
„ voir l'agrément de ſa fille, pourvû
„ qu'elle voulut bien ne pas l'en dé-
„ tourner. Se voiant ſerrée de ſi
„ près, elle lui donna ſa parole
„ d'honneur. A quoi il repartit,
„ qu'il regardoit ce mariage com-
„ me une afaire conclüe. Au reſte,
„ ajoûta-t-il, le Marquis eſt en quel-
„ que maniere excuſable de la faute
„ qu'il a faite, que vous devez

„ moins traiter d'insulte, que d'un
„ excès d'amour. Malgré les vives
„ & acablantes insultes qu'il essuia
„ à son tour, il semble qu'il en a
„ plus tendrement aimé. Son a-
„ mour est perseverant, Mademoi-
„ selle Dumenil ne peut qu'être
„ heureuse entre ses bras : & aiant
„ ainsi fini cette entrevûë, il se re-
„ tira, disant qu'il aloit tranquili-
„ ser le cœur & l'esprit du Mar-
„ quis, & travailler à metre la der-
„ niere main à son entrepriſe.

„ Sentez-vous bien de quel éton-
„ nement je fus saisie, entendant
„ de mes propres oreilles, ce que
„ je n'aurois jamais pû m'imaginer.
„ Si malheureusement Madame
„ m'eut apelée en ce moment, elle
„ auroit lû dans mes yeux, dans
„ mon air & dans toutes mes ma-
„ nieres, le chagrin mortel dont je
„ fus saisie à la vûë de l'afreuse in-
„ justice qui se tramoit contre vo-
„ tre tendresse & votre constante
„ fidelité. Je m'enfuis dans le fond

„ du jardin pour avoir le tems de
„ me remettre du désordre où j'é-
„ tois, en cas qu'on m'apelât.
„ Dieux ! me récriai-je, quand
„ je fus entrée dans le cabinet, vous
„ qui avez été les témoins & peut-
„ être les mobiles de tant de ten-
„ dresse, de si afreux sermens, d'u-
„ ne mutuelle constance, soufri-
„ rez-vous, qu'on se livre à une si
„ noire infidelité, & qu'on se par-
„ jure impunément. C'en est fait,
„ repris-je, Mr. le Chevalier est
„ malheureux. On donne trop
„ d'assauts au cœur de sa tendre &
„ foible Maîtresse pour qu'elle di-
„ fére à capituler : & aiant fouil-
„ lé dans mon ingenieuse imagina-
„ tion pour y trouver quelque ex-
„ pédient capable de prévenir le
„ coup que je prévoiois devoir
„ vous être fatale, j'eus beau lui
„ donner la torture, elle ne me fit
„ voir que d'invincibles obstacles
„ à mes sinceres desirs, à votre
„ belle passion & à la felicité de

„ ma pauvre Maîtreſſe : ne pou-
„ vant donc rien entreprendre, je
„ me bornai à vous écrire pour vous
„ aprendre tout ce que je viens de
„ vous dire.

„ Pauvre Loiſon, s'écria-t-elle,
„ te voilà donc déchûë de la ſoli-
„ de eſpérance que tu avois de
„ voir l'heureuſe iſſuë de tes
„ ſoins! d'être témoin du triomphe
„ d'un amour que tu as ſi ſouvent
„ rendu victorieux de l'éduca-
„ tion, de la crainte, de la ja-
„ louſie & de tant de ſoupçons
„ d'inconſtance & d'infidélité!
„ Mort de ma vie! ſi je tenois ce
„ Godeleurau j'en ferois un exem-
„ ple formidable à tous les Rivaux
„ & des plus dégoûtans pour les
„ infidéles Amantes.

„ Parfaitement inſtruite comme
„ vous voiez bien du deſſein qu'on
„ machinoit contre vous, & toû-
„ jours portée à ſervir votre amour,
„ il me vint en penſée de traver-
„ ſer celui du Marquis & les dé-

„ marches du Prince. Je pris donc
„ la resolution d'aller voir Made-
„ moiselle & je l'exécutai le même
„ soir; mais j'eus le malheur de la
„ trouver si prévenuë que je n'eus
„ d'elle que des larmes pour ré-
„ ponses à mes pressantes remon-
„ trances. J'eus beau lui rapeller
„ sans aucun ménagement jusqu'à
„ quel point elle avoit poussé les
„ preuves qu'elle vous avoit donné
„ de son amour, l'entretien qu'elle
„ avoit déja eu avec la Princesse
„ lui en avoit éfacé le souvenir. Je
„ n'en arrachai que quelques sou-
„ pirs & des sanglots.

„ Cependant aiant insisté de tou-
„ tes mes forces contre l'étonnant
„ engagement qu'on vouloit lui
„ faire prendre malgré ceux qu'el-
„ le avoit avec vous, & contre la
„ foi qu'elle vous avoit donnée;
„ en un mot au préjudice de son
„ honneur & du zele avec lequel
„ vous l'avez défendu, elle me ré-
„ pondit les larmes aux yeux que

„ la Princeſſe de C... l'avoit ſur-
„ priſe avec tant d'art & de force,
„ qu'elle lui avoit donné ſa parole
„ d'épouſer le Marquis de B....
„ N'eſt-il pas naturel, ajoûta-t-el-
„ le, que celui qui me ravit l'hon-
„ neur en enlevant ma perſonne,
„ ſoit bien reçu quand il ſe pré-
„ ſente pour le reparer? Le violent
„ amour qu'il a pour moi lui a fait
„ commettre ſa faute; je ne puis
„ douter d'en être aimée avec la
„ même ardeur dès qu'il m'en ofre
„ une reparation ſi autentique.
„ Que ſais-je, reprit-elle, ma che-
„ re Loiſon, ſi mon Couſin n'au-
„ roit pas un jour ſur le cœur de
„ m'avoir vû entre les bras du Mar-
„ quis? Oüi da, dis-je, en l'inter-
„ rompant, hé que ſavez-vous vous-
„ même ſi le Marquis ne ſoupçon-
„ nera point que Mr. le Chevalier
„ n'a point reçu de vous des faveurs
„ que meritoit ſon zele & que lui
„ devoit votre reconnoiſſance?
„ N'a-t-il pas été le témoin de ſon

„ ardeur à vous ravir de ſes mains?
„ Croiez-vous que ſes tranſports
„ & ſa fureur ne lui aient pas fait
„ entendre votre amour mutuel.
„ Ha ha! qu'on ſe trompe rare-
„ ment dans ces ſortes de juge-
„ mens! Ma foi les conſequences
„ qu'on tire en pareille ocaſion
„ ſont dificilement fauſſes. Que
„ faire? repliqua-t-elle, je ne puis
„ m'en dédire. Ma Mere le veut;
„ le Prince à qui elle s'eſt engagée,
„ eſt puiſſant; la Princeſſe m'aſſu-
„ re de ſon amitié; le Marquis eſt
„ bien fait, riche & amoureux; il
„ me donne dans le monde un rang
„ que le Chevalier ne peut me don-
„ ner; tout cela eſt bien ſéduiſant.
„ D'ailleurs peux-tu me répondre
„ de ſa fidélité? As-tu oublié les
„ ſujets de chagrin qu'il m'a don-
„ nés en cachant mal l'amour qu'il
„ a pour une Rivale que j'ai lieu de
„ craindre? Voilà qui eſt fait, je ne
„ puis plus le regarder que comme
„ un Couſin que j'eſtime. Au reſte,

„ me dit-elle, en me quitant, ſi
„ l'interêt eſt ton mobile, tu dois
„ être aſſurée de mon amitié, pour-
„ vû que comme moi tu ſaches ou-
„ blier le paſſé & ne m'en parler
„ de ta vie.

Ah la perfide! Ah l'ingrate, m'écriai-je; non non elle ne m'a jamais aimé, & ſi elle m'a donné des marques d'amour, elle ne les raportoit qu'à ſon plaiſir & à ſa ſatisfaction. Mais... chut, il n'eſt pas tems de parler. Si l'Amour ne me venge, la fureur & la rage où je ſuis de me voir trompé, ſauront bien me venger.

„ Voulez-vous me croire Mr. le
„ Chevalier? reprit-elle, ſuſpen-
„ dez encore votre déſeſpoir, &
„ faites une derniere tentative.
„ Allez la voir au Couvent. Vo-
„ tre préſence en fera plus que
„ toute choſe au monde. Son a-
„ mour pourra ſe réveiller dans ſon
„ cœur & en chaſſer pour toûjours
„ votre Rival.

Ce conſeil, lui dis-je, ma chere Loiſon n'eſt nullement de mon goût. Je vois qu'elle a pris ſon parti ; il n'eſt pas de la prudence de m'expoſer à ſervir au triomphe de mon Rival. Je ſuis ſûr que quand même elle l'aimeroit moins que moi, & qu'elle m'aimeroit encore, ſa vanité qui ſe trouve flatée par l'aliance du Marquis & par la protection du Prince de C... eſt capable de lui faire donner la préference. Je ſuis donc reſolu de m'en tenir au parti que j'ai déja pris : & puiſqu'elle eſt encore au Couvent d'où elle ne doit ſortir qu'en cinq ou ſix jours, je profiterai de ce tems-là pour aller voir ma Tante & lui propoſer le deſſein que j'ai formé, je n'ai abandonné mon poſte que pour le mettre en exécution.

Fin de la ſixiéme Partie.

L'ENFANT TROUVÉ,

OU

L'HISTOIRE

DU

CHEVALIER DE REPERT,

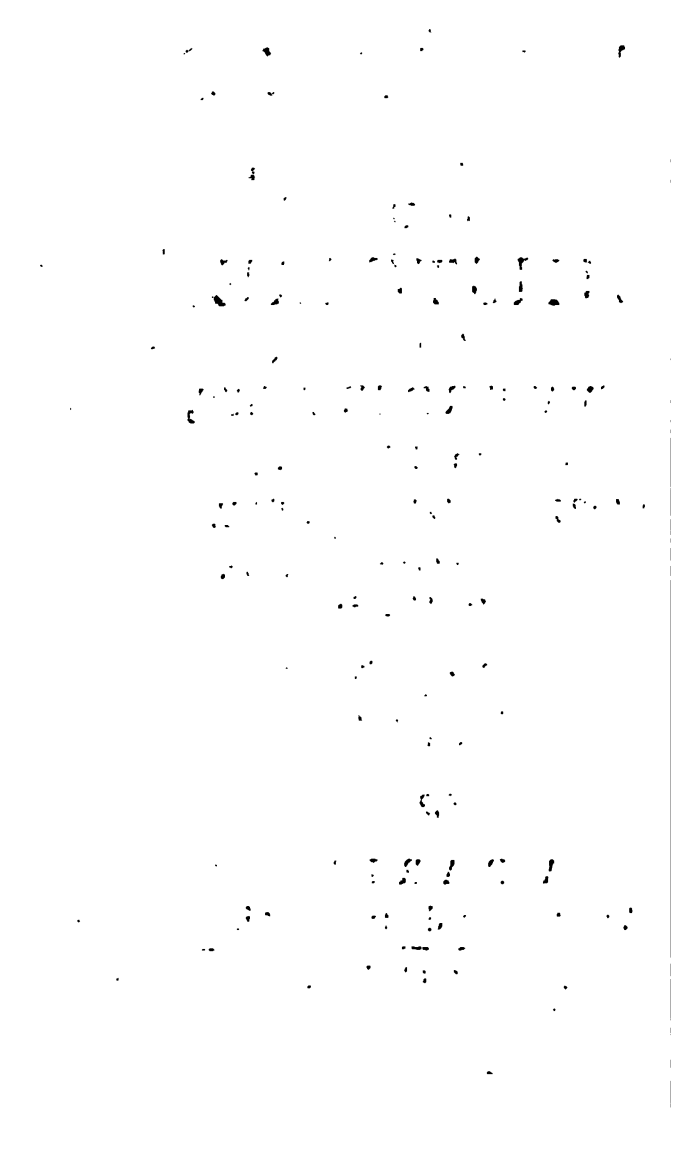
Ecrite par lui-même.

SEPTIE'ME PARTIE.

Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.
Virg. Eclog. 2.

A PARIS,
Aux Dépens de la Societé.

M. D. CC. XL.



L'ENFANT TROUVÉ.

SEPTIE'ME PARTIE.

APrès que la Loiſon ſe fut retirée, je me livrai à des ſerieuſes réflexions ſur mon état. Je ne me trouvois pas en argent pour paſſer en Eſpagne comme j'en avois pris le parti. La bourſe de ma Tante étoit ma ſeule reſſource, & elle n'étoit pas mal fondéé, j'avois lieu de croire que me voiant arriver au logis dans cette conjoncture, elle ne balanceroit pas de me faire un pont d'or pour ma retraite, de peur que ma préſence ne troublât la fête qui étoit déja déterminée. Elle n'ignoroit pas

que j'aimois ma Couſine & qu'elle m'avoit permis de l'aimer. Elle n'avoit pas ſans doute oublié qu'elle avoit bien voulu être la confidente de nos amours & qu'elle m'avoit promis de travailler à nous unir par le Sacrement, bien plus étroitement que nous n'étions unis par la chair & le ſang. Je voiois donc ſous le même coup d'œil la facilité de me venger ſans obſtacle & de me retirer avec ſureté. L'eſperance ou j'étois d'obtenir ſans peine de l'argent de ma Tante, diſſipa les reſtes d'amour que j'avois pour ma Couſine. La haine & le deſir de me venger en prirent la place. Ces deux paſſions m'ocuperent d'une maniere flateuſe juſqu'à l'exécution.

Plein de ces ſentimens je m'en alai au Café pour y chercher Keravel. Je l'y trouvai comme je le ſouhaitois. Il y étoit ſeul de ma connoiſſance, j'eus toute l'aiſance de l'informer de tout ce que la Loiſon m'avoit raporté : & lui aiant confié

le deſſein que j'avois d'aler chez ma Tante en l'abſence de ma Couſine, il l'aprouva; je ſortis à l'inſtant du Café pour me trouver au logis avant l'heure du dîné. Je la crus la plus propre à l'entretenir ſans crainte d'être interrompu.

En éfet je la trouvai ſeule. Elle fut très-ſurpriſe de me voir; mais pour qu'elle ne ſoupçonnât point que je venois pour mettre des obſtacles à ſon deſſein, je la prévins d'abord du motif de mon voiage. A meſure que je l'entretenois, je voiois la ſérenité renaître ſur ſon viſage; & lorſque je lui eus communiqué le deſſein où j'étois d'aler ſervir en Eſpagne, où je lui fis entendre que je pourrois plus aiſement m'avancer, elle ne put retenir ſa joie; mais elle fut extrême quand je lui dis qu'il étoit eſſentiel pour moi de partir au-plûtôt avec un Colonel Eſpagnol qui devoit me mettre au fait de la maniere de parvenir dans ce Roiaume. Il eſt bon, ajoutai-

je, ma chere Tante, que je profite de l'amitié & de la compagnie que m'ofre ce Seigneur. Il doit partir demain ſans faute, décidez mon ſort, il eſt entre vos mains. Vous en avez déja tant fait pour mon avancement, que j'ai lieu d'eſperer que vous ne me laiſſerez pas en ſi beau chemin.

Charmée des diſpoſitions où elle me voioit, elle m'embraſſa; il me parut qu'elle le fit avec tendreſſe; je l'aurois même ainſi penſé dans une toute autre ocaſion; mais je n'atribuai ſa ſenſibilité qu'à la joie qu'elle avoit de mon prochain éloignement. Mon deſſein la délivroit de bien des embarras où j'aurois pû la jetter, ſi je lui avois fait des reproches dont elle n'auroit jamais pû ſe laver: & ſans m'en dire davantage, elle entra dans ſon cabinet. Jamais moment ne me fut plus favorable. Je m'imaginai avoir autant lieu d'être content de mon ſort que ſi elle m'eut acordé ſa fil-

le. La ſûreté de ma vengeance & de ma retraite m'en dédommageoient pleinement.

Elle revint enfin avec une bourſe en main : & me la préſentant, voilà mile écus, dit-elle. C'eſt tout ce que je puis faire pour vous. Si dans quelque année vous avez beſoin de quelque argent, je tâcherai de vous en faire tenir. Ménagez-vous, & tachez de vous rendre la fortune favorable. Après avoir répondu avec des ſentimens de reconnoiſſance que je n'avois certainement que ſur mes levres, elle me propoſa des lettres de recommandation du Prince de C... que j'acceptai à bon compte, quoique j'euſſe à craindre qu'il ne les retractât ſi la fortune décidoit à mon avantage le combat que je devois livrer à mon Rival qui étoit ſon favori. Je priai donc ma Tante d'avoir inceſſamment ces Lettres, afin que je puſſe joindre dès le ſoir le Seigneur Eſpagnol dont je venois de lui par-

ler. Après m'avoir prié de l'atendre, elle monta en carroſſe pour aler chez le Prince de C...

La ſatisfaction que j'eus de me voir en état de ſuivre la fortune où elle voudroit me conduire après m'être vengé de mon Rival & de l'inconſtance de mon infidéle, me permit de me livrer aux reflexions que les conjonctures me donnoient lieu de faire : & pour réver ſans témoins, je fus me promener dans le jardin. Toutes les marques de tendreſſe que m'y avoit données ma Couſine s'étant renouvellées dans mon eſprit, je ſentis renaître dans mon cœur celle dont je lui avois donné des preuves : & peu s'en falut que je n'y ſucombaſſe. L'envie me prit cent fois d'aler au Couvent où elle étoit, eſperant qu'elle reviendroit à moi, & que ma préſence feroit chés elle un éfet tout opoſé à celui de mon abſence ; mais la noirceur de ſon crime s'étant encore préſentée, je la ju-

geai indigne de cette démarche. J'y trouvai enfin trop de lâcheté pour me déterminer à la faire.

La Loiſon qui m'aperçut d'une fenêtre m'étant venu joindre, acheva de me confirmer dans ma derniere idée. Je ne reſpirai plus que la fureur & la vengeance. Je viens, me dit-elle, de voir ma jeune Maîtreſſe. Elle a été inſenſible à tout ce que j'ai pû lui dire pour la ramener à la fidélité qu'elle vous a cent fois jurée en ma préſence. En vain je lui ai rapellé ſes empreſſemens, ſes ſoupirs, ſes larmes & les vôtres; envain je lui ai repréſenté juſqu'à quel point l'amour vous avois unis enſemble & les douceurs qu'il vous avoit fait goûter, elle m'a répondu qu'elle ſe faiſoit une gloire & un devoir de les oublier pour jamais; puiſqu'elle reſervoit toute ſa tendreſſe pour un Amant auſſi conſtant que le Marquis de B... Elle ajoûta que l'inconſtante n'avoit pas balancé à lui

dire, que tandis que je ſerois au logis de ſa Mere, elle ne vouloit pas en aprocher, & qu'elle iroit plûtôt ſe jetter entre les bras de ſon Amant.

Il eſt aiſé de juger que le reſte de ma tendreſſe s'évanoüiſſant en ce moment, la fureur & la haine la remplacerent avec tant d'empire, que je me reſolus d'anticiper ma vengeance. Non non, m'écriai-je, le perfide ne verra pas l'inſtant, dont il atend le commencement de ſa felicité. Je veux m'épargner le chagrin de le voir entre les bras de mon infidéle. Je romprai ſes meſures les mieux concertées, en terminant ſon amour avec ſa vie.

Ah Mr. le Chevalier, dit la Loiſon, en ſe jettant à mon cou, à quel excès vous conduit le déſeſpoir? Suſpendez-le, je vous prie, juſqu'à mon retour. Je vais de ce pas lui donner un dernier aſſaut capable de l'obliger à capituler. Fi fi, repris-je, outre qu'elle n'eſt pas di-

gne de mes ſoins, elle ne vaut pas la peine que vous vous intereſſiez pour elle. Qu'elle perſiſte dans ſon infidélité? Qu'elle ne reſpire que pour un ſcelerat qui a flêtri ſa gloire, & qu'elle veuille enfin paier de ſon amour le plus lâche des atentats, c'eſt ce qui m'embarraſſe peu. Je me trouverai agréablement dédommagé de ſes parjures par le plaiſir que j'aurai de ſavoir, qu'elle n'en retirera aucun des avantages qu'elle ſe promet. Au reſte, ma chere Loiſon, ajoûtai-je, en lui mettant trois Loüis dans la main, ſi elle m'eſt infidéle, je vous conjure de ne pas la devenir. Gardez-moi un ſecret duquel dépend tout l'agrément de ma vie.

La Loiſon qui voioit ſes interêts choqués par ce contraſte, ſe retira les larmes aux yeux. Craignant d'ailleurs que ma Tante à ſon retour ne la ſurprit avec moi, elle me quita en me diſant, qu'elle me plaignoit, & qu'elle n'auroit jamais crû ma Cou-

ſine capable d'un ſi étrange changement. A peine fut-elle dans le logis, que j'entendis le Carroſſe de ma Tante dans la Cour. J'y courus impatient d'exécuter mon deſſein ſans atendre au jour des nôces, ainſi que je l'avois d'abord projété; & lui aiant ſervi d'Ecuier à la décente du Carroſſe, je la conduiſis dans ſon apartement. J'ai les lettres dont je vous ai parlé, dit-elle, en s'aſſeiant; mais vous ne ſortirez d'ici qu'après m'avoir fait compagnie à diné.

Je ne pus me diſpenſer de reſter. J'en fus même en quelque façon bien-aiſe pour voir ſi elle me communiqueroit le mariage de ma Couſine, & de quelle maniere elle m'en feroit l'ouverture. Ce ne fut qu'à la fin du diné, que jettant un grand ſoupir, elle me dit être au déſeſpoir de ne pouvoir ſuivre ſon inclination dans l'établiſſement de ſa fille. Vous étiez ſeul, dit-elle, l'objet de ſa tendreſſe & de la mien-

ne, je vous répons même que vous l'êtes encore également; mais on ſe trouve en de certaines conjonctures dans la vie, qu'on eſt obligé malgré ſoi de s'y acommoder. Votre Couſine vous étoit deſtinée, & le Deſtin en diſpoſe en faveur d'un autre, il ſeroit inutile de ſe roidir contre ſes decrets. Vous m'avez toûjours paru ſage & raiſonnable; & j'ai lieu de croire que vous ne le ſerez pas moins en cette ocaſion. Il eſt inutile que je vous faſſe le détail des raiſons qui me font conſentir à ſon mariage avec le Marquis de B... j'ai eu beaucoup de peine à l'y déterminer; mais enfin elle l'a accepté, & le jour eſt pris pour la concluſion de cette afaire. Je ne vous en aime pas moins, mon cher Neveu, ajoûta-t-elle, & vous en ſerez convaincu par les preuves éficaces que je vous en donnerai dans l'ocaſion.

Cette déclaration m'embarraſſa. Plein d'idées deſeſperantes, je ne

pouvois naturellement qu'éclater; cependant la politique me fit prendre un tout autre parti. Je n'ai jamais douté de votre tendreſſe, lui dis-je, ma chere Tante; mais je ſentois bien que je n'étois pas aſſés heureux pour que le deſſein qu'elle vous avoit inſpiré en ma faveur, eut jamais ſon éfet. Je n'ai donc point compté ſur le cœur de ma Couſine. Mes preſſentimens m'ont toûjours aſſuré qu'il n'étoit pas fait pour le mien. Il ne m'eſt pas difficile d'oublier ce à quoi je ne me ſuis jamais atendu. J'en ſuis parfaitement conſolé. Au reſte vous êtes aſſés prudente pour ne rien faire à la legere. Que puis-je faire que reſpecter votre conduite. Ce ſont les diſpoſitions dans leſquelles je vais partir pour tenter ſi la fortune ne ſera point aſſés juſte pour me dédommager de la perte que je fais. Quoi qu'elle puiſſe faire à mon égard, je me trouverai heureux ſi votre amitié pour moi dure autant

que ma reconnoiſſance : & prenant congé elle m'embraſſa en verſant un torrent de larmes ; mais elles ne firent que m'irriter & m'afermir dans le ſiniſtre deſſein que je méditois.

Je ſortis en lui diſant que j'alois partir inceſſamment, & que je n'avois point de tems à perdre pour joindre le Seigneur Eſpagnol que je devois acompagner. J'en agiſſois ainſi pour qu'on ne pût m'imputer la mort du Marquis en cas que je vinſſe à le tuer. Cependant pour n'ômettre aucune précaution, je pris celle d'aller dire adieu à Keravel à qui je racontai l'entretien que j'avois eu avec ma Tante. Il en fut touché : & il m'avoüa ne pouvoir s'imaginer en quelle vûë elle avoit ſi fort changé à mon égard. Je ne lui cachai point que j'étois reſolu de chercher dès ce moment mon Rival, & de ne point quiter Paris que je ne l'euſſe rencontré pour aſſouvir ma vengean-

ce. Après quelques éforts qu'il fit pour m'en détourner je le quitai, entierement livré à la fureur qui m'animoit.

Aiant batu le pavé pendant trois heures & fureté dans certains Cafés & des promenades où il aloit quelquefois, ſans le trouver, je m'en alai aux Champs Eliſées pour y nourrir mon noir chagrin. Je n'y eut pas melancoliſé un quart d'heure, que j'aperçus un Carroſſe qui venoit à moi. Je ne ſais par quel preſſentiment je ſentis mon cœur palpiter, comme ſi c'eût été un avertiſſement qui m'étoit donné que mon Rival n'étoit pas loin. Je me releve du gazon ſur lequel j'étois à demi couché, & agité par la jalouſie qui me rongeoit & qui ſembloit animer mon courage, je m'en alai au-devant du Carroſſe qui aloit au petit pas. Aiant reconnu mon homme, je fis arrêter le Cocher. Je m'aproche avec fureur de la portiere; c'eſt toi, que je cher-

cherche, lui dis-je ; il faut que tu me faſſes raiſon de l'inſulte & du vol que tu m'as fait.

Il eut beau dire qu'il ne me connoiſſoit pas & qu'il ne ſavoit pourquoi je l'inſultois moi-même, je lui répondis que s'il avoit du cœur, il y auroit long-tems qu'il m'auroit dû connoître. Je ſuis, lui dis-je, le Cavalier qui après t'avoir traité le bâton ſur l'oreille, a enlevé de tes bras la perfide & l'ingrate qui faiſoit l'objet de ta lâche paſſion : me voici pour t'ofrir l'ocaſion de t'en venger, & ſi tu es aſſés coquin pour ne pas en profiter, je veux la mettre à profit pour ſatisfaire ma vengeance. Une Dame qui étoit avec lui fit tous ſes éforts pour le retenir ; mais dès que je lui eus dit, que s'il ne dégendoit j'alois le maſſacrer entre ſes bras, elle le laiſſa libre. Je recule cinq ou ſix pas, & ſans aler plus loin, je mets l'épée à la main. Il ſe mit auſſi-tôt en état de défenſe, je cours ſur lui ſans garde &

ſans meſure, & je lui perce la poitrine du premier coup que je lui portai à bras racourci. Il tomba ſur la pouſſiere, & je me retirai après avoir fait décendre le Cocher, qui avec le ſecours de la Dame le remit dans le Carroſſe.

Jamais de la vie je n'eus de plus douce ſatisfaction que quand je vis mon Rival renverſé & hors d'état de joüir de l'objet dont il m'avoit privé. Ma fureur contre lui ſe ralentit tout d'un coup & s'évanoüit enfin peu à peu, mais l'ingrate Dumenil en prit la place. Je ſentois bien qu'elle étoit plus coupable que lui ; mais je ne pouvois mieux la punir de ſon crime, qu'en la privant pour toûjours d'un Amant, dont elle atendoit ſa felicité.

Roulant dans ma cervelle échauffée mile reflexions de cette nature. Je ne marchois, pour ainſi dire, que machinalement : je rentrai même aſſés avant dans Paris ſans m'apercevoir de qui que ce fut,

& comme ſi pas une ame ne s'étoit trouvée en mon chemin. Madame Dumenil qui venoit de retirer ſa fille du Couvent paſſoit ſi près de moi, que ſon Carroſſe faillit à m'écraſer. Moi qui, comme on croira bien, n'étoit pas de belle humeur, je mis l'épée à la main pour en fraper le Cocher, qui me nommant aſſés haut, me fit ſortir de l'état diſtrait où j'étois. Aiant auſſi-tôt jetté les yeux dans le Carroſſe, j'y vis mon infidéle qui ſe cachoit le viſage avec ſon éventail. Le Cocher aiant arrêté dès que je lui en eus fait le ſigne, je m'atachai à la portiére, & l'aiant regardée d'un œil plein de rage & de mépris, va lui dis-je, perfide, ingrate, parjure, cours au plus vite recevoir les derniers ſoupirs de ton lâche Amant. Je viens de laver ton crime dans ſon ſang: & vous Madame, dis-je, à la Mere, qui êtes l'afreuſe complice de l'infidélité de votre indigne fille, cherchez-

lui au prix de votre honneur & à la satisfaction de son panchant à la dissolution, un autre coquin digne d'elle & de vous. Qu'il joüisse de mon reste : & quitant la portiere je continuai mon chemin.

La raison & la tranquilité m'étant revenuës à la fin de ce transport, je doublai le pas pour me rendre à la Poste, où aiant pris une Chaise, je partis sur le champ avec mes hardes pour aler coucher à Etampes, où je ne m'arrêtai que pour écrire à Keravel, & le prier de m'adresser sa réponse à Bordeaux, & surtout de s'informer exactement du sort du Marquis, & de me l'aprendre.

Mon premier soin arrivant à Bordeaux le troisiéme jour après mon départ, fut d'aler à la Poste où je trouvai une lettre de Keravel. Impatient d'en savoir la teneur, je l'ouvris sur le champ dans la Cour même du Bureau des lettres, & j'apris que les Chirurgiens avoient

décidé que la bleſſure du Marquis de B... ne le menaçoit pas d'une mort prochaine ; mais qu'elle le jetteroit neanmoins dans le tombeau, après une vie languiſſante de quelque année, ce que l'évenement juſtifia.

Je ne fus pas de retour à mon Auberge qu'on nomme Richelieu, que je demandai deux œufs frais & un lit dont j'avois encore plus beſoin. J'étois ſur le point de m'y mettre après avoir pris deux œufs molets, lorſque j'entendis une voix qui ne m'étoit point inconnuë, mais que je ne pouvois diſcerner. La crainte où je fus de penſer toute la nuit à reconnoître le ſujet qui parloit, & de perdre par conſequent le ſommeil qui devoit me rétablir de la fatigue de mon voiage, m'inſpira de décendre, afectant d'avoir quelque beſoin ; mais quelle ne fut point ma ſurpriſe de rencontrer de Mons dans la Cour où il faiſoit décharger ſes hardes

de ſa Chaiſe de Poſte. Nous étant mutuellement reconnus, nous reſtâmes immobiles en nous entre-regardant. Je rompis le premier le ſilence, & courant à lui je l'embraſſe, en lui diſant, que puiſque nous avions le même ſort, j'étois charmé de courir avec lui la même fortune. Il me répondit du même ton, & aiant demandé une chambre à deux lits, j'y fis porter ma malle. Cette entrevûë me fit un ſi ſenſible plaiſir, que je me trouvai auſſi frais que ſi je fuſſe ſorti de mon lit. L'apetit me revint avec la joie. Je fus à la Cuiſine ordonner un bon ſoupé, & malgré les deux œufs que je venois d'avaler, je mangeai mieux que je crois n'avoir fait de ma vie. On ne peut douter que toutes les facultés de l'ame ne ſoient calmes & ſatisfaites, quand dans une infortune l'on rencontre une ami infortuné. On tient à lui par une ſi juſte reſſemblance, qu'il eſt dificile de ne pas le regar-

der comme un autre soi-même.

La nuit que nous passâmes à table bien plus à discourir qu'à manger & à boire, me parut très-courte ; & la moindre aparence de sommeil ne se fit point apercevoir. On peut bien s'imaginer que nos entretiens ne roulerent que sur nos rivaux & nos infideles, & que la douceur qui naissoit de notre vengeance satisfaite, nous dédommagea au centuple de la perte de nos maîtresses, que nous ne regardions alors que comme des obstacles à notre avancement. Nous nous felicitions d'en être délivrés, & de ne tenir en France à rien du monde qui fut capable de nous arrêter dans la carriere que nous allions fournir en Espagne.

De Mons qui n'étoit point sorti de sa chambre depuis son arrivée à Paris, n'avoit nullement oüi parler de mon afaire avec le Marquis de B... Madame Dumenil avoit bien informé Madame de Mons

des bleſſures de mon Rival, mais elle ne lui avoit pas dit qu'elles étoient des coups de mon épée. Sa qualité de Tante lui avoit inſpiré de m'épargner. Jamais homme ne fut plus ſurpris que lui quand il aprit de ma bouche que je m'étois batu avec le Marquis, d'autant plus qu'il ne me croioit pas ſon rival. Il m'avoüa même que ne croiant pas que je penſaſſe à ma Couſine comme à une maîtreſſe, il avoit formé la reſolution, en partant de Doüai, de faire agir Madame ſa mere auprès de ma Tante, pour avoir la liberté de voir ſa fille ſur le pié d'un mariage futur, mais que ſon afaire avec de G. aiant pris un tout autre tour que celui qu'il eſperoit, il n'avoit plus penſé qu'à quiter la France pour chercher ailleurs de l'emploi. L'Eſpagne, ajoûta-t-il, s'étant d'abord préſentée à mon eſprit, m'a paru la plus ſure reſſource. Les Oficiers François y ſont placés & avancés en peu de tems.

Je ſuis charmé que nos malheurs ne nous aient point ſeparés, & que nous alions figurer ſur le même téâtre.

Lui aiant rendu politeſſe pour politeſſe, & juré une éternelle amitié, je lui dévelopai l'amoureux commerce où j'avois été avec ma Couſine. Je lui rendis un compte ſi exact de ſes tendres ſentimens & des miens depuis, pour ainſi dire, notre enfance, qu'il tomba dans un étonnement qu'on ne ſauroit s'imaginer. Hé comment a-t-il pu ſe faire, s'écria-t-il, que vous aiez fait ſi long-tems l'amour avec tant de ſecret, que je ne m'en ſuis point aperçu malgré que je fréquentaſſe votre maiſon, & qu'il n'y avoit point d'heure du jour & de la nuit que je n'en euſſe l'entrée libre? Il ceſſa d'être ſurpris quand je lui eus expliqué ce miſtere en lui en nommant la Loiſon comme le plus habile Miniſtre. Par ma foi, s'écria-t-il une ſeconde fois, je n'ai jamais

ſoupçonné que l'amour ſe fût mêlé avec votre ſang, & j'ai toûjours crû de bonne foi que votre cœur n'avoit de paſſion que pour Genevieve.

Vous ſavez bien, repris-je, qu'elle eſt à Paris, & qu'elle s'eſt mariée avec ſon vieux Lieutenant-Colonel : il me repondit qu'il l'avoit apris d'un de ſes amis qui la connoiſſoit. Je ſçais, continua-t-il, qu'elle a eu le talent de lui perſuader de quiter le ſervice de France pour s'aler mettre dans celui d'Eſpagne dans l'eſperance que la Maiſon de M. S. dont elle eſt iſſuë, ne manquera pas de travailler à ſon avancement. Je ſais même, ajoûta-t-il, qu'ils doivent partir inceſſamment de Paris pour ſe rendre à Vailladolid auprès de pluſieurs branches de cette Maiſon pour s'en faire connoître, & de-là à la Cour de Madrit.

Je ne doute pas, lui dis-je, que nous ne revoïions un jour Genevie-

ve. Ciel de quel œil me regarderoit-elle, & comment pourroit-elle ſoûtenir ma préſence? Bon bon, reprit-il, les femmes ſont ma foi excélentes Comediennes. Elles font ſans ſe gêner tous les perſonnages que leurs paſſions leur inſpirent. Pouvez-vous en douter après la triſte experience que nous en avons faite. Propoſez-vous donc conſtanment, mon cher, ajoûta-t-il, d'oublier votre perfide, comme je fais gloire de ne jamais plus penſer à l'ingrate Relinde.

C'eſt ainſi que nous paſſâmes la nuit ſans nous ſentir des fatigues de la Poſte. Cependant nous nous couchâmes au point du jour, & le ſommeil nous aiant acablé nous ne nous levâmes qu'un moment avant Midi, ce qui nous fit prendre la reſolution de ſejourner à Bordeaux. Ceux qui connoiſſent cette riche & ſuperbe Ville, une des plus commerçantes de l'Europe, ne ſeront pas ſurpris que j'en parle com-

me d'un charmant ſejour. Un Mouſquetaire nommé le Chevalier de Lalane que nous avions connu à Paris nous aiant rencontré ſur le Quai du chapeau rouge, aſſés près du Château Trompete, nous fit mile politeſſes. Outre qu'il nous donna un excélent dîné chez Barbaret un des meilleurs Traiteurs de France, il nous introduiſit dans une des plus belles compagnies & des mieux aſſorties. Parmi vingt Dames d'un eſprit délicat & d'une extrême politeſſe, nous y vîmes Mademoiſelle d'Alemans dans un bien plus gracieux équipage qu'elle n'étoit à Paris. Elle n'atendit point que nous l'aprochaſſions, elle vint à nous d'un air riant & engageant. Ses manieres polies & reconnoiſſantes nous firent paroître beaucoup plus noire l'ingratitude & la brutalité de nos infames Maîtreſſes: & après nous avoir entretenus aſſés long-tems, elle ne nous quita qu'après nous avoir fait pro-

mettre de l'aler prendre le soir dans la maison bourgeoise où elle logeoit, pour l'acompagner à la promenade.

Nous ne pûmes donc nous dispenser de lui en donner notre parole. L'heure étant venuë nous nous rendîmes chez elle dans un Carrosse de remise. Son Mari qui nous y atendoit, nous reçut avec autant de caresses qu'elle-même. C'étoit le Procureur dont j'ai parlé dans ces Memoires, qui l'avoit épousée. Elle lui avoit parlé de nous comme de ses Liberateurs: & il crut devoir paier pour elle les services que nous lui avions rendus. Pendant la promenade elle se rapella Genevieve & Relinde, dont elle nous demanda des nouvelles. Sur le recit que nous lui fîmes de leur perfidie, elle fut si consternée qu'elle ne pouvoit revenir de son étonnement. Cependant de Mons lui aiant demandé le sujet de son voiage à Bordeaux, elle suspendit l'espece

de colere qui l'avoit saisie, pour nous informer de ce que nous souhaitions.

La nuit qui aprochoit nous ramena chez elle. Nous pensions à retourner à notre Auberge quand nous vîmes arriver plusieurs Cuisiniers & Marmitons chargés d'un grand soupé que nous ne pûmes nous dispenser d'accepter. A peine fumes-nous entrés dans son apartement que deux aimables Demoiselles arriverent. Elle les avoit priées pour nous rendre le soupé plus agréable : & elle n'y réussit pas mal, car ces charmantes personnes avoient tous les talens que l'esprit & la beauté peuvent donner pour plaire. C'étoient deux de ses anciennes amies, qui pendant sa prison au tems du procès qu'elle avoit contre son pere, n'avoient rien négligé pour lui rendre service & lui avoient toûjours fait une cordiale compagnie. La Dame qui nous regaloit, se souvenant qu'elle

nous avoit fait ſa tragique hiſtoire, crut devoir nous la faire confirmer par ſes amies. Elle les pria de nous raconter les faits dont elles avoient été témoins ; & nous en aprîmes pluſieurs circonſtances dont la triſte conjoncture, où elle étoit quand elle nous les avoit racontez elle-même, lui avoit fait perdre la memoire. Nous en fumes beaucoup plus touchés à ce ſecond recit qu'au premier ; car enfin dans le tems qu'elle nous le fit, les ſages filles étoient ſi fort confondues avec les libertines, que nous n'avions pas meilleur idée des unes que des autres. Tel étoit alors le cahos de Paris dont la poſterité n'aura probablement jamais d'exemple.

Malgré cette narration capable d'atriſter les plus gais, nous ne laiſſâmes pas de reprendre la joie après avoir donné quelques momens à la triſteſſe. Comme nous allions ſortir de table pour nous retirer à deſſein de nous diſpoſer à partir le

lendemain, il entra deux Fripiers chargés de pluſieurs habits de maſque de diferens goûts. Nous eumes beau vouloir nous diſpenſer d'en faire uſage, il falut ſe rendre aux engageans empreſſemens de notre charmante Hôteſſe, qui malgré une dificulté de langue étoit très-éloquente. Elle nous dit qu'abſolument elle vouloit nous procurer tous les plaiſirs qu'elle pourroit s'imaginer, pour paier la peine, le zele & la generoſité que nous lui avions marqués en la délivrant des mains de ſes tirans. Le Mari & les deux amies aiant joint leurs inſtances, nous diferâmes notre départ pour ne pas rompre la partie.

Nous primes donc des habits de bal, & nous nous partageâmes dans deux carroſſes. Le Mari & de Mons monterent dans l'un avec les deux Demoiſelles, & j'étois ſeul avec notre charmante Hôteſſe. Le Bal étoit chez Mr. de la Caſe premier Préſident du Parlement. L'aſ-

ſemblée y étoit des plus belles & des plus nombreuſes. On y danſa, on y joua, on y prit toutes ſortes de rafraichiſſemens. Notre Compagnie ſe ſepara inſenſiblement, & nous fumes diſperſés dans la mêlée. Cependant je jettois ſouvent les yeux ſur notre Hôteſſe de peur de m'égarer ; mais comme je la vis s'aſſeoir avec un Maſque qui n'étoit pas de notre troupe, & ayant bien remarqué l'endroit, je joignis un autre Maſque qui me parut être une femme de bonne mine. Je lui parle, elle me répond ; & quoique j'affectaſſe une voix étrangere, elle me reconnut. Aſſeions-nous, dit-elle, & je vous dirai votre bonne avanture. Elle débuta par l'état de ma premiere éducation, & continuant par le détail de ma vie & de mon ſéjour chez Madame Dumenil, elle m'en rapella toutes les époques. Elle me parla de l'enlevement de ma Couſine, de mon duel avec la Malonniere ; de mon voia-

ge à Verſailles avec deux Demoiſelles que le haſard avoit fait tomber entre nos mains; de l'enlevement de la charretée de filles à qui nous rendîmes la liberté près de Poiſſi; le duel de de Mons à Doüai avec de G..., ma rencontre avec le Marquis de B...; le mariage de ma Couſine ſuſpendu par la bleſſure que je lui avois faite: elle eut même le front de parler de ſon infidelité à mon égard ſans déguiſer ſon nom; mais comme ſi c'étoit une autre qu'elle qui me parlât; enfin, mot, elle me dit tant de particularités que je conclus que c'étoit Genevieve elle-même.

Quoi donc Maſque, lui dis-je? tu es bien inſtruit de ma vie. Tu m'en racontes les chagrins avec tant de préciſion, que j'ai lieu de croire que tu y as beaucoup de part. Tu pourrois bien ne pas te tromper, me repondit-il; cependant dis-moi mon nom. Tu es, lui dis-je, l'ingrate & la perfide Genevie-

ve. Je ſuis contente, reprit-elle, dans la certitude où je ſuis que tu m'aimes encore, puiſque tu ne m'as pas oubliée. Tu aurois pourtant raiſon d'oublier juſqu'à mon nom ſi mon infidelité étoit réelle. Compte donc qu'elle n'eſt qu'apparente. Je t'en donnerois des preuves ſi c'étoit ici le lieu propre à un ſerieux entretien ; mais ſi tu veux te trouver demain à neuf heures du matin aux Alées du Cardinal, je te convaincrai de ma droiture.

Quelle que fut ma ſurpriſe, & tout embarraſſé que je me trouvaſſe, j'eus néanmoins aſſez de curioſité pour accepter le rendez-vous ; mais ce fut tout, car j'étois ſi déconcerté que je n'étois pas en état de lui parler plus long-tems. Je la quitai donc brusquement : & me mêlant indiferemment avec tous les Maſques, je me dérobai à ſes yeux. Heureuſement que ma troupe ſe trouva en mon chemin, ſans cela il m'auroit été bien dificile de

la rejoindre. Ce fut ma charmante Hôteſſe que je rencontrai d'abord. Me voiant paſſer outre, elle m'arrêta par mon *domino* en me diſant, toute notre troupe eſt en mouvement pour vous chercher ; arrêtez, c'eſt ici où elle doit ſe rendre.

A peine étois-je capable de la remercier de ſon atention, tant la préſence de Genevieve m'avoit troublé ; & ſi une de nos Demoiſelles ne nous eut joint, elle n'auroit pas manqué de s'apercevoir de mon déſordre. Cependant *je tombai de fievre en chaud mal.* Cette Demoiſelle qui m'avoit longtems examiné tandis que je converſois avec Genevieve qui avoit certainement un air diſtingué, commença à me railler comme ſi je m'étois écarté de la troupe pour donner dans cette avanture qu'elle croioit concertée. Comment trouvez-vous, dit-elle, les Dames de notre Ville ; vous en avez, continua-t-elle, rencontré

une de votre goût ; car vous avez fait une longue séance avec elle.

On s'imaginera bien que mon avanture m'avoit mis hors d'état de railler & même d'entendre raillerie, si tout autre qu'une Dame m'en eut voulu faire le sujet. Je reçus néanmoins parfaitement bien celle qu'elle me fit, & après lui avoir répondu assés à propos, je me bornai à lui dire que la personne avec qui elle m'avoit vû, étoit une Etrangere, que le pur hasard m'avoit fait rencontrer. Nous en étions là lorsque toute notre troupe arriva ; & comme le jour aprochoit, nous sortîmes du Bal, & de Mons & moi nous nous retirâmes à notre Auberge après avoir acompagné les Dames chez elles.

Hé bien, me dit-il aussi-tôt que nous fumes dans notre chambre, vous avez donc fait une trouvaille ? Ah ! lui répondis-je, mon cher ami, j'ai failli à crêver de rage & de dépit. Oüi, j'ai trouvé dans le Bal la

traitresse Genevieve. Genevieve, grands Dieux, s'écria-t-il. Eh quoi, n'est-elle pas contente de vous avoir indignement joué, veut-elle encore vous poursuivre jusques dans le dernier retranchement de votre tranquilité?

Je lui rendis compte de tous les propos qu'elle m'avoit tenus & de l'impudence avec laquelle elle avoit voulu me faire sentir son innocence, en m'offrant des preuves qu'elle n'avoit rien fait qu'à mon avantage. Ho parbleu, reprit de Mons, c'est une Maîtresse éfrontée. Bien plus, continuai-je, elle m'a donné un rendez-vous à ce dessein. Elle doit se trouver demain à neuf heures du matin aux Alées du Cardinal; je ne sais ce que je dois faire. Vous me surprenez, repliqua mon ami; je vous avoue que la conjoncture est épineuse. Si cependant vous croiez pouvoir retenir la bride à votre ressentiment, je vous conseille de vous y trouver. Si vos entretiens ne vous

procurent aucun avantage, ils nous serviront du moins à nous prouver jusqu'où peut aller le déguisement de ces sortes de créatures. Peut-être que nous en retirerons de l'utilité en quelques autres occasions.

Après avoir adopté le sage conseil de de Mons, très-conforme à la belle maxime de tout écouter, de tout éprouver & de s'en tenir au meilleur, je me couchai tout habillé pour être plûtôt prêt à sortir de l'Auberge si en cas que le sommeil me retint au lit plus tard que je ne me proposois. Pour de Mons il se coucha dans les formes, résolu de dormir la grasse matinée. J'eus beau vouloir me tranquiliser, je ne pus jamais me distraire de Geneviève. Ses bonnes qualités contrebalançoit le tour perfide qu'elle m'avoit joüé; je ne savois si je devois la haïr ou l'aimer. Ces idées aiant roulé dans mon esprit jusqu'à huit heures, je me levai: & sentant beaucoup d'impatience de la

voir, & un certain je ne sai quoi qui s'intéressoit encore pour elle dans mon cœur, je pris un Valet du logis pour me conduire au rendez-vous qu'elle m'avoit marqué.

Elle y étoit déja. La voiant assise sur un banc, je l'aprochai aiant le cœur dans une situation que je ne saurois décrire. „ Je me confirme „ de plus en plus, me dit-elle d'a- „ bord, que vous paiez mon amour „ du vôtre. C'est un paradoxe „ pour vous, mon cher Repert; „ mais si vous pouviez lire dans „ mon cœur, vous verriez que je „ ne suis ni ingrate ni infidéle. „ Crojez-moi, ne repaissez point „ votre esprit de chimeres; pen- „ sons vous & moi au solide, & „ laissons la fade délicatesse aux „ foibles Amans. Il ne vous est pas „ nouveau de m'entendre parler „ ainsi; je n'ai jamais tenu d'autre „ langage, & je n'ai rien fait & ne „ veux rien faire qui ne le sou- „ tienne.

Je lui répondis naturellement, que ſes actions étant beaucoup plus capables de me perſuader que tous les diſcours du monde, je ne pouvois que la taxer d'ingratitude, de perfidie & de noire trahiſon; & que ſi elle pouvoit donner d'autres prédicamens à la conduite qu'elle avoit tenuë à mon égard, j'étois diſpoſé à ajoûter foi à ſes paroles & à faire tout ce qu'elle pourroit exiger de moi : „ Hé bien, re-„ prit-elle, vous obéïrez donc „ bientôt à mes volontés. Elles „ vous ſont avantageuſes : & à „ moins que d'être ennemi de „ vous-même, vous ne pouvez „ blâmer ma conduite à votre „ égard. Ecoutez-moi.

„ Le ſoir de votre rencontre „ avec le Marquis de B... la Loi-„ ſon qui l'avoit apriſe de ſa Mai-„ treſſe, vint au logis me l'apren-„ dre. Ne ſoiez pas ſurpris de „ cette confidence. J'avois déja „ gagné par argent cette habile

„ femme ; & cinq ou six jours avant
„ votre départ pour Doüai, elle
„ m'avoit informée que Mademoi-
„ selle votre Couſine s'aloit ren-
„ fermer dans un Couvent pour
„ vous ôter tout lieu de jalouſie.
„ Je n'ignorois donc pas que vous
„ l'aimiez : je doutois que vous
„ m'aimaſſiez ; & la plus grande
„ grace que je pouvois vous faire,
„ étoit de croire que du moins vo-
„ tre cœur étoit partagé.

„ Je partis pour Doüai dans ces
„ ſentimens. Je ne vous en fis rien
„ ſentir, & pour couper court, je
„ travaillai à poſſeder votre cœur
„ ſans partage. Vous vous êtes
„ trompé ſi vous avez crû que j'aie
„ donné ma parole d'honneur à
„ mon vieux Lieutenant-Colonel
„ avant votre départ de Doüai.
„ Non je ne la lui ai donnée qu'à
„ Paris avec ma main, lorſque la
„ Loiſon m'eut dit que vous aliez
„ ſervir en Eſpagne. C'eſt un
„ Ecuier que j'ai pris pour m'a-

„ compagner dans ce Roiaume,
„ où je vais ſans diférer, mes in-
„ terêts & les vôtres m'y conduiſent, ne vous y opoſez pas.

„ Mais voici le principal motif
„ de ma conduite, Mon Vieux
„ me parlant un jour d'amour à
„ Doüai m'informa de ſa naiſſance, de ſes aliances & de ſon
„ bien, croiant ſans doute comme bien des fous, ſupléer par
„ là au défaut de ſa jeuneſſe. Il me
„ dit qu'il avoit un Oncle premier
„ Ecuier du Marquis de Ste. Croix
„ Colonel d'un Regiment de Cavalerie, & qu'outre ces emplois,
„ il tenoit la premiere place dans
„ le cœur de ce Seigneur. Or je
„ n'ignorois pas être ſa proche
„ parente, & même ſon unique
„ heritière. Aiant donc toûjours
„ dans mon cœur l'envie de vous
„ donner un rang & de l'agrément dans le monde, je l'ai
„ épouſé pour vous les procurer.
„ Nous nous ſommes mariés le

„ mardi, lendemain de votre dé-
„ part, après qu'il m'eut juré que
„ nous partirions le même jour
„ pour l'Eſpagne. Notre diligence
„ a été grande. Nous vous avons
„ rencontré à Angoulême où vous
„ vous êtes arrêté, & nous avons
„ continué ce même jour notre
„ route juſqu'à Barbezieux, d'où
„ étant partis une heure avant jour
„ nous ſommes arrivés à neuf heu-
„ res du matin, & vous n'y arri-
„ vâtes que le ſoir : & ſans doute
„ que de Mons eſt auſſi arrivé ; car
„ nous l'avons laiſſé à Poitiers prêt
„ à vous joindre ſans que vous l'a-
„ tendiſſiez. La Loiſon m'avoit
„ fait tout ce détail qu'elle avoit
„ apris de ſa Maîtreſſe & de Ma-
„ dame de Mons. Embraſſez-moi,
„ mon cher Chevalier, ajoûta-t-
„ elle, je ſuis toûjours votre fidé-
„ le Genevieve ; & l'infidélité que
„ vous m'avez toûjours faite en ai-
„ mant la Dumenil, n'a jamais été
„ capable d'alterer mon cœur ſur

„ votre compte : & en disant elle
„ se jetta à mon cou sans nul mé-
„ nagement.

„ Pour finir l'histoire de mes dé-
„ marches, je vous dirai qu'à pei-
„ ne nous fûmes arrivés, que je
„ fus à la Poste pour engager au
„ moien d'un écu un Valet d'écu-
„ rie, à qui je fis votre signale-
„ ment, à venir m'anoncer votre
„ arrivée, après vous avoir suivi
„ pour pouvoir m'informer de vo-
„ tre Auberge. J'y alai moi-même
„ le lendemain de votre arrivée.
„ J'y apris que de Mons vous avoit
„ joint, & que vous ne deviez
„ point partir ce jour-là. Non con-
„ tente de ces précautions, j'ai
„ mis des espions en campagne qui
„ vous ont suivi hier à la prome-
„ nade, qui ont apris que vous
„ soupiez chez une Etrangere, lo-
„ gée en maison bourgeoise dans
„ la ruë du loup, qui ont vû por-
„ ter où vous étiez les habits de
„ Bal, & qui m'ont enfin servie

„ à merveilles. Aiant pris là-deſ-
„ ſus mes meſures, je me ſuis in-
„ formée où étoit le Bal; & après
„ l'avoir apris, j'ai fait venir des
„ habits de Maſque pour le fils de
„ mon hôte & pour moi; j'ai fait
„ coucher mon Vieux qui m'ado-
„ re, pour venir au Bal, & je me
„ felicite de vous y avoir trouvé.

Elle finit: & m'aiant donné le tems de lui répondre ſans qu'il put ſortir une parole de ma bouche,

„ Vous ne dites rien, me dit-elle?
„ Faites-moi du moins connoître
„ les diſpoſitions de votre cœur?
„ Qu'elles me ſoient favorables ou
„ non, que je les aprenne de vo-
„ tre bouche. Si le ſiſtême que j'ai
„ formé & que vous me voiez au
„ point d'exécuter, n'eſt pas de
„ votre goût, parlez, & vous me
„ verrez partir dès ce moment
„ pour Paris & abandonner tou-
„ tes les prétentions que j'ai en Eſ-
„ pagne. Comme je ne les recher-
„ che que pour vous, elles me ſe-

„ ront inutiles ſans vous. Parlez?

Que puis-je répondre, lui dis-je, à tant de choſes obligeantes? Mon eſprit eſt ſi fort prévenu & mon cœur ſi alarmé de la maniere dont vous m'avez traité, qu'il eſt très-dificile que j'en revienne ſi vite; car enfin ne pouviez-vous point me prévenir vous-même des meſures que vous vouliez prendre pour me rendre heureux? Croïiez-vous donc que je ne fus pas capable de ſecret, & que s'il l'eut falu je n'euſſe pas ſu me contraindre à ne vous parler ni vous voir pendant le ſejour que vous avez fait à Doüai?

„ Non, je n'ai, reprit-elle, rien „ fait que ce que j'ai dû faire. Je „ me défiois de tout le monde & „ de moi-même. Je vous dirai „ même quelque choſe de plus „ étonnant; c'eſt ce que j'ai con- „ ſeillé à Relinde d'épouſer de G... „ afin qu'elle engageât ſon Epoux „ à mettre le Lieutenant-Colonel

„ dans mes fers. C'eſt à lui ſeul
„ que vous & moi ſerons redeva-
„ bles de notre félicité. Je vous ai
„ ſacrifié Relinde, je me ſuis moi-
„ même ſacrifiée pour un tems,
„ qui ne ſera certainement pas
„ long; car j'ai des ſignes infailli-
„ bles de la mort prochaine de
„ l'Epoux que mon amour pour
„ vous m'a fait prendre. Il m'a fait
„ heritiere de tous les biens con-
„ ſidérables qu'il a à rente ſur l'Hô-
„ tel de Ville de Paris, ainſi que
„ de tous ceux qu'il prétend en
„ Eſpagne. J'ai conſulté les meil-
„ leurs Avocats, ils m'ont tous
„ aſſuré d'une voix qu'il étoit fon-
„ dé : d'ailleurs ne comptez-vous
„ pour rien ceux que j'ai lieu de
„ prétendre en Eſpagne? Ils vau-
„ droient bien la peine que j'en
„ fiſſe le voiage, quand même vous
„ n'y feriez pas; outre que je puis
„ travailler éficacement à votre
„ avancement. Croiez-moi, vous
„ verrez que mes parens me re-
„ con-

„ connoîtront avec plaiſir. Quand
„ mon Vieux m'y aura donné l'en-
„ trée, je ſaurai bien m'y mainte-
„ nir. Etes-vous content, dit-elle,
„ en finiſſant?

Et vous cruelle & aimable Genevieve, lui dis-je, êtes-vous ſincere? Dois-je compter ſur votre ſiſtême. Si vous ne me trompez point, vous êtes ſans contredit la plus genereuſe & la plus héroïque des femmes; mais ſi vous me manquez de foi, jamais diable ne vous a égalé en malice, en impoſture, en perfidie.

„ Ne doutez, cher Chevalier,
„ unique objet de mon amour, ni
„ de ma candeur, ni du zele que
„ j'ai de vous rendre heureux. Je
„ n'atens qu'après l'évenement la
„ juſtice que vous me devez. Je
„ partirai demain. Je vous prie de
„ reſter un jour derriere moi pour
„ éviter un contre-tems: paſſez
„ par Vailladolid où vous me trou-
„ verez. Le nom de mon Vieux

„ eſt Deternaux. Adieu, ſoiez ſûr
„ de mon cœur autant que je ſuis
„ ſûre du vôtre. Ne donnons point
„ dans la foibleſſe des Amans im-
„ prudens.

Malgré l'aſſurance qu'elle me donnoit de la ſincerité de ſes ſentimens, je tombai, en la quitant, dans une inquiétante perplexité. Eh! ſe trouve-t-il des amans qui en pareille ocaſion conſervent la tranquilité? de ſi étonnantes propoſitions, une declaration d'amour ſi mal-fondée & ſi peu ſoutenuë, tant de contraſte en un mot, tout cela n'eſt-il pas capable d'embarraſſer l'eſprit & d'agiter le cœur. J'étois dans cette ſituation en rejoignant mon ami que je trouvai encore au lit. Tandis que je cherchois par où debuter pour lui rendre compte de cette entrevûe, il me regardoit en ſilence pour lire d'avance dans mes yeux les diſpoſitions de mon cœur: & voiant bien que j'étois dans une affreuſe incertitude, vous ne dites

mot, me dit-il, il faut donc que vous n'aïez pas lieu d'être content du rendez-vous. Je m'y ſuis bien atendu, vous m'avez même paru vous y atendre: & je vous vois néanmoins dans un embarras qui m'inquiete. Parlez-moi donc? ajouta-t-il, avez-vous quelque choſe à eſperer? n'avez-vous rien à craindre?

J'étois ſi rempli du pour & du contre de mes eſperances, qu'aiant preſque oublié la converſation d'où je ſortois, je ne ſavois par quel bout commencer à lui en faire le recit. Il tacha par mile queſtions qu'il me fit, à me mettre ſur la voie; & éfectivement à meſure qu'il me les faiſoit, je m'apercevois que mes idées qui étoient en confuſion, commençoient à s'arranger. M'étant donc remis de l'étonnement qui m'avoit ſaiſi, je vous parlerai maintenant, lui dis-je, puiſque vous avez diſſipé les tenebres que la diableſſe que je viens de quiter, avoit épandu dans mon eſprit. Je ne

croi pas que le Ciel couvre un pareil demon de ſa calote. Elle m'aime éperdûment ; le mariage qu'elle vient de contracter avec le vieux Oficier que vous connoiſſez, en eſt dit-elle, une preuve ; elle court après moi pour ne pas me perdre de vûë ; elle s'en va en Eſpagne pour m'y rendre ſervice, & pour me ſacrifier les gros biens qu'elle y prétend ; tout ce qu'elle a fait à Doüai & à Paris n'a eu d'autre fin que mon avantage ; elle n'a afecté de rompre avec éclat avec moi, que pour mieux unir nos cœurs, ſon inconſtance ſimulée eſt encore une preuve de ſa fidélité ; que ſais-je, ce qu'elle n'a point mis en œuvre pour charmer mon eſprit, ofuſquer mes ſens, engager mon cœur & pour m'enchaîner plus fortement que jamais? Oüi, je le repete, repris je, en me levant bruſquement de ma chaiſe, oüi Genevieve eſt un diable que l'enfer a ſuſcité pour me tourmenter. Elle ſait tout ce que j'ai

fait à Paris. Mon amour pour la Dumenil, les preuves qu'elle m'a donné du ſien; ſon infidélité marquée par ſes engagemens avec le Marquis de B..., ma vengeance de l'un & de l'autre, le peu de ménagement que j'ai eu pour ma Tante, l'argent que j'en ai reçu juſqu'au dernier ſou; en un mot, elle n'ignore rien de ce qui me regarde. Toute ma vie lui eſt connuë, comme ſi je l'euſſe paſſée ſous ſes yeux.

De Mons qui m'avoit écouté avec atention, fut ſi étonné des ſentimens équivoques de Geneviève, qu'il fut embarraſſé de me répondre. Que décider, me dit-il, de la conduite de cette diabolique femme? Non, je ne doute pas qu'elle n'ait le corps farci de Lutins, qui lui font joüer des perſonnages ſi opoſez. Pour moi, ajoûta-t-il, je n'y comprens rien, & je ſuis ſûr que vous n'y comprenez pas plus que moi, ſi vous êtes donc

hors d'état de prendre conseil de vous-même, il m'est encore moins possible de vous en donner. C'est à vous seul qui avez pû remarquer ses yeux, son air, son ton de voix, en un mot toutes ses manieres, à juger si ces paroles étoient les expressions de ses pensées, & si son cœur agissoit de concert avec sa bouche.

Je lui repartis que sa présence m'aiant rapellé toute la malignité de son procédé, j'étois si préocupé en l'écoutant, que je n'avois pû observer ses diférentes atitudes. Si elle flatoit mon amour, je le sentois renaître dans mon cœur, si elle me renouvelloit ses infidélités, il étoit aussi-tôt saisi de tristesse, & lorsqu'enfin elle m'assuroit que l'avenir justifieroit ses sentimens, elle me donnoit un vaste champ d'espérance, où mes idées s'égaroient. Comment pouvois-je dans une si inquiétante alternative, avoir assés de présence d'esprit pour fai-

re le Phiſionomiſte ? Cependant, ajoûtai-je, comptant ſur la mort prochaine de ſon Vieux, elle m'a donné l'eſperance de le remplacer, & de devenir maître non-ſeulement de tous ſes biens, mais encore de ceux qu'elle prétendoit devoir lui revenir de la ſucceſſion de ſon Pere: & pour éviter tout lieu de ſoupçon, elle m'a prié de ſéjourner en cette Ville juſqu'au lendemain de ſon départ, & de lui laiſſer une journée d'avance. Je le lui ai promis. Elle part demain, nous avons encore trois jours à demeurer ici; car j'eſpere, repris-je, mon cher ami, que vous ne partirez pas ſans moi. Voudriez-vous ne pas ſavoir le dénoüement d'une ſi extraordinaire intrigue.

Tant s'en faut, reprit-il, je ſerois même bien fâché de ne pas la ſuivre juſqu'à la fin. L'occaſion à m'inſtruire des tours & des détours des femmes eſt trop belle, pour que je neglige d'en profiter. Comp-

tez ſur moi. Je ne vous quiterai que quand le ſort ou notre devoir nous forcera de nous ſeparer.

N'aiant point d'afaires à Bordeaux, nous n'eûmes rien de mieux à faire qu'à nous promener & à voir les beautés de cette Ville, ſon magnifique Port & ſes dehors. Cet exercice rempliſſoit les momens de la journée, & pour nous délaſſer nous nous rendions le ſoir à la Comedie, où nous alions paſſer le tems chez le Procureur de Paris, dont l'Epouſe nous avoit ſi genereuſement traité.

Un jour que nous avions pouſſé notre promenade juſqu'à l'extrêmité du Port qu'on nomme les Chartrons, nous aperçumes un peu plus loin un édifice à la Turque agréablement placé ſur le bord de la Riviere qui l'iſoloit au plein du flux de la mer. Nous étant informés à qui il apartenoit, on nous aprit qu'il étoit le lieu des plaiſirs du Marêchal de Mon... qui y re-

cevoit galanment les Dames de la Ville. La curioſité nous y conduiſit; mais à la conſtruction près nous n'y vimes rien que d'ordinaire. Nous fumes néanmoins dédommagés de nos peines, à la vûë du portrait du Marêchal au pied duquel on liſoit cette inſcription en un vers latin.

Mars ad opus Veneris, Martis ad arma Venus.

Elle nous parut auſſi hardie que mordante. D'où nous conclumes que le bon Marêchal, quoique Commandant pour le Roi dans cette Province, n'étoit ni aimé ni reſpecté. Nous aprimes en éfet qu'il s'étoit atiré la haine des Bordelois par les manieres galantes qu'il avoit pour les femmes, & par l'air fier, dédaigneux & mépriſant dont il traitoit les maris. Cette maline Inſcription & le ſujet qui l'a meritée ne ſeront certainement pas la plus honorable anecdote de ſon hiſtoire. On nous dit qu'il n'y avoit pas une heure qu'on avoit ataché ce

portrait à un Balcon de cet édifice, lorſque nous y arrivâmes : & comme nous prenions l'eſſor pour nous en retourner, on vint l'enlever. Mais envain on rechercha l'auteur de l'Inſcription, on ne put le découvrir.

Tout propre que fut ce ſujet à entretenir nos reflexions, il diſparut de notre eſprit, pour faire place à l'avanture que j'avois eu avec Genevieve. Après nous être rapelés toutes les circonſtances de ſa conduite à mon égard, & les avoir comparées avec les ſentimens qu'elle m'avoit marqués en me quitant aux Alées du Cardinal, nous la regardions comme un rêve. Cependant nous conclumes d'en ſuivre le fil, & de ne pas en interrompre le cours : & pour agir conſequemment, nous ne partimes qu'au tems qu'elle m'avoit fixé.

Ignorant qu'il y eut d'autre route à prendre, nous primes celle de la Poſte juſqu'à Baione, où nous

arrivâmes d'assés bonne heure le lendemain de notre départ. Nous étions au point d'enfiler le Pont qui joint cette Ville au Faubourg du St. Esprit, que nous vimes une foule de monde autour d'une Voiture qui menoit une Dame & un Cavalier. Nous n'étions pas assés près pour en discerner les traits. Nous aprochâmes sans autre dessein que celui de satisfaire une legere curiosité : & remarquant un vieux Oficier qui l'épée à la main étoit décendu de sa voiture pour se défendre & repousser l'insulte qu'on lui faisoit ; de Mons plus occupé que moi à lorgner la Dame qui n'étoit pas encore décenduë, reconnut Genevieve. Il me l'annonça avec une espece de surprise.

Mais la mienne fut bien plus grande, quand je vis un Commis lui donner du tranchant d'un coûteau de chasse sur la tête. Je voulus lancer mon cheval pour l'aler secourir ; mais il avoit les jambes si

roides qu'il ne put branler. Celui de de Mons étoit dans le même cas. Nous mîmes, ſans conſulter, pied à terre & en même tems l'épée à la main : & aiant écarté la foule, nous nous fimes un paſſage juſqu'à la ſcene. La troupe des Commis groſſit inſenſiblement. Cependant en aiant reprimé l'audace, nous voulumes ſavoir le ſujet de la querelle. J'en fus informé tandis que mon ami aidoit à relever le Vieillard qui avoit été renverſé du coup qu'il avoit reçu, & à le remettre dans ſa voiture où Genevieve le reçut d'un air aſſés tranquile.

Les Commis ſe plaignoient de ce qu'aiant voulu viſiter la voiture, ils avoient été traités de voleurs par la Dame qui en ocupoit une partie. Piqués de cette injure faite à des Oficiers du Roi, ils lui avoient répondu qu'ils ne voloient jamais les put... mais le Vieillard choqué de cette inſolence, l'avoit punie

ſur le champ d'un ſouflet qu'il avoit donné d'une main ſeche & nerveuſe à leur Brigadier. Un des Commis qui étoit à l'autre portiere, vengeant à ſon tour le Brigadier, avoit repoſté par un coup de poing qu'il avoit donné au Vieillard entre les deux yeux, ce qui l'avoit obligé de décendre pour pouvoir manier l'épée, dont il venoit de percer le ventre au Commis, qui malgré ſa bleſſure aiant tiré ſon couteau de chaſſe, lui en avoit donné ſur la tête le coup dont j'avois été temoin. La concluſion fut qu'ils aloient faire leur verbal & ſe plaindre par proviſion au Duc de Grammont Gouverneur de Baione & du Païs qui en dépend.

Cependant la voiture aiant continué ſon chemin avoit paſſé le Pont & étoit entrée dans Baione: & notre Poſtillon las de nous atendre avoit mis les chevaux au Cabaret, d'où il revint nous joindre à l'entrée du Pont pour être paié de

ſa courſe. Inquiets ſur l'état du vieux Lieutenant-Colonel, nous ne ſavions quel parti prendre pour en avoir des nouvelles. Le hazard nous retira d'inquietude en nous conduiſant à l'Auberge où il étoit décendu. L'apartement où l'on nous mit étoit ſi éloigné de celui qu'il occupoit avec Genevieve, qu'il n'étoit pas poſſible de voir ni d'entendre ce qui s'y paſſoit. L'avanture dont nous venions d'être ſpectateurs nous aiant donné matiere de reflexion, nous fûmes d'abord étonnés d'être arrivés auſſi-tôt que Genevieve. Nous la croïons certainement bien loin devant nous. Impatiens de ſavoir comment cela avoit pû ſe faire, nous fîmes monter l'Hôte. Il nous aprit qu'il faloit trois jours pour venir de Bordeaux à Baione quand on prenoit la route des petites Landes, & que deux ſufiſoient par la route des grandes Landes que nous avions priſe. C'étoit juſtement notre comp-

te, puiſque nous étions arrivés le deuxiéme jour après notre départ, & qu'elle n'y étoit arrivée que le troiſiéme.

De Mons que ſa préſence avoit ſans doute moins frapé que moi, avoit remarqué toutes ſes atitudes pendant qu'on maltraitoit ſon mari. & quand il le faiſoit porter dans ſa voiture. Il ne pouvoit digerer qu'elle n'eut fait aucune mine de le connoître. Elle ne l'avoit pas même remercié de ſes bons ofices. Pour moi je crus qu'elle avoit afecté cette contenance pour ne pas donner ombrage à ſon Vieux, qu'elle croioit en état de nous connoître; mais mon ami ne trouva pas cette raiſon ſatisfaiſante. Il ſe déchaîna contre elle, & en parla fort cavalierement. Vous êtes, me dit-il, bien bon, de vouloir excuſer ſon vilain & mauvais cœur. C'eſt un monſtre, en perfidie & en ingratitude, ajoûta-t-il; & je crains, fondé ſur ſa conduite paſſée, qu'elle ne veuille

nous devancer en Eſpagne pour vous deſſervir, & peut-être pour faire réjaillir ſur moi les coups qu'elle a deſſein de vous porter. La rage de cette vipere ne ſeroit point aſſouvie, ſi elle ne nous piquoit tous deux du même dard. C'eſt aſſés que je ſois votre ami pour être également l'objet de ſa vengeance.

Quoi qu'éfectivement le paſſé eut dû me faire craindre l'avenir, je ne laiſſois pas de la juſtifier dans mon cœur, je mis tout en œuvre pour inſpirer d'autres ſentimens à mon ami. Croiant ſentir le motif de ſon procédé, je lui fis entendre qu'elle pourroit bien être piquée que je ne lui euſſe pas tenu ma parole. Les aparences, lui dis je, ſont contre moi. Elle s'eſt peut-être imaginée que me défiant des promeſſes qu'elle m'a fait, je continue mon chemin comme ſi je ne comptois point ſur ſa probité. N'en eſt-ce pas aſſés, conclus-je, pour échau-

échaufer la bile d'une femme, & pour mettre en mouvement les ſubtils reſſorts de ſon humeur vindicative?

Il parut ſe radoucir; & donnant dans mon ſens, il convint qu'il faloit ſuivre le projet de Genevieve, & tout ſuſpendre juſqu'à l'iſſuë qu'il pourroit avoir. Le tems eſt, dit-il, un grand maître, un juge irreprochable. C'eſt de lui que nous devons en atendre la déciſion.

Ce parti que nous venions de prendre, commença à nous intereſſer en faveur de Genevieve. L'inquietude qui nous prit ſur l'état du mari, diſſipa le doute où nous étions de la bonne foi de ſa femme. Nous penſions bien à nous en informer, mais nous étions fort embarraſſés ſur les moiens que nous devions prendre. Nous en étions aux expediens quand on nous fit apeller dans la Sale à manger. Le ſoupé étoit déja ſervi. On étoit même à table lorſque nous entrâ-

mes. Parmi pluſieurs Dames qui en faiſoient l'ornement, j'aperçus Genevieve qui ne me parut point fort alarmée de l'accident de ſon Vieux. Nous étant placés préciſement vis-à-vis d'elle, nous nous aperçûmes de la ſurpriſe qu'elle eut de nous voir. La rougeur qui lui monta au viſage, nous la prouva ſans que nous puſſions décider ſi notre preſence lui faiſoit peine ou plaiſir.

Dans cette incertitude, nous entrâmes dans la converſation generale, & nous lui adreſſions la parole, quand la politeſſe l'exigeoit, avec autant d'indiference qu'aux autres Dames de la compagnie. Nous nous bornâmes là, juſqu'à ce qu'un des Cavaliers qui avoit oüi parler de l'avanture de ſon époux, lui en eut demandé l'état. Il ne ſe trouve pas, lui dit-elle, ſi mal que j'aurois crû. Sa bleſſure, quoique faite à ſa tête blanchie par les années, n'a rien de dangereux. Il eſt heureux, continua-t-elle, en nous

regardant de Mons & moi, d'avoir eu le secours de deux inconnus qui l'ont retiré des mains des miserables Commis qui étoient en train de le massacrer. Le Ciel l'a protegé & secondé mes vœux en conduisant ces Etrangers à la scene où aloit être consommée la tragedie, dont le prélude n'annonçoit rien moins que de funeste : & nous adressant la parole, c'est à vous, dit-elle, Messieurs, que je dois la vie de mon époux, & la continuation de ma felicité.

Vous ne nous devez rien, Madame, répondit de Mons ; & vous ne passerez jamais pour ingrate, quand vous ne metrez pas le secours que nous avons donné à Mr. votre époux, au nombre de ceux qui sont dignes de recompense. Nous sommes charmés de lui avoir rendu service ; mais n'aiant l'honneur de connoître ni vous ni lui, nous avons crû devoir lui en rendre pour notre propre satisfaction. C'est sur

nous-mêmes que rejaillit notre prétenduë generoſité. Nous ne prétendons pas pour cela partager la gloire des Chevaliers errans.

Cette reponſe trouva un vuide dans la converſation, ſans qu'elle en fut interrompuë. On continua à s'entretenir du ſujet qui avoit cauſé la diſpute. On s'échaufa même beaucoup, & tout le monde convint que la liberté de voiager étoit furieuſement contrainte par le déſagrement d'être viſité à chaque pas qu'on faiſoit ſur les routes. En verité, Meſſieurs, dit un Cavalier de la compagnie, il eſt bien déſagréable d'être obligé d'ouvrir ſes cofres, pour les laiſſer foüiller par des coquins qui y gliſſent ſouvent des nipes défenduës, pour rançonner un malheureux. Outre le retardement que cette viſite peut aporter, la honte de voir étaler aux yeux d'une infinité de ſpectateurs mile guenilles à l'uſage des femmes auſſi-bien que des hommes, n'eſt-

elle pas insuportable à un pauvre voiageur ? N'est-il pas assez malheureux d'être exposé aux injures de l'air, aux insultes des brigans, à la dureté des Aubergistes, à l'inhumanité des païsans, à l'inhospitalité des Citoiens, à la faim, à la soif, à la fatigue, sans subir encore la visite de ses cofres, de son sac, de sa beface, de sa bourse, de ses poches, de son sein, de sa culote & de tous les endroits de son corps haraſſé; que dis-je? de tous les plis & replis de ses habits chargés de pluie ou de poussiere : Convenons, Messieurs, ajoûta-t-il, qu'un honnête homme a bien de la peine à suporter patiemment une pareille vexation. Atendez encore un peu, & vous verrez qu'on sera obligé de paier l'air qu'on respire lorsqu'on changera de climat, de Ville, de Vilage & de Hameau.

Il est certain qu'il avoit raison. Aussi ne se trouva-t-il personne qui lui contredit ; mais que faire, re-

prit un autre ? Faut-il donc reſter chez ſoi malgré les afaires qu'on a ailleurs ? Mais on n'en ſeroit pas moins tiraniſé. Y ſeroit-on à l'abri des pourſuites des hommes pour d'autres cas? Les viſages des Sergens, des Commis, & de quantité d'autres eſcrocs ne s'y montreroient-ils pas également? Ceux-ci n'excroquent-ils pas, par leurs cris, leurs prieres, leurs chanſons, ce que les autres exigent par autorité ou par force? C'eſt par ma foi, conclut-il, blanc bonnet ou bonnet blanc.

Le tems du dîné s'étant inſenſiblement écoulé, chacun prit ſon parti au ſortir de table. Genevieve temporiſant pour ſe retirer, ne cherchoit que l'ocaſion de me parler. Mais pluſieurs de la compagnie étant en train de converſer & de ſe promener, elle vit bien qu'elle atendroit envain, & elle s'en alla en me donnant un coup d'œil. N'aiant pas encore oublié l'intelli-

gence de ſes ſignes, je compris qu'elle ſeroit bien-aiſe de me parler. Lui aiant fait entendre à mon tour par le ſigne que je lui fis que j'alois la ſuivre, je ſortis un moment après avec de Mons.

Nous entrâmes dans la Cour comme pour aler monter le degré qui conduiſoit à notre Apartement ſans que mon ami ſut le deſſein que j'avois de joindre Genevieve. L'aiant aperçûë dans le Jardin par la baluſtrade qui le ſeparoit de la Cour, j'apris à de Mons qu'elle m'avoit marqué vouloir me parler, Il en fut bien-aiſe & me laiſſant libre, il rentra dans la Sale, afectant de venir de quelque lieu où il m'avoit laiſſé.

Je joignis aſſés vite Genevieve qui fit au moins la moitié du chemin. Seriez-vous encore aſſés novice, me dit-elle, en m'abordant, pour tirer quelque augure qui me ſoit deſavantageux, de l'indiférence que j'ai afectée quand vous avez

ſecouru mon mari, & de celle que je vous ai marquée à table ? Vous auriez grand tort : & vous ſentez bien que vous en êtes trop connus vous & votre ami, pour que j'oſe ſeulement articuler votre nom à ſes oreilles. Quoique je ne ſache point la cauſe de votre ſi prompte arrivée, après m'avoir donné parole de ne partir qu'un jour après moi, j'ai mieux aimé croire que vous en aviez de fortes raiſons, que de ſoupçonner votre fidélité à me la tenir. J'ai même été charmée de vous voir ſoit par l'utilité de vos bons ofices envers mon Vieux, ou par le plaiſir d'aprendre par mes yeux l'état parfait de votre ſanté. La ſcene qui s'eſt paſſée, m'a néanmoins ſi fort troublée, que je n'ai point eu la précaution de vous demander ou de vous faire demander le nom de l'Auberge, que vous aviez deſſein de prendre. Mon imprudence m'a cauſé un vrai chagrin dans la crainte où j'ai été que

vous ne partissiez de Baione sans me parler. Je suis donc encore redevable au hazard de vous avoir rencontré ; car vous pouvez bien vous ressouvenir qu'il m'a plusieurs fois rendu le même service. Je lui ai donc obligation des plus délicats plaisirs de ma vie. D'où j'infere qu'il ne me fera jamais éprouver ses desagréables coups.

Elle me parla d'un air si naturel & avec des manieres si engageantes, que je ne pus retenir les marques de l'amour qui s'étoit plus violemment que jamais ralumé dans mon cœur, je vous avouë, lui dis-je, que mon arrivée à Baione aussitôt que vous m'a si fort alarmé, que je ne me suis point aperçû de la feinte indiférence dont vous me parlez. Loin de trouver quelque sujet de plainte dans vos manieres, je craignois moi-même que vous ne m'acusassiez d'infidélité dans mes paroles. Je suis cependant très-innocent. J'ai apris depuis mon ar-

rivée qu'il y a deux chemins de Bordeaux ici. Celui que vous avez pris eſt plus long que le nôtre d'une journée. Il eſt clair que ſans être parti qu'un jour après vous ſelon vos deſirs, nous avons dû arriver en même tems. Je ſuis même fâché de n'être point arrivé un moment plûtôt pour épargner à votre mari, le malheureux coup qui le retient au lit & qui vous arrête auprès de lui. Mon embarras ne cedoit en rien au vôtre, ne ſachant par quelle voie vous donner de mes nouvelles & en aprendre des vôtres. Le même hazard nous a donc été également favorable, & nous a rendu tranquiles du même coup. S'il ne m'eut pas rendu ce bon ofice, nous nous diſpoſions de Mons & moi à battre demain toute la Ville pour vous déterrer.

En voilà aſſez, reprit-elle, mon cher Chevalier. La ſéance que j'ai faite loin de mon Vieux, pourroit bien être trop longue. Il eſt tems

que j'aille lui faire compagnie. Il ne me reſte qu'à vous dire, que mon mari étant à une ſevere diéte, je me ferai ſervir à dîner dans une Chambre à côté de celle que nous ocupons. Faites-vous y conduire à Midi précis. Je vous atendrai vous & votre ami. Nous pourrons librement prendre les meſures les plus convenables à l'heureuſe iſſuë de nôtre, ou plûtôt de mon deſſein. J'eſpere que vous ne le trouverez pas moins à votre avantage, que je le trouve conforme aux ſentimens de mon cœur.

Je répondis que mon ſort ne pouvant mieux être qu'entre ſes mains, je l'en laiſſois abſolument la maîtreſſe; mais que je la conjurois de ménager les aparences inquietantes, pour ne pas donner lieu aux alarmes de mon cœur. Vous ne devez pas douter, ajoûtai-je, en la quitant, que votre conduite paſſée quelque favorable qu'elle fut à nos amours, ne m'inquiete ſur

l'heureux avenir, dont vous flatez mes eſperances. Suivons donc, je vous prie, un chemin uni. Bon bon, reprit-elle, en s'en alant, on ne va à Citere que par des chemins raboteux.

Je rentrai dans la Sale où je croiois trouver mon ami, & n'y trouvant perſonne, je m'en retournai au Jardin pour réflechir aux moiens que pourroit prendre Genevieve, pour travailler éficacement à me mettre dans l'heureux état qu'elle me promettoit. Ses deſſeins m'étoient encore impenetrables. Je ne pouvois m'imaginer que ma felicité pût être ſi prochaine, dès qu'elle la fondoit ſur la mort de ſon mari, qui avoit tout l'air de vivre encore long-tems. Mais quoique ces ſolides reflexions augmentaſſent mon incertitude, elles n'éclipſoient pas entierement mes eſperances. Le dépit ne me ſaiſit en aucune façon. Je m'en tins à la reſolution que j'avois pris de

la laiſſer faire. Je remis entierement à ſes ſoins mon repos & ma fortune.

De Mons qui m'attendoit dans notre apartement, impatient d'aprendre ce qui ſe paſſoit dans cette entrevûe, entra dans le Jardin comme j'alois en ſortir pour le joindre. La ſoirée qui étoit aſſés belle nous y retint encore: & je lui rendis compte de la converſation d'où je ſortois. Il commença à mieux penſer de Genevieve qu'il ne faiſoit quelques jours auparavant. Il convint que j'avois pris le bon parti: & rendant juſtice à la prudence, avec laquelle elle s'étoit conduite en nous volant au ſecours de ſon Epoux, il conclut qu'elle étoit bien diférente de la plûpart des femmes qui en pareille ocaſion apellent elles-mêmes au ſecours les Cavaliers qu'elles connoiſſent, ſans même en excepter leurs Amans: & c'eſt ainſi, ajoûta-t-il, qu'elles découvrent leurs intrigues.

Le lendemain nous nous rendîmes à l'heure marquée dans l'apartement de Genevieve, où l'on avoit mis une table à trois couverts. Elle ne se fit pas long-tems atendre. Nous la vîmes entrer d'un air serain, qui nous fit connoître que la bleſſure de ſon mari aloit de mieux en mieux. On ſe mit à table, où elle débuta par ſe loüer du Deſtin qui, contre toute aparence, nous réuniſſoit encore une fois. Votre préſence, nous dit-elle, me rapelle le plaiſir que nous avons eu pluſieurs fois de nous trouver enſemble, j'eſpere que ce ne ſera pas la derniere. Quelque mine que je fiſſe hier à ſoupé, de me plaire en compagnie de tant d'étrangers, je n'étois pas pour cela dans une ſituation naturelle. Que la liberté de s'expliquer ſans témoins avec les gens qu'on aime & qu'on eſtime, eſt précieuſe & charmante !, jugez donc de la violence que je ſoufrois de ne pouvoir vous entretenir ?

Nous voici libres, graces au Ciel; profitons de ce moment pour nous dédommager de ceux que nous perdîmes hier. Mon mari va mieux, reprit-elle; j'espere qu'en moins de deux jours il sera en état de se mettre en chemin. Bûvons à sa santé & à l'heureuse issuë de nos desseins.

Ce debut aiant écarté toutes nos anciennes idées, nous ne pensâmes qu'au plaisir. De Mons se mit de belle humeur; je ne le fus pas moins que lui; mais malgré notre vivacité à badiner, personne ne rapella le passé. Il ne se fit ni plainte ni réproche. On ne se dit rien que de gracieux.

Un Domestique qui nous servoit, s'étant rétiré au dessert, nous commençâmes d'entrer en matiere. Quoique de Mons fut présent, elle ne fit aucune dificulté de mettre au jour le dessein qu'elle avoit sur moi: & pour ne pas lui renouveller l'infidélité de Relinde dont elle

avoit été la cauſe, elle n'en fit aucune mention. Elle ſe borna à me confirmer en general ce qu'elle m'avoit dit d'avantageux aux alées du Cardinal. Je n'ai, dit-elle, rien à changer au ſiſtême que je vous ai communiqué. Il ne faut pas que l'accident de mon mari en interrompe l'exécution. Il eſt néceſſaire qu'il vive du moins auſſi longtems qu'il le faut pour me faire connoître à ſes parens, dont j'eſpere avec fondement être héritiere: & quand je n'aurois point cette ſolide eſpérance, il ne m'eſt pas moins utile d'en être connuë pour m'accréditer dans leur eſprit en votre faveur. D'ailleurs mes parens ſeront bien plus portés à me faire du bien, me voiant entre les bras d'un Officier de marque de cette famille, que ſi j'appartenois à un mari ſans nom & ſans fortune. Il ne s'agit donc que de menager mon époux. Je ne puis mieux y réuſſir que par mes careſſes, mon atention, & en écar-

écartant les ocasions capables d'alarmer son cœur & d'y faire éclorre la jalousie. Vous sentez bien, ajoûta-t-elle, que si vous ne preniez pas tout le soin possible de vous cacher à ses yeux, il n'en faudroit pas davantage pour lui faire ombrage. Convenez donc qu'il est à propos que vous ne partiez point avant moi, & que j'arrive avant vous auprès de ses parens; afin que sachant le lieu de ma residence vous évitiez de vous y trouver. Rien n'est si aisé que de savoir entre Officiers les noms des nouveaux venus.

De Mons goûtant aussi-bien que moi les raisons de Genevieve, ne put lui refuser ses aplaudissemens. Et aprouvant toutes ces précautions, nous n'avons, dit-il, rien qui nous presse, tout le tems est à nous. Je croi que mon ami ne balancera pas à sejourner. Il est interessé à contribuer de tout son pouvoir à l'issuë d'un dessein qui lui est si avantageux.

Je repliquai que de Mons étoit assés penetrant pour lire dans mon cœur : & que j'étois comme lui dans le sentiment de ne partir qu'après elle, falut-il même en atendre encore huit jours le moment; mais j'ajoûtai que je serois bien-aise de pouvoir converser de tems en tems avec elle pour être agréablement dédommagé de l'ennui que cause un sejour où l'on ne connoît personne.

Hé bien ! reprit Geneviene, s'il ne faut que vous voir pour suplée à la compagnie qui vous manque, je vous promets que je vous rendrai visite, & que je recevrai les vôtres le plus souvent qu'il me sera possible. Mais si vous suivez mon conseil, vous quiterez cette Auberge dès que mon Mari cessera de garder le lit. Vous sentez bien que s'il se levoit, il pourroit vous reconnoître d'un coup d'œil hasardé au travers des vitres. Il n'en faudroit pas davantage pour lui

mettre en tête, que ce n'eſt pas ſans miſtere que vous vous trouvez dans notre Auberge.

Ce conſeil nous parut ſi ſage, que nous lui promîmes de le ſuivre dès qu'elle nous avertiroit qu'il eſt tems. Cependant je lui demandai qu'il nous fut libre de la venir voir, & que toutes les fois qu'elle le pourroit, elle nous fit auſſi le plaiſir de ſe promener du moins avec nous dans le Jardin. Eh! pourquoi, dit-elle, en m'interrompant, m'interdiſez-vous votre appartement? Croiez-vous que nous y fuſſions moins bien que dans le Jardin? Sur la réponſe que je lui fis, que j'aimois mieux me priver du plaiſir de l'y recevoir, que de riſquer à faire ombrage à ſon Epoux qui pourroit en être informé. Bon! reprit-elle, peu m'importe qu'il ſache que je voie les étrangers qui ſont dans l'Auberge, pourvû qu'il ignore que vous y ſoiez. Vous avez raiſon, dit de Mons, vous ne ſe-

riez point expoſée dans le premier cas, & vous riſqueriez beaucoup dans le dernier.

Le vieux Bonhomme qui l'apella, mit tout à la fois fin à la converſation & à l'entrevûë. Nous nous retirâmes mon ami & moi fort contens de Genevieve, à qui il fit dans ſon cœur une pleine reparation d'honneur. Il me felicita de mon ſort, & me conſeilla d'oublier le paſſé, pour ne jetter les yeux que ſur l'heureux avenir qui m'atendoit. Le plaiſir que je reſſentis de voir mon ami prévenu en faveur de Genevieve, me prouva que je l'aimois plus que jamais. Convaincu de ſon rare genie, j'admirai qu'elle eut pris les moiens qui prouvent la haine & la vengeance, pour me donner des preuves de ſon amour. J'en fis convenir de Mons, qui tout comme moi, étoit ſurpris de la voir arriver à ſes fins par des voies tout-à-fait détournées.

Nous demeurâmes encore deux jours dans cette Auberge, où nous eumes le plaisir de voir Genevieve deux ou trois fois par jour dans notre Apartement ou dans le sien. Le reste du tems étoit emploié à la promenade. Son Mari alant de mieux en mieux, & commençant à se lever, elle vint nous en avertir le matin du troisiéme jour à notre lever. Elle eut le tems d'y prendre du chocolat. Je sens vivement, nous dit-elle, la peine que me cause votre délogement. C'est un petit contretems que nous avons à essuier. Des plus désagréables que nous avons soutenu avec fermeté, nous auront sans doute apris à mépriser celui-ci. Tranquilisez-vous, ajoûta-t-elle, mon cher Chevalier. Toutes ces épreuves sont propres à afermir notre félicité, & à la rendre plus durable. Je vous irai voir le plus souvent qu'il me sera possible, pour nous consoler ensemble de notre séparation forcée. Votre

ami, reprit-elle, parlant de de Mons, ne manquera point, je m'assure, à vous fournir en mon absence des motifs de consolation.

De Mons répondit obligeamment qu'un seul de ses coups d'œil étoit plus capable de dissiper mon inquietude, que toutes les raisons qu'il pourroit alegguer pour affermir mes esperances. Monami, reprit-il, a eu tout le tems de vous connoître, Madame. Il est persuadé de la droiture de votre cœur. Votre amour ne lui est point suspect. En faut-il davantage pour que ses reflexions suplèent aux assurances que vous pourriez lui en donner de vive voix. Vous êtes si obligeant, lui dit-elle, Mr. le Chevalier, que j'ose vous prier d'être mon confident. J'espere que vous serez assés ingenieux pour trouver dans ma conduite passée des cautions de l'amour que j'ai pour votre ami. Quoiqu'elle n'ait pas secondé vos desseins, je ne laisse pas

d'être persuadée que vous y trouverez dequoi lui persuader que je n'en ai eu d'autre que celui de m'assurer son cœur & sa personne. Doit-on être surpris qu'on sacrifie tout à son amour, puisqu'on lui sacrifie même ses propres interêts, sans épargner ni repos ni fortune.

A peine elle se fut retirée, que nous fîmes sortir nos cofres de l'Auberge, sous prétexte de les envoier à la Barque où nous feignions de nous embarquer pour Dax, & nous allâmes loger dans une Auberge assés éloignée de celle que nous quittions. Nous prenions toutes les précautions possibles pour nous dérober aux yeux du vieux Deternaux, & ce n'étoit pas sans fondement; car s'il nous eut vû, qu'il eut apris que nous fussions en cette Ville, n'étoit-il pas naturel qu'il en prît ombrage? Ne pouvant ignorer que j'eusse possedé le cœur de Genevieve, n'auroit-il pas eu tout lieu de croire que je le possedois enco-

re, & qu'il n'en avoit lui-même qu'une aparence d'uſufruit? Il n'en faloit pas tant pour traverſer ma fortune & le deſſein de la genereuſe Dame qui la méditoit.

Nous demeurâmes encore trois jours dans notre nouvelle Auberge où nous cachâmes notre nom comme nous avions déja fait dans la premiere. Les viſites que Geneviéve nous y rendit, prévinrent nos ennuis. Elle ne manqua pas d'y venir deux fois le jour. Mais la ſéance du matin étoit ordinairement la plus longue. Le repos qu'elle acordoit à ſon mari, influoit à ma tranquilité. Elle ne ménageoit rien pour le guérir de ſa bleſſure, & elle faiſoit tous ſes éforts pour couvrir la vieille plaie qu'elle avoit fait à mon cœur. J'éprouvai tout ce que ſon amour pouvoit me faire ſentir de plus tendre. J'y trouvai la même ardeur dont elle m'avoit ſi ſouvent donné les plus ſenſibles marques. En un mot c'étoit toû-

jours la même Amante tendre, vive, passionnée, & dont le cœur étoit fait pour recevoir tous les differens traits du Dieu d'Amour. Ils s'y aiguiſoient au lieux de s'émouſſer.

Son Epoux aiant fixé ſon départ ſur l'avis des Chirurgiens, elle vint nous l'aprendre le jour même qu'ils partirent : & après nos tendres adieux, elle me mit en main la route qu'ils devoient tenir juſqu'à Vailladolid, où ils devoient faire quelque ſéjour avant de ſe rendre à Madrit. J'eſpere, dit-elle, que nous ne nous perdrons preſque pas de vûë. Vous pouvez partir aujourd'hui deux heures après nous, & faire notre même route. Toutes les Auberges où nous devons loger vous ſont marquées, afin que vous en preniez d'autres ; mais faites en ſorte de choiſir des plus voiſines des nôtres, afin que nous ſoions plus à portée de nous voir & de nous dédommager enſemble

des fatigues du voiage. Adieu, dit-elle, je ne veux pas faire atendre mon vieux. Il trouveroit trop long le tems qu'il m'a donné pour acheter quelques nipes dont je prévois avoir besoin en route.

N'aiant point de tems à perdre pour louer une voiture, nous fortûmes sur le champ pour y donner ordre. Après avoir été en trente endroits qu'on nous avoit indiqué, nous en trouvâmes enfin une qui n'étoit ni des plus propres, ni des plus commodes. Il passoit une si grande quantité d'Oficiers qui aloient & venoient sans ceſſe, que les meilleures se trouverent prises. Quoiqu'il en soit, nous partîmes deux heures après Genevieve & son mari. Nous les vîmes passer de derriere les vitres de nos fenêtres qui donnoient sur la Porte d'Espagne, par où l'on sort de la Ville pour prendre le chemin de S. Jean de Luz, gros Lieu reputé le plus beau Bourg de France, qui est li-

mitrophe de ce Roiaume & de l'Espagne. C'étoit le lieu marqué pour le gîte de cette premiere journée. Nous partîmes trop tard pour pouvoir aler plus loin.

Je ne sais comment il se fit que n'étant partis de Baione que deux heures après eux, nous nous trouvassions en même tems à l'entrée de ce Bourg. Nous ne comprenions pas que nos Voitures alant le même train, elles eussent pû se joindre. De Mons qui saisit le vrai, me fit entendre que les Chirurgiens avoient sans doute recommandé au Voiturier d'aler le plus doucement qu'il pourroit, de peur que le violent mouvement, ou le cahotage de la Voiture n'altérassent la blessure du vieux mari, que la femme étoit interessée à ménager. Nous fûmes le même soir confirmés dans cette idée, par Genevieve elle-même qui vint souper avec nous. Son Vieux qui s'étoit trouvé fatigué, se mit au lit en ar-

rivant après avoir pris deux fortes taſſes de chocolat. Il eſt vrai que celui qu'on fait dans ce Païs-là peut bien ſupléer au meilleur ſoupé.

Vous voiez bien, nous dit-elle, en entrant, que je n'atens pas qu'on me prie. Je vous laiſſe les maîtres de me traiter d'indiſcrete, ou d'amoureuſe; mais ſi vous voulez me juger ſur mon propre témoignage, je veux bien vous avoüer qu'un cœur tendre & ſincere conduit ici mes pas. Nous vous y voions auſſi d'un même cœur, lui dis-je, & avec des yeux de complaiſance. En verité, reprit-elle, l'ordinaire de mon Mari ne m'acommode pas. Ne ſoiez donc pas ſurpris que je recherche le vôtre. Le bon homme ne me cache point qu'il en eſt bien mortifié; il me fait cent excuſes des peines qu'il me donne, & je le pardonne de tout mon cœur, pourvû que ſans qu'il lui en coûte, il me permette de m'en dédommager par le plaiſir que je trouve en votre compagnie.

Le ſoupé fut ſervi peu après qu'elle fut entrée. Notre Hôte qui heureuſement étoit François, ne nous fit point apercevoir que nous fuſſions ſur les frontieres d'Eſpagne, où les Cuiſiniers ne ſont certainement pas de bon goût. Il nous ſervit avec autant de propreté que de délicateſſe. Nous y répondîmes par beaucoup d'apetit & d'enjouement. Les tendres & ſinceres ſentimens y trouverent ſouvent place, & remplirent après ſoupé le reſte de la ſoirée. Il étoit déja tard quand nous lui donnâmes le bras de Mons & moi pour la ramener à ſon Auberge. Elle voulut bien que j'oſaſſe l'acompagner dans ſon apartement, tandis que mon ami m'atendoit dans la Cour avec la Servante de notre Hôte.

Quoique je ne lui euſſe pas donné beaucoup de tems pour la conſiderer, il en eut aſſés pour apercevoir ſa beauté, dont il fut épris. Loin de ſe plaindre que j'euſſe trop

long-tems resté avec Genevieve, il me fit sentir que je l'avois trop tôt quitée. Cette fille qui, & c'est dire beaucoup, étoit une des plus dégourdies du Païs, s'en étant aperçûë, il est tard, nous dit-elle; vous ne pensez qu'à vos plaisirs, trouvez bon que je n'oublie pas les miens. Il seroit bien dommage de vous en priver, dit de Mons, car il paroît que vous n'êtes faite que pour en prendre & pour en donner. Mais dites-moi, ma belle fille, ajoûta de Mons, ne me trouveriez-vous pas digne de votre attention. Si fait bien, répondit-elle, Monsieur, si j'étois libre de vous la donner; mais je suis en épreuve, je ne sais si elle sera assés heureuse pour changer mon Amant en Mari.

Ce langage qui nous étoit fort étranger, nous engagea à notre retour à l'Auberge d'entrer dans la Cuisine pour en avoir l'intelligence. Notre Hôte qui étoit d'un tem-

peramment gai, nous voiant embarrassés sur cet énigme, dont nous lui demandâmes l'explication, se prit à rire de tout son cœur en présence de sa femme & de la servante qui ne rioient pas moins. Cependant prenant son serieux, il nous parla en ces termes.

„ Nous sommes, dit-il, dans un „ Païs, dont les mœurs & la lan„ gue sont aussi anciennes que le „ monde. C'est du moins le senti„ ment des Peuples qui l'habitent. „ Ils prétendent même que leur „ langue tire son origine du Para„ dis terrestre, & qu'elle n'a sou„ fert aucune alteration au tems „ de l'entreprise de la Tour de Ba„ bel que se formerent tous les jar„ gons du monde. On ne sauroit „ les convaincre, ajoûtent-ils, „ que l'usage qu'ils gardent encore „ aujourd'hui avant le mariage, „ n'ait été autorisé & observé avant „ Moïse, le voici. Lorsqu'un Amant „ demande sa Maîtresse en maria-

„ ge, & qu'on la lui acorde, il
„ couche dès ce moment avec elle,
„ à condition de l'épouser si elle
„ devient enceinte. Ils habitent
„ ensemble pendant un an : & si
„ dans le cours de l'année elle n'est
„ point grosse, ils se separent, ils
„ sont dégagés de leurs promesses
„ reciproques, & libres de se ma-
„ rier avec d'autres. Voilà, Mes-
„ sieurs, dit-il, en finissant, ce
„ que c'est que l'épreuve dont vous
„ a parlé notre servante ; & elle y
„ est actuellement. Je veux même
„ que vous sachiez, que la plus
„ débauchée est sage quand elle est
„ dans cet état.

Un si extraordinaire usage & l'origine qu'on lui donnoit nous remplirent d'admiration. Nous aurions eu de la peine à le croire, si notre Hôte ne nous en eut parlé si positivement. Il nous parut si plaisant, qu'étant montés dans notre Chambre, nous fîmes cent réflexions, qui nous divertirent beaucoup.

Nous

Nous en avions l'imagination tellement frapée, que nous faisions même en dormant de grands éclats de rire. Tant il est vrai qu'on est toûjours étonné de voir des usages auxquels on n'est point accoûtumé. On ne les croit même pas décens, parce qu'ils ne sont point autorisés dans les climats où l'on a reçu la vie & l'éducation.

Nous nous promîmes bien d'en faire rire Genevieve le lendemain, si nous avions le plaisir d'avoir sa compagnie. Ce ne fut qu'en cette vûë que nous nous informâmes de notre Hôte de l'Hôtellerie la plus voisine de celle où Genevieve iroit décendre. Nous avions même chaque soir cette précaution : & sans cela, celle qu'elle avoit eu de nous donner le nom de toutes celles où elle logeroit sur la route, auroit été fort inutile. Elle ne nous en avoit donné la liste, que pourque nous fussions voisins, afin de pouvoir plus commodément nous voir tous les soirs.

La journée du lendemain fut plus longue & moins agréable. En vérité le Païs que nous traversâmes n'eſt pas beau. Il eſt très-montagneux, fort couvert de bois, & les chemins en ſont ſi raboteux, qu'on eſt dans un continuel cahotage. Je ne ſais comment le Vieux qui gênoit notre liberté, pouvoit y reſiſter ? Pour nous, outre que nous étions en pleine vigueur, l'eſperance de poſſeder Genevieve au gîte, nous ocupoit aſſés pour que nous n'en ſentiſſions point l'incommodité. Nous ne nous en apercevions même pas.

L'Hôtellerie où nous décendîmes dans une petite Ville ruinée, n'égaloit pas de beaucoup la précedente. Nous tombâmes chés un Suiſſe fort bon homme d'ailleurs, mais très-mauvais Cuiſinier. Genevieve qui y vint ſouper avec nous pour les mêmes raiſons de la veille, le ſentit tout comme nous ; mais comme ſi elle eut voulu nous dé-

dommager de sa bonne chere, elle fut de la meilleure humeur du monde. Jamais je ne l'avois vûe si engageante. Elle meloit si agréablement le tendre avec le badin, & son esprit & son cœur prirent un si charmant essor, que de Mons a voüa avec moi, qu'elle n'avoit jamais étalé tant d'apas.

N'admirez-vous pas, nous dit-elle, les tours & les détours du Destin. L'eussiez-vous penſé qu'il nous eut réunis par des voies, qui nous éloignoient si fort les uns des autres? Qui le croiroit, que l'amour arrive infailliblement par des routes épineuſes & pleines de précipices, aux charmantes fins qu'il ſe propoſe. Semblables à des vaiſſeaux que la tempête jette dans le Port, nous voici heureux & tranquilles après avoir été violemment agités par des orages, des contretems, des alarmes, & par une infinité de traverſes, qui ſembloient devoir troubler le repos de nos

jours. Joüiſſons-en autant que la préſence de mon mari pourra le permettre.

Ses réflexions nous parurent ſi juſtes, que nous les mîmes à profit en cette ocaſion, & en toutes celles qui ſe préſenterent pendant toute la route que nous fîmes enſemble avec la même circonſpection juſqu'à Vailladolid. Il eſt vrai que nous n'eûmes pas le plaiſir de la poſſeder tous les ſoirs à ſable. Son Mari alant beaucoup mieux, ne pouvoit ſe paſſer de ſa compagnie toutes les fois qu'il ſoupoit. Mais elle ne manquoit pas de venir tous les matins prendre du chocolat avec nous. Elle pouvoit aiſément nous faire ce plaiſir, parce qu'elle ſe levoit matin pour faire charger ſes cofres, & donner ordre à tout ce qui étoit neceſſaire pour le départ.

Toutes les précautions que nous prenions pour ne pas nous trouver ſous les yeux du Mari, faillirent à

devenir inutiles dans une ocasion où nous ne pûmes nous dispenser de paroître. Quoique leur voiture partit toûjours bien plus d'une heure avant la nôtre, elle aloit néanmoins plus doucement pour éviter le cahotage. Nous la joignîmes, heureusement pour eux, un quart d'heure avant le coucher du Soleil à demi lieuë de Burgos où nous alions coucher. Nous n'en étions qu'à une portée de fusil, quand nous vîmes trois Brigans le pistolet à la main s'en aprocher & leur faire insulte. Nous fîmes aussi-tôt doubler le pas sans nous être beaucoup consultés. L'ocasion étoit pressante : & aiant mis nos nez postiches assortis de grandes moustaches, dont nous nous étions munis à Baione par une précaution concertée, nous sautâmes hors de nôtre voiture à dix pas de la leur, l'épée nuë pendant au poignet & le pistolet à la main. Il étoit tems ; car un de ces coquins aloit tirer sur

ſecond piſtolet au Mari, après l'avoir manqué du premier. Le Bonhomme qui ne manquoit pas de courage, tâchoit envain de ſe défendre avec ſon épée; mais outre que les forces ne le ſecondoient pas, il étoit ſi gêné, qu'à peine il pouvoit s'en ſervir.

De Mons qui étoit plus à portée de ce coquin, lui tira ſon coup, dont il fut mis hors d'état de ſe défendre encore moins d'ataquer. Le vieux Déterneaux ſentant ſes forces & ſon courage ſe ranimer à la vûë d'un ſecours qu'il n'atendoit pas, ſauta de ſa Chaiſe avec plus de legereté que je n'aurois crû. Il vint à moi qui ſuivoit un de ces Bandits l'épée aux reins, & me prenant pour être de leur nombre, il m'alongea un coup d'épée dans le bras au-deſſus du coude. Je fis volte-face me ſentant bleſſé, & croiant avoir à faire à un des Brigans; mais quelle ne fut point ma ſurpriſe à la vûë du

Vieux que je voulois ſecourir? Je me mis en défenſe. Il me pouſſa & m'alongea pluſieurs coups : & il auroit continué, ſi Genevieve ne ſe fut fait entendre, elle avoit déja crié de toutes ſes forces que j'étois de ſon parti ; mais il étoit ſi préocupé, qu'il n'y avoit fait aucune atention. Il l'entendit enfin, & me fit mile excuſes de ſa mépriſe.

J'eus aſſés de préſence d'eſprit pour ſi fort déguiſer ma voix en lui parlant, qu'il ne pouvoit m'y reconnoître : & mon nez de plâtre avec la mouſtache me rendoit ſi méconnoiſſable, que ne riſquant rien, je lui parlai juſqu'à ſa voiture où je l'aidai à monter. Mon ami aiant réflechi qu'il ne riſquoit pas plus que moi, donna le bras à Genevieve, qui lui promit de venir ſouper avec nous, après qu'elle auroit fait coucher ſon Mari, à qui elle perſuaderoit de ne prendre qu'un boüillon ſi on en trouvoit, & une taſſe de chocolat, à cauſe

de l'alarme qu'il avoit eu & des mouvemens peu proportionnés à son âge qu'il s'étoit donné.

Dès que nous les eûmes placés dans leur voiture, nous prîmes congé pour remonter dans la nôtre. Le Bonhomme plein de reconnoissance, nous pressa fort d'aler souper avec lui, & de lui aprendre à qui il avoit obligation du bon ofice qu'il venoit de recevoir. Nous nous gardâmes bien de le satisfaire en aucun point : & nous les quitâmes fort contens de n'avoir pas été reconnus.

Cependant je ne laissois pas d'être inquiet sur ma blessure. De Mons qui ne savoit pas que je l'eusse reçûë, fut très-surpris quand il me vit deshabiller aussi-tôt que nous fûmes arrivés à l'Auberge. Pourquoi donc cette ceremonie, me dit-il ? Je ne vois pas que le tems soit assés chaud, pour se mettre si fort à la legere. Mais ne savez-vous pas, lui répondis-je, que

le vieux Bonhomme m'a alongé un ſi furieux coup d'épée, que ſi je l'avois reçu au corps, il m'auroit certainement tué. Et lui racontant ſa mépriſe à meſure qu'il examinoit ma bleſſure qui ne méritoit aucune atention, il ſe prit à rire juſqu'aux larmes. Mais ſes éclats redoublerent, voiant que je le contrefaiſois. Oüi, repris-je, me ſentant bleſſé, & croiant que le coup partoit de la main d'un des Bandits, j'ai fait volte-face pour le maſſacrer. Il n'en a point perdu contenance. Au contraire s'étant mis en poſture pour me recevoir, il m'a porté encore trois coups d'épée que j'ai paré. Il auroit continué à me pouſſer, ſi Genevieve ne lui eut fait entendre que j'étois de ſon côté. Aſſurément, reprit mon ami, votre nez & l'afreuſe mouſtache dont il eſt aſſorti, vous a fait prendre pour un de ces Brigans. Vous ne riſquiez ma foi point non plus que moi d'être reconnu, quand

même le Bonhomme auroit eu de fraiches idées de vos traits.

Cette petite scene nous aiant un peu rejoüi, nous nous livrâmes aux reflexions qui naissoient de notre avanture. Nous commencions à en apercevoir la délicatesse lorsque Genevieve entra. Elle rit à son tour. Je crois, dit-elle, le Ciel me pardonne, que le Destin se divertit de nos inquietudes. De quelle crainte n'ai-je pas été saisie, lorsque je vous ai vû ataquer les Bandits? je vous voiois exposés à perir, ou du moins je m'imaginois que mon Mari vous auroit infailliblement reconnus; & de quelque maniere que la chose eut tourné, où en étois-je? N'étois-je pas entierement déchuë de mes aimables & chers desseins? Mais que mes alarmes ont bien vîte cessé, lorsque j'ai vû vos chiens de nez & vos affreuses moustaches! je ris encore & du plaisir que j'en ai eu, & des idées que votre déguisement m'a

renouvellées. C'eſt donc à des mouſtaches en croc, & à des nez de beterave que je dois deux fois la conſervation & le progrès de mon amour. Je vous prie, ajouta-t-elle, Meſſieurs, de ne point vous en défaire, ils pourront bien m'être encore utiles.

Le ſoupé qu'on nous ſervit, l'interrompit ; mais nous reprîmes ſon idée des nez & des mouſtaches qui nous donnerent matiere d'une agréable & enjouée converſation. Genevieve y paia parfaitement bien ſon écot : elle ne voulut pas même commencer le ſoupé que nous ne miſſions nos nez poſtiches. Non, non, dit-elle, perſonne n'a jamais mieux éprouvé que moi, que les grands nez ſont de très-bon augure en amour. Qui que ce fût qui me conteſtât ce fait, l'heureuſe expérience que j'en ai fait en deux occaſions eſſentielles, le démentiroit du moins dans mon eſprit & même chez tout le monde,

ſi on vouloit ſe rendre aux preuves que j'en donnerois. La ſoirée ſe paſſa du même ton. Nous en eumes l'obligation à cette avanture.

Nous fimes le reſte de la route ſans en avoir d'autres. Nous arrivâmes à Vailladolid en joie & en ſanté; mais mon ami & moi n'y gardâmes point la même regle qu'en chemin. Au lieu de prendre une Auberge au voiſinage de Genevieve, nous alâmes loger le plus loin qu'il nous fut poſſible de ſon logis. C'eſt ainſi que nous en étions convenu avec elle pour ne pas être expoſés à la vûë de ſon Mari ou de ſes Parens chés qui ils étoient logés.

Nous fumes les deux premiers jours en cette Ville ſans la voir & ſans en aprendre des nouvelles. Elle étoit ſi ocupée à recevoir les viſites & les careſſes des parens de ſon Mari, qu'il lui fut impoſſible de nous donner un ſeul moment. Nous ne ſavions que penſer d'une ſi lon-

gue éclipſe. Pour moi j'étois dans une des plus grandes inquietudes que j'euſſe éprouvé de ma vie. Seroit-il vrai, penſois-je, que toutes ſes promeſſes, ſes favorables deſſeins, ſes marques d'amour, ſes ſermens, que tout cela ne tendît qu'à m'amuſer, me cauſer de la dépenſe & me faire perdre le tems? Je n'oſois communiquer mes idées à de Mons, de peur qu'il ne m'y confirmât. C'eſt ainſi qu'on cherche à s'éblouir pour ménager des eſperances ſouvent très-peu fondées. Mon ami qui faiſoit la même reflexion, m'avoua dans la ſuite qu'il n'avoit point jugé à propos de m'en faire part, pour ne pas me jéter dans l'incertitude.

J'en ſortis enfin le matin du troiſiéme jour après notre arrivée. La lettre que je reçus de Geneviéve, m'en retira par l'aſſurance qu'elle m'y donnoit de ſon tendre amour, de ſa fidelité à l'épreuve & d'une conſtance inébranlable. Après m'a-

voir informé de la gracieuse reception qu'on lui avoit faite, de l'opulence des parens de son Epoux, de leur credit à la Cour, elle finit en me donnant un rendez-vous chez une Veuve qu'elle avoit engagée dans notre intrigue, par le moien de sa fille qui étoit Femme de chambre de la Marquise de Ste Croix. J'étois trop impatient de savoir mon sort, dont je voulois juger par les aparences, pour ne pas m'y trouver à l'heure marquée. Il me parut qu'elle n'avoit pas eu moins d'impatience que moi, car elle s'y étoit rendu avant l'heure; elle y étoit même fort long-tems avant moi. Cette ardente exactitude ne me fut pas une petite consolation. N'étoit-elle pas une preuve incontestable de son amour? Est-il d'Amant qui n'en soit persuadé?

Il n'en faloit pas davantage pour me convaincre que la bonne foi guidoit la passion. Je ne la vis jamais si tendre, elle qui ne versoit

jamais de larmes en laissa couler avec tant d'abondance, que penetré moi-même de tendresse, je ne pus retenir les miennes. Elles nous confirmerent l'un & l'autre dans notre mutuel amour. Ces transports furent suivis de la repetition du dessein qu'elle avoit de me rendre heureux. Je crois, me dit-elle, que vous n'avez pas long tems à atendre. La blessure de mon Mari, quoique bien guerie en aparence, ne laisse pas de l'incommoder considerablement. Il en a la tête toute étonnée. Ses esprits s'égarent au plus court discours qu'il puisse faire. Il est si foible & si peu ferme sur ses jambes, qu'il ne peut faire quatre pas sans chancéler. Je crois que nous sommes trop tôt partis de Baione, mais c'est sa faute, car s'il m'eut crû nous y serions encore. Vous pensez bien qu'alant le plaisir de vous voir tous les jours, je ne devois pas m'y ennuier. Tant pis pour lui, ajoûta-t-elle, s'il veut

me rendre si-tôt veuve. Je ne m'en déſeſpererai pas, pourvû qu'il vive encore un mois ſeulement, afin que j'aie le tems de gagner les cœurs de ſes parens & de leurs amis.

Nous ſerons donc ici long-tems, repris-je, & mon ami n'en ſera pas mieux ſes afaires. Eh bien, repliqua-t-elle bruſquement, doutez-vous que je ne ſois en état de le dédommager de ſes pertes? Je lui repartis que nous n'en doutions ni l'un ni l'autre; mais qu'après un ſi long voiage, mon ami ſe pourroit bien trouver ſans argent, & conſequemment hors d'état de ſe préſenter pour avoir de l'emploi, n'aiant pas dequoi le ſoutenir. J'entre, dit-elle, dans vos raiſons. L'argent ne lui manquera pas non plus qu'à vous. Je ne vous demande que deux jours pour prendre des arrangemens après leſquels vous pourrez partir pour la Cour. Laiſſez-moi faire, avec les lettres dont je vous munirai, vous y ſerez bien reçus.

reçus. Le Marquis de Ste Croix & son Epouse sont intimes à mes Tantes. Vous ferez le porteur de ses lettres qui lui annonceront mon arrivée & mon mariage qui m'a fait entrer dans la famille de Mr. Deternaux qui ne sauroit avoir de plus puissant protecteur que le Marquis. Tout ira par *ricochet*, mais tout ira bien. Et elle se retira sans que j'osasse lui donner le bras pour l'accompagner où elle logeoit. Outre que cette galanterie n'est pas permise en Espagne, quelqu'un des parens ou des domestiques, dont elle étoit déja connuë, auroit bien pû me rencontrer avec elle. Dieu fait quelle impression cette premiere sortie de la maison de ses parens auroit pû faire dans leur esprit!

Nous commencions mon ami & moi à nous ennuier de la vie gênée que nous étions obligés de mener pour ne pas nuire à nos afaires; mais nous nous tranquilisâmes sur l'esperance que Genevieve nous avoit

donnée de prendre en deux jours tous ſes arrangemens. Quelque envie que nous euſſions de nous promener en Ville, nous nous contentions d'en frequenter les dehors où nous nous repaiſſions de la meilleure condition que nous promettoit l'avenir. Les deux jours que nous paſſâmes ſans avoir aucune de ſes nouvelles nous parurent très-longs, & renouvellerent nos inquietudes. Nous en étions ſi abatus & ſi déconcertés, que ſi elle ne fut pas venuë au moment qu'elle vint, nous ſerions partis pour Madrid.

Elle frapa à notre apartement que j'étois encore au lit. De Mons qui étoit levé lui ouvrit. Vous avez raiſon, lui dit-elle en entrant, de vous repoſer, tandis que je travaille à vous procurer une tranquilité durable; & s'étant aprochée de mon lit. Levez-vous, dit-elle, & préparez-vous à partir. Je crois que je vous ſuivrai bientôt. Mon pauvre Vieux eſt tombé ce matin

dans une ſi grande foibleſſe, que tout le monde a cru qu'il n'en reviendroit point ; & deux Medecins qu'on a apellés m'ont prévenuë, que s'il en avoit une ſeconde, il y mourroit infailliblement. J'ai profité de ce pronoſtic, en me ſaiſiſſant de ſa bourſe & de ſes bijoux ; & les tirant de ſa poche, je vous en fais, me dit-elle, le dépoſitaire. Et vous Monſieur, reprit-elle, s'adreſſant à de Mons, ſoufrez que je vous prie de vous en ſervir. Je ne puis aimer votre ami ſans aimer ce qu'il aime ; mais, croiez-moi, ne vous ſeparez point que je n'aie joüé à Madrid le rôle que j'ai en tête.

Ne ſeroit-il pas à propos, dit mon ami, que puiſque Monſieur votre Epoux eſt ſi mal, nous atendiſſions ſa fin ou ſon retour, pour vous acompagner à Madrid ? Qu'en penſez-vous, me dit-elle ? je lui répondis que ce parti étoit ſi fort de mon goût, que je croiois qu'il

n'y en avoit point de meilleur à prendre. Elle en convint. Reſtez donc, dit-elle, tâchez de vous deſennuier. Je vous promets d'y contribuer autant qu'il me ſera poſſible. Vous pouvez dorénavant vous produire en ville ſans craindre de rencontrer mon mari. Adieu. Il faut que je me rende auprès de lui. On pourroit ſe formaliſer d'une ſi longue abſence.

Cette courte entrevûë nous donnant des eſperances qui prirent la place de notre inquiétude, ranima nos eſprits. Les précieux gages que Genevieve venoit de me mettre en main, me confirmerent ſon amour & ſa droiture : & dès ce moment je ne doutai plus qu'elle ne fut dans le ſincere deſſein de me dédommager des peines qu'elle m'avoit cauſé. Mon ami en fut agréablement ſurpris. Oh pour le coup, s'écria-t-il, elle eſt à vous; car je ne crois pas, ajoûta-t-il, qu'après de ſi fortes avances, elle puiſſe

reculer. Je lui répondis, que l'aiant toûjours connuë d'un très-bon cœur, je n'avois pas eu de peine à me persuader qu'elle ne pensoit qu'à me rendre heureux: ce qu'elle a fait, ajoûtai-je, depuis son départ de Paris jusqu'ici & ce qu'elle vient de faire en ce moment, doit certainement me convaincre, que toute sa conduite quelque opoſée qu'elle ait été en aparence à mes interêts, n'a buté qu'à la même fin, à mon repos, ma fortune, ma felicité. Je serois injuſte & ingrat, ſi je pensois autrement, ne lui dois-je pas mon cœur, mes afections & tout ce que je suis?

Il ne put qu'aplaudir à de ſi juſtes sentimens; les démarches de ma chere Genevieve lui parurent ſi droites, qu'il lui rendit toute ſon eſtime qu'il lui avoit retirée la croiant double, infidéle, parjure. Les aparences l'en avoient rendu indigne. La réalité l'engagea à la lui acorder. En un mot, il lui fit

autant d'hommages, qu'il lui avoit donné de maledictions.

La liberté qu'elle nous avoit laiſſé, nous fit paſſer plus agréablement les trois jours ſuivans. Nous en joüiſſions ſans en craindre aucune fâcheuſe ſuite; & nous ne laiſſions échaper aucune ocaſion, où nous pouvions en faire uſage. Un ſoir que nous revenions d'une aſſemblée choiſie qu'une fête avoit formé dans une des principales Egliſes de la Ville; & que nous nous entretenions de rares beautés que nous y avions remarqué, je reçus un paquet de Paris. Il étoit de Keravel qui répondoit à la lettre que je lui avois écrit en partant de Bordeaux. Il y en avoit une de Madame de Mons pour ſon fils. Tout le monde ſent le plaiſir qu'on peut reſſentir d'avoir des nouvelles de ſa Patrie quand on en eſt éloigné. Le nôtre fut extrême en les recevant, & d'autant plus qu'elles nous intereſſoient infiniment.

Keravel m'aprenoit que le Marquis de B... ſe voiant languiſſant & hors d'eſperance de recouvrer ſa ſanté, avoit renoncé au mariage qu'il devoit contracter avec Mademoiſelle Dumenil; que ma Tante avoit pris un ſi gros chagrin de ſon procedé à mon égard qu'elle en étoit morte, après avoir fait un teſtament, où du conſentement de ſa fille, elle m'avoit legué une penſion de cent piſtoles; & qu'enfin ma Couſine livrée au chagrin & au dépit, s'étoit retirée à l'Abaïe de Long-champ pour y finir ſes jours & y manger le revenu de ſes biens, dont elle avoit fait donation à cette Communauté.

Quelque irrité que je fuſſe contre ma Couſine, je ne laiſſai pas de vivement reſſentir ſes chagrins. De Mons à qui je communiquai la lettre, n'y prit pas moins de part que moi. Nous refléchiſſions ſur ſon triſte ſort, lorſque Genevieve entra contre notre atente. La tri-

ſteſſe où elle nous vit la fit arrêter tout court au milieu de la chambre: & voiant nos lettres ſur la table, quelle mauvaiſe nouvelle avez-vous donc reçû? nous dit-elle; je ne lis point dans vos yeux la gaie ſerenité où je vous laiſſai en vous quitant. Vous en aprendrez mieux la cauſe en liſant vous-même cette lettre, lui dis-je, en la lui préſentant, que ſi je vous en faiſois le détail. Elle la prit: & l'aiant lûë, n'eſt-ce que cela, dit-elle, c'eſt peu de choſe pour vous, mon cher Repert, & c'eſt beaucoup pour moi. Graces au Ciel. Je triomphe malgré vous de ma Rivale; je veux néanmoins vous en donner tout le merite. Votre Tante n'eſt plus; votre Couſine eſt, pour ainſi dire, morte au monde, & moi je ne penſe qu'à y naître & à vous y produire. La nouvelle que j'ai à vous aprendre eſt plus intereſſante pour vous & pour moi. Mon Vieux me laiſſe libre par la mort qu'il vient de

ſubir il y a deux heures. J'en ſuis fâchée, mais j'ai dequoi me conſoler. Je ne puis vous en dire davantage. On me croit fort afligée dans mon lit, & c'eſt à l'aide de la Femme de Chambre du Logis, que je me trouve ici envelopée dans la mante qu'elle m'a prêté. Elle eſt dans mon intrigue. L'argent & les belles eſperances que je lui donne, ſont ſufiſans pour la rendre diſcrete. J'ai néanmoins aſſés de tems pour aprendre le contenu de cette ſeconde lettre que je vois ſur votre table.

De Mons qui ne l'avoit pas encore ouverte, la lui mit en main. Elle la lut, & y aiant apris qu'il aimoit ma Couſine; & vous auſſi, dit-elle, vous rendiez vos hommages à cette belle Agnès. Vous étiez donc rival de mon Chevalier? Je vois bien par cette Lettre, & par votre ſituation, que vous l'aimiez & que vous l'aimez peut-être encore. Je ne puis me tromper ſur la preuve muette que vous m'en

donnez, & ſur le témoignage autentique de Madame votre Mere. Vous ne pouviez choiſir de plus zelée & de moins ſuſpecte Confidente. Adieu, adieu, dit-elle, en nous quitant. Conſolez-vous tous deux puiſque vous avez le même ſujet d'affliction. J'eſpere trouver vos cœurs tranquiles quand je reviendrai. Ce ne ſera pas demain; mais ne ſortez point après demain de votre Auberge.

Cette cavaliere ſaillie & pleine de franchiſe, nous fit tellement oublier les nouvelles que nous venions d'aprendre de Paris, que nous éclatâmes de rire: & je ne doute pas que Genevieve ne nous entendît du bas du dégré. La voilà bien, dit de Mons, toûjours marquée au même coin. Ciel, quel génie! En fut-il de plus mâle & de plus prompt à prendre ſon parti? Oüi, oüi, repris-je, c'eſt elle-même, & elle ne changera jamais. Cependant liſez votre lettre, & je vais relire la

mienne. Mon ami y aprit éfectivement que Madame ſa Mere avoit emploié toute ſa Rétorique pour inſpirer à ma Couſine d'épouſer ſon fils, & que pour y réuſſir elle lui avoit propoſé de vendre tous leurs biens & de partir pour l'Eſpagne, puiſqu'auſſi-bien elles ne tenoient plus à Paris par aucun endroit; mais que ſes éforts avoient été inutiles. Parbleu, dit de Mons, ma Mere pouvoit-elle me croire aſſés ſot pour prendre les reſtes d'un Raviſſeur? Elle s'imaginoit peut-être, lui repartis-je, que les Pyrenées ont les qualités du fleuve d'Oubli.

Tandis que mon ami continuoit à lire ſa lettre, je remarquai dans la mienne que Relinde n'oſant pas retourner à Paris, s'étoit jettée entre les bras d'un Gentilhomme des environs de Doüai, qui en la rendant maîtreſſe de ſon cœur, lui avoit donné la joüiſſance d'une belle Terre dont le Château étoit beau & bien meublé: & m'étant mis à

rire, Ho par ma foi, lui dis-je, vous n'êtes pas heureux en Maîtresses ! Relinde n'a pas penſé à rentrer dans votre cœur. Liſez, repris-je en lui donnant ma lettre, & vous verrez le parti qu'elle a pris. Il n'en parut pas ſurpris. Je connois aſſés ſon temperament, me dit-il, pour ne pas douter qu'elle ne ſe livre au premier venu. Il y a long-tems que je ne penſe plus à cette volage ; mais je ſuis étonné que Genevieve ne m'ait point raillé ſur cet article. Vous ne devez pas l'être, repris-je. La croiez-vous aſſés imprudente pour réveiller le chat qui dort ? Croiez-moi, ſi elle n'avoit pas trempé dans ſon infidelité, elle n'auroit pas manqué de s'en divertir. Pour moi, ajoûtai-je, j'aime ce caractere, & je le trouve très-propre pour la ſocieté.

Après ces courtes reflexions ſur nos lettres, nous nous livrâmes à celles que nous donnoit lieu de faire la mort du pauvre vieux Deter-

naux. Genevieve qui en avoit eu un juſte preſſentiment, n'avoit point perdu de tems pour en pouvoir retirer les grands avantages qu'elle s'étoit promis. Nous ne pouvions gueres en être touchés ſans renoncer à nos interêts. Nous les trouvions l'un & l'autre trop flateurs, pour ne pas ſentir ce qu'on ſent quand on eſt au moment de toucher à ſa fortune. Nous nous felicitâmes de n'être point partis au tems que Genevieve nous l'avoit permis. Que ſait-on; mon ami auroit pû perdre ſa patronne, & moi l'objet de mon amour & la ſource de ma felicité. Au lieu que nous trouvant ſur les lieux, nous pouvions plus facilement & plus ſûrement l'entretenir & fomenter les bons deſſeins qu'elle avoit ſur nous. Ne ſait-on pas que les abſens ont toûjours tort; & que les objets préſens meuvent les puiſſances?

Fin de la ſeptiéme Partie.

53645004